

Jeanne RIBAUCOUR

AGAPE

αγάπη : affection, amour fraternel
(*dictionnaire Bailly grec-français*)

agapes : repas entre convives unis par un sentiment de fraternité
(*petit Robert*)

PROLOGUE

(1934)

Sur le trottoir froid aux pavés inégaux ils ne cessent de s'agiter comme des petits animaux en liberté. Les filles se disputent.

- menteuse ! menteuse ! psalmodie Angélique.

- Croix de bois croix de fer si je mens je vais en enfer ! hurle Chantal. Camille, le béret enfoncé jusqu'aux sourcils, ne dit rien. Elle est du côté d'Angélique, c'est sûr. Mais elle se contente de sautiller à cause de ses pieds qui sont glacés. De temps en temps elle guette avec anxiété le coin de la rue. La voiture ne se montre pas. La dispute enfle. Elle est sur le point d'éclater comme une bulle de savon. Elle va se dissoudre dans l'air humide de ce crépuscule hivernal et il n'en restera rien.

Les garçons, eux, se tiennent un peu à l'écart. Léo a sorti trois billes de la poche de son sarrau noir, il les montre à Simon. Simon se décide enfin à prendre les billes dans ses doigts gonflés d'engelures. Ce sont des billes de verre, mais il y en a une plus belle que les autres. La spirale est comme en or. Camille s'approche pour mieux la voir. Mais Simon rend la bille à Léo et Léo la laisse tomber, ses mains sont engourdies par le froid. Les voilà qui se disputent la bille du bout de leurs galoches avec des petits rires excités (Camille toute frémissante avance un pied guêtré de gris pour entrer dans le jeu). Ils essayent de se faire tomber. Ils s'agrippent l'un à l'autre. Ils tanguent comme deux ivrognes. Paf ! la galoche de Léo expédie la bille dans un caniveau où pourrissent des feuilles mortes. La bille s'immobilise. On dirait un gros œil de verre. Lovée dans son lit d'humus elle contemple de façon narquoise les cinq enfants penchés sur elle. Fascinés, ils la regardent. Ils se taisent, même Angélique. C'est un moment de vide pur

Le pied guêtré de Camille jaillit soudain. Il rate son but. La bille en a profité pour disparaître.

- C'est malin ! grogne Chantal.

Les voilà tous à quatre pattes devant la grande porte close de l'école. Ils fouillent le caniveau de leurs doigts mouchetés d'encre violette. Simon a trouvé une brindille, il écarte les feuilles pourries.

- La voilà !

Angélique s'empare de la bille. Elle la tient bien serrée dans ses mains imbriquées. Il y a du défi dans ses yeux, sous le bonnet de laine beige un peu de traviole. Elle hésite. Elle donne la bille à Léo.

Mais au bout de la rue froide l'auto apparaît. Ses phares balayent la borne fontaine et le crépuscule de novembre devient nuit.

- Salut ! dit vivement Camille.

Elle enfonce un peu plus son béret sur ses yeux, ramasse son cartable et part en courant. L'auto s'arrête à quelques mètres de l'école. La portière claque et le moteur reprend toute sa puissance.

Eux, ils sont toujours là, appuyés au mur. Ils suivent des yeux le haut véhicule carré aux chromes luisants dans lequel ils ne sont jamais montés. A l'arrière on peut voir la silhouette bien droite de Camille, elle se tient debout et agite une main.

La voiture disparaît. Alors Angélique, Simon, Chantal et Léo s'en vont aussi. Leurs galoches résonnent sur les pavés froids.

(1976)

“Non ce n’était pas le radeau
de la Méduse, ce bateau...”

Georges Brassens

première partie

I

Combien de fois ai-je fait ce trajet ? se demande Camille en braquant son volant pour aborder le dernier tournant du chemin et la deux chevaux fonce dans les ornières tandis que sa passagère est balancée comme en pleine mer. Camille freine, elle est arrivée. Elle éteint le moteur. En voiture, à vélo, à pieds, combien de fois ? Elle se revoit petite fille, debout à l’arrière de la Delage, les mains agrippées au dossier du conducteur. La grande maison se découpe sur le ciel et sur les arbres. Elle tourne le dos à Camille. Elle fait face au paysage. Le paysage, c’est le lac.

Des centaines et des centaines de fois. Et pourtant ! il y a trente ans j’ai quitté La Pradelle pour toujours. Je pensais n’y revenir jamais. Camille rit. Elle descend de voiture et cherche dans son sac l’énorme clef rouillée, la précieuse clef.

Elle entre dans la maison. Elle ouvre les fenêtres, les portes-fenêtres, tout ce qui donne accès au lac et à la forêt. Sans eux, la vieille baraque n’existe pas. Ensuite elle se promène à travers les grandes pièces vides. Elle a devant elle dix-huit heures de liberté. Ce n’est pas beaucoup. Il ne faut pas gaspiller une seconde. Gaston Gaud, son oncle, le “Vieux”, est de sortie. Il est allé à Toulouse entendre Faust en compagnie de mademoiselle Dupeyrat. Camille recommence à rire et c’est à cause de Gaston Gaud. C’est lui, en vérité, qu’elle avait décidé de quitter pour toujours, il y a presque trente ans. L’abandon de la maison n’était qu’une conséquence de cette rupture.

En ce temps là ils habitaient La Pradelle où rien ne manquait, ni meubles, ni vaisselle, ni tapis. Et soudain cette dispute énorme. Camille entend comme si elle y était la voix du Vieux, aiguë tout à coup, qui explose sans finir ses mots. Tu n’es qu’une... tu n’es qu’une... répète-t-il en désignant la porte d’un geste théâtral. Oh ! oui, c’était bien du théâtre, du mauvais théâtre. Elle s’attendrit sur la fuite qui a suivi ces cris. Camille Gaud, nièce, de Gaston Gaud, petite bâtarde élevée dans la dignité bourgeoise, titubant sous le poids d’une valise, court sur le chemin. Elle se tord les pieds, elle s’affole, elle a peur de manquer le dernier car pour Toulouse où personne ne l’attend (Toulouse étant le seul endroit qu’elle connaisse).

Et maintenant je vis de nouveau avec le Vieux, se dit Camille. Son rire meurt. Je suis revenue. Que faire d’autre ? C’est commode pour lui, commode pour moi. Marie-Louise est morte. Je la remplace. Je suis une femme de charge satisfaisante pour un homme âgé et mon fils mange tous les jours à sa faim.

Elle va, elle vient dans la grande cuisine carrelée. Elle a mis un peu d’eau à chauffer sur le camping gaz. Ce soir elle se contentera d’un potage en sachet. Elle grelotte dans son

poncho de laine. Si le Vieux était resté ici, s'il n'avait pas hérité de la maison en ville, je ne pourrais pas faire de fugues comme ça pour dormir au milieu du chant des arbres et pour peindre.

Ils ont vidé la baraque. Elle jette un regard triste sur les murs grisâtres et nus. Les frères Gaud ont tout enlevé, tout. Ne restent ici que cette table de jardin pourrie dont personne n'a voulu et ce tabouret cassé. Là-haut, dans la chambre bleue il y a encore un lit de cuivre (le lit de Marie-Louise), une armoire à glace en pitchpin et une table de nuit. Les six autres chambres sont vides, la salle à manger est vide, le petit salon, le grand salon, la lingerie ne contiennent plus rien. Ils voulaient vendre La Pradelle. Mais moi je ne veux pas ! (Ses sourcils se froncent, son visage prend une expression sévère). Au fond, les lois de l'indivision les arrangent peut-être. On ne vend pas ses viscères, son cœur, son foie. Qu'ils le veuillent ou non leurs viscères sont ici.

Elle boit son bouillon dans un bol ébréché, sans s'asseoir. Comme il fait froid ! Elle décide de fermer les portes, les fenêtres qu'elle a ouvertes tout à l'heure et d'aller dormir sans traîner davantage. Elle monte dans la chambre bleue et se glisse tout habillée dans le duvet de camping décoloré qui traîne sur le lit. Elle s'étend confortablement et pousse un soupir de bien-être.

Elle tend l'oreille pour écouter le vent (elle est venue pour ça). Cela ressemble à un secret. La fenêtre est ouverte, les contrevents sont attachés à l'espagnolette. Elle entrevoit le sombre frémissent des branches les plus proches, elle entend leur murmure léger, mystérieux. La nuit est comme un être vivant lorsqu'elle habite ces bois et ces prairies. Elle est comme un être aimé fidèlement attaché à la personne de Camille, son bavardage se faufile dans les arbres et vient jusqu'à ce lit à la façon d'une confidence.

Demain je me lèverai tôt ! se promet Camille. J'irai sur la terrasse et je regarderai naître la lumière. Le soleil sera encore derrière les sapins et c'est une lueur presque verte qui annoncera le jour. Plus aiguë à la cime des arbres, plus opaque sur le lac. Elle ferme les yeux et imagine à l'avance toutes ces splendeurs familières. L'extase poétique tient sa promesse quelques instants (elle l'a forgée patiemment, mûrissant son projet en secret, le réalisant ce soir avec une gourmandise juvénile). Mais la vie de tous les jours se met bientôt à la harceler en brèves images prosaïques et les paroles de la nuit s'estompent. Rien à faire contre ça. Dans le matelas, juste sous sa nuque, il y a une espèce de bosse dure qui lui brise les vertèbres, c'est d'abord une gêne sournoise, petit à petit ça se transforme pour devenir une crampe. Camille se tourne, se retourne en tous sens, elle gémit un peu et s'aperçoit qu'elle est en train d'élaborer tous les menus de la semaine, demain une blanquette de veau, après-demain des épinards à la crème. Furieuse, elle se love en chien de fusil et remonte le duvet sur ses oreilles. Elle tente de faire le vide dans son esprit. Elle y arrive presque. Soudain, elle voit Angélique. "Non !" murmure-t-elle et ce petit mot jailli faiblement de ses lèvres l'éveille tout à fait. Angélique, ma vieille, tu es folle. Est-ce que tu sais que tu es folle ? Et la voilà qui morigène Angélique à l'intérieur de sa tête avec une violence extraordinaire. Angélique n'est pas folle et Camille le sait très bien. Ce qu'il faut, c'est l'aider. Camille, à tâtons, retrouve l'oreiller de plumes et ses odeurs de poussière. Elle y enfouit sa nuque douloureuse. Elle se fabrique un petit nid chaud. Simon... Et la voilà qui s'endort enfin profondément avec Simon.

Après un temps qui lui semble très court elle ouvre les yeux. Il fait encore nuit mais maintenant la nuit est grise et pâle. Dans la chambre les meubles se découpent en à-plats sombres sur les murs nus et il y a un reflet de vie dans la glace de l'armoire. Par la fenêtre il vient un air vif et propre, délicieux à respirer. Camille renifle cette bonne odeur de plantes fraîches. Et puis les oiseaux essayent leurs voix à petits coups timides. Ils se répondent d'un arbre à l'autre tandis que l'armoire prend peu à peu sa forme définitive. Camille voit très

bien maintenant ses moulures blondes, sa serrure de cuivre. Le plancher blanc fait son apparition. Les grosses boules rondes du lit se sont mises à briller.

Elle se lève. Bon Dieu qu'il fait froid ! Et ces fichus cabinets qui sont à l'autre bout de la maison ! Elle enfiler ses espadrilles et la voilà qui marche sur le plancher nu. Elle quitte la chambre dont la porte grince de façon sinistre. Elle avance le long de la galerie de bois dont le mince parquet frémit sous son poids. C'est une galerie étroite qui ceinture le hall au niveau des chambres. Une balustrade de pitchpin verni laisse entrevoir le vide noir du rez-de-chaussée. Les doigts de Camille, par habitude, traînent sur les barreaux de la galerie, sur les barreaux de la rampe d'escalier, faisant naître une petite musique sèche et incolore. C'est comme une reprise en main machinale de ce qui est son bien.

Maintenant elle est au pied de l'escalier et ses semelles de cordes glissent sur le carrelage glacé. Dans la pénombre le grand hall semble en attente. Les pas de Camille l'habitent. Il frémit comme une monstrueuse cage thoracique et c'est comme si elle se promenait au cœur d'un énorme animal endormi. Un frisson vif la secoue toute entière et elle file dare-dare au fond du couloir où sont les cabinets (avec ce besoin si pressant de faire pipi, cette course dans l'obscurité un peu effrayante, elle redevient enfant tout à coup).

Soulagée et pleine d'entrain elle revient dans le hall avec le désir de faire durer cette enfance qu'elle vient juste de retrouver. Une enfance pas bien fameuse, tout compte fait. Mais c'est la sienne, n'est-ce pas ? Elle entreprend un petit pèlerinage plein de secrets. Voilà... Elle s'est traînée comme un ver (elle en est sûre) sur ces carreaux froids, noirs et blancs. C'est un souvenir fugace, bien sûr. Ensuite elle s'est dressée en titubant contre ces murs ocres lambrissés. La haute futaie de jadis (pieds de tables, pieds de chaises) a disparu. Mais l'odeur de pin et d'encaustique, mêlée à l'odeur de poussière est curieusement demeurée ici. Une odeur triste.

Qu'était-elle ? Elle était l'enfant d'une jeune femme morte (morte je ne sais comment). Moi, Camille Gaud, je vivais à La Pradelle, voudrait-elle crier à ces murs, en proie à un ridicule attendrissement. Lavée, essuyée, torchée par Marie-Louise, femme de charge, intendante, cuisinière à vie de notre clan, le clan Gaud. Et jamais une goutte de morve au bout du nez ! Impossible d'oublier Marie-Louise, cette vierge à l'ancienne mode (ses pieds chaussés de charentaises noires, et ce paquet de médailles sonores entre ses seins plats !). Elle ne m'embrassait jamais. Il se peut qu'elle m'ait aimée tout de même, songe Camille perplexe, mais comment l'aurais-je compris ?

Elle traverse le hall dans toute sa longueur. D'un geste large elle ouvre la porte-fenêtre puis, tout en grelottant, elle s'avance sur le sol glacé de la terrasse. Devant elle s'étend le pré. Il est immense, il descend lentement vers le lac où il se perd en ombres confuses. Camille le contemple avec respect. Elle se souvient des grillons, des vipères, des sauterelles, elle n'a rien oublié. Elle fait volte-face et regarde la terrasse. J'ai peint à l'aquarelle tous les petits cailloux de cette terrasse, se dit-elle avec un rire attendri, ou tout au moins j'ai souhaité les peindre tous. Elle imagine une petite fille accroupie, le front ombré d'une frange, le corps libre dans une robe de coton cousue par Marie-Louise. Cette petite fille fait la dînette toute seule sur la murette en ciment. Elle boit bruyamment un thé de rêve dans des tasses minuscules faites de cupules de glands.

Elle quitte la terrasse pour faire le tour de la maison. Ici, c'est le petit bois. Une sorte de parc sauvage. Jadis, les parents de la jeune femme morte (ma mère) ont disposé des bancs de pierre maintenant craquelés et verdâtres. Ils ont érigé entre les arbres une vierge sulpicienne dont les yeux cherchent le ciel. La rouille fleurit aujourd'hui aux plis de sa robe, dans les créneaux de sa couronne, aux ailes de son nez.

Et c'est là, juste devant la porte de la cuisine, que j'apprenais à monter à vélo ! Dès que j'ai pu rouler enfin, quel bonheur ! Je ne cessais plus de tourner autour de la maison !

Le gravier crissait sous les pneus et l'on pouvait toujours savoir où j'en étais de mon périple. Mais qui se souciait de moi ? Gaston Gaud allait et venait dans son salon, en proie à l'activisme des gens qui n'ont pas d'occupations fixes. Parfois il me criait " Assez ! assez ! tu me rends fou !". Mais je continuais à tourner autour de ces murs épais emmitouflés de vigne-vierge. Derrière ces murs, le Vieux tournicotait sur son tapis, mains derrière le dos. Marie-Louise en faisait autant de son côté, giflant les meubles de son chiffon à poussière.

Camille sourit, elle hausse les épaules. Ne tourne-t-elle pas autour de la maison en ce moment ? La voici revenue à son point de départ, au centre de la terrasse. La nuit touche à son terme. Le ciel est d'un blanc cru. Là-bas, les collines sont encore noires mais bientôt elles seront vertes et quelques toits apparaîtront en minuscules tâches roses. Ensuite, d'un seul coup, tout se mettra à vivre. Encore quelques instants de lumière crépusculaire pour rêver à soi-même et ce sera fini.

Mais peut-on supporter au-delà de quelques minutes un tel face à face ? Camille ne le pense pas. Elle s'ennuie vite en compagnie de l'être incertain, un peu flou, dont elle assume le destin. C'est un personnage qu'elle croit connaître mais dont elle découvre chaque fois les faiblesses avec mélancolie. Un personnage ou une plante ? Il est certain que la solitude l'étirole... Comme il fait froid !

Elle décide d'allumer du feu dans la cheminée de la cuisine et de commencer sa journée par une grande toilette.

II

Le feu s'épanouit aussitôt. Les branches sèches entassées hier soir dans l'âtre éclatent de joie au contact du papier journal enflammé. Elles brûlent avec entrain, se contorsionnent, retombent en pluie de braises avec un murmure actif. Camille va et vient dans la grande cuisine vide. Elle roule devant la cheminée le tub de zinc cabossé rangé dans la dépense (les frères Gaud ont négligé de le vendre au brocanteur). Elle dispose sa serviette éponge sur le tabouret en face du feu, pour la réchauffer. Tout est prêt, je crois, se dit-elle. Il faut attendre que l'eau accumulée dans le réservoir encastré devienne suffisamment tiède. Elle se prépare un bol de Nescafé sur le camping-gaz. Elle boit le liquide âcre et brûlant en rêvant à cette eau qui tiédit. Car cette eau se parfume lentement. Elle s'imprègne petit à petit de l'odeur du feu de bois. Une odeur tout à fait particulière dont le souvenir la bouleverse. Tout à l'heure cette odeur sera sur son corps comme au temps des toilettes de son enfance, comme au temps de Nana.

Nana...

Le tub au milieu de la chambre. L'éponge. La cuvette de porcelaine à fleurs roses. Nous sommes nues. Nana m'asperge. Ses seins commencent à pousser. Ma poitrine est toute plate. Rigolades. Il y a des auréoles brunes sur le parquet, ça ne fait rien, dans cinq minutes il n'y paraîtra plus, le parquet boit l'eau comme du buvard. Au bas du ventre de Nana frise une toison claire. La mienne est noire. Nous pataugeons en poussant des cris. Nous nous pavanons devant la glace de l'armoire. Nous sommes nues et pleines d'innocence. Nous avons douze ans, treize ans peut-être.

Aujourd'hui toutes les cuvettes de la maison ont disparu sauf une. Elle est là sous l'évier gluant. Camille la saisit, elle l'essuie avec soin. On ne l'a pas vendue, elle est fendue, réparée avec des agrafes en fer. L'eau chaude coule, toute parfumée de fumée. Quand la cuvette est pleine Camille la dépose au milieu du tub. Ensuite elle ôte ses vêtements un à

un. La voici nue dans la cuisine, nue dans le tub. Son corps est éclairé par le feu. Est-ce le corps de l'enfant brune, impubère, est-ce le même corps qui rayonne en ce moment, si blanc, si lumineux ! Les reflets du feu l'habillent, le dénudent en toute fantaisie. L'eau odorante ruisselle sur la peau claire, lui donne sa luisance. Les restes, les beaux restes de la femme mûre brillent. La pénombre leur octroie une jeunesse fugitive. Mais gare aux courants d'air ! Il faut se sécher vite, vite, se rhabiller et ensuite vider le tub.

Vider le tub...

C'était toujours moi qui vidais le tub. Nana était bien trop frivole. Elle se drapait dans un dessus de lit et se mettait à chanter devant la glace de l'armoire. Moi je la regardais et en même temps je vidais le tub comme Marie-Louise me l'avait appris. Je le soulevais. Je le calais sur la chaise basse pour qu'il soit en plan incliné et vas-y que je t'écope ! (Camille, en ce moment, soulève le tub, le cale contre le tabouret, accomplit les mêmes gestes que ceux du souvenir et par une sorte de miracle elle a soudain treize ans). Je recueillais l'eau mousseuse et grise avec le porte savon et la porcelaine heurtant le tub faisait longuement vibrer la tôle. Ensuite il y avait le bref chuintement de l'eau. J'entends ces bruits, ils me donnent envie de pleurer. Nana chantait en s'admirant dans le miroir. Elle ébouriffait ses cheveux, faisait des grimaces. Quand il n'y avait plus assez d'eau pour pouvoir utiliser le porte-savon je disais à Nana de m'aider. Paf ! le dessus de lit s'effondrait dans les flaques. Chantant toujours elle attrapait le bord du tub en face de moi. Nous le soulevions d'un même effort, nous visions de notre mieux le seau de toilette avec le bec verseur et hop ! nous vidions ce qui restait. Quelque fois Nana riait trop et tout coulait à côté.

- Gourde ! Tu ne peux pas faire attention ? Je la traitais de gourde. Je me fâchais vraiment...

Où sont les morts ? se demande Camille en utilisant son gant éponge pour écoper le tub. Trente cinq ans ont passé. Nana a toujours quinze ans... Nana... ses cheveux mousseux et blonds... sa voix frémissante, doucement voilée... ses longues confidences... Nana dansant nue dans la chambre...

Nana morte cinq ans avant la pénicilline...

Camille a beau chercher elle n'a aucun premier souvenir de Nana. Peut-être un jour a-t-elle eu le sentiment confus d'une présence à son côté ? La seule chose certaine c'est que Nana s'est traînée avec Camille sur les carrelages de La Pradelle. Certaines fois ensuite elle buvait le thé dans les cupules de glands avec Camille, cherchait les grillons dans le pré, peignait les cailloux de la terrasse à l'aquarelle. Elle était là. Elle n'était plus là. Elle disparaissait mais ce n'était jamais pour toujours. Jusqu'à l'horrible matin où...

Peu à peu Camille avait compris que la petite fille blonde était sa cousine du mois de juillet. Elle arrivait au début de l'été, s'en allait à la fin de septembre, chaque année les choses se passaient de la même façon.

Et puis soudain Nana morte. Nana sur un lit d'hôpital en plein mois d'août.

Elle ne bouge plus. Elle ne bougera plus jamais, Camille ne peut pas croire ça. Elle la regarde sans oser s'approcher. Marie-Louise a posé sa main sur son épaule pour la faire avancer, mais c'est impossible. Camille se jette sur Marie-Louise, elle enfouit son nez dans le corsage noir. Marie-Louise est une sorte de mur indestructible. C'est le seul endroit où poser sa souffrance. Marie-Louise entraîne Camille loin de Nana. Elle l'entraîne et puis elle fait une chose monstrueuse : elle cache Camille. Elle garde la survivante dans ses jupes, l'oblige à rester à la cuisine sous son regard. Ils ne veulent plus vous voir, dit-elle. Il faut les comprendre ! Monsieur Bertrand et madame Juliette ne peuvent plus supporter de vous voir après ce qui est arrivé. Vous mangerez avec moi jusqu'à leur départ.

Il faut manger, dit encore Marie-Louise. Vous ne la ferez pas revivre. Allons, mangez ! C'est la vie... Mais Camille ne peut pas manger. Elle est assise devant une assiette

remplie de pommes de terre et de carottes en sauce, elle renifle, elle a froid. La vie. Cette chose laide que Dieu donne et que Dieu reprend. Il faut aimer Dieu. Le Bon Dieu, comme dit Marie-Louise. Il a repris Nana parce que Nana était meilleure que nous tous. Pourquoi ? Pourquoi ? Camille dévisage Marie-Louise et se tait. L'assiette placée devant elle pue. Elle a envie de vomir. Pourquoi Nana ? Personne ne m'aurait pleurée, moi... C'est moi que Dieu aurait dû placer dans l'horrible trou sombre creusé au cimetière. Personne ne m'aurait pleurée, se répète-t-elle à satiété et ses larmes se mettent à couler. Personne... sauf Nana...

Jamais Nana n'aurait pu supporter ça. Jamais, jamais. C'est une étrange découverte. Lentement les pensées de Camille s'ordonnent autour de cela, elle cesse de sangloter. Elle pique une pomme de terre avec sa fourchette. Elle met cette pomme de terre dans sa bouche. Elle mâche cette pomme de terre longtemps, longtemps. Elle fait cela à la place de Nana. Elle ne quitte pas son assiette des yeux. Elle avale laborieusement. "Ça va être froid", dit encore Marie-Louise qui la surveille. Alors elle pique une carotte. Elle la met dans sa bouche sans savoir qu'elle est en train de découvrir le courage et qu'elle apprend à tout supporter.

Camille met la cuisine en ordre mais elle est toute à ses souvenirs et agit comme une somnambule. Ce fut vraiment un été terrible, se répète-t-elle. Jusqu'à la fin des vacances elle avait gardé une boule, là, dans la gorge, comme une croûte de pain coincée dans l'œsophage. Boire, tousser, rien ne délogeait cette croûte de pain imaginaire, obsédante. Marie-Louise, inquiète de cette petite toux continue, lui donnait du sirop.

La maison était devenue laide. Ses murs étaient glacés, humides, morts comme Nana... Nana... le soleil des étés... la vie...

Jusqu'à l'horrible nuit où Nana hurla de douleur, l'été avait justement une splendeur particulière. Il apportait Nana comme un présent. Elle arrivait en grande pompe, accompagnée d'un faste personnel : colis, malles, paquets (et même une fois un petit chat blanc). Quand l'automne s'annonçait, elle s'en allait, suivie de ses colis. Tandis que le moteur de la voiture emplie de ses affaires ronronnait déjà, Camille et Nana se tenaient embrassées longtemps, longtemps, sans trouver les mots à la mesure de leur désarroi. Camille ne voulait pas montrer ses larmes, elle les gardait pour après. Une fois l'auto disparue au détour de la forêt, elle se précipitait aux cabinets pour pleurer en cachette. C'était un magnifique, un merveilleux chagrin.

III

Nana avait des robes, des jouets. Un homme et une femme faisaient partie de sa suite mais ces gens là n'étaient qu'escorte royale. Ils n'intéressaient pas Camille. Elle devait apprendre plus tard à l'école que tous les enfants possédaient cette escorte. Tous, sauf elle.

"Ton père, qu'est-ce qu'il fait ?" dit la fille brune à côté de qui la maîtresse l'a placée (une fille très agitée et qui sera punie). "Je n'en ai pas" répond étourdiment Camille. La question de son père se pose à elle pour la première fois, c'est pourquoi elle réplique sans malice. Elle dit cela comme s'il s'agissait de gomme ou de porte-plume. La chance lui sourit. La fille la regarde avec sympathie. "Alors tu es orpheline" décide-t-elle. "C'est ça". "Moi, je m'appelle Angélique" continue la petite fille et puis elle ajoute avec un peu d'emphase : "mon père, lui, il est bijoutier".

Le problème est provisoirement réglé. Des orphelines, cependant, il y en a tout un banc au fond de la classe mais on n'a pas installé Camille au milieu d'elles. Ce sont les

enfants de la Miséricorde. Elles sont pauvres. Elles ont la gale. Elles ont des poux. Certaines ont le crâne rasé. Elles sentent mauvais. Elles arrivent à l'école en rang par deux, guidées par une sœur de Saint Vincent de Paul en robe bleue et cornette empesée. Camille n'est pas une orpheline de cette sorte ; elle est une orpheline de luxe.

Toutefois le soir même elle demande à Marie-Louise pourquoi elle ne se trouve pas à la Miséricorde, elle aussi, puisqu'elle est orpheline. Marie-Louise a un haut le corps. Il n'aurait plus manqué que ça ! Monsieur Gaud est un bon chrétien ! Il n'aurait jamais abandonné sa nièce ! C'est le frère de votre pauvre maman, tout de même.

Pourquoi dis-tu toujours ma "pauvre" maman ? On parle comme ça des gens qui sont morts. Marie-Louise serre les lèvres, elle ne dira rien de plus. Le mystère est aussi épais, aussi élevé qu'une montagne. Tant de faits inconnus sont amoncelés. Le silence de la famille est comme un rideau noir. Il ne sera jamais soulevé. Camille apprendra bien peu de choses sur Marguerite Gaud, la jeune sœur de Gaston et de Bertrand. Frêle, malade, atteinte de luxation congénitale de la hanche... Bien sûr elle a tout imaginé sur le secret de sa naissance. Même l'hypothèse d'un viol. Mais sa mère est morte quelques semaines après lui avoir donné le jour. C'est une inconnue.

Camille roule maintenant le tub le long du couloir. C'est malin, elle pleure.

Au moment de la mort de Nana elle ne pleurait pas. A l'enterrement, elle était toute nouée, toute contractée, insensible comme une pierre. Elle avait perdu la source des sanglots magnifiques de la séparation. Elle était là, debout, à côté de Marie-Louise, un peu en retrait de la famille. Gaston Gaud, Bertrand Gaud, Juliette Gaud enveloppée de crêpe noir, n'en finissaient pas de serrer des mains et d'embrasser des gens. Personne ne s'approchait de Camille. Soudain, elle les a vus tous les quatre. Chantal, d'abord, avec son chapeau beige du dimanche. Angélique, coiffée de sa mantille de messe. Et puis Simon et Léo, le bérêt à la main. Chantal s'est avancée, elle a embrassé Camille avec solennité. Angélique suivait, transformée en fontaine, incapable de dire autre chose que "Camille ! oh ! Camille !" Enfin les garçons... La joue froide de Simon contre la sienne, un heurt timide, maladroit, bouleversant. Quant à Léo, on aurait dit qu'il ne pouvait pas se décider. Mais comme il la regardait ! Enfin, il l'avait saisie et l'avait serrée contre lui, lui communiquant soudain, sans un mot, par la seule grâce de cet enlacement inhabituel si bref, si violent, une sorte de spasme désespéré. Elle s'était mise à pleurer. Et pourtant... Ni Chantal, ni Angélique, ni les deux garçons ne connaissaient vraiment Nana. Bien sûr, ils l'apercevaient en ville ici ou là, pendant les grandes vacances. Ils la croisaient dans la rue quand Camille et elle faisaient des courses, bras dessus bras dessous. Ils les voyaient ensemble (se promenant à vélo, ramant sur le lac) mais jamais ils ne lui avaient parlé. Camille se contentait de faire un petit signe amical de la main. Elle ne les fréquentait qu'à l'école.

A cette époque, se dit Camille en finissant de tout ranger, les choses étaient tellement différentes ! Deux mondes se côtoyaient sans jamais se rencontrer : la bourgeoisie et le peuple. Moi, j'étais à la frange de ces deux mondes. Mais, bien entendu, je n'en savais rien.

Quand ils sont venus comme ça, tous les quatre, au cimetière, c'est à mon chagrin qu'ils rendaient hommage. Camille sourit, elle s'attarde avec complaisance sur ce souvenir.

IV

Chaque fois qu'elle revient à La Pradelle pour rêvasser de la sorte c'est toujours la même chose : les souvenirs et les sentiments se mettent à faire la sarabande dans sa tête. Elle devient puérile, un peu bête. Mais en même temps elle a tellement de plaisir ! C'est comme si elle ramassait et serrait sur son cœur ce qui s'est éparpillé au cours de sa vie. Une vie aussi stupide et banale que celle de n'importe qui. Mais c'est la sienne (et elle se le répète pour se rassurer). Le manque d'argent, les contraintes idiotes qui en découlent et rendent l'existence tellement ennuyeuse, tout cela est provisoirement oublié.

Le soleil s'est peu à peu élevé au-dessus des arbres. Sa chaleur a grandi. La matinée s'annonce délicieuse. Camille s'est mise à peindre comme elle l'avait décidé. Elle a erré dans le pré, son matériel de peinture sous le bras et a enfin choisi un arbre avec un espoir vif, anxieux. Par bonheur cet arbre a bien voulu d'elle. Il est venu sans histoire se poser là sur la toile où il est inscrit plus penché, plus tremblant qu'au naturel. Une de ses branches se dresse, hardie et précise (le pinceau l'a reproduite d'un trait plus ferme que le reste). Toute la personnalité de l'arbre s'est réfugiée dans cette branche et Camille voit là une sorte de miracle. Pendant qu'elle peignait ainsi, de façon fiévreuse, comme si toute son existence dépendait de ces touches de couleurs empruntées à sa palette (ou plutôt à sa sensibilité la plus secrète) le temps a passé. Il s'est mis à glisser à toute vitesse dans un sablier de folie. Midi ! Ce n'est pas possible !

Bon, elle ramasse ses affaires. Le dos rompu, elle se dirige vers la deux chevaux, mais elle avance en aveugle, les yeux rivés sur la petite toile qu'elle tient à bout de bras. Elle ne cesse de l'admirer et de la critiquer tout en trébuchant. Elle ne gaspillera pas une miette du temps qui lui reste. Jusqu'à la dernière minute elle essayera de deviner ce qui vient de naître avec cet arbre peint. Tous les bonheurs inventés qui hantent sa mémoire ont été disciplinés, ils ont pris cette forme particulière et tout cela par l'effet d'un hasard. Il en résulte une joie haletante, éphémère. Elle savoure cette joie tout en reprenant insensiblement contact avec les mille gestes prosaïques qu'elle doit accomplir à la hâte. Tout remettre en ordre. Fermer les fenêtres et les portes. Couper l'eau et l'électricité.

Ses cheveux retombent sur son front en mèches désordonnées. Ses doigts collent, ils sentent l'essence. Ils laissent des traces de l'arbre un peu partout, des empreintes digitales bleuâtres, vertes, jaune pur. La grosse clef tourne enfin dans la serrure et Camille est prête à partir. Avant de monter dans la voiture elle se tourne une fois encore vers la maison pour lui dire une sorte d'au revoir muet. Aussitôt, le temps présent, le temps raisonnable subit un assaut inquiétant. Il vacille et semble prêt à s'engouffrer dans les entrailles de la terre. La maison est là, devant Camille, avec ses secrets. Elle les porte comme des cicatrices. A l'angle nord, par exemple, il y a la cloche. Une cloche rouillée enfouie dans l'enchevêtrement des tiges de vigne vierge, avec sa chaîne brune qui pend comme un serpent immobile.

C'est là que nous jouions à la poupée, Nana et moi, se dit Camille une main sur la portière, et le souvenir de Nana devient alors intolérable. Nana n'est plus. Mais elle existe et c'est toujours une enfant. La maison sait cela et voudrait peut-être le crier pour que je l'entende. Mais les paroles de la pierre sont muettes et terribles. La maison me fait signe. Elle connaît mes attendrissements et la voilà qui joue de son charme une fois de plus en me jetant au visage cette affaire de poupées. Souviens-toi... On dirait qu'elle chuchote...

Le temps d'un éclair Camille se retrouve implantée au cœur de l'interminable roman. C'est une vision d'une précision magnifique. C'est sous cette cloche qu'elles installaient le petit troupeau aux mains rigides. Avant d'aller à la salle à manger, elles faisaient très

attention à la place du soleil dans le ciel. Car le soleil avait un pouvoir affreux, il rendait les poupées aveugles. Il fondait sournoisement la cire qui tenait leurs yeux collés à l'intérieur du crâne de porcelaine. C'était arrivé une fois. Elles ne devaient jamais oublier ça : deux cavités noires dans un petit visage de porcelaine rose au sourire éternel et toute la chirurgie atroce qui s'ensuivit. L'oncle Bertrand avait été appelé au secours d'une voix étranglée. Il y avait eu le décollage de la perruque (Camille frémit). Et puis ensuite les doigts habiles de l'oncle fouillant l'intérieur de la tête.

Fortes de cette expérience nous avons toujours fait attention au soleil par la suite, mais nous les installions toujours à cet endroit, à l'écart des grandes personnes. Nous y étions bien. Nous cousions à gros points serrés d'informes chemises taillées dans de vieux chiffons. Je me revois, assise sur une pierre plate, près de mon "fils" qui dormait, ses petites mains de carton bouilli dressées vers le ciel, cassant mon fil avec mes dents comme je l'avais vu faire à la mère de Nana, toute gonflée d'importance heureuse et de sollicitude. Marie-Louise ne comprenait rien à tout ça, se dit Camille avec rancune. Quand elle venait pour sonner la cloche du repas, nous étions furieuses. Elle allait réveiller les enfants ! Mais que dire ? Tout ce qui risquait d'entraver son travail n'était que sujet de mépris. Elle ne respectait rien. Elle posait n'importe où ses grands pieds chaussés de charentaises. Elle agitait puissamment la cloche au-dessus des bébés endormis. Allez vous laver les mains, disait-elle.

Mais la nuit... Marie-Louise n'avait aucun pouvoir sur nous. Le jeu des poupées (un jeu qui n'avait ni commencement ni fin et se poursuivait même pendant les heures du sommeil) était alors à son apogée. Nous emmenions dans notre chambre les "baigneurs" de carton rose, les petites filles aux cuisses en bâtons et aux articulations apparentes.

C'était nos enfants. Ils respiraient, je le jure. Nous les mettions au lit. Les "baigneurs" dormaient dans l'étroite ruelle qui séparait nos lits jumeaux. Ils trônaient dans les petits berceaux bien propres que nous avions fabriqués avec des boîtes de chaussures. Les "grands", hélas, n'avaient pas de lits. Mais nous avions un truc. Nous les bordions dans nos sous-vêtements sur la chaise où nous rangions nos habits. La culotte petit bateau roulée en boule faisait le polochon et nos jupons bordés de valenciennes servaient de draps.

Une fois les enfants couchés, nous remontions le réveil de Nana après avoir pointé la petite aiguille phosphorescente sur le deux. Nos lits étaient séparés par une table de chevet à dessus de marbre (aujourd'hui vendue avec le reste) et c'est sur ce marbre que trônait le réveil.

Quand la sonnerie grêle se mettait à vibrer au cœur de la nuit Nana et moi nous extirpions de notre mieux du sommeil. Oui... à neuf ans et demi, ou dix ans nous faisons cela... La plus dégourdie allumait la lampe. Une fois que nos yeux étaient habitués à la lumière nous devenions mères. Chacune prenait son fils dans la boîte en carton, avec des mots doux. Chacune déboutonnait hâtivement le haut d'une chemise de nuit en finette, toute moite des sueurs du sommeil, et posait les petites lèvres de porcelaine froide sur un téton bien plat. Ce faisant nous nous contemplions l'une l'autre avec ce regard absent des mères qui se vident de leur substance pour nourrir leur enfant.

- Je ne le change pas, disait ensuite Nana, passant un doigt expert dans le mouchoir plié en pointe qui servait de linge au "baigneur". Il n'est pas mouillé...

- Moi non plus.

Et je faisais scrupuleusement le même geste que Nana.

Ensuite nous remettions nos bébés dans les boîtes à chaussures. A demi tombées du lit, frissonnantes, nous les bordions avec soin. Mais une fois la lumière éteinte, impossible de dormir ! Alors nous nous mettions à parler. Nous inventions des histoires et le rire nous secouait nerveusement sous les draps où nous enfouissions nos têtes pour n'être pas

entendues. En effet les hommes Gaud s'attardaient presque chaque soir autour d'une partie d'échecs. Leurs pas résonnaient enfin sur la galerie. Ensuite, c'était le silence et nous nous endormions en pleins chuchotements.

Camille émerge de ces souvenirs dont l'intensité est extraordinaire Elle doit faire un effort inouï pour s'en défaire. Elle contemple tristement la cloche muette, à l'angle nord de la maison. Est-ce que je vais divaguer encore longtemps comme ça ? Si je continue, le supermarché sera fermé. Et qu'est-ce que nous allons manger ce soir ?

V

Ce sera un gratin dauphinois. Camille épluche maintenant des pommes de terre dans sa cuisine habituelle, celle du Vieux. Il est six heures du soir. Elle a travaillé tout l'après-midi pour le bien-être de son oncle : courses, ménage, etc... Et voilà qu'en préparant le repas elle se remet à rêver.

Etrange affaire que la vie, se dit-elle. L'intelligence n'en finit pas quand elle s'attaque à ses secrets. La vieille notion du corps et de l'esprit, par exemple, est-ce si stupide, tout compte fait : Camille imagine le corps et l'esprit comme deux vieux époux. Ils ont très peur de se quitter mais ils ne font plus tellement attention l'un à l'autre. La mémoire est devenue grosse et bavarde, elle jargonne. Pendant ce temps les mains accomplissent mécaniquement leur travail (cette image la ravit).

La porte de la cuisine est entrouverte. Là-haut, sous les combles, la guitare de Jean répète inlassablement un petit motif de Bach. Le ruissellement ténu des notes traverse les murs et vient échouer, délicieusement amorti, dans l'oreille de Camille, ou plutôt dans son cœur. L'esprit et les mains de Jean, amoureuxment unis, distillent une mélancolie presque joyeuse : un peu de colère, c'est probable, car Jean déteste le Vieux et a horreur de vivre sous son toit, mais en même temps le plaisir vif, brut, inaltérable d'avoir deux bras, deux jambes une tête et des couilles, d'être Jean Gaud, dix-neuf ans. Voilà ce que dit ce petit fond sonore en échauffant lentement la fleur obscure aux pétales sensibles, toujours prête à se dilater, qui occupe la place du cœur dans le corps mystérieux de Camille.

Mais cinq minutes exactement avant l'heure du repas le Vieux est là. Camille entend son pas traînant dans le Vestibule. Il entreprend, comme d'habitude, sa promenade apéritive. Il va de la porte d'entrée à la porte de son bureau, fait volte face et repart en sens inverse. Chaque fois qu'il passe devant l'horloge, c'est réglé, il se frotte les mains et ça fait un bruit de papier froissé tout à fait horripilant. De temps à autre, au pied de l'escalier, il lâche un vent sonore. Il le fait quand cela arrange son ventre, et ensuite il soupire de façon brève pour marquer son soulagement.

Autrefois, à la Pradelle, il marchait déjà ainsi des heures entières à travers le vaste rez-de-chaussée, pour entretenir sa forme. C'est une idée fixe, se dit Camille avec agacement. Mais il est mieux, il est bien mieux ici, constate-t-elle ensuite (elle ne peut se défendre à son égard d'un étrange attachement maternel). Cette maison-ci est plus confortable. Elle est en plein centre de la ville, il n'y a plus les distances, les chemins boueux, les courants d'air.

Camille met le couvert dans la salle à manger. Elle fait tinter la vaisselle et l'argenterie pour que le Vieux entende qu'on s'occupe de lui. Ses relations avec le Vieux sont complexes. En sa présence elle manque toujours de naturel. Elle se transforme, devient une sorte de Machiavel cynique, invente des ruses pour se sentir la plus forte. Mais les vieilles

peurs de son enfance ne sont pas tout à fait effacées.

Le Vieux continue sa ronde insensée dans le vestibule et Camille s'exaspère. Toute sa vie il a poursuivi ce marathon imbécile entre quatre murs ! Il n'a jamais cessé d'aller et de venir comme ça dans de belles pièces bourgeoises, se répète-t-elle pour la centième fois tout en disposant les serviettes sur les assiettes, tout en coupant le pain. Il fait cela pour sa digestion. Mais bien entendu en même temps il fait le bilan de ses finances. Il examine de mémoire ses comptes de métairie. Il échafaude des plans de coupes de bois. Quoi encore ? Il médite quelque ruse tortueuse contre Noé Sardou le marchand de biens... Peut-être pense-t-il de temps en temps aussi à mademoiselle Dupeyrat, sa maîtresse : Un bref sourire égaye alors le visage de Camille (la vie sentimentale de Gaston Gaud lui donne toujours envie de rigoler), elle avance maintenant de façon décidée dans le hall, avec l'espoir surnois de contrarier l'horripilante promenade.

- A table ! crie-t-elle au pied de l'escalier à l'intention de Jean. Aussitôt le Vieux s'immobilise. Il jette un regard vif sur le cadran de l'horloge et sourit avec satisfaction. Avec l'âge il est tout courbé maintenant et sa tête qu'il coiffe d'un béret, à la mode méridionale, penche à droite de façon inquiétante. Mais il est encore passablement alerte pour un homme de quatre-vingts ans.

L'oncle et la nièce se retrouvent assis face à face dans la salle à manger. Entre eux, le couvert de Jean reste inoccupé.

- Appelle-le encore, dit le Vieux. Il n'a pas entendu.

Tous les soirs c'est la même chose. Jean ne descend manger que quand sa mère l'a hélé deux ou trois fois. Mais le voici enfin... Camille lui adresse un petit sourire. Il déplie sa serviette d'un air morne sans regarder personne, et puis tout à coup c'est le déclic, ses yeux se mettent à briller d'une joie vaguement ironique et il rend à sa mère son sourire.

Ils mangent. Le Vieux est absorbé par ses manies. Il en a des tas (Jean les connaît toutes). D'abord installer sa serviette entre le troisième et le quatrième bouton du gilet, ensuite ôter la mie du pain et séparer la croûte en cinq morceaux égaux. Avaler ses comprimés avec un peu d'eau. Roter deux fois et pousser ensuite toujours le même soupir, un soupir secret d'entente avec soi-même.

- Maître Buscat est rétabli, annonce soudain le Vieux (c'est sans doute la conclusion de quelque monologue intérieur).

- Ah ! vraiment ? Il est enfin sorti de l'hôpital ?

Camille se fiche complètement de maître Buscat et de sa prostate, mais il faut bien parler un peu. Nous ne sommes pas des bêtes autour d'une auge ! disent ses yeux qui ne quittent pas ceux de Jean. C'est une communication silencieuse, une sorte de supplication vaguement autoritaire.

- J'ai rencontré sa femme sur les Allées, continue le Vieux. Elle m'a demandé d'aller le voir.

Il grignote sa troisième croûte de pain et conclut ensuite :

- J'irai.

Jean louche sur le jambon.

- Un peu de jambon, mon oncle ? propose Camille.

- Non merci.

- Et toi, Jean ?

Jean fait semblant de sursauter. C'est magnifiquement imité. On dirait qu'il surgit de quelque méditation métaphysique. Il hésite, pour la forme.

- Je t'en prie, insiste Camille. Une fois qu'il est coupé...

Et Jean finit tout le jambon. Il mange avec cet appétit extraordinaire des hommes de vingt ans (toute mère aime entendre ce joyeux bruit de mâchoires chez son enfant).

- Ça marche, ton travail ? demande alors le Vieux.

Jean hoche la tête. Il a appris à ne pas parler la bouche pleine devant son grand-oncle. Il a appris aussi à ne pas dire merde, et con. Il a appris tout ça très vite. A cause de Camille.

- Tu es rentré bien tard cette nuit, continue le Vieux.

- Ah ! oui ?

La réplique a fusé un peu trop vite. Le Vieux n'insiste pas. Ils ont eu leurs disputes. Elles ont été épouvantables. Maintenant l'année scolaire se poursuit dans la dignité. C'est l'affaire de sept mois. Quand Jean aura décroché son bac il ira vivre à Toulouse.

- Est-ce qu'il y a quelque chose à la télé, ce soir ? dit le Vieux en changeant ostensiblement de préoccupation.

Il détestait la télé. Maintenant il l'adore et c'est encore une victoire de Camille. C'est elle qui lui a fait acheter ce poste couleurs, il y a trois mois à peine. Elle se précipite, dépose le journal à côté de l'assiette de Gaston Gaud. C'est une passion toute neuve, il faut l'entretenir. Mais le Vieux n'a pas encore fini son fromage. Il mâche dix-huit fois chaque bouchée (Jean a compté). Ça n'en finit pas. C'est exaspérant. Assise en face de son fils, Camille attend.

- Bon ! dit soudain Jean en pliant sa serviette (il regarde sa mère et c'est une sorte d'appel au secours parfaitement habillé de désinvolture).

- Tu vas travailler chez André ? dit aussitôt Camille qui sait sa leçon.

- Ouais.

Il se lève sans bruit, sans s'occuper du Vieux qui feuillette enfin la Dépêche du Midi. On comprend qu'il a quitté la maison quand la porte d'entrée claque.

Le Vieux n'en finit pas de froisser les pages du journal.

- Il faudra lui dire de ne pas taper la porte comme ça...

Il cherche du doigt son programme.

- Tu entends, Camille !

- Oui, mon oncle.

- Ça dégrade ma façade, dit le Vieux le nez dans son journal.

VI

La maison de Léo et d'Angélique est une maison bon marché. Tout y a été calculé au plus juste : la superficie du terrain, l'épaisseur des murs, la peinture trop verte des contrevents. Léo et Angélique l'ont payée à tempérament. D'abord l'espace à bâtir, ensuite la maçonnerie. Ils se sont privés de tout pour ces murs, pour ce toit. Ils n'ont presque jamais voyagé. Ils n'ont fait aucune extravagance. Comment auraient-ils pu ? Quatre gosses à élever avec un petit salaire de prof (mais deux étaient déjà là avant que Léo n'ait décroché sa licence). Ensuite un fils marié trop tôt (comme ils l'ont fait eux-mêmes) et puis bien sur, les petits enfants.

Camille avance à grands pas dans la rue principale du lotissement jalonné de pavillons identiques. Elle sait le nom de cette avenue (avenue Paul Verlaine) mais ce nom de poète a été choisi par un promoteur et ne signifie rien ici, dans ce vaste terrain plat au sol calcaire balayé par le vent. Autrefois c'était un pré à la sortie de la ville. Un pré avec des vaches. Ils le longeaient pour aller au collège.

Impossible de ne pas reconnaître la petite maison pourtant semblable aux autres.

Inutile de compter (c'est la quatrième à gauche). La façade, un peu en retrait dans le jardinet, a des signes distinctifs d'une éloquence indiscutable. Le balcon de bois peint, au premier étage, est tapissé de canisses décolorées par le temps (Angélique les a clouées elle-même, autrefois, à cause des enfants, par la suite elle n'a jamais eu l'idée de les enlever). Le portail est toujours entrouvert. La porte du garage porte des éraflures. Le crépi ocre est défraîchi. Quoi encore ? Camille ne sait pas. Tout en marchant à vive allure, le sac à bandoulière bien arrimé sur la hanche, elle se dit que c'est parce que la maison est plus vivante que les autres. Elle ressemble à un visage humain. Les deux fenêtres du premier sont là comme un regard. La porte d'entrée est toujours prête à s'ouvrir comme une bouche accueillante. Et les deux plates-bandes d'hortensias roses parachèvent l'ensemble comme deux touches de fard sur des joues trop pâles. Camille se dépêche. Elle aurait du prendre ma voiture. Comment sera Angélique aujourd'hui ?

C'est vraiment une maison minable, vue ainsi du dehors, découvre Camille en poussant le portail. Elle est à notre image. Tout ce qui est beau en elle est indescriptible, immatériel. Que sommes-nous si on nous ampute de nos rêves, de nos projets, de nos souvenirs ? Un peu de matière usagée, comme la maison de l'avenue Paul Verlaine. Mais pourquoi les volets du rez-de-chaussée sont-ils encore fermés ? Il est dix heures et demie !

Camille monte les trois marches de ciment et appuie sur la sonnette. Peu après une fenêtre s'ouvre à l'étage.

- Monte ! crie la voix d'Angélique.

C'est la voix des mauvais jours, se dit Camille en soupirant. Elle pousse la porte d'entrée et l'odeur la saisit aussitôt. Une odeur de renfermé, une odeur de vaisselle surie, de linge douteux. "Ohé ! ohé !" crie-t-elle d'une voix enjouée. Le vestibule est dégoûtant, il y a de tout partout : un vélo (il lui manque une roue), un blouson là sur la rampe de l'escalier, et dans un coin les baskets des garçons, humides et puants.

- Monte ! crie encore Angélique dont la voix geignarde parvient un peu étouffée à travers une porte de l'étage.

Camille se guide au son. Elle monte l'escalier avec lenteur, à chaque marche elle se suggestionne, elle fabrique de la sérénité. Sans hésiter elle pousse la porte de la chambre. Angélique est assise sur le lit. Elle se tient ployée en avant, son teint est gris, ses cheveux sont en broussaille.

- Ça ne va pas ?

Non, fait Angélique en secouant la tête.

- Tu as mal ?

Non, non, répond la tête hirsute.

- Le dos ? demande encore Camille avec espoir.

- Non !

- Le ventre ?

- Non... oh ! non !... ce n'est rien... et puis il faudra bien que ça aille...

Elle se tient toujours penchée en avant, les mains sur les reins, toute vieille, toute abîmée, toute grise. Bon, maintenant elle pleure. Elle pleure à petits coups comme si elle riait. C'est sinistre. Près du lit, sur une chaise, il y a un pantalon de Léo, un slip roulé en boule et une chaussette sale qui pend.

- Vous vous êtes disputé ? Non, non, fait la tête d'Angélique.

- Nous ne nous disputons plus, dit-elle ensuite en haussant les épaules (il y a comme un regret dans sa voix).

Camille reste plantée en face d'elle sans savoir que dire. Elle essaye de lire les traces d'un drame sur les murs de cette chambre, mais en même temps elle souhaite éperdument ne pas trouver la moindre trace de ce drame qui ne la concerne pas. Elle est venue pour

aider Angélique, non pour fouiner dans sa vie conjugale. Pour finir c'est donc Angélique qu'elle regarde de tous ses yeux.

- Tu tiens la forme, toi ! dit soudain Angélique de sa voix de tous les jours. C'est une affirmation affectueuse. Une parenthèse de charme où on peut la retrouver, ensoleillée, chaleureuse, à travers ce sourire plein de défi. Mais son visage se referme aussitôt. Elle se détourne de Camille pour jeter un regard écœuré autour d'elle.

- Ce que c'est crasseux, chez moi, hein !

Elle pêche un collant fripé sur la commode, elle le pétrit machinalement, elle l'étire comme une pâte à berlingot, puis elle le jette au pied du lit et s'en désintéresse.

- Tu es sûre que tu n'es pas malade ? demande encore Camille.

- Malade ? Bien sûr que je suis malade ! Il n'y a pas plus malade que moi !... Malheureusement ce n'est pas un cancer !... Ça ferait bien mon affaire, pourtant, d'avoir un beau petit cancer ! Mais je n'ai pas le cancer...

Elle est debout, maintenant. Tout près de Camille, à quelques centimètres à peine, et elle lui parle en plein visage (Camille pourrait entendre les battements de son cœur).

- Un beau petit cancer du foie, par exemple. Ça arrangerait tout, non !

- Il ne faut pas parler comme ça, dit précipitamment Camille. Angélique ! Angélique ! qu'est-ce qui ne va pas ?

- Tout.

D'un geste mélodramatique elle désigne la chambre, cette chambre où, Camille le devine, tout est détraqué, défiguré, enlaidi par quelque mystérieuse alchimie.

- Hélas pour moi, c'est à l'âme que j'ai un cancer. Je suis folle. Toi qui me connais si bien, tu n'avais rien deviné, hein ?

Voilà, se dit Camille. Léo l'a traitée de folle.

- Je déforme tout, continue Angélique comme si elle récitait une leçon. Je ne vois plus les choses comme elles sont. Je fais des drames pour des riens. Je ne suis plus capable de rire.

Elle regarde fixement la porte que Léo a claquée tout à l'heure (Camille le sait maintenant) et elle répète tout ce qu'il lui a dit avant de claquer cette porte.

- Je vois le mal partout !...

Elle a un petit hoquet pitoyable et ajoute : "je voudrais être morte !" Camille l'observe sans aménité. Oui, ainsi défigurée, Angélique est odieuse. Et je n'ai qu'une envie, se dit-elle froidement, foutre le camp. C'est ce que je vais faire si elle continue son cinéma. Mais en même temps elle s'installe, elle s'assied sur le lit, elle allume une cigarette d'un air paisible. Angélique se laisse prendre à cette comédie.

- Donne-moi une cigarette, dit-elle d'une voix basse, un peu tremblante en prenant place à côté de Camille.

Elle allume la cigarette, elle tire sur la cigarette à toute allure et en quelques bouffées c'est fini.

- Ça te soutient, toi, le tabac ?

- Ça me tient compagnie.

- Ah ! bon...

- J'ai mes mauvais moments, moi aussi. Tu ne les vois pas, c'est tout. Mais si tu cherches bien tu trouveras quelques beaux souvenirs de moi, non ?

Angélique rit.

- Allons, si tu n'as mal nulle part lève-toi. Habille-toi...

- C'est ça, chuchote Angélique rembrunie. Lève-toi. Lave-toi. Tu es sale... tu pues...

Elle renifle ses aisselles d'un air écœuré.

- Pomponne-toi, continue-t-elle. Et puis nettoie tout ce fichu bordel. C'est ça, non ?

Camille hoche la tête.

- Comme ça, poursuit-elle avec un sourire appliqué, quand ils rentreront tous les trois à midi tout sera impeccable. La maison sera comme un bijou. Un bon gueuleton mijotera sur le coin du fourneau... Angélique fait tellement bien la cuisine !... Bonjour mes chéris ! dira maman-bobonne. Vous avez bien travaillé ? (elle recommence à pleurer).

Camille en a par-dessus la tête. Elle se lève avec brusquerie. Elle va et vient dans la chambre sans savoir que faire. Elle disparaît dans la salle de bains.

- Qu'est-ce que tu fais ? demande Angélique de sa voix geignarde.

- Rien... je t'aide un peu, c'est tout...

Léo a laissé son rasoir plein de mousse sur la tablette. Il y a son odeur d'homme un peu partout ici, elle se mêle à l'odeur du dentifrice, à l'odeur de la pâte à raser. Camille se met à nettoyer la baignoire. Elle astique la surface polie et blanche mais du coin de l'œil elle observe Angélique par la porte entrouverte. Elle est toujours là, assise sur le lit, les bras ballants. Quand Camille revient dans la chambre, Angélique sursaute. Où était son esprit ?... très loin... il abordait peut-être quelque rive nostalgique de pays inconnu, imaginaire, où tout pourrait être meilleur (conforme, en tout cas, aux rêves d'Angélique). Mais la réalité est là. Elle a le visage de Camille.

- Qu'est-ce que tu penses de moi : demande soudain Angélique.

C'est une question terrible. Camille ne répond pas.

- Tu prends le parti de Léo, hein ? Camille hausse les épaules.

- Tu as raison de prendre le parti de Léo.

Camille n'a jamais dit qu'elle prenait le parti de Léo. Elle serre les lèvres et retourne à la salle de bains. Elle ouvre en grand les deux robinets de la baignoire.

- Moi aussi je prends le parti de Léo, continue Angélique. C'est moi que je déteste. (Elle se frappe la poitrine). Moi... moi... moi...

- Ton bain est prêt, répond Camille.

Angélique entre dans la salle de bains avec docilité. Camille ne s'occupe plus d'elle. Elle va et vient dans la chambre, retape le lit, essaye de mettre un peu d'ordre. Mais elle guette chaque bruit. En tombant sur le tapis de caoutchouc la chemise de Nylon d'Angélique a un petit frémissement électrique. Ensuite c'est le choc mouillé d'un corps qui entre dans l'eau... quelques clapotis... deux ou trois soupirs...

- Viens me frotter le dos, s'il te plaît.

C'est une voix changée qui appelle Camille. Elle monte au-dessus des profondeurs humides qui lui font un écho, elle a des résonances enfantines. Angélique sourit à travers la buée. Comme elle est belle ! Ses épaules sont constellées de gouttes d'eau. Son visage marqué de fines ridules, ses yeux plissés reflètent une béatitude animale. Sur ses lèvres il y a un sourire de petite fille. Toute eau est miracle, se dit Camille en ramassant l'éponge, et elle est passablement fière d'elle-même en ce moment. Angélique offre son dos. Elle le tient arrondi, les épaules bien creusées, pour que Camille puisse mieux étaler la mousse.

- Quand j'étais petite j'adorais ça ! ronronne-t-elle. Ma mère nous astiquait. Tu ne peux pas savoir ! frotte ! frotte donc ! plus fort !

Sa voix se perd dans les profondeurs de sa gorge. Elle gémit une ou deux fois encore sous l'effet de la rude friction. Camille est en sueur.

- Ça va mieux ! oh ! comme ça va mieux ! répète Angélique.

Maintenant elle a croisé ses bras sur ses seins. Elle cambre les reins, elle plonge en arrière pour rincer ses cheveux. Les doigts de Camille massent son cuir chevelu, ils écartent les mèches pour que l'eau pénètre bien.

- Bouh ! ouh ! ouh ! fait Angélique en riant.

Elle a un air d'innocence tellement attendrissant, soudain. Et n'est-elle pas innocente,

tout compte fait, de tous ces maux qui l'accablent : La voilà qui se redresse. Elle renifle. Elle se frotte les yeux. Puis elle étend ses bras, de beaux bras fermes et bruns à peine touchés par l'âge. Elle les étudie avec application dans un bel accès de coquetterie. Léo l'aimerait à la folie s'il la voyait comme ça en train de se regarder les bras, se dit Camille, silencieuse, admirative. Quand Angélique se lève enfin en un dernier ruissellement, c'est Vénus peut-être qui sort de la baignoire. On lui tend avec respect un drap de bain pas très propre, un peu gris. N'est-ce pas là une beauté toute neuve ? Une résurrection !

- Un vrai hammam ! grogne Angélique en s'essuyant les oreilles avec un coin du drap de bain.

- J'ai toujours cru à la vertu de l'eau ! enchaîne Camille avec enthousiasme. Si tu m'avais vue hier matin dans la cuisine de la Pradelle, ma vieille ! Nue comme un ver devant le feu de bois ! En train de m'asperger dans le vieux tub cabossé de mes ancêtres !

- Je ne crois à aucune vertu, rétorque Angélique soudain rembrunie. Aucune vertu... sauf la tienne !... Tu me rappelles ma mère !

Drapée dans son paréo grisâtre, elle s'approche de Camille et elle l'embrasse sur la joue. Camille aussitôt se contracte, devient toute dure.

- Tu me rappelles ma mère, répète Angélique avec complaisance. Quand j'allais l'embrasser pour me faire pardonner elle avait l'air que tu as en ce moment... Ex..ac..te..ment...

Un clin d'œil plein de malice ponctue ce discours. Mais Camille ne se laisse pas attendrir. Ma mère... son père... la barbe ! toujours cette rengaine ! qu'est-ce qu'ils ont tous à brandir comme ça leur père et leur mère ? Ta mère, Angélique, je n'en ai rien à foutre. Je ne veux pas savoir. Je ne veux pas lui ressembler. Encore moins la remplacer.

- C'était une maîtresse femme, continue Angélique avec extase.

- Ouais ! En tout cas elle t'a souvent tanné le cuir !

- Je le méritais ! dit Angélique précipitamment. Quelles raclées, mes amis ! C'est un authentique souvenir d'amour. Toute gaie, maintenant, elle s'habille. Elle enfle un slip, elle accroche un soutien-gorge. Camille s'inquiète de ces sautes d'humeur perpétuelles. Ne serait-elle pas réellement malade ? Ne faudrait-il pas ?... Les cheveux d'Angélique sont mouillés, ils pendent, encadrant tristement son beau sourire.

- Je te fais un brushing ?

- Tu crois ?

- C'est nécessaire !

Angélique a enfilé un peignoir de Nylon fané. Elle s'assied devant la coiffeuse d'organdi chiffonné qui trône dans un coin de la chambre. Une coiffeuse si fraîche, si romantique, les premiers temps, quand elle l'avait bricolée de ses doigts inventifs.

- Coiffe-moi ! supplie-t-elle avec une petite voix implorante.

- Bon, si tu veux.

Camille peigne énergiquement la courte toison épaisse et brune où n'apparaît aucun cheveu blanc.

- Aïe ! Tu me fais mal !

- Tant mieux ! dit âprement Camille.

Angélique lui jette dans le miroir un regard inquiet, soumis, mais le visage impénétrable de Camille ne laisse rien deviner. Est-elle fâchée ?

- Où mets-tu le séchoir ?

Angélique trouve aussitôt le séchoir électrique dans le fouillis de la coiffeuse. Elle se dit, sans doute : Camille n'est pas commode, ce matin, je n'en ferai pas ce que je veux, et cette constatation, curieusement, l'apaise. Camille branche le séchoir. A l'aide de la brosse cylindrique elle soulève les mèches de cheveux une à une et les gonfle d'air chaud. Le

ronronnement de l'appareil les dispense de parler. C'est un moment de calme pur. Elles ne pensent à rien ni l'une ni l'autre. Angélique frémit chaque fois que le petit souffle de la chaleur vient caresser sa nuque. Le temps passe ainsi lentement. Le poignet de Camille s'engourdit, elle change de main.

- Je crois que ça suffit, déclare-t-elle enfin.

Elle fait taire le pistolet de plastique en tirant sur le fil pour le débrancher (en faisant cela elle se sent complice d'Angélique, bêtement, car Angélique débranche toujours les appareils électriques de cette façon et Léo le lui reproche).

- Je ne suis pas si moche, dit Angélique en se contemplant sous tous les angles.

- Tu es très bien.

- Pour une femme de quarante huit ans et demi...

- Il n'y a pas de femmes de quarante huit ans et demi, de nos jours, tu le sais très bien. (Camille a repris son air féroce, mais Angélique n'est plus dupe). Toutes les femmes ont quarante ans... (elle dit cela d'une voix impersonnelle, la voix qu'elle prend toujours pour lancer les petites plaisanteries acérées dont elle a le secret). Elles ont quarante ans pendant vingt ans et puis crac ! un beau jour elles ont soixante ans. Il faut s'y faire.

- Ouais ! mais elles sont toutes rongées à l'intérieur, tout de même. Elles ont des kystes, enchaîne Angélique avec délectation, des fibromes, des tas de trucs comme autrefois. Mais maintenant on les bricole un peu et ni vu ni connu.

- Des attrape-machins, non ?

Le rire d'Angélique explose comme un cristal, il se mêle au rire grave de Camille. Elles connaissent bien ce bel élan musical où leur joie n'a jamais de fausses notes. Camille brosse les cheveux d'Angélique, elle envoie les grosses mèches tièdes et gonflées à droite, à gauche, jusqu'à ce qu'elles se placent d'elles-mêmes autour du visage pour l'encadrer avec naturel.

- Tu réveillerais un mort, constate Angélique.

Mais Camille fait la moue.

- J'aimerais pourtant tuer certaine personne.

- Le Vieux ?

- Oui, le Vieux.

- Sa mort n'arrangerait pas tes finances.

- Peut-être... mais ça me soulagerait tellement...

Elles recommencent à rigoler. On pourrait le pousser par la fenêtre, propose Angélique, parce que l'arsenic... Mais Camille voudrait quelque chose de franc et de violent. La strangulation, peut-être. Serrer ce vieux cou ridé jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà qui serait bien. Elle fronce les sourcils, serre les lèvres, toute pleine de fureur homicide. Mais Angélique revient à sa propre image, elle s'admire de nouveau.

- Tu pourrais être esthéticienne, déclare-t-elle.

- Je pourrais être un tas de chose ! rétorque Camille encore à ses colères.

- C'est vrai. Tandis que moi...

Voilà que ça recommence !

- Moi moi moi ! grogne Camille. Tu n'as pas fini !

Elle saisit la bombe de laque posée près du miroir. Elle aimerait envoyer un jet de laque dans la bouche d'Angélique pour la faire taire, voilà qui lui apprendrait. Mais elle se contente d'un coup d'œil sévère à son superbe reflet et vaporise les cheveux luisants en ponctuant chaque "moi" d'une vigoureuse pression de vapeur odorante. Angélique ferme instinctivement les yeux. Quand elle les ouvre à nouveau ils ont perdu leur éclat.

- Léo ne m'aime plus, dit-elle tristement.

- Je t'en prie !

- Je sais ce que je dis. Je ne me rends pas malade par plaisir.

Elle est calme, maintenant. Laissons lui dire ce qu'elle a sur le cœur même si c'est idiot, pense Camille (Angélique la regarde dans le miroir pour lui parler, c'est plus facile sans doute que le face à face).

- C'est de ma faute. Je sais... je sais... Mais ce n'est pas commode de vieillir. Je suis une mécanique usée. Je grince. Je l'agace... je l'agace...

Elle répète ça d'une voix tremblante.

- Ça, ma chérie, c'est le mauvais côté du mariage. On ne peut pas rester trente années en extase. Humainement c'est impossible.

- Je ne suis pas ta chérie, coupe Angélique avec morosité, et ça te va mal de faire ce genre de discours. Une femme qui aime un homme, mariée ou non, sait très bien quand cet homme ne l'aime plus. Crois-tu que je sois idiote ?... Quand Léo est avec une autre femme que moi, n'importe laquelle, ses yeux, sa voix changent. Crois-tu que je sois aveugle ? Il y a des choses qui ne trompent pas. C'est au point que... oh ! mais comment dire ça ?... c'est horrible... quand il devient tendre avec moi... je ne sais plus... je me demande... quel genre d'incendie je suis appelée à éteindre...

Elle sourit avec tant de tristesse en disant cela. Camille voudrait la serrer contre elle, lui faire du bien, partager toutes ces choses qui lui font mal. Mais bien entendu c'est la dernière attitude à prendre. Alors elle fronce les sourcils, arrange une petite mèche rebelle là sur le front d'Angélique et dit avec autorité :

- Tu exagères toujours.

- Non, je n'exagère pas. Je suis lucide. Je suis malade de lucidité. C'est une maladie épouvantable, quand ça vous attrape ça ne vous lâche plus.

Le regard perdu, ce n'est plus à Camille qu'elle s'adresse mais plutôt au destin, cette terrible abstraction contre laquelle sa naïveté se blesse.

- J'ai passé ma vie à quoi ? continue-t-elle. A faire des enfants. Pour qui ? pour Léo. Et ne me dis pas qu'on se console de tout avec les enfants, enchaîne-t-elle précipitamment. On les soigne, on les nourrit, on se ronge de soucis. Les otites de Bruno... le faux-croup de Michel... l'appendicite de Brigitte... les appareils pour redresser les dents... les vaccins... les tricots... les gâteaux d'anniversaire... les chaussettes sales... Enfin, tu m'as vue faire, non ! Et tout ça pour quoi, je te demande ! Pour voir Brigitte faire la pute en me jetant tout ça à la figure ! Pas folle, Brigitte !... Pour voir Michel nous ramener à vingt ans une petite avec le gros ventre !... Maman fera la layette, elle fait ça si bien !... Et Bruno qui se fiche de tout ! de tout, tu m'entends ! Les filles et la mob, la mob et les filles !

- Oui, mais Daniel, dit Camille avec douceur.

- Il sera comme les autres. Laisse-le grandir...

Elle s'est remise à pleurer. Camille, le cœur serré, continue de lissier les beaux cheveux d'Angélique du plat de la main. Maintenant c'est une sorte de caresse triste. Une détresse formidable les habite toutes les deux, les mots sont devenus inutiles. Voilà donc où ils en sont, se dit Camille en effleurant toujours la chevelure tiède et propre. Léo et Angélique. L'image de l'amour. Et si je n'avais fait tant de détours avant d'échouer dans le lit de Simon, nous en serions peut-être là nous aussi...

- Léo t'aime, affirme-t-elle enfin (mais elle n'est pas sûre de dire la vérité). Je te jure que Léo t'aime comme au premier jour. Si tu venais à lui manquer... si tu venais à disparaître...

Elle dévide des paroles apaisantes. Angélique finit par hausser les épaules. Elle se lève. Elle s'étire un peu. Dans l'ensemble elle va mieux.

Tu ne sais pas ! propose Camille, nous allons faire le ménage ! J'adore ça, surtout chez les autres ! Et les voilà qui s'activent. Angélique branche l'aspirateur. Elle a cessé de

pleurer. Elles astiquent, elles frottent, elles rangent la petite maison payée à tempérament. Elles parlent de leurs enfants Jean, Bruno, Brigitte. Et ce petit cochon de Daniel ! s'écrient-elles en découvrant un chewing gum collé sur la table du living. Ils ont poussé ensemble ces enfants là. "Moi, pour mes accouchements..." raconte Angélique...

Quand Angélique va bien elle parle de ses accouchements. Ce sont ses titres de gloire. Qui pourrait l'en critiquer : Camille ne se le permettrait pas. Elle prête une oreille un peu distraite à ce discours qu'elle connaît par cœur, guettant toutefois un détour inattendu, une perspective inhabituelle car Angélique ne se répète jamais tout à fait. C'est une nature bavarde, inventive, toujours prête à revivre une émotion. Ses paroles flottent dans le living, elles se confondent parfois au ronron de l'aspirateur, mais s'élancent, plus vives, plus affirmatives vers le plafond dès que les nécessités du nettoyage font taire le petit moteur. Tout cela est musique pour Camille. Les mots qu'elle entend là se réfugient aussitôt dans sa mémoire, ils font naître une suite incessante d'images. Elle essuie vigoureusement le buffet avec un chiffon de flanelle mais son esprit est ailleurs. La voilà toute jeune, vingt huit ans à peine, et en train d'accoucher elle aussi. On lui dit de pousser et elle pousse. Il y a un homme qui se penche sur elle, un homme dont la tête lui semble énorme. Sa voix est bizarre, lointaine comme un écho.

- Elle est faible, dit quelqu'un près de son oreille, une femme peut-être.

Où est-elle, celle-là : Impossible de se rendre compte. Et puis il y a cette lampe ! Eteignez donc cette foutue lampe ! Elle me gêne !

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Elle veut qu'on éteigne la lampe...

- Le pouls ! demande alors l'homme-écho (Sa grosse tête disparaît, réparaît, cache un instant la lampe).

Camille voit maintenant flotter devant ses yeux des bulles bleues, des bulles vertes, des bulles dorées. Son front est couvert de sueur.

- A la prochaine douleur, poussez !

Camille pousse de toutes ses forces. Seront-ils contents ? Ce qu'elle est en train de faire est épouvantablement difficile. C'est trop difficile. Elle n'y arrivera jamais. Je vais mourir, chuchote-t-elle (ou bien est-ce un cri ?). Sa pauvre tête est prise d'un mouvement spasmodique, tourne sans cesse, à droite, à gauche. Impossible de s'arrêter. Jean Lacapède !... Jean... JEAN... Fleurville est en train de crever et tu ne le sais pas !

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Rien. Elle se plaint.

- Allez ! poussez ! poussez !... Il faut en finir vite, maintenant. La tête est là. On essaye encore une fois ? Faites tout ce que vous pouvez !

La douleur revient. C'est une douleur diffuse mais d'une telle violence ! On dit qu'elle s'oublie aussitôt mais ce n'est pas vrai. (Camille a presque le geste d'emprisonner son ventre dans ses mains rien que d'y penser, mais elle continue d'astiquer les pieds d'une chaise avec son chiffon. C'est Angélique, de l'autre côté de la table, qui se tient le ventre et qui se contorsionne joyeusement en affirmant que Bruno pesait quatre kilos six cents... elle exagère toujours).

La femme appuie maintenant sur le ventre de Camille. Ses mains sont très dures. Et puis soudain tout éclate. Camille est dans le noir. Elle n'y voit plus. Les tendons de son cou ont durci, ce sont deux câbles d'acier. Un arbre se fracasse. La foudre transperce Camille écartelée. On lui arrache les entrailles.

- Ça y est ! hurle la femme.

Son cri n'en finit pas. Il se mue en une sorte de crécelle asthmatique dont l'écho plaintif d'abord très faible ne cesse de grandir pour exploser enfin comme sous l'effet de

quelque véhémence colère. Camille n'en finit pas de mourir et l'autre moitié d'elle-même s'est mise à crier. La lampe est toujours là, mais dans un halo de brume. Elle éclaire le visage de Camille. Un visage qu'il ne faut pas regarder. Le visage violacé d'une bête, d'une femelle qui fait son petit.

- C'est un garçon ! dit la femme d'une voix joyeuse.

Camille ne se souvient plus de ce qui a suivi. Elle range avec soin les chaises autour de la table. Angélique a disparu dans le jardin. Elle a retrouvé toute sa vitalité habituelle. La journée ne sera pas perdue. Mais est-ce qu'il faudra venir comme ça, tous les matins, pour une mise en route ? se demande Camille avec anxiété. Elle continue machinalement de mettre tout en ordre.

Angélique apparaît sur le seuil du living. Elle brandit quelques enveloppes, deux ou trois journaux, tout ce qu'elle a trouvé dans la boîte aux lettres. Avec ses beaux cheveux qui brillent elle ressemble superbement à la femme qu'elle était il y a vingt ans. Camille en ressent un bref élan de chaleur dans les veines, elle est rassurée, tout à coup. Oui, nous sommes éternels ! voudrait-elle dire à haute voix pour conjurer ses peurs. Mais elle se contente de sourire. Un dernier souvenir lui revient. Angélique enceinte de sept mois et demi, (enceinte de Bruno), debout à côté de la table d'accouchement, tenant bien serrée dans sa main la main de Camille. Au-dessus du ventre imposant, son visage est comme un astre de lumière. Camille pleure bêtement. Angélique ! oh ! Angélique ! tu ne m'as pas abandonnée ! Mais Angélique ne se laisse pas impressionner par ces sanglots. Comme il est beau ! répète-t-elle sans se lasser en regardant le petit inconnu dont la bouche ronde a une moue désabusée. C'est à croire qu'aucun de ses enfants n'a été aussi beau à la naissance. C'est fou ce qu'il te ressemble !...

- Eh bien je me sauve, dit Camille avec enjouement. Avant de tuer mon oncle, je suis obligée de le nourrir.

Elles s'embrassent.

VII

Gaston Gaud commence justement à ressentir les effets de la faim. Quelques gargouillis d'estomac, mais par bonheur maître Buscat est dur d'oreille. Une idée fameuse, vraiment, de faire cette visite à onze heures et demie du matin ! Il est déjà midi moins dix. Encore cinq minutes et ce sera expédié. Le spectacle de la décrépitude de ses contemporains met le vieux monsieur mal à l'aise. Buscat est sacrément jaune ! Et comme il tousse ! Ces fumeurs enragés ça graillonne, ça graillonne et puis ça finit par crever avant tout le monde. Leur salle à manger est bien. Le bahut Louis XIII est certainement d'époque. Un bien de famille ? Ou alors ils l'ont eu à la salle des ventes.

- Je suis content de vous voir aussi belle mine, dit Gaston Gaud d'un air affable.

Le notaire hoche la tête, pessimiste.

- Mais si... mais si... Je le disais hier soir à ma nièce...

- La kermesse ?

- A ma NIECE...

- Ils ne feront pas un kopeck ! décrète maître Buscat en haussant les épaules. Les gens ne vont plus à l'église. Ma femme s'épuise en pure perte. Dites-le-lui, mon cher... Elle vous écouterait peut-être.

Eh bien, restons branchés sur la kermesse, se dit Gaston Gaud. C'est un sujet de tout repos. Tandis que Camille ! Une fois louées ses vertus domestiques, il y a toujours des silences réprobateurs à cause du petit. Il écoute d'une oreille distraite les propos acerbes de son vieil ami sur la vente de charité. Il ne peut s'empêcher de jeter de temps à autre un coup d'œil sur l'exemplaire du Figaro qu'il vient d'acheter et qu'il tient bien plié dans sa main maigre. Si ce n'était la courtoisie il l'ouvrirait là, tout de suite, pour lire au moins les gros titres. Sacré notaire ! Il est foutu. Mais il a une de ces robes de chambre ! De l'authentique laine des Pyrénées, comme autrefois. Il l'a payée au bas mot trois cents francs. Peut-être davantage, qui sait ? Les prix galopent si vite, maintenant. Et son fauteuil Voltaire ! C'est ça qui est bon pour le dos ! Jamais Gaston Gaud n'aurait dû se défaire de ce fauteuil Voltaire en velours grenat (presque le même) qui était dans le petit salon, à La Pradelle. Avec tous les rhumatismes qu'il a aujourd'hui, il serait comme un coq en pâte. Mais ce fauteuil est perdu à jamais. Tout ça à cause de Bertrand qui voulait tout liquider pour vendre la maison. Ils ont tout bradé. Ensuite ils ont été bêtement coincés par l'entêtement de Camille.

- Je crois qu'il se fait tard, annonce-t-il dès que les revendications conjugales du notaire sont épuisées et il se lève à la façon d'un jeune homme malgré ses maudites douleurs. Je reviendrai prendre de vos nouvelles, cher ami. A quand nos bonnes parties d'échec au Café Central ?... Ne protestez pas comme ça ! Vous êtes magnifique ! Vous nous enterreriez tous !

Gaston Gaud met son béret. Il coince le Figaro sous son bras. Le voici prêt. Il va affronter la rue. Il se sent tout gaillard. Chez lui, il trouvera la table mise. Mais aucune épouse ne jacassera dans ses oreilles au sujet de la paroisse. Voilà ce qu'il aimerait confier à maître Buscat. Juste pour le faire enrager...

VIII

Est-ce l'après-midi du même jour ou bien le lendemain ? Camille ne sait plus très bien. Dans l'atelier glacé (une véranda désaffectée où elle se réfugie pour tisser et pour peindre) le poêle tire mal. En ce moment, elle est assise par terre sur un coussin ; elle tisse. Ici toutes les journées se ressemblent. Elles se succèdent de façon morne. On a vite fait d'oublier mardi quand mercredi prend la relève après avoir endossé l'uniforme. C'est à cause de tous ces retraités qui peuplent la ville. Ils donnent le ton. Ils fabriquent inconsciemment une sorte de microclimat psychologique débilisant. Ce sont des gens frileux et pusillanimes. (Camille est de méchante humeur). Ils refusent les turbulences de leur époque. Reléguées sur les écrans de télévision, ces turbulences se confondent à la fiction, elles assurent, en somme, une sorte de feuilleton quotidien.

Les doigts de Camille caressent la trame de coton tendue comme des cordes de harpe sur le métier de bois. Quand elle lève les yeux cette trame lui livre à travers un brouillard les murs gris et mal peints. Non ! se répète-t-elle, lèvres serrées en hochant la tête. Non ! je n'irai plus voir Angélique tous les matins ! Elle tasse la laine avec le peigne de fer, ça fait un bruit doux. Je ne peux pas vivre la vie d'Angélique comme ça ! Je ne suis pas son ange gardien ! Il faudrait absolument qu'elle...

Bon. Encore la porte d'entrée qui claque. Le Vieux va grogner. C'est Jean, bien entendu. Il ne fait attention à rien. Camille ouvre la bouche, prête à crier quelque reproche, mais deux voix se font entendre dans le vestibule. Elle tend l'oreille. Des propos sobres

ponctués de rires brefs, tout un petit remue-ménage viril. Jean n'est pas seul, Léo est avec lui. Camille oublie aussitôt Angélique.

Les voilà. Ils heurtent de l'épaule la porte ouverte. Ils avancent d'un air empressé tout en poursuivant leur conversation. Ils la regardent en rigolant et bien entendu ils attendent d'elle un miracle. N'importe quoi, un mot drôle. Léo vient en premier. Il contourne le métier à tisser. Il est tellement grand que le haut de son visage disparaît derrière le montant de bois. Camille ne voit que son menton bien rasé et son sourire.

Il s'accroupit à ses côtés (ses genoux craquent). Il l'embrasse sur les deux joues. Sa chair est lisse et froide, son vieux caban est imprégné d'humidité. Camille inspecte ce visage familier dont la beauté la surprend toujours (malgré la calvitie, malgré ces rides profondes à la naissance du nez). Ce sont les yeux qu'elle admire le plus. Noirs, intenses, caressants. Elle s'attendrit sur le crâne nu. Il luit comme s'il avait été poli au chiffon de laine. Les mèches grises de la nuque se partagent sur le col relevé, elles se hérissent plus haut, derrière les oreilles. Avec ce front immense et cette chevelure désordonnée Léo a tout à fait l'air d'un poète.

- Quel bon vent t'amène ?

- Je passais...

Il passait ! Camille a un petit rire heureux. Ici (où il n'arrive jamais rien) nous prenons notre temps. Elle glisse un brin de laine blanche dans la trame et s'absorbe à nouveau dans son travail, mais elle tisse maintenant de façon joyeuse. Elle ne voit pas que Léo a soudain cessé de sourire (il tripote quelque chose dans sa poche d'un air préoccupé). Elle ne regarde ni Jean ni Léo, leur présence lui suffit.

Ils ont repris leur petit conciliabule. Ils vont et viennent dans le vieux jardin d'hiver poussiéreux, leurs mouvements s'accordent de façon superbe, on dirait presque un ballet. Ils s'entendent tellement bien !... En ce moment ils font l'inventaire des toiles accrochées sur les murs lépreux. Elles ne sont pas du tout mises en valeur, se dit Camille qui lève le nez un instant. Une lumière livide venue tout droit du toit vitré sali par les pluies d'hiver leur donne à toutes le même aspect triste et nu. Léo un peu voûté, mains aux poches, s'arrête devant chaque tableau. Jean, un peu en retrait (mains aux poches, épaules ployées) guette les attitudes de Léo.

- Tu te répètes, dit Léo devant la troisième interprétation d'un pin.

Oui, mais le premier pin n'est qu'une esquisse ! s'écrie aussitôt Camille d'une voix plaintive. D'accord, le second est empâté, surchargé de ramures. Elle peut dire pourquoi elle a raté ses effets. Elle a abusé des techniques inculquées par son vieux maître Auguste Blanc, voilà. C'est une œuvre scolaire et triste. Qu'on lui fiche la paix avec ça. Quant à la troisième version de ce foutu pin, c'est positivement un désastre. Elle est tellement académique qu'elle n'accroche pas le regard.

C'est une sorte de monologue rancuneux débité avec froideur et dignité mais il ne faut pas s'y laisser prendre, Camille joue la comédie. Jean ricane. Il lui jette un coup d'œil goguenard. Oui, je sais, je sais, continue-t-elle sur le même ton. Je suis comme les vieilles dames anglaises, je ne peins que des arbres et des ruisseaux. Quand j'insiste sur le vert ça ressemble quelquefois à du caca. (Elle répète avec délices les formules préférées de son fils).

Elle parle. Léo et Jean sont maintenant devant une aquarelle dépouillée, quelques branches mortes sur fond de Lac. Elle parle et ses doigts ne cessent de passer le long de la trame. Un peu de brun maintenant ! décide-t-elle en fouillant dans les écheveaux de laine. Qu'avez-vous donc à épier comme ça mes arbres, mes ruisseaux, mes prairies ? Je vous défends d'y chercher mon âme et de prétendre l'y trouver ! Elle tisse avec application sans écouter ce qu'ils disent. Ils parlent à mi-voix comme si elle n'était pas là. Ils sont odieux et charmants.

- Tu devrais peindre davantage, déclare enfin Léo.

- On m'a déjà dit ça.

Camille a un rire bref. L'ombre du professeur Lacapède flotte un instant dans sa mémoire avec son cache-nez rouge et vert et sa voix de fausset. (Fleurville, il faut peindre, il faut peindre). Quel âge a-t-il aujourd'hui ? Cinquante neuf ? soixante ans ? C'est difficile vraiment de l'imaginer atteint par la décrépitude lui qui était à la fois si sûr de lui et si vulnérable. Que dirait-il si un miracle absurde le plaçait tout à coup en face de ces petits tableaux médiocres ? Bien entendu, il rirait. Camille serre les lèvres, elle fronce les sourcils et baisse les yeux pour ne pas regarder Jean, seul souvenir qui lui reste du professeur Lacapède. (En ce moment il rit tout à fait comme son père).

Léo s'approche de Camille, il sourit. Il ouvre la bouche pour quelque compliment mais le heurtoir de la porte d'entrée résonne avec force.

- C'est pour moi ! dit Jean et il disparaît aussitôt.

Léo s'appuie nonchalamment au montant du métier à tisser, il regarde Camille sans cesser de sourire (le sourire de Léo est toujours un cadeau).

- La petite, sans doute ! dit-il enfin d'un ton léger.

- La petite ?

- Oui, la petite.

- Mais quelle petite ?

- Oh ! une petite...

Le cœur de Camille bat très fort.

- Elle est comment cette petite, puisque tu es dans le secret ?

- Bof !

Il contourne le métier à tisser et vient s'asseoir sur les coussins à côté de Camille.

- C'est de son âge, non ? ajoute-t-il une fois bien installé, mais il dit cela avec tant de douceur que c'en est impressionnant.

Camille n'ose pas poser d'autres questions. Elle s'est remise à tisser. Léo regarde ses mains qui ne cessent d'aller et venir le long de la trame. Quand elles s'interrompent pour couper la laine Camille sourit à Léo. Elle lui sourit pour lui prouver qu'elle a l'esprit large et que Jean... Mais tout de même ! Une fille et elle n'en savait rien ! Léo lui rend chaque fois son sourire, il lit dans ses pensées, c'est horripilant. Jusqu'à quand vont-ils se sourire gentiment comme ça !

- Chienne de vie ! murmure Léo et la douceur inscrite sur son visage s'efface enfin.

Quelque chose le préoccupe, c'est certain. Il a oublié la petite et il oublie maintenant l'effolement de Camille à cause de cette fichue petite.

Camille l'observe à la dérobée. Elle se souvient du petit garçon turbulent, casseur, bruyant. Elle se souvient de l'adolescent exalté mais en même temps taciturne. Ce sont des images subtiles, un peu floues qui se surimpriment les unes sur les autres avec la rapidité d'un flash, elles nourrissent son intuition et lui permettent de comprendre tout ce qui se passe dans la tête de Léo. Camille est sûre, en effet, de deviner chacune de ses pensées (mais en cette occasion elle se trompe tout à fait).

- Chienne de vie ! répète lugubrement Léo.

Toujours ces histoires avec Angélique ! décréte Camille. D'ailleurs on ne peut jamais penser à Léo sans penser immédiatement à Angélique, c'est comme ça, ils n'y peuvent rien. Léo tout seul, c'est un non-sens. Ceux qui le connaissent bien savent qu'Angélique a toujours été là, à côté de lui, partageant chacun de ses tourments, chacun de ses émois. C'était trop, sans doute ! se dit Camille avec mélancolie. Aujourd'hui, il se peut tout bêtement que Léo ait besoin de se défaire de toute cette sollicitude. Angélique, bien entendu, est incapable de comprendre ça. Elle peut accomplir des gestes extravagants de

dévouement. Mais ça ?

- Chienne chienne chienne de vie ! soupire encore Léo.

Il ôte la main de sa poche pour ne plus sentir cette lettre pliée en quatre dont la présence le perturbe tellement. Il tapote les écheveaux de laine éparpillés autour de lui. Il soulève ensuite les boules mousseuses écruées, brun doré, vert éteint, il les change de place. Ses doigts se mettent à lisser les brins irréguliers comme pour leur redonner de l'éclat.

- Racine de bruyère ? demande-t-il à mi-voix en choisissant une masse laineuse aux tons chauds.

C'est une approche pleine de respect. Camille hoche la tête. Léo ne s'est pas trompé. Il sait mieux que personne, en effet, comment Camille prépare ses teintures puisque c'est lui, la plupart du temps, qui l'accompagne pour ramasser de quoi faire ses précieuses décoctions. En essayant de nommer ainsi chaque couleur il se veut tout proche de Camille. Tout à l'heure, en effet, il va être obligé de lui faire mal. A cause de ce foutu bout de papier qui est là dans sa poche. Une lettre de Simon dont il se sent incapable de parler. Les "Chienne de vie !" qu'il lance comme ça à la cantonade ne lui sont décidément d'aucun secours. Et puis il est tellement bien là, assis par terre, à côté de Camille. Une langueur délicieuse faite de tiédeur et de mollesse l'envahit petit à petit. La laine... les coussins... et puis aussi cette sœur bienfaisante à l'esprit vigilant dont il ressent à la fois l'angoisse (cette terrible petite qu'ils viennent d'évoquer) mais aussi la compréhension secrète. Il sait que Camille va oublier très vite la petite (la fille de Noé Sardou mais à quoi bon le lui dire ?) pour ne plus s'occuper que de lui, Léo. Léo voudrait s'endormir là à côté de Camille (la seule femme auprès de laquelle il se sente libre). Dormir au lieu de parler. Pourquoi en effet casser un silence si précieux en jetant comme un idiot le nom d'Annette ? Un nom bien plus terrible pour Camille que le nom de la petite Sardou (Janine ?). Léo se tait donc. C'est Camille qui parle. Elle parle avec l'intention de le bercer. Il l'écoute à peine. Elle raconte quelque chose au sujet de Chantal. Chantal ? (Léo a un pincement désagréable dans le cœur). Il paraît que la tata de Chantal est morte l'année dernière. Maintenant Chantal est très seule. Oui, dit paresseusement Léo qui n'aime pas du tout penser à cette solitude. Tu veux lire la lettre de Chantal que j'ai reçue hier ? propose Camille. Il y avait au moins six mois qu'elle ne m'avait donné de ses nouvelles et... Léo fait signe que non. Il n'éprouve aucun intérêt pour Chantal, juste un petit remords à fleur de peau à cause de cette séance idiote l'hiver dernier (mais Camille n'a pas besoin de savoir). Ah ! il est chouette le professeur d'histoire ! (quand il met cette étiquette sur sa propre personne c'est que tout va de travers). Vous voulez savoir où j'en suis ? (il s'adresse à n'importe qui, il se parle comme ça dans sa tête). Je suis un raté. J'ai vécu la moitié de ma vie et plus... et je n'ai rien fait de valable. Il était doué, le professeur d'histoire. Le saviez-vous ? Terriblement doué ! Conditionné différemment il aurait pu être... est-ce que je sais, moi ?... Un musicien, peut-être... Oui, un musicien. Léo ferme les yeux, il entend dans sa tête le petit motif qu'il a composé hier soir dans son bureau au lieu de corriger ses copies. Ce petit motif l'enchanté quelques secondes mais ça ne dure pas. Un plagiat. Oui, un plagiat... Une sous-production de Debussy et rien d'autre ! Léo ouvre les yeux, il se met à rire. Et puis il dit une fois encore "Chienne de vie !" parce que vraiment c'est tout ce qu'il trouve à dire.

- Tu te répètes ! dit Camille.

Son chignon se défait. Elle a toujours des cheveux partout et elle ne ressemble à personne. Elle n'est ni jolie ni belle mais elle est mieux que tout cela. Bon, elle a perdu ses lunettes maintenant ! Léo fouille paresseusement la masse laineuse qui les entoure de façon douillette, la vive agitation de Camille toute proche lui donne envie de rire. Ils sont aussi bien que dans un lit, avec tous ces coussins et toute cette laine (un lit très chaste, très doux). Il trouve les lunettes dans une pantoufle de Camille. Il en est tout fier.

- C'est quoi, ce truc ? demande-t-il ensuite en pointant son doigt sur les cinquante centimètres de tissage au bas du métier, un mélange serré de blanc et d'ocre avec ici et là quelques touches de vert (il a complètement oublié la lettre de Simon).

Camille pouffe. C'est un carré de tissage et puis voilà. Elle se tient cambrée maintenant et ses doigts égalisent la laine. Ses lunettes ont glissé sur le bout de son nez, elle est très absorbée par ce qu'elle fait. Elle a commencé par teindre la laine, explique-t-elle. C'était le plus amusant. Ensuite elle s'est mise à tisser sans trop savoir où elle allait. Maintenant elle voit bien que c'est beaucoup trop étroit pour une couverture, beaucoup trop large pour un coussin. Alors voilà c'est un "carré de tissage". De toute façon elle n'aura pas assez de laine pour... Léo rigole. Il se lève, il a une crampe dans le genou. Il va jusqu'à la paroi vitrée de la serre. Il contemple le jardin inculte, le petit bassin rond où tourne inlassablement une carpe, les deux palmiers étiques. Au fond un buisson de laurier dissimule vaille que vaille les dépendances désaffectées de la vieille maison.

- C'est vraiment dégueulasse, constate-t-il avec sévérité. Il n'entretient rien.

Son regard erre sur les massifs poussiéreux et voilà sa mélancolie qui revient. Je suis un raté, se répète-t-il sans s'en rendre compte. Chienne de vie. Annette... Oh ! et puis zut ! je m'en vais lui donner la lettre de Simon comme ça, juste avant de partir et elle la lira toute seule. Dans son dos Camille ronchonne contre le Vieux. Léo écoute à peine ce discours passionné. Il est question de ce qu'elle, Camille, a dit au Vieux au sujet de la maison, justement, et de ce que le Vieux lui a répondu. Je n'ai jamais vu un pingre de cet acabit ! enchaîne-t-elle en tissant avec frénésie. Un jour, crois-moi, je lui ferai son affaire. Je ne peux plus le supporter ! Je...

Léo est revenu vers elle, il s'appuie au métier à tisser en croisant les avant-bras. Vue d'en haut, toute à sa colère, elle est vraiment magnifique.

- Sacrée Camille ! prononce-t-il avec enthousiasme quand elle a épuisé ses griefs.

Il ne voit que ses cheveux hirsutes, son nez un peu maigre et ses lunettes.

- Je t'admire, dit-il encore avec le sentiment de préférer là une vérité essentielle. Oui, je t'admire. Tu n'as pas une vie mieux réussie que la nôtre. En apparence même, ta vie serait plutôt ratée... Tu râles comme tout le monde. Oui mais voilà... On a toujours l'impression que tu râles pour le plaisir...

Camille lève le nez et se met à rire.

- Est-ce ta nature ? continue Léo avec emphase (il aime les belles phrases, il parle souvent comme écrivent certains). Ou bien est-ce la qualité même de ta vie ? Ou encore les deux conjuguées ? Réponds-moi.

- Que veux-tu que je te dise ?

- Ta conception de l'art, par exemple...

Les mots coulent maintenant avec facilité de la bouche de Léo. Il adore épiloguer de la sorte. Camille est douée. Personne ne peut en douter. Elle aurait pu s'illusionner sur elle-même, avoir de l'ambition... Mais non ! Camille est dénuée d'ambition ! Elle peint ou elle tisse comme on mange ou comme on respire. Elle se fout du reste. L'art lui est nécessaire mais il n'est jamais un tourment. Elle en fait une activité quotidienne.

Camille lui coupe la parole. Il faut en effet bien la connaître pour comprendre tout ça ! Il faut mesurer les traumatismes d'enfance, les traumatismes de jeunesse qu'elle a subis. (Elle s'excite sur ce thème). L'influence maléfique de Marie-Louise, par exemple, qui réduisait la vie à de menus gestes répétés ab..so..lu..ment sans signification ! Et Auguste Blanc par là dessus ! Ce professeur de dessin à l'ancienne mode, tellement académique ! Il a appris à Camille toutes les techniques : fusain, pastel, aquarelle, peinture à l'huile. Et aussi la perspective, la composition... Il enseignait tout cela un peu à la façon de Marie-Louise, figure-toi !

Léo hoche la tête. Ils planent tous deux en plein éther. Ils sont joyeux. Leurs angoisses se sont réfugiées dans quelque puits secret, au plus profond de leur mémoire, les évocations du passé s'acharnent à les détruire, elles y arrivent presque.

- Et tu sais ce que me disait toujours Auguste Blanc ! s'écrie Camille intarissable. "Il faut être en paix, mademoiselle Gaud !" (elle dit cela d'une voix caverneuse et grasseyante en roulant les r avec application). "Il faut être en paix, c'est cela qui est important !". Pauvre Auguste Blanc !... Le résultat de tout ça est un peu surprenant, poursuit-elle en reprenant son tissage. Je ne crois pas au génie. Je ne crois pas aux chefs d'œuvre. Mais je crois à la paix intérieure !

- Tout de même... le génie.... murmure Léo.

Mais en disant cela il a mis sa main dans sa poche et senti la lettre de Simon pliée en quatre. Aussitôt il oublie le génie, ce sujet inépuisable. Je dois m'en aller, déclare-t-il. Il faut que je passe à la banque et puis j'ai un cours à cinq heures. Camille s'est levée, elle cherche du pied une de ses pantoufles égarée dans la laine.

- On se voit quand ?

- Demain ?

- Demain je ne sais pas si Angélique...

Camille s'approche en sautillant, elle n'en finit pas d'enfiler sa pantoufle.

- Comment va-t-elle ?

- Un jour bien, un jour mal, dit Léo et son visage se fige. Quand elle te voit, en général ça lui réussit. Avant-hier, tu as fait des merveilles...

- Elle est malheureuse.

- Je me demande bien pourquoi !

- Tu sais très bien pourquoi.

- Ah ! oui ?

- Elle meurt de jalousie.

- Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Léo regarde le jardin à travers les vitres sales. Il est terriblement sur ses gardes.

- A moins de me mettre en cage ! continue-t-il d'une voix brève, agressive. Angélique est une obsédée de la cocufication, si tu veux tout savoir. Dès que je ne suis plus sous son regard, je la trompe ! Je la trompe avec tout le monde. Avec la postière. Avec ma voiture... Avec la lune...

Il secoue le métier à tisser comme pour en vérifier la stabilité ; en même temps il foule avec son pied un gros écheveau de laine grège.

- Elle surestime ma virilité, conclut-il de façon acerbe.

- Pourquoi ne la trompes-tu pas une bonne fois ?

- Un abcès de fixation ?

- Pourquoi pas ?

- Qui te dit que je ne le fais pas ?

Il lui jette un regard blessé et puis il allume une cigarette. Camille devine qu'il entend rester fidèle à Angélique et qu'il est terriblement tourmenté. Elle le contemple et se tait (ils se comprendront beaucoup mieux si Léo ne s'embarque pas dans le récit de leur dernière dispute, ou, ce qui serait pire encore, dans quelque confidence extravagante...). Ses mâchoires serrées semblent soudain durcies, ses yeux à demi fermés, étroites fentes d'anthracite glacé, ne contemplent que le vide.

- Peut-être as-tu tout bêtement besoin de respirer un peu tout seul ? hasarde-t-elle. C'est humain, non ?

Léo se détend. Il y a un peu de ça, marmonne-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Mais il dit cela à regret, avec l'intime conviction que sa tour d'ivoire n'a aucune passerelle

d'accès. Camille est incapable de comprendre (Dieu merci !) l'effet que les femmes ont sur lui. Les femmes ! (cela résonne dans sa tête comme un gong !). Angélique devine ça bien mieux que Camille. Angélique sait. Il hausse les épaules pour chasser tout ça de son esprit.

- Sacrée Camille ! ricane-t-il pour donner le change. Tu parles de l'amour à la façon des hommes.

- Les femmes ! les hommes ! ça n'existe pas ! Il n'y a que des êtres humains...

- Si tout le monde voyait les choses comme toi nous serions au paradis...

Les voici prêts à repartir en plein éther, prêts à deviser sur quelque Grand Sujet. Léo est tout près de Camille. Il pose une main sur son épaule, il faut absolument qu'il la touche. Le poids léger de cette main la trouble. C'est vrai qu'il a changé, découvre-t-elle soudain avec un élan de naïveté. Il regarde Camille de façon bizarre, comme si Camille avait un pouvoir qu'elle ne possède pas (lui donner la paix, peut-être). Ôte ta main, Léo, supplie-t-elle intérieurement, mais il laisse sa main sur son épaule. Un désir inattendu s'empare d'elle : prendre Léo contre elle, l'embrasser comme une mère, comme une sœur, ou peut-être comme une femme ordinaire... Le consoler... Camille saisit la main de Léo, elle l'enlève de son épaule comme si c'était un objet.

- Pauvre Léo ! dit-elle à mi-voix. Ce n'est pas toi qui aimes trop les femmes... (elle avait donc compris cela ?). Ce sont les femmes qui t'aiment trop...

- Il n'y a ni hommes ni femmes, tu viens de le dire.

- Idiot ! Arriéré mental ! Débile...

Bon, Léo rigole et Camille dresse ses poings comme pour un pugilat. Mais c'est juste une menace, une inquiétude sourde paralyse inexplicablement cette envie qu'elle a de marteler à petits coups vengeurs le caban bleu marine. Léo, justement, boutonne ce caban pour signifier qu'il va s'en aller. Mais qu'est-ce qu'il a ? Il sursaute et défait ses boutons. (Chienne de vie est là, dans sa poche, il allait l'oublier).

- Ecoute, voilà... c'est Angélique... bredouille-t-il les sourcils froncés. Enfin quoi... ce matin nous avons reçu une lettre de Simon et j'allais partir sans même t'en parler ! (il se fouille maladroitement). Tiens ! tu pourras lire...

- Rien de grave ?

- Non. Il part pour le Venezuela...

- Ça je le savais.

- Oui, mais tout compte fait il nous demande un petit service. Il nous demande de recevoir Annette pendant son absence. (Il débite ça à toute allure).

- Annette ?

- Oui, Annette. Elle est nerveuse, fatiguée, paraît-il. Enfin tu liras la lettre. Mais ne te tracasse pas. Tu n'auras pas à t'en occuper. Nous nous en chargerons.

- Ah ! bon... (Léo n'aime pas du tout la voix de Camille, en ce moment, une voix étranglée, presque inaudible).

- Evidemment, nous la connaissons à peine.

- Je ne la connais pas plus que vous.

- Une emmerdeuse, j'imagine.

Camille hausse les épaules. Elle tripote nerveusement la lettre de Simon. Elle a retrouvé son visage d'enfant (le visage qu'elle avait après la mort de sa petite cousine).

- Il ne pouvait pas l'envoyer ailleurs ? dit-elle enfin plaintivement.

- Angélique n'est pas emballée, enchaîne aussitôt Léo. Mais Angélique dit qu'on ne peut pas refuser ça à Simon. Tu sais comment elle est, Angélique...

Elle donnerait sa chemise... Elle dit aussi : trois semaines, ce n'est pas terrible, après tout... Que Camille ne s'en fasse pas une montagne... Tout ira très bien...

Angélique. Angélique. Angélique. Léo a retrouvé toute son assurance soudain.

- Bon ! dit Camille.
- Ça ira ?
- Ça ira.
- Je te laisse avec la prose du bien-aimé. Toujours aussi prolix, le docteur...
- Camille défripe la lettre (vingt lignes, pas plus).
- Je vais la lire, dit-elle sans entrain.

Léo disparaît. Elle commence sa lecture. Quand elle l'a terminée elle replie la lettre en soupirant et la glisse dans la poche de sa veste. Ensuite elle s'assied à nouveau au pied du métier à tisser. Elle prend dans sa main le peigne de fer, hésite une minute et se met à tasser la laine avec soin. Elle ne veut pas penser à Simon, elle ne veut pas penser à Annette. Elle tasse la laine, le peigne de fer fait un bruit doux. Ce bruit s'associe lentement, lentement, à un autre bruit issu du souvenir, une musique ténue, cristalline. Elle voit s'entrechoquer de minces bracelets d'argent. Elle voit les mains bronzées de cette femme (elle s'appelait Aïcha), les mains agiles qui lui ont appris les gestes qu'elle accomplit en ce moment.

Annette va venir (les doigts de Camille saisissent un brin de laine dans l'écheveau). Annette !... Comme cela semble simple de prendre le mari d'une autre femme. Comme c'est facile d'oublier que cette femme existe quand on ne la rencontre jamais. Comme c'est odieux de renverser soudain la situation. Simon sait-il ce qu'il fait ? se demande Camille avec amertume. Angélique ne supportera pas Annette. Qui donc supportera Annette ? Moi, bien sur... Ne pas penser. Tisser, tisser, tisser. Le petit bruit du peigne de fer (un peigne à poignée étroite acheté au souk de Ghardaïa) est apaisant. Il fait lentement revivre les mains d'Aïcha, ses bracelets d'argent. Nous sommes assises sur nos talons, Aïcha et moi. Elle tisse. Je regarde ses mains. L'odeur du suint... le patio... et ce vent frais et tiède, tout chargé de sable, qui entre par la porte ouverte, rase le sol, balaye les dalles nues de la cour de fine poussière blanche... Moi, j'ai enlevé mes chaussures, bien entendu, à cause des nattes saintes (ici, c'est un marabout). Tout à l'heure nous boirons le thé à la menthe. Il infuse sur le kanoun. Le vent n'en finit pas de souffler. C'est un vent plein de musiques, tout chargé de froissements de palmiers, d'abolement de chiens, de cris épars. Il charrie cette poussière blonde mais aussi des papiers, des épluchures qui dansent et se figent selon ses caprices. Ne pas penser. Tisser, tisser, tisser. J'étais triste, me semble-t-il, se dit Camille en tassant la laine à gestes nerveux. A cause du petit que j'avais laissé en France, chez Léo et Angélique. A cause de la guerre que je détestais. A cause de Jean Lacapède que je ne pouvais oublier. A cause de ce petit lieutenant avec qui je faisais l'amour sans amour. Robert Delapierre. Non, Robert Delpierre, je crois. A cause de cette grosse lesbienne rousse qui faisait la loi dans la SAS. J'aimais partir seule, oublier tous ces gens. Les vêtements civils me donnaient un tel sentiment de liberté. Je disais trois ou quatre mots d'arabe. Je me débrouillais à peu près. Il m'en avait fallu de l'audace et de la patience, tout de même pour oser franchir le seuil du marabout ! Me déchausser et ensuite marcher pieds nus avec respect sur les nattes saintes. Mais une fois apprivoisée, Aïcha partageait tout avec moi... Il y avait souvent une petite voisine (pieds nus, elle aussi). Assise par terre, elle brodait sur un tambour. Comment s'appelait-elle ? Ketidja !

Ne pas penser à Annette. Tisser, tisser, tisser. Ketidja me regarde. Elle rit. Aïcha se sert de Ketidja comme interprète. Elle demande à voir la photo de mon fils. Elle dévore la photo des yeux. Mabrouk ! Dieu bénisse un enfant si beau, un enfant si fort ! m'explique la brodeuse en cherchant ses mots. Un garçon, c'est bien ! continue-t-elle les yeux rivés sur Aïcha qui ne cesse de parler en agitant les mains. Une fille, ce n'est pas bien ! Ketidja pouffe mais ensuite elle se ressaisit. On ne choisit pas, ajoute-t-elle. C'est Dieu qui donne...

Le peigne tombe des mains de Camille. La lumière du jour s'éteint lentement derrière les vitres sales. Dans le poêle de fonte noire il n'y a plus que quelques braises moribondes.

IX

Camille frissonne. Elle est là, assise à la turque au pied du métier à tisser, la tête dans les mains. Une tristesse accablante l'a envahie. C'est un excès de sensibilité ! se répète-t-elle. Mais elle n'a pas le courage de se lever et de quitter la pièce. Elle essaye de penser à Simon de façon raisonnable mais son esprit est en tumulte, tout est déformé dans sa tête. Demain sans doute elle trouvera une excuse à Simon. Elle comprendra et acceptera. En ce moment c'est impossible.

Oublier. S'évader dans d'autres souvenirs, est-ce que cela sert vraiment à quelque chose ? Il faudrait sortir, prendre la voiture, aller voir des gens. Mais Camille reste assise au milieu des coussins et des écheveaux de laine, dans la pénombre.

Autrefois nous avions la joie, se dit-elle, et cet "autrefois" est en elle comme un élan douloureux. Que sommes-nous devenus ? Qu'avons-nous fait de cette joie ? Nous ne l'avons pas gaspillée bien sûr mais nous l'avons semée en chemin sans même nous en apercevoir. Il faut comprendre pourquoi nous ne l'avons plus. Il faut faire un effort vigoureux de mémoire. Je veux cette joie. Je la veux ! se répète Camille au désespoir. Ce serait facile si nos vies étaient comme des bandes magnétiques (cette idée la fait rire, la console vaguement). On pourrait faire partir la bande à l'envers. A toute vitesse. Ce serait marrant. Ça grincerait, ça jacasserait, ça ressemblerait à un gloussement de volaille. Hep ! on appuierait sur le bouton. La joie serait là, peut-être. Elle renaîtrait dans le sens de la marche, belle, apaisante, intacte. Bon. Je déclenche l'appareil... La guerre d'Algérie ? pas question !... Et ça ? la naissance de Jean, non et non. Un peu plus en arrière encore... Le phalanstère... Jean Lacapède... Fleurville... Ce n'est pas ça encore. Le fils Laval ?... la joie est déjà patraque... Les leçons de peinture chez Auguste Blanc ? Je brûle, se dit Camille qui se prend à son jeu. Un peu plus loin encore et ça y sera. Le mariage de Léo et d'Angélique est un bon repère. Juste avant ce mariage la joie est là, elle est à son zénith.

Il fait à peu près nuit dans l'atelier, maintenant. La trame du métier à tisser quadrille l'obscurité naissante, elle strie au sol le reflet rougeâtre du poêle. Le carré de tissage, accroché à la légèreté des fils se dresse comme une masse compacte pétrie d'imperfections. Je veux ma joie ! se répète Camille avec entêtement. Je veux ma joie...

Et soudain la joie est là. Un mirage incertain, pour commencer. Mais peu à peu les images se colorent. L'épaisseur du rêve franchit lentement la barrière matérielle des deux mains pressées sur les yeux avec obstination. Voici La Pradelle. Emmitouflée dans sa vigne vierge la maison bien aimée se profile dans une sorte de crépuscule idyllique tout entier livré aux odeurs du printemps. "Je rentrerai à minuit !" crie Camille par-dessus son épaule. Ce cri est destiné à Marie-Louise mais il est aussitôt perdu car Camille part en courant à travers le pré. Elle a des paquets de papier brun plein les bras (des pommes à l'odeur acide, des biscuits sucrés faits à la maison). Elle court. Elle se tord les pieds dans l'herbe humide. Ils l'attendent au bord du lac. Tous les quatre. Simon, Léo, Chantal et Angélique. La vie est dans ces quatre noms. Le mot Camille n'existe que pour donner à cette vie son ultime point de perfection. Aussi voudrait-elle déjà crier "c'est moi !... me voilà !..." mais une bonne partie du pré la sépare encore de la Vie Parfaite. Enfin, enfin, elle les voit. Quatre silhouettes sur la plage de glaise rouge. Ils ont traversé le lac sur une vieille barque prêtée par l'oncle de Simon. Chantant à tue-tête, et déjà prêts pour la folle rigolade. Camille voudrait ne faire aucun bruit. Les surprendre. Mais comment résister ? La voilà qui donne toute sa voir. "Ohé ! ohé !" C'est un appel d'une beauté saisissante. Il se répercute solennellement sous les frondaisons obscures. "Ohé ! ohé !" répondent-ils aussitôt et l'eau fait écho à leurs voix. La distance rétrécit, rétrécit et Camille tombe comme ça au milieu

d'eux. Ils parlent tous à la fois. La barque repose non loin, sur la caillasse, c'est une masse grise, familière, contre son flanc résonne un léger clapotis

Il n'y a pas de lune et le jour s'est lentement éteint. On marche sur les sacs, on trébuche sur les paniers, qu'est-ce que ça peut faire ! Ils sont tous les cinq fous d'obscurité. La joie (la fameuse joie) est partout. La vie est enfin ce qu'elle doit être absolument : une comédie burlesque, un formidable éclat de rire. Eux ils ne sont que les éléments épars de ce rire.

Ils pataugent dans l'eau, dans la vase. Ils ont jeté leurs chaussures ici et là. Les filles ont retroussé leurs jupes à mi-cuisses et Léo a remonté ses knickerbockers au-dessus de ses genoux. Ils se cognent dans le noir et c'est marrant. Qui est là ? C'est moi ! Qui ça, moi ?... Ouh ! j'ai touché un mollet visqueux !... Un mollet visqueux ! elle a touché un mollet visqueux ! Camille a touché un mollet visqueux ! Et paf ! à force de rire voilà Angélique assise en pleine flotte ! On la tire, on la pousse. Elle trébuche, elle se raccroche à n'importe quoi. Oh ! ce bruit d'eau dans la nuit ! ça résonne ! Ote ta jupe, tu vas prendre froid. Jamais ! hurle Angélique en claquant des dents. Ils s'esclaffent. Bernardin de Saint Pierre n'est pas mort ! s'écrie Simon. Qu'est-ce qu'il va encore chercher, celui-là ? Oui, je dis bien Bernardin de Saint Pierre ! Vous savez comment elle est morte, Virginie ? Elle s'est noyée. Et pourquoi elle s'est noyée ? Parce qu'elle n'a pas voulu ôter sa robe devant Paul. C'est aussi simple que ça. Et toi, ma fille, tu récidives bêtement. Victime de notions de pudeur surannées tu t'apprêtes à crever de pleurésie et c'est bien là le signe d'un obscurantisme...

- Ça va, ça va, dit Angélique et elle ôte sa jupe, on devine son petit jupon. Virginie ! vous voulez savoir ce que j'en pense, moi, de Virginie ! (elle s'égosille). Virginie devait avoir des fesses horribles, voilà.

- Mafflues ! ajoute Léo. Pendantes...

- Toutes blanches et molles, hurle Camille. La chair de poule... et tout un tas de petits points violets !

- Berk ! glousse Chantal tout en essorant la jupe d'Angélique.

Maintenant Simon allume le feu. Les flammes orange, roses, dorées se reflètent sur son visage, on se plaît à écouter leurs crépitements.

- Je n'ai pas les fesses pendantes avec des tas de petits points violets, dit Angélique en grelottant. Je me couvre uniquement parce que j'ai froid. C'est noté ?

Extra ! Elle a prononcé "c'est noté" exactement comme le père Sébastien, ce vieux connard, le prof de philo, quand il s'acharne sur le cogito. De quoi mourir de rire ! Et maintenant elle drape sur ses hanches le blouson de Léo. Elle se tient devant le feu, belle, charnue, frémissante, avec un faux air intellectuel désopilant. Je n'en peux plus ! hoquette Chantal les mains sur le ventre. Assez ! assez ! (mais elle attend qu'ils continuent tous avec une extrême impatience). Je pense donc je bois, dit Léo en débouchant la bouteille de vin. Il pense avec sa panse ! réplique Simon. Pansez-moi ce litron ! (ça, c'est Angélique). Et moi ! et moi ! Je suspense ! invente alors Léo à court d'idées en serrant la bouteille sur son cœur. Mais il rit tellement qu'il faut lui faire répéter son astuce. Celle-là il faudra l'écrire !

La noter ! dit précipitamment Chantal. Et ils continuent comme ça indéfiniment. Le cogito. Les fesses de Virginie. Quoi encore ? Les trouvailles s'entrechoquent mais ce ne sont plus que des esquisses verbales, le fou-rire les noie aussitôt. Ils s'agitent tous dans l'obscurité. Ils barbotent, ils tournent autour du feu, ils reviennent dans l'eau où ils s'avancent jusqu'à mi-cuisses avec de vifs clapotis. Ils sont la proie du rire.

Peut-on le décrire, ce rire ? se demande Camille (elle s'est redressée sur son coussin et fixe maintenant la pénombre de l'atelier toute peuplée de souvenirs). Peut-on le faire revivre à ce stade aigu, primitif ? Bien sûr que non, lui souffle la part raisonnable de ses pensées. Je vais vous en dire une de bien bonne ! Vous allez vous tordre !... Et l'histoire ne

sort pas... On la perd en chemin... on se cogne les uns aux autres... on trébuche sur une souche... Quoi encore ?... Mais le rire est là. Il éclate n'importe comment. Il enfle. Il vous ferait hurler. Et puis sans savoir pourquoi, la fatigue, peut-être, il devient moins fort. Ça secoue toujours, mais c'est plus doux. On a les yeux remplis d'un liquide tiède et quelque chose de délicieux comme une caresse vous empoigne l'estomac.

Quand Léo a le fou-rire, il se mord la main. Des fois, il saute sur un pied en tournant sur lui-même (à l'école, déjà, il rigolait comme ça). Chantal, ce n'est pas compliqué, elle hennit comme un cheval. Mais Angélique, alors... Immédiatement elle a envie de faire pipi et la voilà en train de se tortiller, une main où je pense !

Il ne reste plus rien dans les assiettes de camping en métal. Ils ont tout dévoré. La conserve sans ticket faite avec de la sciure, les patates bouillies froides, les gâteaux de Marie-Louise et les pommes. Tout, même les bêtes. Léo est sûr d'avoir mangé une sauterelle bien craquante, à moins que ce ne soit une mante religieuse... enfin quoi, un genre de crustacée de prairie... Chantal hurle. Qu'est-ce qu'elle a ? Elle n'a jamais mangé de limace ? elle n'a jamais mangé de... ? Je vais m'évanouir ! crie-t-elle en tapant le crâne de Léo avec son quart en alu. Tout en répétant qu'elle va s'évanouir elle s'active, elle ramasse les assiettes et les papiers gras.

Ils sont épuisés, repus. Ils ont étalé les blousons et la cape d'Angélique sur les cailloux et la glaise. Le rire se métamorphose, il lui vient des langueurs exquises. Couchés tous les cinq face aux étoiles maintenant ils vont chanter. Quelques trémolos imbéciles, deux ou trois fausses notes servent de tremplin ; c'est leur façon de glisser peu à peu vers le sentiment. Leurs voix s'élancent enfin. Elles sont habituées à se joindre, écoutez-les bien. On les reconnaît toutes et pourtant elles sont là comme une colonne sonore dressée vers le ciel. Le petit chalet est cassé, c'est un jouet coloré un exercice pour se mettre en train. Et Jean, d'un cœur vaillant, (le rythme s'accélère) le rebâtit plus beau qu'avant. Une fois réglé le sort du chalet on passe aux moissonneurs, comme ça, sans transition. Dans la touffeur de l'été (et la voix grave de Léo psalmodie cette chaleur tandis que sa tête oscille au gré du rythme) quelques moissonneurs fauchent un pré au bord d'une rivière fraîche. Une belle enfant court vivement sous le soleil à son zénith. On voit palpiter son sein sous la guimpe de coton. Elle apporte le repas des moissonneurs dans une corbeille en osier, sous un torchon blanc. Mais l'un des gars justement n'a pas faim. Son amour pour la fille est là dans sa gorge, il ne peut rien avaler. Va-t-il le dire ? Il le dit... Il le dit de façon triste et formelle et sans que vous sachiez pourquoi voilà les colchiques dans les prés qui annoncent la fin de l'été avec accompagnement à la tierce. Ensuite c'est l'appel au bonheur. Il y a un escalier immense qui mène, on le comprend, à un palais de féerie et tout en bas des marches un petit cordonnier. Un type candide, naïf. Il essaye une pantoufle de vair à une cendrillon de rêve. Voilà que la fille se met à chuchoter des choses à son oreille, des choses incroyables. Ils dormiront ensemble dans un grand lit parfumé de lavande. A la mitan de ce lit (la voix exaltée de Simon m'élève) il y a un creux profond comme une rivière. Les chevaux royaux aux flancs embués de sueur pourraient s'y désaltérer... Cette rivière est oppressante. Camille, Léo, Angélique, Simon, Chantal (qui ne chante pas mais qui écoute) font une promesse solennelle aux étoiles : ils y demeureront jusqu'à la fin du monde.

Une extase muette fait suite à ce serment. L'amour... Que savent-ils de l'amour ? Ils sont aussi candides que des nourrissons. Les livres et les films sont rares, c'est l'époque qui veut ça. Les chansons foisonnent, par contre. Les vieilles chansons d'autrefois. Elles ne leur livrent que tes bribes du mirobolant secret. Ils ne se posent pas de questions. Ils attendent avec confiance que se produise le miracle.

Mes nattes se défaisaient toujours, se souvient Camille. Je perdais mes épingles à cheveux. Simon, étendu près de moi (sans songer à me toucher) finissait ces folies

nocturnes par un inventaire du ciel. Ici, Cassiopée et là, tu vois, c'est Véga... Nous, les filles, nous ne savions reconnaître que la Grande Ourse !

Simon ! Simon ! Je veux boire le ciel !

Et si c'était nous, le ciel ? chuchote Simon. Je voudrais tellement faire un plongeon dans les étoiles...

Chantal écoute passionnément. Un peu à l'écart, Léo et Angélique reposent étroitement serrés l'un contre l'autre (la main de Léo sur le sein d'Angélique).

Simon... Simon...

Le ciel éclate. Une vive lumière le transperce, il s'émiette et dans une sorte de brume apparaissent les murs gris de l'atelier, son plafond lézardé.

- Oh ! Camille ? ça ne va pas ?

Un jeune visage pétri de joie (la joie perdue) ne cesse d'approcher. Le front est blanc, barré d'insolentes mèches noires. Les yeux brillent d'une vive tendresse.

- Je crois que je m'étais endormie, dit Camille étourdie.

Elle saisit la main de son fils et se lève avec un rire confus.

X

Ce même après-midi Jenny Sardou, les lèvres toutes chaudes encore des baisers de Jean, est rentrée à l'heure dite pour ne pas être grondée. Ils ont aménagé hier dans la villa neuve que son père vient de faire construire au flanc de la colline, non loin de la Pradelle. C'est moche, il faut la mob pour aller et venir et dix minutes chaque fois pour les trajets.

Mais Aurélie, la bonne à tout faire, a disparu avec la camionnette et Jenny est toute seule dans l'immense salon vide fraîchement peint. Une loggia blanche donne sur le lac. A travers la baie vitrée on aperçoit le toit fané de la Pradelle, la grande prairie, le lac. On se croirait presque dans un paquebot. Après avoir tourné un peu autour de la pièce Jenny s'est assise tristement sur le canapé Louis XV, l'unique meuble du salon. (Il sent encore la colle, il est sorti ce matin de l'atelier de l'ébéniste). Elle a mis son casque à musique et secoue la tête en cadence.

Wôô ! gémissent langoureusement les trompettes et le corps de Jenny s'agite de petits soubresauts. Elle pense à Jeannot. Avec lui, c'est bien. Depuis qu'ils sortent ensemble elle ne va plus en boîte, elle est en train de changer. Elle voudrait plein de trucs. Une Vie Vraie, par exemple, et peut-être un Enfant. Ses mains s'élèvent, frémissent au rythme de la batterie, ses oreilles emprisonnées dans les coquilles noires sont comme deux coupes emplies de musique. Tout se passe en dedans. C'est bon.

Elle appuie sur un des boutons de la boîte noire et voilà les trompettes qui hurlent à l'intérieur de sa tête. Alors elle se lève et se met à danser toute seule en tournant le dos aux grandes fenêtres blanches.

XI

En deux ans Chantal a bigrement grossi. Elle est là sur le quai de la gare routière, solitaire, emmitouflée, presque inconnue. Son visage couperosé disparaît à demi sous un ample fichu à la russe d'où émerge un regard morose. Elle n'a pas encore aperçu Camille qui pourtant agite la main derrière la vitre sale. Soudain les yeux tristes se posent sur l'envol des gants de laine, le déclic se fait et Chantal prend vie. Elle se précipite vers la portière, aide une grand-mère, interpelle le chauffeur (Chantal est une femme d'action).

Camille descend du car encore étourdie de rêves, de somnolences, de sourdes rancœurs contre Simon. Elle a ressassé tout cela pendant le trajet, avec dans sa tête l'obsession d'une Annette mythique dont elle n'arrive pas à retrouver les traits (Sa mémoire enfiévrée ne dispose que de l'esquisse d'un menton volontaire, de l'éclat magnétique d'un regard ou encore de l'écho sec d'une voix). Maintenant le sol de ciment dur la reçoit et elle est presque délivrée de son tourment. Une riche idée, vraiment, de tout plaquer pour deux jours et de renouer avec Chantal !

Chantal, bien entendu, dissimule la prodigieuse émotion que lui procure la venue inattendue de Camille. Elle se disperse en gestes vains, en petits propos décousus. Elles s'embrassent mais il faut s'occuper des bagages, regagner la voiture garée au diable, se faufiler dans la cohue de six heures. Tu n'as pas mal au dos ! demande Chantal pardessus son épaule. Moi avec mon ventre... Elle a saisi l'énorme valise pleine de conserves et le sac de toile brune d'où émergent des aiguilles à tricoter. Camille essaye de lui retirer la valise. "Ton dos !" dit Chantal. "Ton ventre !" réplique Camille du tac au tac. Pour finir elles décident de porter la valise ensemble. Elles ne sont pas de la même taille, Camille doit marcher un peu courbée mais tant pis.

Elles se casent dans la Renault blanche avec des gestes saccadés et des soupirs de vieilles femmes.

- L'heure exquise ! dit Chantal entre ses dents.

Elle démarre et se faufile, le regard tendu, dans le quadrillage dru des carrosseries qui défilent sur la chaussée. Elle conduit plutôt mal. Elle a des mouvements brusques, des reprises grinçantes et son pied cherche sans cesse le frein.

- Si je peux franchir le canal nous serons sauvées, annonce-t-elle.

Ce salut est obtenu grâce à un refus de priorité. (Je me gênerais ! grogne Chantal). Quelques grincements de pneus, une bordée de jurons et ça y est. Camille est stupéfaite. Chantal traite les gens d'enculés avec ardeur et simplicité. Elles roulent maintenant avec plus d'aisance dans des rues étroites, elles débouchent sur une avenue vieillotte jalonnée de chalets démodés avec petits jardins. On respire mieux, ici. Il se dégage une sorte de paix tranquille, vaguement routinière, de ces grilles rouillées, de ces maisons particulières (certaines ont un nom). Camille est venue ici, autrefois. Hélas, elle ne reconnaît rien. Voici l'immeuble. Le crépi grisâtre n'éveille en elle aucun souvenir. La double porte marron, peut-être ?

- Tu verras, dit Chantal en sortant de la voiture avec difficulté, je suis très bien installée, maintenant. Depuis la mort de tata, je te l'ai écrit, j'ai tout refait petit à petit.

- Combien de temps, maintenant ?

- Seize mois... (Chantal soupire). Si tu l'avais vue les dernières semaines, elle s'était réduite... On aurait dit une enfant...

Elle ouvre le coffre de la voiture d'un geste énergique pour effacer cette image morbide et Camille ne voit plus d'elle que son dos puissant de femme mûre, ses mollets qui dépassent de courtes bottes noires. Elles se disputent à nouveau la valise (une valise bourrée de galantines, de foie gras, de confit d'oie que Chantal a demandé à Camille de lui apporter, on entend le bruit métallique de toutes ces boîtes rondes qui s'entrechoquent).

Les voici essoufflées sur le palier du second. Elles entrent dans un appartement bien chauffé, obscur et clos. Une boule grise bondit sur Camille, s'emmêle à ses jambes.

- Désiré ! fiche-nous la paix ! ordonne Chantal.

Le chat s'est collé à la cheville de Camille. Il ronronne comme un moteur diesel.

- Je l'ai fait couper, déclare Chantal d'une voix ferme tout en ouvrant la fenêtre, et depuis, ma foi, ça va mieux. (Elle regarde le chat avec une sollicitude mitigée de rancune). Tiens, voilà un cintre pour ton manteau, enchaîne-t-elle.

Infatigable, elle ouvre maintenant un placard dont l'intérieur est tapissé de papier à fleurs. Camille est subjuguée. Au sol, les chaussures sont embrochées par catégories, la pointe en l'air, avec une rigueur quasi militaire. Au-dessus de la penderie s'élèvent trois étagères qui regorgent de ballots symétriques alignés dans des housses de plastique. Contre la paroi sont plaqués les balais, le plumeau, l'aspirateur (on les croirait au garde à vous, prêts à s'élancer au travail). Camille arrange son loden avachi sur un cintre rembourré. Elle fait cela lentement, avec des gestes de mère. Elle se sent merveilleusement désœuvrée dans cet intérieur impeccable, elle a envie de poursuivre chaque geste jusqu'à son ultime perfection. Elle lisse le col du loden, elle boutonne les boutons. Rien à faire... le loden garde un aspect piteux. On dirait un gosse qu'on laisse en pension pour la première fois. A sa façon il s'agrippe à Camille. Il garde la forme de ses seins, la forme de ses hanches. Il refuse l'ordre et l'uniformité où il va être relégué.

Désiré s'acharne contre le mollet de Camille. Elle se baisse, le caresse un peu à la naissance des oreilles, l'enlève ensuite d'un geste ample et le niche sur son épaule. Les petites griffes dures s'incrustent dans son chemisier. Pauvre Désiré ! pense Camille attendrie. Pauvre Désiré que l'on a coupé il n'y a pas longtemps. Elle gratte du doigt le velours de son cou. Désiré se pâme. Il entre en transes. Il fourre son museau au creux chaud de l'aisselle de Camille, met son moteur à puissance maximum et ronronne de plus belle.

- Tu aimes les bêtes maintenant ? dit Chantal étonnée.

- J'aime ce qui vit.

- Autrefois tu n'aimais pas du tout les animaux.

C'est une âme positive, Chantal. Pour elle, ce qui est blanc est blanc, ce qui est noir est noir, et ceci jusqu'à la fin des temps. Est-ce par commodité ? Elle gomme les nuances et puis voilà.

- Tu veux visiter ? propose-t-elle ensuite.

Sans attendre de réponse elle s'engage dans le couloir étroit, mal éclairé. Camille la suit, prête à tout admirer (cela ressemble un peu à un jeu, comme autrefois quand elles étaient petites). Chantal jacasse.

- J'ai tout refait à neuf comme je t'ai dit. Tu vas voir. Tu ne reconnaîtras rien.

- Oh ! tu sais, après tant d'années...

- Combien au juste ?

- Vingt ans, dit Camille qui se sent absurdemment coupable. Jean n'était pas né.

Chantal ouvre une porte. Elles entrent solennellement dans une pièce assez vaste où les meubles, les tentures et les bibelots ont l'air d'être en proie à quelque ennui atavique tant ils sont cérémonieusement agencés et méticuleusement époussetés. Les fauteuils de famille sont disposés en rond autour d'un guéridon luisant. La lumière extérieure est tamisée par

d'impeccables voilages de Nylon blanc. Les trois fenêtres sont habillées de lourds rideaux de velours jaune (Camille déteste aussitôt ce velours). Le tapis est neuf. Chantal raconte qu'elle l'a acheté par correspondance (le catalogue des Trois Suisses, tu connais ?).

- J'ai fait abattre la cloison entre la chambre de tata et le petit salon, dit-elle en tapotant les rideaux, en déplaçant légèrement un fauteuil. C'est mieux, non ?

Camille découvre alors que la troisième fenêtre est plus petite que les deux autres, mais n'ose rien dire. Dans un coin il y a un sofa recouvert de chintz glacé dont les ramages jaunes sont soigneusement assortis au velours des rideaux.

- Ça donne tellement d'espace ! continue Chantal avec enthousiasme. Mais te souviens-tu seulement du petit salon ?

Camille a un petit geste de main, non, elle ne se souvient de rien. Alors, c'était dans ce coin qu'était la chambre de tata ! Elle approche du sofa avec le sentiment bizarre d'évoluer dans un univers surréaliste où se superposeraient d'impalpables mystères. Elle aimerait dire ceci ou cela, trouver des mots qui récompensent Chantal de ses efforts. Elle ne peut que se taire.

- Je me souviens de ta dernière visite, dit tout à coup Chantal qui s'immobilise au centre du tapis neuf. Est-ce que ce n'est pas cette fois où nous nous étions rencontrées par hasard rue Alsace ?... du temps où tu vivais chez Lacapède ?

- Je pense que c'est ça.

- La grande vie ne semblait pas trop te réussir, continue Chantal avec cette affection agressive qui lui est habituelle. Tu avais une de ces mines...

- Je commençais à attendre le petit.

- Je l'ai compris plus tard. Mais ce jour-là tu ne m'as rien dit. Camille hausse les épaules et fait le tour du living jaune, caressant ici un meuble encaustiqué avec soin, soulevant là une opaline blanche. Que répondre ?

- Je n'en étais pas sûre, dit-elle enfin avec effort. A quoi ça aurait servi de t'embêter avec mes histoires ?

- Je t'avais invitée à déjeuner, et tu étais venue. Avec toi, c'est toujours comme ça. Tu disparaissais et puis on te retrouve...

La voici partie dans un discours revendicateur sur l'étrange fidélité de Camille. Camille écoute paresseusement ces paroles vives et bourruées qui la bercent et lui font peut-être du bien. La dernière fois que je suis venue ici, découvre-t-elle tout à coup, j'étais saoule de chagrin et de peur. La peur d'être enceinte. Quelle femme pourrait oublier cette peur, après l'avoir endurée ! Les sursauts de l'espoir, les chutes brutales de l'esprit livré soudain au chaos... Il y avait tata assise près d'une fenêtre. Ça j'en suis sûre. Elle m'observait de ses yeux rougis et il me semblait qu'elle lisait en moi comme dans un livre. Son masque d'indifférence cachait très probablement une sorte de délectation cynique. Elle se gorgeait de ma turpitude. Les murs de la pièce m'apparaissaient verdâtres et laids. Sur un guéridon (impossible que ce soit celui que je vois en ce moment) il y avait un bouquet de fleurs artificielles. Tout sentait l'eucalyptus, le camphre, la maladie. Chantal (qui m'aimait) m'observait et n'osait rien dire.

- Alors le petit salon était ici ? demande-t-elle pour cacher son angoisse.

- Mais non !... dans ce coin, voyons ! Ici, c'était la chambre de tata.

- Je ne m'y retrouverai jamais !

- C'est simple, pourtant. La petite fenêtre, c'est celle de la chambre de tata. Tu comprends, en laissant la porte ouverte, j'ai pu la veiller jusqu'à la fin...

(Elle a fait ça. Elle a veillé la moribonde réduite à la taille d'un enfant. Elle ne nous en a rien dit).

- Mais comment pourrais-tu te souvenir, dans l'état où tu étais à ce moment là ?

(Chantal jette à Camille un regard perplexe). Lacapède est toujours à la fac de lettres. Tu le savais ? On dit que maintenant il est tout à fait cinglé. En tout cas il est très contesté.

- C'est la mode.

Camille jette ces mots avec insouciance. Elle essaye de rejeter ainsi Jean Lacapède dans le cercle aimable des relations oubliées. Chantal aimerait bien continuer encore sur ce thème, mais tant de sérénité la décourage. Elle se contente de serrer les lèvres comme quelqu'un qui préfère se taire et un silence embarrassé s'installe. Je suis idiote ! se dit Camille. Ça me ferait un bien fou de dire des bêtises et de raconter comment je vivais en ce temps-là. Chantal ne sait rien de ces choses. Sait-elle seulement que lorsque j'étais venue ici pour cet horrible déjeuner avec tata, je n'avais plus le sentiment de m'appeler Camille. Tout le monde m'appelait Fleurville. Tout le monde, sauf Chantal surgie par hasard rue Alsace. Sans inventer. Sans broder. Rien qu'en laissant couler mes souvenirs comme un ruisseau je peux la distraire, je peux la faire mourir de rire pendant une heure et plus. Une bonne occasion de chasser mon obsession actuelle, tellement différente : le menton dur, les yeux étincelants, la voix curieusement métallique d'Annette. Oui, mais voilà... Je n'ai pas le courage de me lancer.

Chantal oublie Lacapède. Elle revient à sa préoccupation essentielle, son appartement. Elle se lance dans une histoire compliquée de tuyauteries qu'il a fallu dévier. (Une conduite de gaz ?). De ses mains nues elle dessine dans le vide les anciennes cloisons, de la paume elle lisse les murs invisibles. Elle essaye de se faire comprendre par gestes. Mais Camille laisse errer son regard dans le vague. (Rien à faire ! pour moi subsiste seul le bouquet de fleurs artificielles. Avec cette impression absurde que ces fleurs rigides dégageaient une odeur tenace d'eucalyptus...) Les mains de Chantal martèlent l'espace, elles sont vives comme des oiseaux blancs. Il y a quelque chose d'opiniâtre et de rassurant dans l'activité de ces mains. Chantal connaît en effet par cœur les possibilités de réconfort qu'une femme de sa trempe peut trouver dans les briques et dans le ciment. Lutter contre ces choses, voilà ce qui l'a aidée à vivre !

Elles sont là, face à face, dans le living jaune. Sans se quitter des yeux elles sont encore très loin l'une de l'autre. Elles émergent de mondes tellement différents. Elles sont heureuses d'être ensemble (une grande confiance les habite).

- Viens voir ma chambre, dit alors Chantal.

Camille préférerait le living, malgré le velours jaune des rideaux. Ici, c'est plus intime mais c'est plutôt écœurant. On étouffe. Trop de voilages, trop de cantonnières, trop de tentures. Et ce rose !

- C'est ma chambre de jeune fille, chuchote Chantal. Je n'y ai rien changé. Camille s'attendrit. Il y a tant d'émotion, tant de nostalgies dans ces paroles. Chantal a éternisé cet état précaire (l'état de jeune fille), elle lui a consacré un musée. Aujourd'hui, bien entendu, Chantal n'est plus une jeune fille. Elle est fille. Rien n'a changé en elle, tout s'est lentement pétrifié. La fenêtre de cette chambre a quelque chose de fascinant. On dirait un théâtre. Une fois la nuit venue, si bleue sur ces vitres encadrées de rose, comment ne pas se mettre à chanter : dormons ! dormons !... Et fermer bien vite cette ouverture sur la vie bleue, sur la vie noire, à grands renforts de ruffettes, de cordons, de bruits soyeux.. Camille a la tête pleine de petites plaisanteries folles, légères comme des plumes. Elle voudrait taquiner Chantal mais bien entendu elle ne le fait pas. Elle se contente de montrer du doigt les boules Quies et le loup noir, bien en évidence sur la table de chevet.

- Je n'ai pas très bon sommeil, avoue Chantal.

Elle dort sur une planche, c'est excellent pour la santé. Elle montre cette planche entre le sommier et le matelas. "On s'y fait !" dit-elle avec un petit rire. Mais jamais de somnifères ! quelques mouvements de yoga, au besoin, le silence, l'obscurité... Le sommeil

est une affaire de discipline mentale, ma chère. Si tu veux, je t'apprendrai.

Ce sont là ses secrets d'alcôve.

- Moi je compte des moutons, dit Camille égayée.

- Ne te moque pas...

Elle chuchote presque. C'est sa voix d'écolière, tout à coup. Une émotion inattendue s'empare de Camille. Souviens-toi... C'était une fille têtue, plutôt silencieuse. Elle bâchait nuit et jour et avait toujours des résultats médiocres. Dans sa vie rien n'allait jamais bien (et c'est pour cela qu'elle venait avec nous, pour oublier). Elle avait tout le temps des petits bobos, découvre Camille attendrie. Des orgelets, des panaris, des rages de dents. Ces petites misères jaillissaient comme le signe extérieur de ses détresses. Elle se débattait tout le temps dans des drames de famille dont elle ne parlait jamais. Cela s'inscrivait, qu'elle le veuille ou non, sur son front buté. Un front haut et blanc où les cheveux tirés en arrière s'implantaient en un triangle parfait. Camille lui enviait ce front comme une expression pure et originale de beauté, mais elle n'en savait rien et pourquoi Camille lui aurait-elle dit que son front était beau ? La femme mûre qui se tient aujourd'hui devant ce lit rose méticuleusement bordé n'a plus rien de l'écolière maigrichonne au front pur si ce n'est justement cette supplication muette du regard. Une force drue émane maintenant de ce corps trapu. Cette énergie s'est forgée petit à petit et cela s'est fait tellement lentement que personne ne s'en est aperçu. Elle s'est débrouillée comme elle a pu et tout a fini par s'arranger. Sa librairie tourne bien. Les horribles mésententes d'autrefois sont à peu près oubliées, la mort les a soldées lui laissant un peu d'argent, juste de quoi se mettre à son compte. Elle ne doit rien à personne. Son magasin, son appartement, voilà où elle met toute sa force vitale. Mais en elle comme en chacun de nous (plus secrètement en elle, peut-être) sommeille l'angoisse, bien entendu. Il y a tant de choses qui ne s'expliquent ni ne se comptabilisent. Et j'irais la taquiner sur son yoga ? s'interroge Camille bouleversée. Je ferais cela ?... Elle tourne résolument le dos au lit rose. Un dernier regard sur le loup noir et sur la boîte de boules Quies réveille bizarrement en elle le souvenir d'Annette. Un peu comme si la mélancolie de ses récentes réflexions devait l'entraîner sur une pente de détresse et si tout (vraiment tout !) dans l'existence quotidienne convergeait vers un gouffre noir. Pourquoi suis-je venue ? se demande-t-elle en fouillant du regard les rideaux, les murs aux tons pastels. Elle cherche un objet neuf, quelque chose qui l'aide à retrouver son entrain. Au dessus de la commode il y a un cadre de métal terni où sont empilées des photographies qui se chevauchent. Père, Mère, Frères, Cousins et l'inévitable Tata en vierge 1900... Camille pousse aussitôt un petit cri de plaisir. A la Pradelle il y avait aussi de ces "pêle-mêles" jaunies où reposaient les visages disparus ! Camille y retrouvait le profil aigu de Marguerite Gaud, sa mère, son regard blessé. Marie-Louise suivait d'un doigt à l'ongle sec ces puzzles couleur sépia et d'une voix oppressée disait des noms.

Chantal a décroché le cadre immédiatement, elle l'approche de la fenêtre.

- Ici, c'est Dadou, annonce-t-elle

Dadou, son neveu préféré. Il a trente-cinq ans, maintenant. Il est ingénieur des Ponts. Il a une femme épatante. Là, ce sont les enfants de Dadou : deux petites filles, un petit garçon, ils sont assis sagement sur un banc de jardin.

- Tu es grand-tante ?

- Ouais.

Camille fait la moue.

- Si je me souviens bien, tu es plus jeune que moi.

Chantal éclate de rire. Pauvre Dadou ! Quand il était petit, c'est moi qui m'occupais de lui. Sa mère était à nouveau enceinte, alors... Une nostalgie joyeuse fait vibrer sa voix. Il est resté très attaché à moi, tu sais...

XII

Maintenant elles sont installées dans le living aux rideaux jaunes. Camille est affalée sur le sofa un verre de whisky à portée de la main. Elles bavardent paresseusement. Ça marche, ton boulot ? Oui, ça marche. Bien sûr il ne faut pas trop d'ambition, ce n'est qu'une boutique de quartier et s'il n'y avait pas la papeterie de luxe, un peu de maroquinerie, je ne m'en sortirais pas. Tu n'as personne pour t'aider ? Depuis mon opération je prends parfois un stagiaire, un étudiant de préférence, surtout pour les aménagements de stock. Mais on ne sait jamais sur qui on tombe ! A la rentrée d'octobre, le dernier en date se droguait. Oui ma chère. J'en suis sûre. Tu aurais vu ça ! teint de navet, mains moites, regard fuyant. Un vrai Raskolnikov ! En ce moment je n'ai personne et je m'en trouve très bien. Et toi, tu peins toujours ?

- Ouais...

Chantal sourit. Elle va décrocher un petit tableau près de la porte et le dépose solennellement sur les genoux de Camille.

- Tu te souviens ?

Camille pousse un petit cri. Elle avait oublié, oui complètement oublié cette gouache ! C'était du temps des premières leçons d'Auguste Blanc. Elle dévore des yeux cette œuvre faite à petits coups de pinceaux désinvoltés. Un ruisseau rouge, limoneux (le ruisseau du pré des Barthes).

- A cette époque, l'eau me fascinait...

- Tu me l'avais donnée juste après la mort de maman, dit Chantal à mi-voix. Et Camille aussitôt se souvient de cette mort. Une mort si longue, si difficile. Aujourd'hui encore il paraît impossible d'évoquer cette mort. Nous n'osions jamais en parler avec Chantal. Elle était plantée là, dans notre vie joyeuse, comme une indécence. Chantal n'y faisait jamais allusion et pourtant chaque fois qu'elle le pouvait elle s'éloignait de l'horrible chambre aux volets mi-clos où sa mère agonisait. En ce temps-là on ne mourait pas à l'hôpital comme aujourd'hui. Chantal échappait de temps en temps à l'enfer (elle avait dix-sept ans). Elle venait près de nous. Notre présence, c'était le monde vrai. L'interminable agonie c'était le cauchemar, l'irréalité... Nous l'arrachions à cela de notre mieux, avec des rires parfois mal assurés, des rires joyeux dont la précipitation meublait chaque silence. Nous étions maladroits. (Camille soupire, elle écarte un peu la gouache pour mieux la jauger). Oh ! comme nous étions maladroits !... Chantal s'empare du petit cadre avec autorité et le remet on place. C'est un trésor, dit-elle. J'y tiens plus qu'à la prune de mes yeux et je crois que Simon a toujours été un peu jaloux que tu me l'aies donné. Bon ! il faut penser à manger tout de même. Tu dois mourir de faim.

Les voilà dans la cuisine. Une cuisine minuscule où Chantal tient toute la place. Camille doit s'aplatir contre le placard et serrer son cendrier sur son cœur. Tandis que ses mains s'activent Chantal parle, parle, comme si elle tenait à rattraper le temps perdu. Elle mélange tout : la cuisine et les grands sentiments. Au moins supportes-tu l'ail ? Simon était très possessif, mais toi, bien sûr tu ne voyais rien. Tu as toujours été complètement dans la lune et je ne comprends pas du tout la façon dont tu as mené ta vie. Pourquoi ne t'es-tu jamais mariée ? soliloque-t-elle les yeux fixés sur la sauce frémissante et d'une main experte

elle règle la flamme du gaz sous la casserole, ce n'est plus qu'un mince reflet bleuâtre. Tu as eu tes chances, tout de même. Et c'est la voie normale pour les femmes, je sais de quoi je parle. Il y avait ce type. Comment s'appelait-il déjà ? Il n'était plus très jeune, bien sûr... Le fils Laval. C'est ça, Laval. Il était fou de toi. Il n'était pas si mal non ?

- Tu penses vraiment que j'aurais dû l'épouser ?

- Oui, dit Chantal avec fermeté.

- Mais tu ne te rends pas compte ! Moi, en châtelaine ?

- Pourquoi pas ?

- Miséricorde ! s'écrie Camille en rigolant. J'aurais eu huit ou neuf petits Laval... Nous serions allés tous les dimanches à la messe à la queue leu leu par rang de taille, sous la fêrule de la Reine Mère ! Brr !

- Ecoute, Camille, c'était un bel homme.

- Si tu veux... C'était aussi un "beau parti"... Et c'est à cause de lui que j'ai quitté la Pradelle comme une fille déshonorée, si tu veux tout savoir. Quand mon oncle bien aimé a compris que je ne l'épouserais jamais il m'a fichu dehors carrément.

- Ne ris pas comme ça ! gronde Chantal. Tiens, passe-moi le poivre... là, sur l'étagère... Je n'ai jamais rien compris à ton histoire avec le fils Laval. Tu t'es fiancée... tu t'es défiancée... tout ça tellement vite !

- Ne cherche pas à comprendre. Moi-même je n'ai pas très bien compris ce qui m'arrivait.

- Tu ne l'aimais pas ?

- Ça doit être ça.

Chantal hausse les épaules. Tout ça, maugrée-t-elle, tout ça a fini en vrai gâchis. Elle ne quitte pas la sauce des yeux (elle vient d'y introduire des petits champignons) et continue l'inventaire du destin de Camille avec une ardeur maniaque. C'est comme Lacapède ! enchaîne-t-elle. Il pouvait bien t'épouser, celui-là ! Il avait une bonne raison pour, il me semble ! Si tu avais montré un tant soit peu de fermeté...

- On ne demande pas un homme en mariage, dit doucement Camille captivée elle aussi par la sauce blonde dont l'odeur prend corps. Une femme ne peut pas se permettre une chose pareille.

Chantal acquiesce. Oui, en effet, ça ne se fait pas quand on a un peu de fierté et bien des salauds... Bon ! c'est prêt. Les assiettes sont là, dans le placard... Non, en bas à droite... et de toute façon le seul que tu aurais dû épouser... tiens ! prends aussi la bouteille, par terre, à côté du radiateur.

- Qui aurais-je dû épouser ? demande Camille en déchiffrant l'étiquette de l'appellation contrôlée. Qui donc, d'après toi ?

- Tu le sais très bien... Simon...

La joute est close. Ce prénom a fait naître un silence figé. Du Chênas ! s'écrie Camille pour faire diversion. Eh bien toi ma fille, tu sais vivre.

Elles dressent le couvert dans le living. Chantal, les joues en feu, brandit des napperons d'organdi brodé, elle sort sa plus jolie vaisselle. Elles s'attablent avec entrain. Il y a du foie gras, bien entendu. Et puis des ris de veau à la sauce mère. Le Chênas colore jusqu'au bord les verres à pied en cristal. Camille se sent en appétit. Mais en même temps elle éprouve une sorte de respect pour ce petit repas jailli comme une œuvre d'art en son honneur. La voici pleine d'importance et de gaieté. En face d'elle Chantal fait travailler sa fourchette mais elle ne quitte pas Camille des yeux. Elle emplit son verre, elle choisit pour elle les meilleurs morceaux, tout cela avec une sollicitude grave. Tu n'aimes pas le fromage de chèvre, déclare-t-elle dès qu'elles ont terminé leur salade. (C'est une vérité ancienne venue tout droit de leur enfance, Camille a oublié depuis longtemps cette répugnance mais

elle s'est gravée de façon indélébile dans la mémoire de Chantal). C'est dommage ! Mon épicier en tient de merveilleux. Mais j'ai trouvé du livarot et il n'est pas mal, je crois... Ensuite il y a des poires. J'aurais bien fait un dessert, continue-t-elle les yeux fixés sur les mains de Camille qui pèle sa poire (une poire juteuse à l'aspect succulent) mais tu n'aimes pas les douceurs. Tu préfères les fruits. Camille sourit. Elle mord un morceau de poire et trouve épatant qu'on décide ainsi de ce qu'elle aime et de ce qu'elle n'aime pas et que cela ait tant d'importance. Une douce paresse l'empêche de rappeler à Chantal qu'en réalité ses préférences gastronomiques sont tout à fait dérisoires. Chantal sait cela aussi, d'ailleurs. Mais cette soirée doit être parfaite.

Un café à l'arôme subtil coule maintenant dans de fines tasses de porcelaine. Elles ont abandonné la table et se sont assises côte à côte sur le sofa. Chantal, très congestionnée, fait tinter sa cuiller et se lance dans un récit confus sur la provenance de ces tasses. Une histoire de succession à laquelle Camille prête une oreille distraite. D'horribles belles-sœurs, échappées de ce récit, semblent flotter soudain tel un vol de sorcières translucides entre la table et le lustre et se mêler à la fumée bleue des gauloises. Chantal, le regard vague, exprime tout net sa joie à posséder ces tasses, objets de tant de concupiscence. Tu prendras bien un petit cognac ? enchaîne-t-elle, et pas de vaisselle ce soir ! La voilà qui pousse le chariot roulant en direction de la cuisine avec une désinvolture à laquelle le Chénas n'est pas tout à fait étranger. Elle rabat la porte avec pétulance et revient se pelotonner sur le divan. Maintenant elle est prête pour le meilleur moment de la soirée.

Sur un mot de Camille (ton ventre ?), elle raconte. Oui, l'année dernière, juste après la mort de tata, on lui a enlevé l'utérus. Il faut absolument que tu voies ma cicatrice ! s'écrie-t-elle après une période narrative abstraite bardée de termes médicaux d'où est exclue toute détresse personnelle. Et aussitôt elle montre cette cicatrice. Au-dessus du collant abaissé, au-dessous de la combinaison de dentelle prestement relevée, Camille voit une portion blanche et grasse de chair féminine. Un fin sillon mauve partage en deux la peau fanée; il s'élançait, prenant sa source dans les mystères pubiens, à la lisière de la forêt, et s'inscrit en creux jusqu'au nombril perdu dans un pli profond. Camille frissonne. "Un type extraordinaire" psalmodie la voix de Chantal qui se situe en cet instant haut et loin. "Un chirurgien merveilleux !". Camille ne peut quitter des yeux cette cicatrice qui la met mal à l'aise, mais en même temps elle se réjouit de cette admiration fanatique dont elle ne saisit que les superlatifs. "Un homme épatant... Il venait me voir tous les jours, tu m'entends ? Tous les jours ! Il surveillait tout dans les moindres détails." Oh ! oui, c'est un homme épatant qui a incisé cette chair molle, qui a fouillé ces entrailles. N'a-t-il pas transformé en apothéose la terrible mutilation ? "Les infirmières tremblaient devant lui, continue Chantal avec ferveur. Mais moi, je me sentais en sécurité. Au début il redoutait une éventration, mais il paraît que j'ai une constitution formidable. Et pourtant, j'en ai eu des misères, des drains, des fils, des sondes. Une vraie pelote de ficelle ! Mais quel résultat, hein ? Si un jour tu as besoin toi aussi de passer sur le billard, n'hésite pas. Adresse-toi à lui. Je te donnerai ses coordonnées."

D'une main preste Chantal remet ses dessous en ordre et rabat sa jupe. Camille à ses côtés a posé ses deux mains sur son propre ventre et du plat de ses paumes elle protège instinctivement l'endroit où elle suppose que se trouve son utérus. Une vague nausée s'est installée un peu plus haut, au niveau de son estomac, mais elle laisse parler Chantal.

Elles allument de nouvelles cigarettes. Que devient Simon ? demande Chantal. Eh bien Simon a écrit ces jours-ci. Son voyage au Venezuela se précise. Il prépare son départ. Camille débite tout ça d'une voix enjouée et elle s'aperçoit qu'elle vient de prononcer le nom d'Annette comme ça sans y faire attention. Serait-elle exorcisée ? La voilà qui explique

Annette : une femme désœuvrée, dépressive... Ouais ! une garce ! coupe Chantal. Mais non, je t'assure, une paumée... Est-ce le Chênas ? Camille éprouve en ce moment pour Annette une pitié un peu idiote, elle se sent presque capable de lui porter secours. Je ne l'ai vue qu'une fois, déclare-t-elle dans un souci bizarre de précision. C'était à Paris, il y a longtemps. Je rentrais d'Algérie, je crois. Je la connais surtout à travers ce qu'en dit Simon. Je la devine compliquée, mal dans sa peau... Chantal ricane. Que sait-elle au juste sur Annette ? Elle ne le dira pas. Et notre Angélique ? s'écrie-t-elle changeant délibérément de sujet. Toujours aussi démoralisée ? Ça va mieux, répond Camille, je crois que ça va mieux. Mais elle traverse une crise et je me tracasse. Je me demande si elle se porte tout à fait bien. C'est la ménopause ! dit Chantal catégorique. Toutes les femmes se détraquent à ce moment-là. Angélique a une santé de fer, crois-moi. Pourquoi ne viens-tu plus nous voir ? demande alors Camille. Tu venais, autrefois. Rappelle-toi nos dimanches, quand tata n'était pas malade. Soixante kilomètres, tout de même !... Je n'ai pas encore l'habitude de la liberté, réplique aussitôt Chantal. Quand j'avais tata au lit, tu sais... et ensuite mon opération et tout ça... les travaux dans l'appartement... Elle soupire et se tait.

- Après tout je peux bien te le dire, reprend-elle d'une voix différente. Ça restera entre nous...

Camille écoute avec appréhension l'inquiétant préambule. Que va-t-elle apprendre ?

- Léo est un coureur, dit Chantal abruptement.

Elle s'est figée sur les coussins et se met à parier d'une voix monocorde, en évitant avec soin tout effet pathétique. Une femme seule, tu sais ce que c'est. Un homme pense toujours que. L'hiver dernier, un soir, voilà Léo qui débarque à la librairie. Il était venu pour je ne sais quoi et devait passer la nuit à Toulouse. Moi, tu l'imagines, j'étais folle de joie. Il m'invite au restaurant. Y aurais-tu vu malice ? Non, bien sûr, répond aussitôt Camille avec un sourire bon enfant (qu'est-ce que cette pauvre Chantal est allée imaginer ?). Au début nous nous sommes bien amusés. Nous avons essayé des tas de restaurants, trois ou quatre je crois. Une fois c'était trop cher, une fois c'était trop snob, enfin tu vois Léo ? Camille hoche la tête, elle voit effectivement Léo entrebâillant des portes, faisant des grimaces, elle entend même sa voix. Nous avons fini par échouer dans une pizzeria très bien, quartier Saint Michel. On a bien bouffé, on a bien bu, on a bien rigolé. J'étais toute contente. Je n'aurais jamais pensé que... Mais ensuite ça s'est gâté. Il m'a ramenée ici en voiture. Et au pied de l'immeuble il...

- Il t'a violée ? demande Camille narquoise

- Tu es folle.

Chantal hausse les épaules. Camille est-elle capable de comprendre combien c'était gênant pour Chantal ? Il voulait monter à l'appartement. Il voulait dormir avec moi. Est-ce que je sais, moi ? Il parlait, il parlait, il disait n'importe quoi.

- Et alors ?

- Il a fini par s'en aller.

Elle regarde tristement le tapis. Elle n'a pas besoin d'expliquer comment les choses se sont passées. S'en souvient-elle ? Il y a eu comme une force obscure qui lui a permis de rire, de repousser les mains de Léo. Elle a répondu à chacune de ses inepties par des phrases sensées, juste la dose pour le dégriser. Mais ces phrases là, est-ce bien elle qui les a trouvées ?

- Une vieille copine, c'était facile, tu comprends, résume-t-elle avec un sourire las.

- Il ne faut plus y penser, dit Camille. Ces choses-là arrivent tous les jours. Chantal hoche la tête.

- Je n'y pense jamais. Mais c'est planté en moi comme un clou. Quelque chose s'est détraqué... C'est plus compliqué que tu ne le crois... Il y a Angélique, continue-t-elle d'une

voix passionnée en posant sur Camille un regard d'une grande tristesse. Si ça n'avait pas été Angélique... Léo... Enfin, il est tellement attirant... Vivre sans affection comme je le fais, c'est dur, crois-moi...

- Mais tu as de l'affection pour Léo, non ?

- Oui... et même un peu d'amour...

Sa voix se brise. L'aveu est presque inaudible, il se perd dans un petit rire étranglé. C'est un secret tellement ancien qui vient de franchir ses lèvres, il s'est échappé comme un petit animal sauvage et maintenant elle ne peut le rattraper pour l'enfourer à nouveau dans sa cage. Un bref coup d'œil sur Camille la rassure. Camille, en effet, regarde le tapis d'un air rêveur, elle ne rit pas. L'esquisse d'un sourire donne à sa bouche entrouverte comme l'espoir de quelque parole douce, mais les mots qu'il faudrait dire n'existent pas et c'est mieux ainsi.

- Si tu l'aimes tant, prononce-t-elle enfin, tu as bien fait

- Il divaguait, tu comprends... il était saoul...

Voilà, c'est fini. On ne parlera plus de cette histoire idiote. Les deux femmes blotties paresseusement sur le divan rêvent en silence. Leurs rêves les séparent lentement. Chantal est en paix, c'est un peu comme si elle avait pleuré. Elle se sent si bien dans le voisinage d'une telle sagesse, il n'y a qu'un petit effort à faire pour retrouver l'ardeur des combats (mais cet effort reste en projet et ses yeux errent dans le vague). A ses côtés Camille contemple machinalement la frange d'un coussin brodé que ses doigts bruns et flexibles ne cessent de tripoter. La laideur de ce coussin décoré de grosses fleurs de laine jaune l'attendrit, elle ne sait trop pourquoi. Chantal l'a certainement acheté dans une boutique Chinoise, songe-t-elle avec une minuscule pointe d'ironie. En réalité Camille voit ce coussin mais elle ne le voit pas vraiment. Elle le touche et il est sous sa main comme un symbole. Les grands mystères de l'affection sont tous là, au grand complet. Ils transforment provisoirement sa perception habituelle de la beauté. Oui, ce sont bien des mystères ! se dit-elle en examinant avec plus d'attention les pétales grossièrement brodés, en découvrant avec stupéfaction quelques paillettes d'or au cœur de la laine. Une tendresse presque charnelle existe en ce moment entre Chantal et moi. Elle a pris naissance dans les verres de Chénas bien sur, mais surtout, oh ! surtout, dans le fleuve de nos paroles qui n'ont cessé insensiblement de nous rapprocher l'une de l'autre. Oui, ce sont bien des mystères se répète-t-elle encore de façon un peu stupide et entêtée et elle se met à rire.

- Pourquoi ris-tu ?

Camille hausse les épaules. Peut-on parler de cette tendresse ? Mais aussitôt elle devine ce que son rire peut avoir de blessant pour Chantal.

- Je ris à cause des tabous qui entourent la relation des âmes, chuchote-t-elle en changeant vivement de position sur le lit en désordre pour mieux voir le visage blanc et fané à demi enfoui dans les coussins.

Elle essaye d'expliquer ces choses indicibles, elle sait qu'elle n'y parviendra pas. Elle poursuit à mi-voix un songe intérieur, Chantal n'est pas sollicitée. Elle écoutera ou bien elle n'écoutera pas. C'est une conversation étrange, irréelle. Cette tendresse, on en aurait presque honte. On n'ose à peine la nommer. Et pourtant, peut-on vivre sans elle ? Camille est sûre qu'on ne peut pas. Simon, lui... Simon a un petit mot pour ces choses...

- Quelles choses ?

- Eh bien... ce qui existe entre toi et moi... entre moi et Angélique... entre nous tous... Simon appelle ça "agapé".

- Simon n'a jamais pu parler comme tout le monde, constate alors Chantal d'un ton vif et elles éclatent de rire. Où a-t-il encore été pêcher ce truc ?

- Dans un livre saint, sans doute. Ne me demande pas lequel, je n'en sais rien. C'est

un mot grec

- Nous y voilà ! glousse Chantal (sa gorge palpite, elle est encore énervée par ses confidences). Un mot d'amour en grec.. Tu vas me faire mourir de rire...

- Simon dit qu'il y a deux aspects essentiels de l'amour, continue Camille avec patience. Le premier, c'est Eros. Tu sais ce que c'est, non ?

- Qui ne le saurait aujourd'hui ? grogne Chantal vindicative.

- Eros, c'est la sensualité... la communication des corps... Pour le reste... pour l'âme.. l'esprit, si tu préfères, eh bien c'est Agapé.

- Je vois que Simon est toujours aussi polisson ! s'esclaffe Chantal en triturant les coussins avec agressivité. En bon français nous avons le mot agapes, si je ne me trompe. Et les agapes ce ne sont pas des orgies ?

- Pas du tout... Ce sont des repas entre amis, un peu comme les petites bouffes du dimanche soir chez Angélique.

- Je vois.

Chantal semble soudain calmée et les voilà qui rêvent à nouveau. Elles pensent à Simon. Ce sont des pensées différentes bien sûr mais elles gravitent autour de la même réalité : la bonté, l'innocence extraordinaire de Simon. Mais Chantal ne peut rester bien longtemps sur de telles cimes.

- Tu as vu comme j'ai grossi ? gémit-elle. Elle tapote son ventre, ses fesses comme pour les réduire).

- Un peu, c'est vrai.

- C'est hormonal.

Elle s'arrache tout à coup à la mollesse du divan comme s'il fallait en finir une bonne fois avec les effets pernicious du sentiment. Camille n'est pas dupe, elle observe chaque geste de Chantal (elle vide les cendriers, ouvre la fenêtre, appelle Désiré qui a encore disparu), une sorte de langueur tempère leur vivacité.

Peu après Camille est douillettement couchée dans le fameux sofa dont la housse neuve a été prestement enlevée. Les draps blancs sentent la lavande et la lampe de chevet placée juste où il faut dispense un cône de lumière sur le prix Goncourt que Chantal vient de déposer sur le couvre-pied. Camille essaye de ne pas imaginer le lit de tata qui occupa longtemps ce coin de mur. Elle entend à travers les minces cloisons Chantal faire sa toilette. Les robinets chuintent, la tuyauterie vibre tout près de l'oreiller. La paix nocturne s'installe enfin et Camille tend la main vers le gros volume neuf. Mais voilà que s'entrouvre la porte du salon et le visage de Chantal, tout luisant de crème, fait une dernière apparition.

- Ça va ? demande une voix feutrée de sollicitude.

- Ça va très bien

- Bonne nuit, dit encore la voix sur le même ton.

Un beau sourire maternel ponctue ce souhait et le visage disparaît lentement derrière la porte qui se referme sans bruit. Mais la porte ne va pas au bout de sa course. Elle semble hésiter, frémit un instant et s'ouvre à nouveau. Camille voit alors réapparaître le triangle de cheveux noirs sur le front blanc, les yeux plissés de Chantal.

- Au fait... tu l'appelais comment ce machin tout à l'heure ?

- Quel machin ?

- Le truc de Simon... l'amour des âmes...

- Agapé .

Chantal hoche gravement la tête et s'en va. Camille l'entend s'éloigner le long du corridor en répétant comme une écolière : "agapé...agapé..."

- Demain elle l'aura oublié, soupire Camille avec un petit rire fataliste et elle ouvre le prix Goncourt, le referme aussitôt pour chercher ses lunettes.

XIII

- Je mets encore un peu de bois ? demande Annette accroupie devant la cheminée.

- Oui. Une grosse bûche pour avoir de la braise.

Elle ne sait même pas faire un feu, pense Camille en regardant la femme de Simon à la dérobée. Trois jours déjà qu'elle est arrivée et Angélique ne peut plus la supporter. Une idée idiote, vraiment, ce pique-nique dans la cuisine de la Pradelle en plein mois de novembre ! Oui, mais pendant ce temps Angélique récupère. Quand aurons-nous fini de nous la renvoyer de l'une à l'autre comme une balle de ping pong ? (Les yeux de Camille ne peuvent se détacher des fesses menues d'Annette impeccablement moulées dans un pantalon élastiss, chaque mouvement de leur propriétaire se répercute de façon maniérée sur ces rondeurs graciles). Soyons aimables, décide-t-elle avec un soupir résigné.

- J'ai apporté des steaks, du sel, du poivre, de la moutarde, énonce-t-elle d'une voix enjouée. On va faire des grillades. Vous aimez ? Et puis j'ai apporté de la pâte à crêpes dans un bocal. Nous les ferons sauter dans la poêle. Ce sera plus agréable que de manger froid.

- Vous êtes très organisée ! s'écrie Annette en tripotant les bûches.

Ce compliment exaspère aussitôt Camille. Je déteste la courtoisie, je déteste les conversations vaines, aimerait-elle jeter d'une voix coupante à ce petit dos frileux emmitoufflé de cachemire gris. Hélas, c'est Annette qu'elle déteste et il ne faut pas le montrer. Entre les deux femmes règne depuis le premier jour un grand espace froid, un espace sentimental piégé comme un terrain miné. Il faut parler, bon Dieu ! Dire quelque chose... n'importe quoi... sinon l'espace froid va devenir mur de pierres et ce sera la guerre.

- Vous savez où sont les enfants ?

La voilà qui rigole, cette gourde. C'est le mot "enfants" qui l'a mise en joie. Daniel est le seul enfant qu'elle connaisse ici et justement Daniel n'est pas venu au pique-nique à cause d'un match de foot ou quelque chose d'approchant. Jean, Bruno et cette fille dont elle a oublié le nom ne sont pas des enfants, voyons Camille ! Pour faire ce petit sermon elle a abandonné la manipulation du feu et se tient maintenant droite comme une statue à côté de la cheminée. Il y a encore le rictus du rire sur ses lèvres enduites de rose nacré. Mais Camille ne doit pas avoir l'air commode, car elle ravale son rire prestement et frotte ses mains l'une contre l'autre pour se donner une contenance.

- Voulez-vous que je les appelle ? propose-t-elle enfin.

- C'est ça.

Elle sort de la cuisine. Elle n'est pas fichue de fermer correctement la porte. Une bourrasque glacée s'élanche aussitôt dans son sillage et Camille ivre de fureur se venge sur la serrure en maugréant. Un peu calmée, elle suit du regard la silhouette d'Annette qui se découpe dans le champ de la fenêtre. En somme c'est une petite femme de rien du tout. Elle passe tout à fait inaperçue. Elle n'est pas belle. Elle n'est pas laide. Bien sûr, elle a des yeux terribles, mais tout compte fait ce sont des yeux déplaisants. Camille hausse les épaules et s'éloigne de la fenêtre.

Elle s'accroupit devant le feu. A gestes délicats elle rapproche les brandons noircis où la braise ne forme plus qu'un mince liseré rose. Pourquoi me leurrer ? pense-t-elle tristement. Je suis jalouse ! C'est une jalousie incontrôlable, elle vient de mon ventre et je ne

peux rien contre ça. Le feu est en train de renaître. Angélique, Léo, les enfants, personne n'aime Annette mais moi je la déteste. Elle saisit le soufflet et l'active à gestes vifs au cœur de l'échafaudage fumant. Le soufflet couine, l'air dont il se gonfle s'éparpille à travers les parois de cuir fendillé (autrefois c'était le soufflet du grand salon, il ne lui reste de sa grandeur passée que ce galon de velours incarnat déchiré). Camille jette le soufflet derrière elle, elle se penche et souffle de toutes ses forces. C'est tuant. Il faut trouver le rythme, accorder la mort du feu à sa propre vie et la vie du feu à sa propre mort, mais c'est bon tout de même de dépenser ses forces. Une fumée très bleue se dégage du tas de bûches, elle entre dans ses yeux, dans ses bronches et Camille pleure.

- Ils arrivent ! crie Annette dans son dos.

Elle est entré, accompagnée d'un courant d'air glacial et aussitôt comme par miracle une flamme jaune lèche le bois. Elle s'active, se démultiplie et le feu craque comme une volée de pétards.

- Je mets la table ? demande ensuite Annette d'un ton servile.

Avec quoi ? avec une nappe damassée et des verres en cristal ? voudrait crier Camille qui n'en finit pas de se moucher et d'essuyer ses yeux.

- On mangera par terre ! articule-t-elle enfin mais sa voix la trahit. Elle trébuche sur le soufflet en se redressant péniblement, alors elle envoie le soufflet à l'autre bout de la cuisine d'un shoot rageur.

- Brr ! fait Annette. Quand je pense que vous avez vécu ici en hiver...

- Autrefois, oui... jusqu'à mes vingt ans.

- Mais c'est tout à fait inhabitable !

- Ne croyez pas ça. Nous avons des poêles à bois dans chaque pièce, dans le salon, dans la salle à manger, dans le hall. D'énormes Mirus que l'on remisait au grenier en été. Le bois est notre richesse, ici. Il ne nous coûte rien...

Camille énonce tout cela d'une voix neutre. Elle évite avec soin toute émotion descriptive. Ce n'est pas à Annette qu'elle livrera ses trésors de jadis. Par exemple le profil bonhomme des monstres bleus et dentelés scellés au cœur des cheminées dès les premiers froids. Leur rougeoiement derrière les fenêtres de mica fendillé. L'insoutenable douleur de l'onglée quand on approchait les mains. Et surtout, surtout ces yeux écarlates (dans l'obscurité ils vous regardaient comme des amis).

- Le régime spartiate, quoi ! dit alors Annette.

- Si vous voulez.

Elle adore les formules, constate Camille. Elle en a tout un arsenal. Laissons-la faire joujou avec sa panoplie. Elle vient d'en extirper "le régime spartiate", c'est parfait. Annette s'est approchée du feu qui pétille et tend vers les flammes ses petites mains manucurées. Elle est secouée de brefs frissons qu'elle ne contrôle pas. Résistera-t-elle à l'humidité et au froid ? Est-elle fragile des poumons ? de la gorge ? Faudra-t-il la soigner demain ? L'hospitaliser peut-être ?... Camille détourne les yeux de la mince silhouette grelottante, en proie à un étrange débat intérieur. Elle ne sait pas en effet si elle souhaite cette maladie (cette mort, qui sait ?) ou bien si elle redoute plus simplement les complications et les corvées qui s'ensuivraient.

La porte de la cuisine soudain rabattue à la volée brise net cette inquiétude. Tout bouge, tout vibre dans la sombre cuisine. Bruno se précipite sur Camille, il passe un bras protecteur autour de ses épaules. Tu as vu ? dit-il. Je laisse pousser ma barbe. Camille doit lever la tête pour contempler le jeune visage lunaire où les yeux se plissent de joie. Camille caresse la joue hérissée de poils noirs clairsemés (c'est une peau incroyablement douce). Elle ferme les yeux pour mieux sentir sous ses doigts ce charmant mélange d'âpreté et de douceur et quand elle les ouvre à nouveau, grave, recueillie, toute absorbée encore par

l'importance de cette barbe neuve, elle reçoit de plein fouet le regard d'Annette. Un regard qui suppute, qui juge, qui imagine quoi ?

Les deux autres sont là, derrière Camille et Bruno, on entend leurs petits rires et leurs chuchotements chargés d'intimité. La fille qui est avec Jean n'arrête pas de glousser. Au fait, comment est-elle, cette première conquête ? ce premier caprice ? (et s'il l'aimait ?). Camille n'ose la regarder ouvertement. Elle a vu toute à l'heure une silhouette toute en jambes, toute en cheveux. Une grande petite fille qui marchait les genoux un peu fléchis, de façon gracieuse et innocente.

Bruno s'éloigne de Camille. Il trempe un doigt dans le pot de moutarde, il le suce, il recommence. Les enfants d'Angélique sont tous comme ça avec la nourriture. Il faut qu'ils goûtent et qu'ils salissent.

- On fait les grillades ? propose Jean.

Il s'avance vers le foyer, l'allure conquérante. Camille l'admire soudain comme si elle le voyait pour la première fois et découvre avec surprise l'harmonie de ses superbes épaules. Elle aime voir Annette s'écarter du centre de la cheminée avec respect. Elle aime ensuite voir avec quelle souplesse il s'agenouille et tasse les braises.

- Passez-moi le soufflet, ordonne-t-il.

La fille aux grands cheveux trouve aussitôt le soufflet. Elle le donne à Jean, puis elle jette à Camille un regard inquiet. A qui s'adressait cet ordre bref ? à elle ? ou bien à cette grande femme brune intimidante ? Camille voit ce bel œil sombre sous les mèches luisantes et sourit. On lui rend son sourire et puis ensuite on l'observe en tripotant avec un peu de nervosité une mèche folle. On regarde ses mains, on regarde ses vêtements, ce poncho de grosse laine tissé à la main (Camille l'a relevé sur ses épaules comme deux ailes pour libérer ses mouvements et cela amplifie sa silhouette, lui donne une allure un peu extravagante). Les fesses tournées vers le feu, une main posée sur l'épaule de Jean, la fille ne quitte pas Camille des yeux.

- Comment t'appelles-tu ? demande Camille avec douceur.

- Jenny.

- Janine ?

- Non... Jenny.

- A l'anglaise ?

- Oui, c'est ça.

- Elle n'est pas anglaise, précise alors Jean qui abandonne le grill pour tapoter une seconde le postérieur de Jenny d'un geste de propriétaire qui étonne Camille. En fait, il n'y a pas plus occitane qu'elle. Mais voilà... sa mère aimait les romans anglais...

Jenny glousse de satisfaction. Elle s'assied par terre à l'angle de la cheminée tout en continuant de dévisager Camille. Ses yeux sombres sont frangés de cils épais. Ce matin, avant de venir à ce pique-nique, elle a dessiné au pinceau sur ses paupières un trait de khôl magnifiquement réussi. Ce trait plaît à Camille, il l'attendrit presque, elle croit y lire le signe d'une charmante aptitude au bonheur.

- Je suis la fille de Noé Sardou, dit alors Jenny en jouant toujours avec ses cheveux.

Camille rougit violemment. Noé Sardou, le marchand de biens ! Ce vieux renard ! Vingt ans au moins qu'il fait le guet, qu'il attend que cessent nos disputes et notre indivision, qu'il espère une liquidation judiciaire pour tout nous racheter à bas prix. Il ne manquait plus que ça ! Mais malgré cette odieuse bouffée de chaleur elle encaisse vaillamment la nouvelle et sourit. La descendance doit rester à l'abri des petites haines sordides, décide-t-elle. C'est bien... c'est tout à fait bien...

- Je ne trouve pas le poivre, dit Annette. Il est dans le panier ?

- Oh ! cherchez donc ! jette Camille d'une voix coupante.

Si mon fils baise la fille de Noé Sardou, c'est toi ma vieille qui va payer pour tout le monde ! voudrait-elle lui jeter à la figure mais elle se contente de lui tourner ostensiblement le dos pour ruminer ses rancœurs en secret. Que tu le veuilles ou non, ma chère Annette, tu portes en toi la discorde à l'état pur. C'est ta fonction ici-bas. Et je me gênerais ?... Ses mains tremblent. Elle cherche ses cigarettes, ne les trouve nulle part. Ce pique-nique est complètement raté.

Bruno sort de la bûchère, traînant derrière lui une masse immonde et poussiéreuse, des vieux sacs de jute qu'il a dénichés en mettant très certainement tout sens dessus dessous. Il annonce avec son sourire de charmeur invétéré qu'il va leur installer des banquettes épatantes. D'ailleurs il est temps de manger sinon ils vont tous s'évanouir. Sentez-moi un peu cette magnifique odeur de viande en train de griller ! déclame-t-il et Camille soudain croit entendre Léo.

- J'ai oublié les fourchettes ! gémit-elle en fouillant dans le panier à vaisselle. Zut et zut ! j'ai aussi oublié les serviettes en papier !

- Tant que tu n'as pas oublié le pinard on te pardonne ! continue Bruno qui est décidément dans un bon jour (il brandit la bouteille et le tire bouchon d'un geste solennel).

Les voilà maintenant assis par terre sur les sacs de jute. Annette les domine tous. Elle a déniché Dieu sait où un tabouret branlant. Ils mangent avec les doigts un beefsteack rouge et juteux (mais Annette, bien droite, tient délicatement sa viande le petit doigt relevé, elle la grignote proprement comme s'il s'agissait d'un biscuit).

Jenny déchire un vieux journal et distribue de quoi s'essuyer les mains.

- Il ne manque que le crochet de fer ! constate Bruno la bouche pleine en jetant dans le feu des lambeaux de papier graisseux. Chez mon pépé.. ah ! ah !... il y avait un petit cabanon dans le jardin pour... et on se... enfin... avec l'almanach du Pèlerin... tout à fait comme ça !...

Annette regarde Camille, puis elle sourit avec indulgence (elle a décidé de se comporter dans cette circonstance exactement comme Camille).

Jean s'occupe des crêpes. La chemise ouverte, les cheveux en broussaille il n'arrête pas de renifler. Il s'essuie le nez du revers de la main, il graisse la poêle entre deux reniflements, il jette ensuite une louche de pâte. Il renifle encore tout en étalant la pâte et dès qu'elle est durcie hop ! il secoue la poêle et jette la crêpe en l'air. Il fait ça à toute allure et Bruno, collé contre lui, tout aussi vite saisit la crêpe brûlante, la roule dans le sucre et l'avale. Et moi ? hurle Jenny. La bagarre éclate. Les trois jeunes corps occupent tout l'espace devant le feu, Camille est un peu à l'écart. Ils se battent. Ils se roulent. Ils se contorsionnent avec de vifs halètements. Les sacs de jute reçoivent le contenu des assiettes, un verre se renverse, il y a du vin partout. Comme des petits animaux ! constate Camille en repliant ses jambes sous elle pour éviter d'être salie.

Le combat cesse enfin. Jenny a sa part de crêpes et mange rêveusement, la tête posée sur l'épaule de Jean. Bruno excité peut-être par ce tendre spectacle, ou bien désœuvré et se sentant de trop, n'arrête pas une minute. Il a décidé de débarbouiller Jenny, et il découpe à nouveau le journal. Il fabrique d'informes boulettes de papier dont il se sert pour essuyer les lèvres luisantes et grasses de sa victime. Il remet ça avec le fameux cabanon de son pépé. Quand ils étaient gosses, Michel et lui, le soir ils allaient au jardin, ils écoutaient péter leur grand-père. Ça faisait une de ces musiques, tu sais, Jean !... et Jean, les yeux dans les yeux de Bruno, arrondit aussitôt la bouche et module une belle imitation sonore. Comme ça ? Pire ! réplique Bruno et les voilà partis pour un concours de pets en vocalises. Ils en font des gras, des obscènes, des mous, des légers, des distingués. Ils rient tellement que certains bruits avortent en gerbes de postillons. Sales, graisseux, hilares, toute l'enfance les habite, une joie drue, scatologique, irréprensible est en eux.

On entend à peine Annette pousser un soupir réprobateur.

- Et quand ma mère nous y prenait ! continue Bruno intarissable.

Il agite la main en éventail, de ce geste éloquent qu'on apprend à l'école pour évoquer les cataclysmes. Camille rit aux éclats. Elle adore que les enfants d'Angélique disent "ma mère" de cette façon. Ils la dépersonnalisent, ils en font un personnage de théâtre et on peut s'attendre à n'importe quoi.

Mais Jean veut sortir. "Allez ! oust ! on fait le ménage !" déclare-t-il. Il s'est levé. Il ramasse les débris avec un vieux balai déplumé, il les attrape à pleines mains et les jette au feu. Bruno et Jenny le regardent faire. Le père Sardou doit avoir une bonne à tout faire, pense tristement Camille. Quant à Bruno, sa mère ne lui a jamais demandé le moindre service...

Et puis soudain les voilà toutes seules. Ils sont partis avec des rires et quelque bonne histoire sur le fameux pépé. Annette jette à la forêt un regard d'une telle hostilité, à travers la fenêtre, que Camille se résigne à rester avec elle au coin du feu. Elles se rapprochent de l'âtre comme deux vieilles femmes, Annette sur son tabouret, Camille accroupie sur les vieux sacs de jute. En cet instant, elles sont vieilles par accident, mais il viendra un jour où elles seront vieilles du matin au soir, du soir au matin, sans trêve. Réjouissons-nous de n'être encore que des vieilles pour rire, songe Camille que la nourriture et le vin rendent bienveillante. Même si l'ombre d'un homme entre nous est le prix de notre relative jeunesse.

- Votre fils est charmant, dit Annette.

- Ça dépend des jours.

- Il est très gentil avec vous, très complaisant.

- Les bâtards sont souvent gentils avec leur mère. Ils n'ont qu'elle.

- Pourquoi parlez-vous ainsi ?

- Parce que c'est la réalité.

Annette est perchée sur son tabouret comme un oiseau de nuit. Son regard scintillant se devine à travers la fente étroite des paupières, et Camille pense soudain aux hiboux de Baudelaire, elle ne peut chasser ces hiboux de son esprit.

- Elever un enfant toute seule, j'imagine que...

- N'imaginez rien.

- Une vie en marge. Des humiliations...

- On en prend son parti. Et puis les temps ont changé.

- Toute une vie gâchée..., insiste Annette

- Je n'ai pas le sentiment d'avoir gâché ma vie.

- C'est pourtant ce qu'on pense des femmes dans votre situation.

- Ce que pensent les gens il faut s'en moquer.

- Vous exagérez.

- Bien sûr.

- Vous êtes une femme tout à fait exceptionnelle, dit Annette d'un ton convaincu.

Il ne manquait plus que son admiration ! pense Camille désorientée.

- Je suis comme tout le monde. La vie n'est qu'une succession de hasards. Il s'en est fallu de peu d'ailleurs pour que mon destin soit différent. A vingt ans j'ai été sur le point d'épouser un honorable châtelain des environs. Oui, ma chère.

- Et alors ?

- Ça ne s'est pas fait.

- C'est le jeune homme qui a rompu ?

Ma parole on dirait un roman de gare ! se dit Camille abasourdie et elle essaye de puiser dans sa mémoire des explications plausibles pour Annette. Mais aucun souvenir ne

vient à son secours.

- Non, c'est moi, dit-elle enfin à contrecœur.

Et puis elle ajoute avec méchanceté :

- Je n'ai pas voulu me vendre, probablement.

- Les femmes qui se marient se vendent toutes.

- Vous vous êtes vendue ?

- Je le crois .

- Vous êtes heureuse ?

- Non, bien sûr. Angélique non plus n'est pas heureuse. Mais vous, le seriez-vous, par hasard ?

Camille hausse les épaules et déclare qu'elle ne croit pas au bonheur.

- Vous crânez !

- Je ne pense pas, réplique Camille rêveuse. Il me semble que la vie est un peu comme une tartine. De temps en temps c'est du pain sec, de temps en temps il y a de la confiture et du beurre. Le bonheur est une notion abstraite qui ne signifie pas grand chose.

- Mais la sécurité, tout de même !

- La sécurité est une illusion

- Fichtre ! dit Annette avec un rire. En somme vous ne croyez en rien ?

- Je n'ai pas dit ça, répond Camille vaguement agacée par cette conversation stupide

- Le père de Jean aurait pu vous épouser, lui, j'imagine, continue Annette d'un ton protecteur.

- Non.

- Il était déjà marié ?

- Non.

- Alors c'est vous qui n'avez pas voulu de ce mariage ?

- Non.

- Je ne comprends pas, dit Annette.

- J'ai mis très longtemps à comprendre moi-même, répond Camille sincère, très sincère soudain.

- Vous avez dû souffrir.

- Vous n'avez jamais souffert ?

- Si, bien sûr...

- Supporteriez-vous que je vous demande de me raconter vos souffrances ?

Annette rit, elle secoue ses cheveux et après un petit silence qui signifie sans doute : "bien joué, Camille !" elle s'écrie:

- Vous êtes très sûre de vous, me semble-t-il.

- C'est une impression que je donne souvent.

- Soyez franche. Soyez tout à fait franche. Si un homme survenait aujourd'hui dans votre vie et vous proposait le mariage, la sécurité matérielle, l'assurance de vos vieux jours, est-ce que vous refuseriez tout cela en disant que vous n'êtes pas à vendre ?

- Je ne sais pas, dit Camille soudain mal à l'aise.

- Vous voyez, vous dites des bêtises.

- Personne ne possède la vérité. Qu'est-ce que la vérité d'ailleurs ?

- Nous n'en finirons jamais, dit alors Annette d'une voix conciliante.

En apparence c'est une conversation courtoise mais il ne faut pas se leurrer. A travers ce ton mesuré, à travers ces sourires qu'elles échangent de plus en plus fréquemment, leurs propos s'enveniment. C'est un jeu subtil, dangereux. Elles ont l'une et l'autre le sentiment d'être au bord de la haine comme au bord de quelque précipice. Le moindre faux pas les fera basculer. Camille a peur. Annette, au contraire, semble s'amuser. Simon, le doux

Simon, est invisible mais il est là entre elles.

- Vous vous entendez magnifiquement bien avec Angélique, n'est-ce pas ? dit ensuite Annette, changeant ostensiblement de sujet.

- Ou, très bien.

- C'est une femme merveilleuse ; Elle est si belle ! si chaleureuse ! si vivante !

Quoi encore ? se demande Camille qui écoute d'une oreille paresseuse. Nous voici revenues dans le petit train poussif plein de clichés. C'est le véhicule préféré d'Annette, il faut se résigner.

- Et pourtant elle est horriblement malheureuse ! gémit la voix plaintive du haut du tabouret branlant.

- Qui vous dit cela ?

Annette ricane.

- Je vous en prie, Camille ! Ne prétendez pas qu'Angélique est heureuse ! J'ai mes yeux pour voir. Angélique est po..si..ti..vement détruite par son entourage. Ses enfants se servent d'elle comme d'une domestique. Son mari...

- Que reprochez-vous à Léo ?

- C'est un homme fascinant, réplique Annette sarcastique.

Camille a envie de la gifler. Elle jette un long regard par la fenêtre pour se détendre un peu. La haute haie de sapins grisâtres frissonne sous l'effet du vent, toute la désolation de l'hiver cerne la maison.

- Angélique lui est très attachée, dit-elle précipitamment pour couper court à des commentaires peut-être déplaisants. Où sont mes cigarettes ? et elle allume aussitôt une gauloise pour dissimuler son énervement.

- Vous fumez trop, constate alors Annette.

Et moi, je te dis merde, pense Camille en exhalant voluptueusement la fumée par les narines. Elle aimerait être capable de parler de Léo et d'Angélique de façon sensée, intelligente. Trouver des mots neufs, une formule magique qui exorciserait l'ardeur maniaque d'Annette. Mais elle est contaminée et la voilà qui se surprend à s'exprimer comme les bulles blanches des romans photo.

"Angélique et Léo, murmure-t-elle, c'est le plus vieux couple du monde". (Elle n'est pas du tout fière de sa trouvaille)

- Ah ! oui ? s'exclame Annette.

- Ils se sont connus à l'école primaire...

- Vous y étiez, à cette école, je crois. Simon y était aussi, et d'autres...

- Angélique et Léo se sont connus d'une manière très particulière, ils se sont reconnus, si vous préférez... Enfants, ils en avaient tellement conscience que très tôt ils se sont promis l'un à l'autre. Quand ils avaient douze ans ce n'était déjà un secret pour personne.

- Ça a duré trop longtemps, alors, constate Annette avec un rire sans tendresse.

La garce !

- Et naturellement, continue-t-elle avec une satisfaction évidente, dès qu'ils ont été pubères ils ont couché ensemble.

- Je ne sais pas, dit Camille.

Elle regarde le feu, la frange jaune et bleue de la flamme qui ronge la mince lisière écarlate du bois refendu, et cherche dans ses souvenirs. Nous sommes assis sur une pierre plate, Simon et moi. Nous surplombons l'eau du lac, une eau brune mêlée de racines et de feuilles mortes. Je me penche. Je plonge ma main dans l'eau qui est glacée. Je fais couler un filet d'eau de ma main en coupe. Il retombe avec un bruit de métal. Simon ne quitte pas des yeux ce filet d'eau qui va se perdre au plus profond des racines, ne laissant à la surface que

des cercles tremblants. Dans notre dos, sur cette même pierre plate, Léo et Angélique sont étendus étroitement enlacés. Ils s'embrassent.

- Ils se sont mariés follement jeunes, poursuit Annette impitoyable. Très certainement ils y ont été obligés.

Le feu crépite. Camille voit Angélique les deux mains sur son ventre en train de pleurer. Mon père me tuera ! Il faut que je le dise à ma mère et jamais je ne pourrai !

- Oui, Angélique était enceinte. Ils avaient dix-neuf ans l'un et l'autre.

- Vous voyez bien !

Camille hausse les épaules.

- Maintenant on l'avorterait, dit Annette d'un ton catégorique.

- Et alors ?

- Ils seraient libres.

- Il y a trente ans les choses se passaient autrement.

- C'est dommage pour eux.

Camille jette sa cigarette dans le feu. Annette voudrait détruire tout ce qui fait la beauté de Léo et d'Angélique. Elle s'obstine à ne voir que les trous et les effilochures de leur vêtement d'amour. Le sordide ! voilà ce qui lui plaît. Je vais lui dire... (non, il ne faut pas, il ne faut pas !). Oh ! et puis tant pis !

- Je croyais que vous aviez épousé Simon pour la même raison

- Je ne veux pas parler de Simon avec vous, répond Annette du tac au tac..

Elles évitent de se regarder. Si elles continuent ce petit jeu elles vont se faire très mal. Camille soupire et se lève pour prendre une bûche qu'elle laisse tomber dans le foyer avec violence. Son visage s'empourpre à la chaleur des étincelles et de la braise éparpillée.

- La colère vous va bien, dit alors Annette de façon impudente.

Et après un instant elle ajoute :

- Je m'amuse !

Amuse toi si tu veux, semble dire le dos de Camille ostensiblement présenté à son regard narquois.

- Je trouve passionnant d'entrer dans un petit univers clos comme le vôtre, continue-t-elle avec ironie. Je peux faire des tas d'analyses psychologiques. J'adore ça... Tous ces sentiments...

- Oh ! les sentiments ! dit alors Camille, les sentiments on peut toujours... (elle lève la main pour essayer de faire comprendre ce qu'elle pense des sentiments).

- Finissez vos phrases !

La voix d'Annette est coupante. A l'école, l'institutrice avait la même voix.. Sept fois neuf, Camille ?

- Je trouve difficile de parler des sentiments, explique Camille en reprenant sa place sur les sacs de jute. Je crois qu'il est impossible de les analyser. Les sentiments sont trop dépendants les uns des autres. On n'en finirait pas...

- Je ne suis pas de votre avis. Il y a des types humains parfaitement définis. Au moral comme au physique, c'est scientifiquement reconnu. Il suffit de trouver le clef de chacun.

Voilà, elle dévore la psychologie en livres de poche ! pense Camille et elle éclate de rire. Annette ouvre la bouche pour continuer son exposé mais Camille ne la laissera pas faire.

- Il y a une très petite distance entre la psychologie et la réalité, coupe-t-elle catégorique. Un tout petit fossé. Mais il est tellement profond...

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

A quoi bon tenter de lui expliquer ces choses ? Annette a la tête pleine de schémas, tandis que la vie... la vie... Camille serre les lèvres et regarde sa montre. Comme le temps

passé lentement avec Annette, il dure, il dure, il n'en finit pas de couler. Elle se souvient des longs après-midi de pluie quand elle était enfant. La lingerie bien close où elles sont enfermées, petites cousines chuchotantes autour d'un jeu de découpures tandis que l'eau ruisselle sur les vitres assombries. Une mouche prisonnière elle aussi associe son bourdonnement aux bruits feutrés, se pose ici et là, ne reste nulle part. Quand le soleil reviendra-t-il ? Nana s'impatiente. Quand pourrons-nous escalader cette fenêtre basse pour aller courir dans l'herbe trempée ?

Mais voilà les enfants qui reviennent. Ils maltraitent la porte. Ils sont gelés et de mauvaise humeur. Ils veulent absolument rentrer tout de suite chez Angélique.

XIV

On aurait pu espérer qu'un thé bien chaud, du pain grillé et de la musique transformeraient Annette et qu'ils supporteraient tous un peu mieux sa présence. Hélas... hélas... Annette est entrée à leur suite dans la petite maison mais elle n'a pas dépassé le vestibule. Elle a échoué avec un air de victime contre le radiateur, restant étroitement collée aux minces tuyaux brûlants.

Ils ont envahi, la salle de séjour en désordre, retrouvant une Angélique détendue et joyeuse, vêtue d'un vieux jean effrangé et d'un pull de Léo aux coudes percés. La boîte à épingles, les ciseaux à tailler et le fin lainage bleu où elle était en train de disposer le puzzle beige et soyeux d'un patron de couturière ont été aussitôt poussés au bout de la table sans ménagement. Camille a sorti du buffet les tasses dépareillées et la vieille théière en terre anglaise noire au bec ébréché. Angélique interrogeait Camille du regard, crispant et décrispant vivement ses mains d'un geste expressif tout en désignant du menton la porte entrouverte. Est-ce que Camille en avait, elle aussi ras le bol d'Annette ? Un sourire ambigu sembla la satisfaire.

- Venez avec nous, Annette, a-t-elle crié en direction de la porte d'une voix enjouée. Il y a un radiateur ici aussi. Vous boirez un bol de thé et vous vous sentirez mieux.

Dolente, Annette s'est approchée. Elle a pris à deux mains la tasse de faïence qui lui était offerte, la seule qui ait une soucoupe assortie. Elle s'est ensuite dirigée à reculons vers le fameux radiateur. Elle s'est assise sans un bruit sur ce radiateur, le regard vague, l'iris de ses yeux scintillant comme ceux d'un chat. Si Annette avait vécu cinq ou six cents ans auparavant les gens l'auraient peut-être prise pour une sorcière. Ils l'auraient brûlée à cause de l'éclat de ses yeux, qui sait ? Mais les paupières soigneusement fardées se sont abaissées presque aussitôt de façon morose et Annette est redevenue une femme ordinaire. Son corps d'adolescente a cessé peu à peu de trembler. Son visage figé ressemble maintenant à un masque mortuaire, un masque où la vie ne subsiste plus que dans la violente coloration des joues. Comme elle est seule ! ont ils pensé, un peu gênés, tout en continuant de rire et de se jeter sur la nourriture.

Léo semblait étrangement solitaire, lui aussi, accroupi dans le petit recoin près du canapé transformable. On ne voyait que son dos et ses fesses et il était là depuis des heures, sans doute, à bricoler son électrophone. Camille a enregistré de façon insouciant ces deux pôles de solitude tout en beurrant des tartines qu'on lui arrachait aussitôt. La solitude de Léo semblait être pure vacance de l'esprit. Il sifflotait. Ne venait-il pas de prendre une douche ? Autour de son crâne luisant les mèches grises revigorées par le shampooing se

dressaient en auréole.

Angélique était vraiment dans un état charmant. Active et bavarde, elle n'arrêtait pas de tourner autour de la table, tripotant la vaisselle sur le plateau à thé. Non ! elle n'avait plus une petite cuiller convenable ! D'ailleurs, elle n'avait plus de petites cuillers du tout ! Où peuvent-elles bien disparaître ? répétait-elle en riant.

- Ce sont les djnoûns ! a suggéré Camille.

- Les quoi ?

- Les esprits malins, si tu préfères.

Aussitôt, de façon inattendue, la voix de Léo a surgi des profondeurs du recoin.

- La maison doit en être pleine ! Si je connaissais l'enfant de putain qui a chipé mon petit tournevis !

- C'est moi ! a crié Bruno ravi.

Ils se sont tous mis à rigoler tandis que Bruno s'étranglait avec son thé. Les gloussements de Daniel couvraient de façon stridente le rire les autres. Léo se tapait les cuisses, toujours à croupetons, et il leur a fallu un moment pour s'apercevoir qu'Annette ne riait pas. Elle s'était dressée, dans leur dos, comme sous l'effet d'une décharge électrique, et les dévisageait les uns après les autres. Qu'avait-elle espéré ? un sermon ? une gifle ? Angélique s'est ressaisie la première.

- Encore un peu de thé, Annette ? a-t-elle proposé gentiment.

- Oui, merci.

Angélique s'est approchée d'Annette avec la théière et Camille a observé ces deux femmes avec curiosité. Elle a deviné en un éclair combien leur relation était difficile, malgré une évidente bonne volonté de part et d'autre. Que d'efforts, vraiment, pour ne jamais se comprendre ? N'étaient-elles pas toute la journée (et pour des riens) comme deux partenaires de bridge qui débattaient une annonce difficile ? Pauvre Angélique...

Mais Angélique était justement ce soir là au mieux de sa forme. Elle continuait à resservir tout le monde, versant le thé brûlant dans les tasses qui se tendaient vers elle. Le rire n'avait pas tout à fait abandonné son visage parfaitement lisse, il s'était réfugié dans ses yeux. Le thé était délicieux et après cette deuxième tasse ils se sentaient gais, détendus, un peu abrutis peut-être. Jean et Bruno discutaient à voix forte du nouveau professeur de maths. Les premières mesures d'un choral de Bach fusèrent soudain éclatantes, couvrirent majestueusement les bavardages et furent aussitôt brisées. Ce n'était qu'un essai de l'électrophone. Léo, une main sur les reins, s'approchait de la table, l'air gourmand. Son regard tomba par hasard sur Annette.

- Vous avez froid, vous ! diagnostiqua-t-il.

Annette hocha aussitôt la tête avec un air de mystère intime. Mais Léo ne s'est pas attardé sur les frissons d'Annette dont il se fichait éperdument. Il s'étirait, l'œil rivé sur le cake coupé en tranches épaisses, il a fini par dénicher une tasse propre.

- Est-ce que le fils de la putain pourrait me servir un peu de thé ? a-t-il demandé avec entrain.

- Léo ! tu exagères ! a gémi Angélique.

- Pourquoi ?

Léo aurait aimé rigoler encore un peu, en toute innocence. Angélique a haussé les épaules et elle a versé du thé dans la tasse de bonne grâce. Bruno en effet n'avait rien entendu, il beurrerait d'énormes tranches de pain d'épices qu'il engloutissait aussitôt avec un plaisir animal. Léo a bu son thé les yeux mi-clos en dodelinant de la tête, il était maintenant paresseusement habité par Jean-Sébastien Bach. Un silence paisible s'installait peu à peu autour de la table.

- Angélique a raison ! a soudain crié Annette.

Cette voix vibrante venue du fond de la pièce les a tous fait sursauter. Ils avaient presque oublié Annette.

- Elle n'a pas fait d'histoires quand son fils l'a traitée de putain. Elle ne doit ab..so..lu..ment pas supporter que son mari insiste comme ça !

Stupéfaits, ils la regardaient. Elle était debout devant le radiateur et tapait nerveusement du pied pour souligner ses paroles.

- Voyons... voyons.... a marmonné Léo désorienté.

Angélique s'était instinctivement rapprochée de lui et il avait aussitôt posé sa main sur sa hanche comme pour la protéger. Cette femme est-elle folle ? semblaient dire ses yeux goguenards fixés sur Annette. Hystérique ? Frustrée ? Il a essayé de sourire pour la calmer. Nous ne sommes pas des Grands d'Espagne ! s'est-il enfin écrié et Camille a senti s'évaporer immédiatement la colère folle qui venait de la saisir. Elle a deviné qu'il allait se lancer dans un de ces discours précieux, satiriques, magnifiquement agencés dont il a le secret et qu'Annette serait noyée sous le flot de ses paroles. Elle n'a écouté qu'à demi ce que font les Grands d'Espagne (d'après Léo) quand on les traite de fils de pute. Il était question de rapières et de sang, c'était sublime. Pendant qu'il débitait ces inepties Angélique fixait Annette d'un air encourageant (l'air qu'on prend auprès de certains malades). Elle essayait de lire sur son visage l'effet produit par ce superbe morceau d'éloquence. Mais Annette serrait les lèvres, ses yeux restaient durs.

- Nous sommes occitans, ma chère, continuait Léo forçant soudain sur son accent du midi. Il faut apprendre à nous connaître. Le mot "putain", chez nous, est une espèce de virgule du langage, ou encore un point d'exclamation. Nous l'utilisons à tout bout de champ et je peux vous jurer que nous l'avons vidé de son contenu offensant... Sa sonorité seule est en cause... Nous sommes de nature optimiste... Nous avons compris depuis longtemps la salubrité des mots orduriers que l'on jette comme ça dans le vent... Cela soulage le trop plein de nos tempéraments..

Annette a fermé les yeux et serre avec violence sa tasse sur son cœur.

- Tenez ! s'est écrié Léo l'air inspiré. Vous rirez si je vous dis ce que j'ai entendu la semaine dernière dans la bouche d'un de mes élèves. Nous faisons une promenade géologique et nous venions juste d'arriver au sommet du rocher des Barthes, ce magnifique piton qui surplombe la Pradelle. C'était grandiose, il y avait la plaine, le lac, les collines et tout cela baignait dans une lumière si légère... Eh bien le petit Salavère a crié : "putain ! que c'est beau !". Je ne l'invente pas.

Pendant que Léo pérorait, Bruno s'est approché de lui, fasciné. Les paroles de son père avait visiblement sur lui leur plein effet. Il a voulu s'en mêler.

- Une putain, qu'est-ce que c'est au juste ? a-t-il déclaré d'une voix conciliante. Il peut y avoir des tas d'interprétations ! Bien sûr il y en a d'infamantes...(quand Bruno est lancé, on ne peut savoir jusqu'où il ira, il n'a pas le génie de son père mais il a hérité de son obstination). La putain c'est peut-être l'horrible femelle qui vend son cul... mais c'est aussi la femme au grand cœur, non ?

Il s'enfermait avec le sourire innocent du jeune mâle plein de sève qui se croit à l'abri de tous préjugés. Il était tout à fait odieux.

- Charrie pas ! a coupé Jean soudain gêné.

- On peut bien faire un peu de vocabulaire, a continué Bruno avec un sourire béat. On étudie les différents sens d'un même mot. On va même jusqu'à étudier les possibilités exclamatives du langage méridional. C'est pas beau, ça ? On fait de la linguistique sur les putains !

Un fou rire irrépressible a mis fin à ces considérations filandreuses et Bruno a tendu la main vers le dernier morceau de cake.

- Vous êtes ignobles ! a crié Annette et la main de Bruno s'est arrêtée en chemin. Vous parlez, vous parlez, vous parlez et vous dites n'importe quoi. Vos parents n'ont pas le courage de vous faire taire. D'ailleurs maintenant ce sont les enfants qui font la loi, c'est bien connu ! Un peu de respect pour certaines valeurs, voilà qui ne vous ferait pas de mal. Je n'ai pas d'enfants, je sais, je sais. Mais je suis une femme ! Et je ne peux pas supporter de voir bafouer l'une d'entre nous sous mes yeux. On parle, on parle. On se moque de tout. Comme c'est facile ! Voyez-vous seulement qu'Angélique se tue à longueur de journées pour vous ? Elle fait le ménage. Elle fait la cuisine. Elle fait la lessive. Elle est votre bonne, vous entendez ? Et vous ? vous la traitez de putain !... et vous trouvez ça désopilant !

Elle a repris son souffle et s'est mise à hurler :

- Taisez-vous ! Taisez-vous donc ! Ne pouvez vous rester sans parler de temps à autres ?

Ils étaient là tous les sept devant elle, absolument médusés. Bruno a levé les sourcils. Il préparait sans doute une répartie de son cru mais Léo a posé sa main sur mon épaule et il n'a rien dit.

- Excusez-moi ! a prononcé ensuite Annette d'une voix différente.

De grosses larmes jaillissaient maintenant de ses yeux et Camille sans savoir pourquoi s'est sentie soudain en faute. Annette est passée devant elle à toute vitesse. Ils ont entendu son pas léger dans l'escalier et puis la porte de sa chambre a claqué.

- Eh bien mes amis ! a dit Bruno.

Un silence pesant régnait dans la salle. Ils sont restés un certain temps sans bouger.

- C'est quoi, cette femme ? a fini par demander Jean. C'est un professeur de morale ?

- C'est une pauvre fille, a répliqué Angélique devenue soudain toute pâle. Léo serrait les mâchoires, il ruminait de sombres pensées. Et puis il a attrapé Angélique à bras le corps et il l'a serrée contre lui. Il l'a embrassée dans le cou, il a fourré son nez dans son oreille. "Putain ! putain !" ne cessait-il de répéter avec un rire énervé. "Putain ! putain !... je ne peux plus m'arrêter !... aidez-moi, nom d'un chien ! gémissait-il en rigolant. Le silence perplexe des autres l'a aidé peu à peu à se calmer.

XV

Le lendemain matin on en parle encore.

Il est neuf heures et Camille est toujours dans son lit, le nez gonflé, les paupières larmoyantes, avec un rhume épouvantable. La porte de sa chambre s'ouvre lentement et Angélique apparaît. Elle est très bien arrangée. Elle porte son manteau neuf, sa tête est coiffée d'un béret orange que Camille n'a encore jamais vu et un beau cache-nez de la même couleur s'enroule de façon moelleuse autour de son cou.

- Voilà la putain ! annonce-t-elle d'un air jovial et elle s'assied sur le lit.

Camille sourit.

- J'ai fichu le camp, continue Angélique. Léo et les enfants sont au lycée et Annette n'arrête pas de tourner dans la maison. J'ai dit que j'allais à la poste... Dire que nous l'avons chez nous pour deux semaines encore !... Comment Simon a-t-il pu épouser une telle pimbêche ! Explique-moi...

Camille frissonne. Elle a froid, tout à coup, elle remonte la couverture jusqu'à ses épaules tout en reniflant.

- Toi, tu ne vas pas bien, découvre Angélique soucieuse. Tu as une sale tête ce matin.

Camille sent venir les larmes et renifle de plus belle. Son nez coule sans arrêt et naturellement son mouchoir a disparu.

- Oh ! chère chère Annette ! lance alors Angélique en direction du plafond d'une voix gaie. Sans elle je serais encore en train de passer l'aspirateur chez moi et je ne serais même pas débarbouillée. Tandis que je suis là avec toi à prendre un peu de bon temps...

Camille ne pleure plus, semble-t-il.

- Avec ses simagrées elle nous met vraiment mal à l'aise, continue Angélique en se rapprochant instinctivement de Camille pour papoter de façon confortable.

- Tu la comprends, toi ?

- Je crois que je devine vaguement...

- Tu la connais mieux que nous à cause de Simon. Il a dû... enfin... j'imagine que... (elle s'embrouille, tire nerveusement sur son écharpe orange). Annette ne t'aime pas, conclut-elle d'un ton catégorique.

- C'est vrai. Et elle a raison de ne pas m'aimer.

- Tu ne lui fais aucun mal ! dit précipitamment Angélique.

- Je voudrais ne pas lui en faire, mais je lui en fais quand même.

- Simon et elle ne s'aiment plus depuis des années.

- C'est certain.

- Comment s'arrangent-ils ?

- Ils ne s'arrangent pas.

- Je n'y comprends rien, dit Angélique avec naïveté.

- Il y a des tas de gens qui restent ensemble et qui se détestent. C'est souvent une affaire d'argent.

- Simon doit en gagner pas mal, découvre Angélique avec étonnement, elle n'avait encore jamais pensé à Simon sous l'angle de l'argent.

- Est-ce qu'Annette t'a parlé de moi ? demande Camille avec effort.

- Grands Dieux, non ! Ce serait horrible ! (Angélique frissonne). Tu sais... moi, elle m'adore. Je ne sais pas pourquoi. Tout ce que je dis, tout ce que je fais est aussitôt monté en épingle. Je crois que c'est pour ça que je ne peux pas la supporter.

- Elle est amoureuse de toi.

- Ah ! oui ?

Angélique rêve un instant. Ses yeux pleins d'innocence font le tour de la chambre.

- Je ne pense jamais à ces choses, dit-elle enfin d'une voix troublée. Annette est "comme ça" ?

- Elle est "comme ça" et elle ne l'est pas, dit Camille avec lassitude. Si elle était résolument "comme ça" elle serait mieux dans sa peau, à mon avis. Elle aurait peut-être une raison de vivre. D'après Simon, elle aurait une tendance à... "ça"...

Angélique a ôté son béret, elle s'est levée pour s'approcher du miroir placé au-dessus de la cheminée.

- Alors elle ?... Tu aurais pu me prévenir !

- Je ne suis pas chargée de ta vertu.

Angélique secoue ses cheveux courts, elle se contemple avec intérêt, remet son béret, l'arrange sur sa tête, s'observe de face, de profil avec coquetterie.

- Alors les hommes ?... non ?

Cette découverte la met en joie, c'est visible. En voilà une enfin qui ne se jettera pas sur mon mari ! Voilà ce qu'elle pense en ce moment avec une simplicité désarmante. Elle a pris un air gamin, un air émancipé, pour admirer son propre reflet.

- Je ne voudrais pas te faire de peine, mais ce n'est pas si simple... (la voix de Camille,

dans son dos, est un peu étouffée par le rhume, il est impossible toutefois de ne pas y déceler un écho métallique). En réalité Annette n'a jamais résolu le problème de ses penchants sexuels. Elle est biscornue, frigide, cérébrale et j'en oublie. Tout être séduisant la fascine.

Le visage d'Angélique a perdu sa gaieté. Il se ferme soudain et c'est les yeux baissés qu'elle revient vers le lit. Elle s'assied près de Camille, lisse le drap froissé du plat de la main et dit enfin d'une voix changée :

- Ecoute, Camille. Nous on est des gens simples. Un peu bêtes, peut-être. On n'est jamais sortis de notre trou. Ces histoires là, Léo et moi on les regarde à la télé et on en rigole. Si Annette doit essayer de nous séduire tous les deux, moi, je la fous à la porte !

- Comme tu y vas !

- La paix de mon ménage d'abord ! continue Angélique le regard dur.

- Il n'y a pas grand risque, surtout de ton côté, ironise Camille gagnée par le fou rire.

- Simon aurait pu nous épargner ce cadeau.

- Simon est malheureux.

- Tout de même !

- Simon est démuné. Il est trop bon, tu le sais... Il ne sait que faire d'Annette. Elle lui empoisonne la vie. Et puis, il se sent vaguement coupable.

- Pourquoi, mon Dieu ?

- Je ne sais pas. Si Annette avait eu l'enfant qu'elle attendait quand il l'a épousée, si cet accident ne l'avait pas rendue stérile, peut-être que tout aurait été différent.

- Ouais avec un enfant elle le tiendrait ! Il serait encore plus malheureux.

- Ce n'est pas sûr.

- Mais enfin pourquoi nous l'a-t-il envoyée si elle est comme tu dis ?

- Tu connais Simon, non ? Il a eu un accès de naïveté. Il a pensé que de bons copains comme nous pourraient peut-être l'améliorer. Est-ce que je sais, moi, ce qui s'est passé dans la tête de Simon ? s'écrie Camille exaspérée. Quand j'ai su qu'elle allait venir j'en étais malade. J'ai filé chez Chantal pour me changer les idées. J'en voulais à Simon plus que tu ne peux l'imaginer. Mais je pensais à moi, surtout, constate-t-elle tristement. C'était comme une insulte, tu vois... Et puis, j'ai réfléchi. Je me suis dit que Simon était meilleur que nous...

- C'est possible, dit Angélique sans conviction.

- Annette nous dérange. C'est ça que nous ne supportons pas.

- Mais elle pourrait ne pas nous déranger du tout si...

- Si elle était comme nous. Ecoute Angélique, poursuit Camille avec douceur, cette solidarité féminine hier soir vis à vis de toi... c'était plutôt sympathique dans le domaine du principe...

- Bof ! réplique Angélique inaccessible aux principes.

- Mais ce qui est tuant, achève Camille soudain agressive, c'est qu'elle n'existe qu'à coups de principes, de schémas, de concepts... tandis que nous...

Angélique n'écoute plus.

- Pour moi, dit-elle d'une voix ferme, c'est physique. Elle m'énerve, elle m'énerve, elle m'énerve. De toute façon elle est moche, continue-t-elle avec délectation. Pas de fesses, pas de nichons, des yeux de chouette, une mâchoire prognathe...

- La voilà bien arrangée !

Elles éclatent de rire. Elles sont toutes secouées de joie. Elles se sont débarrassées d'Annette. Elles l'ont déposée (c'est un geste moral) sur une quelconque étagère, comme un bibelot. Un bibelot de bazar, une sculpture nègre, un fétiche. Un objet qui ne ferait pas partie de leur univers.

XVI

Angélique prépare des confitures. Elle épluches des oranges, sépare la pulpe de l'écorce à gestes vifs. Assise à côté d'elle Annette essaye de l'imiter.

- Comme ça ?

- Non, pas comme ça... comme ça...

- Je suis tellement maladroite ! Je n'ai jamais su me servir de mes mains.

- C'est une question d'habitude.

- Je croyais qu'on ne faisait plus de confitures, de nos jours, soupire Annette. C'est si simple de les acheter.

- Ils y mettent de la gélatine, dit Angélique avec mépris.

- Ça ne revient pas plus cher.

- C'est moins bon.

La main d'Angélique heurte la main d'Annette.

- Oh ! pardon.

- Ce n'est rien, dit aussitôt Annette qui ajoute après un petit silence : vous avez des mains magnifiques.

- Vous trouvez ? demande Angélique en essayant d'avoir l'air naturel.

Les réflexions de Camille ont distillé du poison dans son esprit. Elle lève ses mains poissées de jus, deux mains longues et musclées aux doigts spatulés.

- Oh ! oui ! s'extasie Annette et elle lève ses mains, elle aussi, deux mains minuscules.

Voyez comme mes doigts sont pointus.

- Elles ne sont pas si mal, dit Angélique qui se remet à son épluchage. Ce sont des mains d'intellectuelle.

L'odeur sucrée des fruits a envahi la cuisine où règne un magnifique désordre. Angélique se lève et secoue son tablier.

- Pendant que les peaux cuisent nous allons prendre un petit café à côté, déclare-t-elle d'une voix joviale.

La salle n'a pas été aérée et il y a des miettes sur le tapis. Angélique se met en frais, elle ouvre la fenêtre, elle va chercher le balai. Annette s'applique, elle aussi. Elle sort les tasses, les petites cuillers. Il va falloir que je la supporte tout l'après-midi ? se dit Angélique en balayant le tapis avec vigueur. Léo a fichu le camp Dieu sait où et Camille donne une leçon de dessin. Moi, je suis coincée.

Maintenant elle apporte la cafetière.

- Vous avez pris une leçon de tissage avec Camille, hier après-midi ? demande-t-elle d'une voix douce (mais Angélique n'a pas l'âme douce, elle est pour l'instant en plein dédoublement de la personnalité).

- Non, répond Annette sensible à la douceur de cette voix. Je l'ai simplement regardée faire.

- Le fameux carré de tissage ?

- Oui.

Annette est assise sur le canapé transformable, elle hume son café. Angélique est blottie en face d'elle dans le fauteuil club au cuir usé. Soudain elle tire sur sa jupe (une jupe trop courte qui dévoile en ce moment un genou racé).

- C'est curieux, non, cette façon de faire de Camille ? dit Annette d'un air réprobateur. Elle tue le temps avec ses doigts...

- J'adore Camille, répond alors Angélique avec une certaine imprudence.

- Quel grand mot !

Annette boit son café à petites gorgées et ajoute :

- Simon aussi adore Camille

- Nous l'adorons tous ! dit précipitamment Angélique.

- Moi, je ne l'adore pas.

- Peut-être n'adorez-vous personne ?

- Je suis très capable d'adoration.

Il y a du danger de tous les côtés dans cette conversation idiote. Angélique est mal à l'aise. Impossible de s'attarder sur Simon et Camille. Impossible non plus de se réfugier dans les capacités d'adoration d'Annette. Et puis, à force de remuer en tous sens sur le fauteuil pour avoir l'air décontracté voilà qu'elle est maintenant à moitié déshabillée ! Son pull remonte, sa jupe glisse, on lui voit un bon morceau d'estomac. Où cela va-t-il nous mener ? s'inquiète-t-elle (jamais elle n'a eu autant conscience de tous ces éclairs de peau qui émanent de sa personne à chaque mouvement). Elle tire sur l'ourlet de sa jupe, dissimule ainsi un peu son genou mais zut et zut c'est son ventre qui fait surface ! Elle pose négligemment sa main sur ce doux renflement où elle sait que le fin tracé blanc des vergetures est visible. Grâce au ciel le creux du nombril se perd sous le gros grain de la ceinture ! Mais un vif coup d'œil sur Annette la rassure. Annette ne semble prêter aucune attention à la chair d'Angélique. Dieu soit loué ! Les femmes ne sont peut-être pas comme les hommes pour "ça" ! se dit-elle avec naïveté. Mais l'univers habituel d'Angélique a perdu toute stabilité. Le nord et le sud ne sont plus à leur place. Comment diable s'y retrouver ! Elle renifle d'un air résolu. Elle fait cela avec l'espoir de s'enlaidir. En même temps elle cherche dans sa tête de quoi se rassurer. Le sentiment ? Oui, c'est cela, le sentiment ! Les femmes se cantonnent dans le sentiment ! Elle se souvient de vagues histoires de pensionnat qui lui ont été racontées elle ne sait plus à propos de quoi. Des histoires un peu troubles (cucul et fleur bleue) dont le côté pervers lui avait alors complètement échappé. Elle se concentre de son mieux sur la puérité de ces récits aujourd'hui oubliés et vaille que vaille elle retrouve sa sérénité.

- Il faut bien un peu d'adoration pour vivre, décrète-t-elle d'un ton léger.

Annette soupire.

- Un peu c'est bien peu, dit-elle enfin.

Angélique acquiesce aussitôt d'un sourire. On ne va pas encore se disputer pour du vocabulaire et recommencer l'affaire de la putain, n'est-ce pas ?

- Camille est très originale je voue l'accorde, continue Annette qui semble avoir oublié l'adoration ou préférer n'en plus parler. Maintenant que je la vois vivre je comprends mieux son personnage. Mais il manque encore des pièces à mon puzzle.

Camille aurait-elle un trou à la place du nez ? Lui manquerait-il une portion de cheveux ? un pied ? une fesse ?

- Pourquoi n'a-t-elle pas épousé le père de Jean ? demande ensuite Annette. Quel genre d'homme était-ce, au juste ? Un Don Juan ?

- C'était un philosophe, réplique Angélique en haussant les épaules.

- Elle l'aimait ?

- Oui.

- J'ai cru comprendre qu'elle avait rompu avant la naissance de son fils. Il n'a jamais reconnu l'enfant ?

- Elle ne lui a même pas annoncé qu'il était né.

- En somme il ne l'aimait pas.

- Pas assez pour...

- Ouais ! dit Annette dont les yeux soudain s'exaltent d'un feu minéral. Un coup dur, en somme ! Camille est une crâneuse, c'est bien ce que je pensais ! Si elle avait consenti comme elle le dit à se vendre à son châtelain quand elle avait vingt ans...

- Mes peaux d'orange ! coupe Angélique impatientée et elle file dans la cuisine, Annette, bien entendu, sur ses talons.

Maintenant elle installe sur la table une vieille balance aux plateaux de cuivre et tout ce qui sera nécessaire pour le dosage du sucre. Elle fredonne un peu troublée par ce regard brillant qui ne la quitte pas.

- Cette balance me vient de ma mère, confie-t-elle à Annette pour meubler le silence.

- Vous vous entendiez bien avec votre mère ?

- Pas tellement. C'est quand elle a été morte que je l'ai vraiment aimée. Elle veillait sur nous avec tant de vigilance...

- Moi j'ai encore ma mère.

Cette confiance étonne Angélique. Elle n'avait jamais imaginé qu'Annette eût des parents, une vie bien à elle.

- Vous aimez votre mère ? demande-t-elle avec un intérêt poli. Annette ne répond pas. Elle s'est mise à touiller les fruits avec la grande cuiller de bois, elle fait cela avec une application maniaque bien que ce soit tout à fait inutile. Angélique oublie donc les parents d'Annette. Maintenant elle pèse les pulpes. Elle rajoute arbitrairement un demi kilo de sucre cristallisé et prépare le chaudron.

- Vous cuisinez en poète, dit alors Annette d'un air recueilli.

Angélique rit, vaguement flattée tout à coup. Je commence à m'habituer à elle, se dit-elle en réglant la flamme du gaz. Au fond, ce n'est pas désagréable de bavarder un peu tout en travaillant. "Il faut que ça mijote une petite heure, comme ça, vous voyez !" dit-elle affairée. Elle met de l'ordre en attendant que la préparation frémissse. Elle ramasse tout ce qui traîne et Annette l'imitte. Elles essuient la table avec des chiffons propres. Leurs mains se rencontrent et Angélique n'y fait même pas attention.

Elles reviennent dans la salle pour passer confortablement le temps de la cuisson. Angélique décide de mettre de la laine rouge en pelote. Annette propose immédiatement de l'aider. Elle s'assied sur le tapis au pied du fauteuil club et tient l'écheveau bien tendu entre ses mains dressées. Ainsi elle accompagnera sans interruption et avec une grande fidélité le geste vif et régulier d'Angélique. Son torse frêle oscille comme une vague. Angélique parle. Que dit-elle ? Sa voix a la fraîcheur d'un ruisseau, elle s'imprègne merveilleusement des objets du récit. Elle raconte tout ce qu'il a fallu faire pour construire la maison. Annette dodeline de la tête. Elle ne quitte pas des yeux les mains brunes où luit l'or de l'alliance, les mains qui font danser le fil de laine rouge, créant peu à peu comme un potier de rêve la grosse boule écarlate. Le lourd écheveau s'allège, les petites mains pointues se dénudent. Une intimité extraordinaire est en train de naître.

C'est un travail paisible, tout à fait charmant. Mais vlan ! la porte d'entrée claque et les voilà qui sursautent. La silhouette de Léo se découpe dans la pénombre du vestibule. Elles l'observent en silence. Il ôte son caban qu'il accroche au portemanteau. Il entre dans son bureau comme s'il était seul au monde. Il s'enferme d'un geste impatient.

Angélique reprend l'histoire de la maison (les plans, les emprunts et puis ensuite les mauvaises surprises, le mur de la cuisine qui prenait l'eau) mais sa voix a changé. Elle a perdu ces intonations moelleuses qui donnaient à chaque mot une saveur appétissante. Annette entend maintenant un récit plein d'application. L'esprit d'Angélique s'est envolé. Où est-il passé ? Il s'est enfui. Annette sait qu'il est là-bas dans ce bureau dont la porte a été

refermée avec violence. Que fait Léo ? se demande-t-il angoissé. A quoi ressemble son humeur ? Annette plisse les paupières et comme Angélique ne la regarde plus elle en profite pour la dévisager de façon impudente. Sur ce front pensif, dans la profonde commissure de ces lèvres bavardes règne le frémissement personnel d'Angélique, sa sensibilité la plus intime. Oh ! pouvoir traquer, saisir cette chose indéfinissable... se l'approprier... Annette a des crampes dans le dos, des crampes dans les avant-bras, mais elle ne se plaindra pas. Elle s'applique à pencher son corps à droite puis à gauche selon les exigences de la laine. Une sorte d'extase accompagne ce bercement dont elle est esclave. Elle est envoûtée par la monotonie du geste et par l'étrange communication qui s'établit entre elle et cette créature qu'elle admire éperdument. Elle a la certitude d'être seule à comprendre qui est Angélique. C'est une femme faite d'or pur, (les yeux d'Annette scintillent), une déesse, une œuvre d'art. Elle... Comment lui faire découvrir ses propres trésors ? Elle est tellement innocente ! Et puis c'est une prisonnière. Elle parle mais sa voix est une voix de captive. L'homme enfermé là-bas dans son bureau la tient enchaînée. Il la tient plus solidement que ne le fait Annette en ce moment, Annette reliée à Angélique par le lien ténu de la laine.

Annette perd l'équilibre.

- Ça suffit ! dit aussitôt Angélique. Je finirai ça ce soir. Je vais jeter un œil sur mes confitures. Reposez-vous. Vous l'avez mérité...

La belle pelote rouge est tombée, elle roule sur le carrelage et va se perdre sous un meuble. Angélique s'éloigne. Elle disparaît dans la cuisine.

XVII

- Soyez gentille, crie-t-elle un peu plus tard (Annette est toujours assise sur le tapis en train d'écouter rêveusement tinter les casseroles). Portez donc un peu de thé à Léo. Je mets la confiture en pots tant qu'elle est chaude...

Annette prend la tasse fumante et se dirige vers le bureau.

- Je peux entrer ? demande-t-elle en entrouvrant la porte.

Léo lève le nez et regarde Annette au-dessus des verres en demi-lune de ses lunettes de presbyte.

- Votre thé...

Elle se tient discrètement dans l'embrasure comme si elle avait peur de le déranger. C'est une femme inquiétante, pense machinalement Léo (il ôte ses lunettes et il lui sourit).

- Que faites-vous ? demande-t-elle en posant la tasse sur la table chargée de paperasses.

- Je corrige des copies.

- Ça doit être plutôt monotone.

- Oh ! oui, soupire Léo.

Il boit son thé sous le regard d'Annette. C'est un homme habitué à être servi par les femmes. Un homme qui garde toujours ses distances. Séducteur et solitaire comme Don Juan. Impossible de savoir si on l'aime ou si on le déteste. Il est tellement réservé. Quand il observe Annette c'est toujours avec la curiosité d'un entomologiste. Ensuite il détourne les yeux, et il est impossible de deviner ce qui se passe dans sa tête. Est-il timide ? Ou bien au contraire trop sûr de son charme ? Ils ont eu quelques conversations intéressantes les premiers jours. Annette pourrait l'entendre parler des heures sur la musique. Oui, mais voilà... Dès qu'ils sont seuls tous les deux dans une pièce Léo semble mal à l'aise. Il trouve

toujours un prétexte pour s'en aller.

- Je vous dérange dit Annette humblement. Je m'en vais.

Mais elle ne s'en va pas. Elle avance au contraire, le cœur battant. Il va se passer quelque chose, décide-t-elle. Il va enfin se passer quelque chose dans cette maison. Ne périclitent-ils pas tous d'ennui ? Ne sont-ils pas complètement fossilisés avec leurs mœurs d'avant-guerre et leur petit traintrain étriqué de gens de la province qui n'ont jamais mis le nez hors de chez eux ? Elle ne fait aucun bruit. Ses pieds sont chaussés de mules de velours rose. Sa jupe grise moule à la perfection son petit postérieur. Ses bas sont impeccablement tirés et ses cheveux lavés de frais moussent agréablement autour de son visage. Elle répand autour d'elle un parfum poivré, un parfum très cher. Elle s'approche de la bibliothèque. Elle se penche pour lire quelques titres sur les rayons du bas. On ne voit plus que ses fesses. Pour extirper le gros volume relié des dessins de Daumier elle a vraiment de charmantes contorsions de l'arrière-train.

- Il est fameux ce bouquin ! dit Léo qui ne la quitte pas des yeux.

Elle vire sur elle-même avec grâce et se tient maintenant toute droite en face de lui, le livre sur son cœur. Décidément elle a un corps exquis. Un corps qu'on ne pense pas à regarder tout de suite tant il est gracile, mais tout compte fait c'est une anatomie pleine d'intérêt. Sous le pull gris les seins sont libres. On devine les petites pointes dures. Léo rêve.

Elle pose le livre sur le bureau. La jupe grise du bon faiseur est toute proche bien qu'elle ne soit plus dans le champ visuel. Ils tournent les pages du livre une à une et à chaque nouvelle page Annette s'extasie. Elle a vu deux expositions Daumier, l'une à Paris, l'autre aux U.S.A. Léo sait-il le prix d'un original de Daumier ? Il y a sept ans elle a assisté à une vente aux enchères et... Le parfum poivré se mêle maintenant intimement à l'air que Léo respire et il a l'impression troublante que ce parfum le nourrit. Il se dit qu'il faudrait faire quelque chose, ouvrir la fenêtre, peut-être. Mais bien sûr c'est impossible. Annette est de plus en plus près de lui. De son ongle pointu elle suit en ce moment le contour du visage d'un vieux magistrat, un visage magnifiquement dessiné, rides et poils, tout y est. Elle parle. Léo n'écoute plus. Il s'écarte un peu. Le maudit parfum est toujours là mais il se charge insensiblement d'effluves subtiles. Léo imagine la peau (très blanche) sous la laine grise. Aucun savon n'effacera tout à fait la fine pointe acide des petites sueurs intimes de cette peau. Près de sa joue existe une aisselle. Une grotte frêle. Il aimerait la voir. Va-t-il y enfouir son visage ? Pourquoi ne le ferait-il pas ? D'autres images s'enchaînent, plus troublantes encore, plus suggestives qu'une aisselle épilée. Le ventre. Sa cicatrice mauve quotidiennement frictionnée au lait corporel. Sa belle forêt lustrée comme un jardin. Une curiosité naïve l'assaille, il ne sait plus où il en est. Il aimerait tripoter ce corps qu'il devine soigné, léché comme le corps d'une chatte. Mais il se contente de baisser les yeux pour cacher son trouble (les tourments habituels sont tous là, il ne peut rien contre ça).

Pour compliquer les choses Annette perd tout à coup l'équilibre. Elle tombe et s'agrippe à son épaule en le regardant de ses satanés yeux de folle. "C'est grotesque ! pense-t-il. Elle est à genoux devant moi !".

- Je suis malheureuse ! chuchote-t-elle plaintivement.

Il fallait que ça arrive. Depuis le premier jour Léo s'était dit qu'une chose de ce genre se produirait. Il avait fait très attention mais c'était tout de même arrivé.

- Personne ne m'aime ! gémit Annette. Vous me supportez tous pour faire plaisir à Simon...

- Cette idée ! réplique-t-il l'air bonhomme.

Il a enveloppé Annette de son bras pour la soutenir et il la serre contre sa poitrine. Sa main erre aimablement sur le petit buste ferme, sur la taille étroite. Il ne la caresse pas, il la

console (que personne ne s'y trompe).

- Embrassez-moi !

Elle se colle contre lui (Si elle continue, il ne répond pas de la suite).

- Pourquoi faudrait-il que je vous embrasse ? demande-t-il d'une voix mal assurée.

- Embrassez-moi ! répète-t-elle.

Il sourit. Il se penche. Il l'embrasse sur la joue, très chastement.

- Encore ! supplie-t-elle.

Le regard de Léo durcit, il prend le reflet mat de l'ardoise.

- Pourquoi encore ? (sa voix est sèche). Que voulez-vous de moi au juste ? Ils se dévisagent sans tendresse.

- Nous ne sommes plus des enfants, dit-il encore

- En êtes-vous bien sûr ?

Annette rit. La partie n'est pas gagnée, elle le sait. C'est une partie qu'il faut jouer serré. Laquelle de nos deux volontés sera la plus forte ? se demande-t-elle agitée d'un frisson de bonheur pur.

- Encore ! répète-t-elle avec obstination.

Il sourit. Il se penche. Il embrasse l'autre joue d'Annette. Quand il lève les yeux il voit la porte. Elle est ouverte. Angélique est là, sur le seuil avec son tablier à grosses fleurs violettes. Aussitôt il repousse Annette. Elle tombe. Elle se cogne avec violence contre l'angle de la table, elle pousse un cri de douleur. Elle se relève précipitamment.

Angélique a tourné les talons. Elle est partie, laissant derrière elle la porte grande ouverte.

Léo est maintenant debout face à Annette qui se frictionne le coude.

- Vous avez ce que vous vouliez ? demande-t-il. Vous êtes contente ? Annette ne répond pas.

- Je vous demande si vous êtes contente, répète Léo très pâle (il parle les mâchoires serrées, les mots qu'il prononce sont à peine audibles). Vous êtes contente ? hurle-t-il.

- Non, chuchote-t-elle.

- Foutez le camp !

Et comme elle ne bouge pas il saisit la frêle épaule entre ses doigts musclés, il fait pivoter Annette, il la pousse avec brutalité dans le vestibule. Il rabat la porte sur elle de toutes ses forces. Il respire de façon bruyante, désordonnée. Une fois seul, il ouvre la fenêtre. Chasser ce foutu parfum ! (c'est une obsession). Il se penche au dehors. Le brouillard de novembre va le rafraîchir, le réconforter. Mais l'humide douceur reste sans effet, il a toujours cette chaleur de la colère dans les veines. Il ôte son pull d'un geste théâtral. Il le jette derrière lui sur le parquet. Il dégrafe le col de sa chemise.

Il entend la porte s'ouvrir avec précaution. Il ne se retourne pas. Quelqu'un vient. Il ne veut pas savoir quelle femme est là dans son dos. C'est Angélique. Elle s'accoude à la fenêtre. Il lui jette un bref regard, juste le temps d'apercevoir son visage gris comme la pierre et son tablier à fleurs violettes dont la poche est décousue. Il reprend sa contemplation du brouillard. Angélique, semble-t-il, regarde elle aussi les petits massifs noyés de brume. Léo, ostensiblement, s'écarte d'elle. Mais elle pose sa main sur la sienne.

- Laisse-moi ! dit-il à voix basse.

Elle secoue la tête. Non, elle ne le laissera pas.

- Vas-tu me laisser ?

Elle tourne vers lui un regard noyé de larmes.

- Tu es incapable de comprendre ce qui s'est passé. (Il ne peut pas supporter ces yeux éteints, il ôte sa main d'une secousse brusque). Ne me regarde pas comme ça !

Angélique ferme les yeux mais ses larmes coulent toujours.

- Dis quelque chose ! supplie alors Léo. Engueule moi !

Elle baisse la tête.

- Si tu ne veux pas parler... (il se détourne avec un rire sec)... Eh bien alors, fous le camp, toi aussi !

Angélique se dirige lentement vers la porte. Avant de la refermer sur elle elle jette un cri plaintif :

- Léo...

Non. Il n'ira pas vers elle. Il ne le fera pas. Il s'est approché de la table et se met à classer ses copies n'importe comment, d'un air absorbé. Elle s'en va. La maison soudain est comme morte. C'est un tombeau humide. Une fosse de détresse. Jamais encore Léo et Angélique n'ont été séparés de cette façon là.

Il sait qu'elle va et vient de l'autre côté de la cloison mais il a beau tendre l'oreille il ne l'entend pas. Elle étouffe ses pas comme quand on veille un mort. Une heure entière s'écoule de la sorte. Il essaye de lire ses copies mais les lettres enfantines dansent devant ses yeux, il est incapable même de souligner les fautes d'orthographe. Elle est dans sa cuisine, assise sur une chaise, ses mains inoccupées reposent au creux du tablier à fleurs. Devant elle les pots de confiture d'orange sont alignés sur la table avec leur reflet d'or.

Soudain la porte d'entrée s'ouvre à la volée et la maison ressuscite. "Maman ?" crie Daniel. Son jeune souffle se mêle au bruit métallique du vélo qu'il traîne avec lui pour le jeter au pied de l'escalier. Léo entend alors la voix d'Angélique. Les murs ne sont pas assez épais pour effacer la contrainte, le changement de timbre de cette voix. Mais enfin elle répond à Daniel comme si de rien n'était. Maintenant elle fait chauffer le lait du petit. Bon ! elle trébuche sur le chat... elle engueule le chat... "Papa ?" crie encore Daniel. Il entre dans le bureau une grosse tartine de miel à la main (on voit l'empreinte des dents sur la mie entamée).

- Papa, tu viens ? C'est l'heure du match, voyons !

- J'arrive, dit Léo.

Et les voilà tous les deux assis sur le canapé transformable en train de regarder le match à la télé. La salle est éclairée par le seul écran gris bleu où danse le ballon. "Oh ! Ah !" fait Daniel à tout bout de champ et se voit aigüe couvrir en partie l'émotion sourde jaillie de la foule (on la voit de temps en temps sur l'écran comme une impressionnante fourmilière). Léo fume cigarette sur cigarette sans quitter des yeux les petites silhouettes musclées blanc et noir qui ne cessent de courir, accompagnées en sourdine par le bercement monotone de la voix du speaker. La France marque un but ce qui arrache soudain à Léo un cri de plaisir. Il a presque oublié la scène idiote de tout à l'heure. C'est un souvenir irréel, sans racines, dont l'absurdité le console lorsque son esprit y revient. Angélique va et vient dans la salle à demi obscure. De temps en temps elle regarde à la dérobée le profil de Léo éclairé par la lumière crue de la télé. Pourquoi n'ont-ils pu se parler ? Pourquoi ? tout est arrivé à cause de cette garce !

Au fait, où est-elle passée, celle-là ?

Elle peut crever.

XVIII

Non, Angélique n'en veut pas à Léo. (Elle est à la cuisine maintenant, elle épluche pensivement les légumes pour la soupe). Seulement voilà, ça a été plus fort qu'elle. Elle ouvrirait cette porte en toute innocence et elle a vu cette chose épouvantable. Cette chose terrible, imaginée tant de fois, ressassée la nuit, toujours refoulée dans son cœur comme un poison secret : Léo tenant une femme contre lui. Léo embrassant une femme, tripotant une femme (Sa main crispée sur le pull gris d'Annette, juste au-dessous du sein). Même si Léo a fait ça en rigolant cette image est là et Angélique ne peut pas l'oublier. Mais elle n'en fera pas un drame ! Ce serait stupide... mesquin.. (elle sent les larmes monter à ses yeux, une grande détresse envahit son esprit).

Le cancer. Les accidents. Voilà ce qui est affreux. (Il est presque huit heures et Bruno n'est pas rentré).

Et puis qu'est-ce qu'ils vont faire pour Annette, maintenant ? Elle doit être dans sa chambre, elle se terre peut-être dans l'obscurité, épouvantée par la colère de Léo. C'est drôle. Ils l'ont complètement oubliée !

Angélique hoche la tête. Elle comprend exactement pourquoi Annette a fait l'imbécile. Elle est en train de devenir terriblement intelligente. Bon, au point où j'en suis tant pis... je vais voir.

Elle monte l'escalier lentement. Elle a des vertiges. Ce n'est rien. Son cœur bat avec une lenteur inquiétante mais elle ira jusqu'au bout. Là voilà enfin au centre du petit palier parqueté dont les portes sont toutes fermées avec soin. Angélique tend l'oreille. Le ronron de la télé semble sourdre des entrailles de la maison. Daniel glapit. Ils ont marqué un autre but, se dit-elle machinalement. Mais ici le silence est parfait. Elle avance jusqu'au fond du couloir et s'arrête devant la chambre de Brigitte, c'est là que dort Annette. Que va-t-elle lui dire ? Elle attend un peu derrière la porte.

Ses yeux errent, ils contemplant les grands nénuphars bleus du papier peint (un papier défraîchi qu'il faudra changer un de ces jours ; elle n'a jamais aimé ces énormes fleurs qui lui donnent la sensation d'étouffer). Bon, je frappe. Que va-t-il se passer ? Annette va-t-elle se jeter dans ses bras en pleurant ? Souhaite-t-elle maintenant que Léo les découvre toutes deux enlacées ? Est-ce que cela fait aussi partie du jeu ? Angélique presse ses mains l'une contre l'autre, l'oreille collée à la porte. Va t'en ! se dit-elle. Laisse la ! Tu n'es pas dans le coup ! Tu es hors circuit... Oui mais si Annette se fait du mal à elle-même ? Si Annette est folle ? Angélique doit alors ouvrir cette porte. Elle frappe une deuxième fois un peu plus fort.

- Annette ! appelle-t-elle.

Silence.

- C'est moi, Angélique. Ouvrez...

La porte reste close. Angélique décide de l'ouvrir. Elle pensait trouver une résistance mais le verrou n'est pas mis. Dans la chambre c'est la nuit. Seul le rectangle pâle de la fenêtre livre une lueur incertaine.

- Annette ! dit encore Angélique.

Elle allume la lumière. La chambre est vide. Annette est sortie mais elle a laissé son sac. Son manteau n'est plus accroché à la patère. Sur la descente de lit les mules de velours

rose, pointes rapprochées, gisent comme si Annette eût marché les pieds on dedans.

- Elle est partie, dit Angélique à haute voix comme si quelqu'un pouvait partager son étonnement. Elle est partie... Tant mieux ! tant mieux !

Elle se sent soulagée, presque joyeuse. Elle retourne à la cuisine et reprend ses petites occupations. Un coup d'œil à la pendule électrique la ramène à d'autres inquiétudes. Mais que fait donc Bruno ? Elle va dans la salle et s'assied sur le canapé transformable à côté de Léo.

- Tu l'as vue ? demande-t-il.

- Non. Elle est sortie.

Léo pose sa main sur la main d'Angélique. Ils restent comme ça jusqu'à la fin du match. La France a gagné. Trois à zéro ! Daniel s'agite comme un ver coupé, il mange des biscuits Lu, fait ses commentaires la bouche pleine. Sa mère le gronde à cause des miettes. Ils sont parfaitement bien. Daniel a fini par se faufiler entre père et mère, retrouvant les plaisirs de la petite enfance. La pétarade familière de la mobylette à l'extérieur de la maison parachève leur bien-être.

- C'est pas trop tôt ! soupire Angélique.

Mais Bruno entre bruyamment dans le vestibule et semble d'une humeur mas-sacrante. Il rouspète. Qui a fermé le garage, bordel de bordel ?

- La clé est au clou ? lui lance-t-on paresseusement.

Ouais, elle n'y est pas ! Si vous croyez que je vais laisser la mob dehors, grogne Bruno. On en a volé deux dans le quartier, cette semaine ! Au pied de l'escalier, oui, je m'en vais la foutre et tant pis pour les flaques d'huile ! Nom de Dieu ! Où est-elle cette putain de clé ? Et puis qu'est-ce qu'ils fichent chez les voisins ? Vous entendez ? Ils ont mis leur diesel en route ou quoi ? Maintenant Bruno donne des coups de pieds partout, il fait tomber le porte-parapluies. Merde, merde, merde.

- Bon, je vais la trouver, moi, cette clé, dit Angélique avec résignation et la voilà partie.

C'est tout ce que voulait Bruno. Il rafle le paquet de biscuit Lu et demande d'une voix charmante qui a gagné le match.

- Léo ! Léo ! crie soudain Angélique.

Ils se précipitent tous dans le jardin. Elle est là, l'oreille collée à la porte du garage.

- J'entends le moteur ! dit-elle haletante. Je te jure que c'est le bruit du moteur de la voiture que j'entends !

- Mince alors ! c'est ta bagnole papa ! Moi qui croyais que c'était chez les voisins ! s'exclame Bruno dont l'humeur serait plutôt maintenant à la rigolade. Mais Léo l'écarte et donne de grands coups d'épaule dans la porte.

- Aide-moi ! jette-t-il à Bruno mais Bruno ne comprend rien et reste là les bras ballants. C'est fermé de l'intérieur. Elle est là-dedans. Vite ! vite !

- Mais qui "elle" ? demande stupidement Bruno.

Léo prend son élan et se jette contre la porte. Le battant de droite cède un petit peu et Léo arrive à dégager la clenche. Aussitôt une odeur désagréable les surprend et les fait tousser. Bruno s'y met enfin, il tire sur le montant de toutes ses forces.

- C'est coincé ! gémit-il.

- Elle a mis des sacs pour boucher l'aération, dit Léo arc-bouté contre le panneau.

- Mais qui ? demande encore Bruno.

Léo transpire abondamment. Il a trouvé la bêche. Il glisse le manche dans l'ouverture et dégage les sacs un à un. Depuis combien de temps Annette est-elle là dedans ? se demande-t-il les lèvres serrées. Elle voulait mourir, la salope. Elle est morte. Elle a fait ça.

La double porte craque et s'ouvre enfin. A l'intérieur du garage la voiture ronronne

doucement. Elle vibre à peine, le moteur tourne bien rond, comme pour une croisière. Annette a pris la place du chauffeur. La tête un peu penchée, la bouche ouverte, elle semble endormie. Mais pour ce voyage macabre elle ne tient pas le volant, ses bras pendent le long de son corps.

- Ah ! c'est Annette ! s'écrie Bruno et puis il se met à tousser.

- Ouvre la fenêtre et fiche le camp ! ordonne Léo.

Il plonge à l'intérieur de la voiture, coupe le contact et saisit Annette à bras le corps. Il la traîne à toute vitesse dans le jardin comme un pantin désarticulé. On entend les fines chaussures racler contre le ciment, en franchissant le seuil un des deux pieds accroche une aspérité. Annette perd un escarpin. Bruno se précipite, il le ramasse et se tourne vers Daniel planté là, immobile, fasciné.

- Tiens ! dit-il à son frère et il lui confie la chaussure d'un geste théâtral.

Daniel saisit gravement, la chaussure.

- Et maintenant qu'est-ce qu'on fait, papa ? demande ensuite Bruno.

- On regarde si elle vit encore.

Annette est étendue sur le gravier.

XIX

Comme un animal discipliné le train de Paris entre en gare. Il ne s'arrête que trois minutes, c'est vraiment peu. Quelques silhouettes frileuses descendent sur le quai. Elles ont un aspect irréel et semblent faire encore partie du monde du sommeil. Léo et Angélique, serrés l'un contre l'autre, cherchent Simon des yeux, mais l'obscurité du petit matin, ses brumes cotonneuses tiennent leurs sens engourdis. Ils ne voient que des voyageurs identiques avançant lentement comme des personnages de rêve.

- C'est toi qui va parler, hein ? dit Angélique à mi-voix.

Léo ne répond pas. Simon sera-t-il là ? Prévenu par télex dès son atterrissage à Roissy, il a téléphoné hier soir qu'il arrivait par le premier train de la nuit. Mais c'est Bruno qui a pris le message et avec Bruno on a souvent des surprises. Bon, le voilà. C'est lui. Il porte un pardessus neuf, un vêtement plus chic que ceux qu'il achète en général. Ce pardessus, soigneusement boutonné, lui donne une allure empruntée.

Il les a vus. Il ralentit. Il lève la main, une main nue, paume offerte. C'est le signe de ralliement. Léo aussitôt fait le même geste avec une onde de douceur dans le cœur. Ils se retrouvent enfin, s'embrassent (Léo comme d'habitude doit se pencher car Simon n'est pas grand). Bien entendu Simon a le sourire. Pourtant son visage carré aux yeux profondément enfoncés est durci par les fatigues du voyage. Ce sourire auquel ils sont habitués depuis toujours est en ce moment bien difficile à accepter. Angélique aimerait mieux une tête de circonstance.

- Comment va Annette ? demande Simon.

- Elle est un peu sonnée mais ça va, dit précipitamment Léo.

Simon s'engage sur le passage aménagé pour traverser la voie (ici il n'y a pas de passages souterrains). Il prend de l'avance, marchant d'un pas vif, respirant l'air du pays avec une satisfaction attendrie. Le voilà au contrôle (Léo et Angélique ont ralenti leur allure, Léo, l'esprit torturé, ne sait pas du tout comment il va s'y prendre pour entamer la série des

explications).

Simon serre la main de l'employé de la S.N.C.F. sous le regard tourmenté de ses amis. Il demande des nouvelles de toute une famille, il cite plusieurs prénoms. Sa voix agréablement timbrée peuple la mélancolie ensommeillée de la petite gare.

- Ce cher Torqueyrolle ! s'écrie-t-il vraiment ému lorsqu'ils se retrouvent près de la voiture. Il ne vieillit pas !

Angélique est exaspérée. Simon est à gifler. A-t-il seulement compris combien Léo et elle-même étaient coupables ? Ils s'entassent dans l'automobile, Angélique insiste pour s'asseoir sur la banquette arrière.

- Que s'est-il passé au juste ? demande enfin Simon quand ils démarrent.

- Elle a voulu se tuer, répond Léo. Ça lui arrive souvent, ce genre de chose ?

- Non, c'est la première fois.

Il regarde pensivement le paysage, il le devine plutôt à travers la brume. La ville s'éloigne. Ils ont quinze kilomètres à faire avant d'être chez eux (une petite cité à l'écart du trafic ferroviaire). Au premier tournant de la route Simon salue le pin parasol solitaire qui est pour lui l'emblème des retours.

- Comment s'y est-elle prise ? demande-t-il avec effort.

- Autant te le dire tout de suite, avec ma voiture.

- Mais elle ne sait pas conduire !

- Elle sait mettre le contact.

Léo explique brièvement. Et il ajoute avec un rire sec :

- Elle n'a rien bousillé, ni elle-même, ni la voiture...

Il aimerait vider l'abcès tout de suite, expliquer ce qui avait précédé. Mais Simon ne semble ressentir aucune curiosité pour ces choses. Il hoche la tête quand il entend que Camille héberge Annette depuis sa sortie de l'hôpital.

- L'avez vous revue depuis cet accident ? demande-t-il alors

Angélique tripote nerveusement son mouchoir. Simon pose toujours les questions essentielles ! découvre-t-elle soudain avec stupéfaction.

- Angélique l'a vue tous les jours, répond Léo. Mais moi... eh bien je n'ai pas encore eu le temps de...

- Si tu étais un vrai copain, coupe Simon d'une voix lasse, tu m'accompagnerais tout à l'heure chez le Vieux. Tu le croiras ou tu ne le croiras pas mais je n'ai encore jamais franchi le seuil de cette auguste maison.

Léo rit. Il se sent mieux.

XX

Angélique les a exhortés à ne plus faire attendre Camille. Maintenant, comme deux gamins venus en fraude, ils entrent dans le vestibule de la maison Gaud. Ils avancent l'un derrière l'autre, nuque ployée, épaules courbées, avec l'espoir d'échapper au maître de céans. Le suicide raté d'Annette semble tellement incongru dans cette vénérable demeure !

Gaston Gaud n'est pas là, ouf !

Camille (invisible dans la pénombre du palier) leur crie de monter à l'étage. Ils s'élancent dans l'escalier. La voix joyeuse et impatiente les protège. Ils avancent donc entre ces murs décorés de lourds tableaux aux cadres ternis. Elle les observe. Elle voit leurs têtes

s'élever lentement (leurs vêtements se confondent aux lambris foncés). C'est une étrange vision aérienne, un peu déformée. Elle la ressent comme une apothéose tant elle est énervée. Le souffle des deux hommes, les craquements des marches accompagnent la lente ascension. Il y a le crâne nu et poli auréolé de mèches claires Il se détache en figure de proue laissant à la supputation ardente des sens le soin de déceler la toison poivre et sel, le haut front carré, l'orbite profonde des yeux de Simon.

- Vous en avez mis du temps ! rouspète-t-elle.

Dès qu'ils sont là, Léo s'efface. Il contemple ostensiblement la cage d'escalier et la vieille lanterne de verre multicolore au bout de la longue chaîne. Camille et Simon s'enlacent. Simon pose sa joue contre la joue de Camille (c'est un geste d'enfant triste). Leurs lèvres s'effleurent d'un rapide baiser.

- Annette va magnifiquement bien, dit Camille d'une voix forte.

- Et toi ? chuchote Simon.

Elle fait signe que oui, ça va et sa main désigne la porte entrouverte (Annette les entend, sans doute). Ils sont là, devant elle. Ils attendent qu'elle leur dise faites ceci, faites cela. Elle est inquiète. Ont-ils parlé tous les deux ? Léo a-t-il expliqué à Simon cette histoire idiote qui les maintient aujourd'hui encore dans l'effroi ? La mort a été si proche...

- Venez donc ! continue-t-elle de cette même voix joyeuse, artificielle. Venez admirer ma malade. N'ayez pas peur, elle ne vous mangera pas.

- Je ne reste pas, dit aussitôt Léo. J'ai seulement accompagné Simon et...

- Tu vas tout de même dire bonjour à Annette.

Il entre dans la chambre à contrecœur. Annette est là, douillettement installée dans un lit rococo, la tête soutenue par deux oreillers. Elle porte une liseuse rose. Sur la table de nuit un transistor ronronne en sourdine. Un livre ouvert a glissé sur le couvre-pied. Léo s'incline avec raideur, un petit rictus figé sur ses lèvres fait office de sourire.

- Comment va votre pied ? demande-t-il enfin d'une voix troublée.

- Très bien, répond Annette. On n'a pas eu besoin de me recoudre.

- Eh bien j'en suis très content, dit Léo et il pousse un étrange soupir.

Simon s'est approché du lit. Il se penche. Annette se laisse passivement embrasser.

- Que dit le médecin ?

Annette fait la moue.

- Tout est parfait, s'écrie Camille. On la remonte énergiquement et c'est tout.

Le silence tombe sur cette affirmation optimiste.

- Eh bien, dit Léo en tripotant son col, eh bien... je file. A ce soir, Simon. N'oublie pas que tu dors à la maison.

Il fait un petit signe de la main et pfft ! le voilà parti. Camille le rattrape dans l'escalier.

- Attends moi !

- Tu les laisses à leur intimité ? demande Léo qui a regagné la porte d'entrée à une vitesse foudroyante.

- Ne sois pas méchant

Léo tripote le loquet de la porte.

- Il ne s'en sortira jamais, ajoute Camille tristement. Il ne peut pas se séparer d'elle. Il le sait très bien.

- Tout de même ! ricane Léo (il redresse les épaules, il prend l'attitude d'un mari avisé). Il y a des moyens de. Moi, cette femme je... je la rosserais ! Je serais capable de la battre.

- Ça te va bien, je te jure, de parler de rosser une bonne femme. Tu t'es regardé ?

Léo baisse les yeux.

- Pourtant, continue-t-il en fronçant les sourcils, pourtant tu sais...

- Je sais quoi ?

- L'autre soir quand je l'ai tirée du garage comme un sac de patates j'agissais à la façon d'un somnambule. Je faisais tout ce qu'il fallait pour la sauver mais... enfin bref, je me demandais si j'avais le droit de la tirer de là. Elle voulait mourir, non ?

- Je n'en suis pas sûre.

- Ah ! bon ? dit Léo étonné (décidément il ne comprendra jamais cette femme).

- Je ne crois pas qu'elle ait réellement souhaité mourir. A mon avis elle a cherché une issue tragique, théâtrale. Elle se vengeait de vous deux... Nous ne saurons jamais ce qui s'est passé dans sa tête. Mais elle trouve naturel d'être l'objet de tous nos soins et sa résurrection est totale ! Elle fait honneur aux plaisirs les plus élémentaires, manger, dormir... Quant au reste, elle se tait. Je la dorlote. Je crois qu'elle aime ça.

- Tu es trop bonne

- Je la voudrais morte, dit Camille à voix basse.

Quand Léo est parti Camille ferme la porte. Elle traverse le vestibule d'un pas hésitant. Au pied de l'escalier elle fait une pause. Elle appuie rêveusement sa joue à la grosse boule de cuivre de la rampe et reste ainsi quelques secondes avec cette fraîcheur apaisante contre le visage. Oh ! la vie ! la vie... quelle chiennerie ! aimerait-elle crier. Mais à quoi bon insulter la vie ?

Dans la chambre d'Annette il y a quelque chose de changé. L'air qu'on y respire s'est chargé de sourde hostilité. Simon offre son dos. Il a soulevé le voilage de la fenêtre et contemple la rue. Annette s'est un peu redressée sur ses oreillers, ses yeux ont retrouvé le scintillement que Camille a appris à connaître.

- Ça va, Annette ?

Annette ne répond pas.

- Et toi, Simon ? tu ne t'assieds pas ?

Il s'assied.

- Nous allons partir dès que possible, déclare-t-il. Ton oncle...

- Ne te tracasse pas pour mon oncle, coupe précipitamment Camille.

Elle s'installe au pied du lit, la mort dans l'âme, l'air insouciant. Elle invente un Gaston Gaud tout neuf, philanthrope, asservi aux caprices de sa nièce. Il ne peut plus se passer de moi affirme-t-elle avec désinvolture. Annette ne daigne pas sourire. Simon écoute, les yeux baissés.

- Et ses amours ? demande-t-il enfin.

On en vient toujours là quand Camille parle du Vieux. Mademoiselle Dupeyrat a pris sa retraite ! annonce-t-elle aussitôt avec emphase, toute joyeuse que Simon accepte le jeu. Elle est devenue grognon, tatillonne, continue-t-elle avec une grimace pessimiste. Elle trompe son vieil amant avec ses cinq chats. Eh ! oui... Il en est très affecté, semble-t-il...

- Votre oncle a une maîtresse ? demande alors Annette.

- Depuis quarante ans, ma chère.

Camille se lance. D'abord il faut décrire mademoiselle Dupeyrat. (Ne va-t-elle rien oublier ? est-elle suffisamment en état de grâce ?). Imaginez une personne forte, corsetée, la croupe oblongue comme un ballon de rugby. Une brune authentique, avec bien entendu des appétits de brune. L'haleine est un peu courte et sur sa lèvre supérieure fleurit un duvet prometteur. Elle fait de louables efforts pour avoir une apparence respectable, mais ne vous y fiez pas. Malgré une démarche distinguée et un "parler pointu" il émane d'elle un subtil parfum de péché.

La chambre a retrouvé sa tiédeur et sa quiétude. Elle est investie du parquet au plafond par mademoiselle Dupeyrat. La magie du verbe s'exalte. C'est mieux qu'au cinéma.

Annette a remonté ses genoux sous le couvre-pied, elle dévore Camille des yeux. On la sent prête à supplier “Encore !” à chaque pause de la conteuse. Camille a peur de ne pas réussir son numéro jusqu’au bout, cette fois-ci. Elle a tant de fois déjà exercé ses talents sur mademoiselle Dupeyrat, faisant trépigner de joie son auditoire, le miracle lui apparaît incertain. Elle jette un coup d’œil à Simon et reçoit en plein cœur l’éclat d’or brun de ses yeux. Je fais cela pour toi, Simon ! se répète-t-elle en accumulant les détails habituels. Mais est-ce que je vais pouvoir tenir le ton jusqu’à la fin ? Les yeux de Simon lui disent que oui. Gaston Gaud est un sacré polisson, susurre-t-elle et sa voix se feutre de paillardise. Ou plutôt “était” un sacré polisson, car depuis un an Camille ne l’a pas vu découcher une seule nuit ! Il avait des ruses inouïes. Tout était bon pour faire croire qu’il avait dormi dans son lit quand il était justement dans celui de mademoiselle Dupeyrat ! A la meilleure époque les fredaines avaient lieu une fois par quinzaine... Il demandait, comme ça, au petit déjeuner, si Jean ou bien Camille avaient entendu ce contrevent qui avait battu au grenier toute la nuit. Or il venait tout juste d’ouvrir la porte d’entrée avec une prudence d’indien, il avait monté l’escalier en chaussettes pour chiffonner son lit... Camille regarde la main de Simon. C’est une main étroite et brune, une main très douce. La voilà tout en contemplant cette main qui rit et qui s’exclame (avec l’intonation juste) : “mais oui, mon oncle ! quel boucan !” Camille abandonne la main de Simon, jette un regard complice à Annette et explique d’une voix confidentielle qu’elle avait accroché justement ce contrevent la veille au soir mais que Gaston Gaud ne pouvait pas le savoir. “Ne t’es-tu pas levée ?” disait-il enhardi, mais avec la prudence d’un funambule. “Il me semble t’avoir entendue aller à la cuisine” (le timbre de Camille s’est subtilement modifié, il chevrote un peu avec de discrètes retenues d’accent méridional). “Oui, je suis descendue boire un verre d’eau à trois heures” “ Ah ! c’est donc ça !” disait alors le Vieux d’un air innocent. Quelquefois, poursuit Camille, il me prenait des envies de sorcière. J’inventais un ivrogne pour le plaisir. Une girouette. Un chien. “Vers quatre heures ?” demandait le Vieux. “Oui, il m’a bien semblé, en effet...”

Simon a posé ses deux mains sur les accoudoirs de son fauteuil. Il semble figé dans une sorte d’attente. Qu’attend-il ? Il est possible qu’il attende tout simplement que passe le temps. Le temps qui le sépare de Camille. Un temps irréel, sans importance mais aussi des heures lourdes qui ont pour visage Annette.

- Mais votre oncle va à la messe ! dit celle-ci assise bien droite dans le lit, les genoux relevés sous le couvre-pied fané. Hier je vous ai vue broser son beau complet dès le premier carillon ! Vous m’avez même expliqué qu’il avait toujours peur d’être en retard à l’église. Comment peut-il accorder une vie aussi dissolue avec la pratique religieuse ? demande-t-elle en jetant sur son mari un coup d’œil hypocrite.

- Gaston Gaud n’accorde rien à rien, décrète Camille. Il est Gaston Gaud et cela doit suffire à Dieu. L’église est une affaire de rang social. Une affaire de position politique. Tais-toi, Simon... Tenez ! autrefois, du temps où l’on faisait encore des processions, c’est lui qui portait le dais du saint sacrement. Oui, ma chère. Il marchait tête nue sous le soleil, il avançait à petits pas aux côtés de l’ostensoir doré. C’était sa place. Elle lui revenait de droit. A côté de lui on pouvait voir son meilleur ami, maître Buscat, le notaire. Un voleur...

- Un voleur ?

- Oui, un voleur.

Maintenant je vais parler des processions, se dit Camille et elle a son geste habituel pour chasser une mèche de cheveux de son front. Pourquoi pas ? C’est mon deuxième morceau de bravoure et je le sais sur le bout du doigt. Maître Buscat, l’escroc, portant le dais frangé d’or dans la chaleur et la poussière aux côtés de Gaston Gaud, gentleman farmer et fornicateur.

- Camille ! murmure Simon sur le ton du reproche.

Elle lui jette un coup d'œil saturé de désespoir mais hoche la tête l'air têtue et répète “un escroc, un fornicateur” en appuyant sur les mots. Et ces étiquettes étaient peut-être interchangeables !

- Mais vous Camille, vous suiviez aussi ces processions ? demande Annette.

- Cela m'est arrivé.

Camille oublie Simon. Elle raconte le fade écoeurement des pétales de roses jonchant le sol, la marche interminable le long des rues fastueusement décorées de draps brodés. Chaque façade était tendue d'un drap immaculé sur lequel on accrochait des bouquets de fleurs. La poussière, la sueur, le piétinement des petites filles... Où sommes-nous se demandaient-elles avec un peu d'angoisse car les maisons étaient méconnaissables. On marchait lentement, trop lentement et soudain c'était la dislocation, les grandes enjambées pour reformer le troupeau. Parfois un coin de drap discrètement relevé dégagait un bout de fenêtre où se profilait un visage. Quelque aïeule impotente dont le regard investigateur comptait les fidèles. Derrière la vitre rutilante, récurée pour la circonstance, un sourire édenti vous encourageait. On se sentait parmi les élus mais quelle fatigue ! Cela n'en finissait pas, toujours cette odeur de fleurs entêtante, toujours ces maisons déguisées, ce sol méconnaissable sous les confettis roses et blancs... Oh ! cette monotonie ! Heureusement ici ou là une maison déshabillée surprenait le regard. Portes et volets clos, toute grise, elle était plantée sur le trottoir comme une injure.

- Qui habitait ces affreuses maisons ? demande Annette pâmée.

Les protestants, répond aussitôt Camille d'un ton péremptoire. On s'est beaucoup entre-tué chez nous au nom de la religion. Mais aussi quelques athées, bien sûr. Et bien entendu les défunts. Mais les plus rares, les plus charmants de tous étaient encore les indifférents ! Ils nous proposaient des maisons sans appareil, miraculeusement dénuées de mystère. Elles étaient ouvertes comme pour un jour ordinaire, des voix d'enfants occupés à jouer au fond d'une cour parvenaient jusqu'à nous. C'était agréable, délicieusement incongru mais il y avait très peu de maisons de ce genre, du temps des processions de la Fête-Dieu.

- La mienne, dit Simon à mi-voix

Camille ferme les yeux. Elle revoit la petite maison à l'angle de la rue Carnot, posée sur le trottoir aux pavés inégaux, avec la lourde pierre grise de la borne fontaine. Une maison modeste avec ses carreaux luisants, ses rideaux de filet éblouissants de propreté. Cette maison a disparu du paysage de la ville depuis tant d'années maintenant. Elle avait une porte arrondie, cloutée (tout cela a été remplacé par la vitrine d'un pressing ultramoderne).

- Vous chantiez ? demande Annette qui n'a jamais entendu parler de cette maison.

- Bien entendu ! Des trucs inouïs ! Des hymnes pleins d'ardeur vengeresse ! Et nous savions toutes les paroles par cœur, il le fallait. Il suffisait d'un mot pour enchaîner la suite. Quand un cantique était fini... l'abbé... j'ai oublié son nom, aide-moi, Simon... La farge ?... L'abbé Laforge, c'est ça... reprenait les couplets les plus évocateurs. Je le revois ! Il arpentait la procession en son milieu et faisait trois fois plus de chemin que nous. Mon Dieu qu'il avait chaud ! La barrette sur la nuque, le front en sueur... et ce regard de flic qu'il jetait sur le groupe des petites filles !... Loin, très loin en arrière, Gaston Gaud chantait aussi. Il chantait un peu faux mais quelle ardeur pour hurler au Seigneur : “parle ! commande ! règne !”. Il y mettait toute sa conviction, espérant régner un peu lui-même sur ce troupeau bêlant, par le truchement de Dieu...

- Camille ! dit encore Simon (mais il rit).

- Et Chantal ? s'écrie Camille lyrique. Chantal qui ouvrait et fermait spasmodiquement la bouche sans qu'il en sorte le moindre son ! Je tirais sur la bretelle de sa

jupe et lui disais “vas-y ! personne n’entendra tes couacs !”. Mais elle me foudroyait du regard et je me sentais aussitôt pécheresse. C’était elle la plus méritante. Elle portait la bannière de la Croisade Eucharistique...

Camille se tait. Elle rêve. Elle revoit Chantal, menue, maigrichonne, les cheveux tirés en arrière sous l’auréole du béret.

- Mais pourquoi suiviez-vous ces processions ? demande Annette. Cela vous plaisait ? on vous y obligeait ?

- On ne se posait pas toutes ces questions.

- Racontez encore !

- Tu vois, Simon, je suis devenue son livre de chevet, dit Camille avec un peu d’ironie.

- Annette ! tu fatigues Camille...

- Elle raconte si bien ! J’ai passé mon enfance dans le quinzième arrondissement sans jamais sortir de la boutique de mes parents. Ce folklore est fascinant ! Toi, tu ne racontes rien. A t’entendre, tu aurais passé ton enfance à la pêche à la ligne. C’est d’un monotone...

Ce sont les premières paroles qu’Annette adresse à son mari. Elles révèlent toute une vie (la leur, découvre alors Camille bouleversée de jalousie). Il n’est pas difficile d’imaginer de longs dimanches bourrés d’ennui. Mais cet ennui existe, il les unit. Comment continuer à parler avec insouciance quand une telle muraille se dresse en face de soi ?

La journée cependant se déroule vaille que vaille. Ils restent assis au chevet d’Annette. Ils parlent. Ils ne parlent pas. Ils tuent le temps de leur mieux.

Mais le jour baisse enfin. Les deux fenêtres de la chambre se ternissent lentement. Une rumeur sourde monte de la rue. Camille est épuisée. Elle a la bouche sèche d’avoir tant parlé. Sa tête est vide. Et puis... quand Simon a aidé Annette à se lever pour aller aux toilettes, elle a vu les mains de Simon sur elle, familières, habituées à ce corps menu. Ça aussi c’était difficile à accepter. Elle a eu envie de mourir, soudain. Alors, elle s’est mise à ranger la chambre, à vider les cendriers. Ensuite, elle a allumé le plafonnier.

- Et ma petite lampe ? a gémi Annette.

Camille a allumé aussi la lampe de chevet.

Elle n’a plus qu’une idée en tête, quitter cette chambre. Simon donne lui aussi des signes de lassitude. Il va, il vient dans la pièce, tripote les bibelots, feuillette les livres avec une nervosité inhabituelle.

- Eh bien c’est l’heure ! dit enfin Camille. Annette va dormir un peu... Simon, tu vas aller chez Angélique et moi je vais descendre préparer le repas.

- Ne me laissez pas ! dit immédiatement Annette. Ils évitent de la regarder.

- Pourquoi donc ? demande doucement Camille.

- Je ne veux pas rester toute seule !

- C’est de l’enfantillage. Simon a voyagé toute la nuit, il faut qu’il se couche tôt pour récupérer son sommeil. Quant à moi, je suis là, dans la maison, je peux monter au moindre appel.

Annette détourne la tête, elle fixe le mur de la chambre d’un air buté (“Ils vont s’en aller, “ils” vont parler de moi, “ils” vont me condamner...”).

- Vous savez très bien qu’il ne faut pas me laisser seule.

- Bon, dit Simon. Je vais rester.

- Attendez un peu, tous les deux. Je vais m’endormir, je le sens... Quand je dormirai, vous pourrez vous en aller...

Elle s’étend d’un vif coup de reins, aplatit son oreiller, remonte son drap. Ses yeux ne sont plus que deux fentes luisantes comme les yeux d’un chat au soleil.

- Annette ! gronde Camille. Soyez raisonnable.

Annette ne bouge plus. Elle ne ferme pas les yeux. Elle attend.

- Tu lui passes tous ses caprices, comme ça ? demande alors Camille à Simon.

Il ne répond pas. Il se tient là, raide, muet, contre le bois de lit. Que faire sinon me taire, moi aussi ? pense Camille exaspérée mais pleine de compassion. Elle fixe machinalement le couvre-pieds où se dessine à peine le corps d'Annette. Elle sent la présence de Simon à ses côtés comme une chaleur, comme un soleil. Elle ferme les yeux. Ce n'est plus Annette qu'elle voit dans le monde bleu et doré où elle s'est volontairement enfermée, mais Angélique. Une Angélique au teint terreux, les mains sur les reins, en train de geindre. Le désespoir est-il le lot de toutes les femmes vieillissantes ? Sont elles condamnées à devenir insupportables par usure de ventre ? Vais-je devenir ainsi, moi aussi ? Mais voilà que Simon oscille, il se rattrape au bois de lit (Sa main est tout près de la main de Camille, maintenant). Il est crevé ! se dit elle, alarmée. Les hommes sont plus fragiles que les femmes. A nos âges, les femmes se détraquent, mais les hommes, eux, meurent. Oh ! oublier ces vérités horribles ! Aller vers Simon (il suffit d'un pas pour être contre lui). Ma joue contre sa joue, et j'entendrai battre son cœur contre le mien. Elle reste accrochée au montant du lit, sa main y est agrippée avec une force inutile. Elle ne se rapproche pas de Simon. Elle se contente de rêver à son côté, de façon tendre et amoureuse. Nous sommes de la même taille ! se dit-elle avec ravissement (cette identité lui procure un bonheur subtil, le sentiment d'une égalité fraternelle en face du destin). Toi et moi on recommence à zéro. Mais avons-nous eu une première fois ? Où dénicher notre première rencontre ? à l'école maternelle ? Nos mains se rencontraient alors sans déranger personne. Elles plongeaient ensemble dans les feuilles mortes de la cour pour dégager le regard sous le robinet d'eau potable. Ou encore, elles piquaient d'un même geste malhabile la laine rouge, la laine verte dans les cartes de carton perforé. Elles usaient avec la même ardeur sur un papier devenu luisant la mine bleue, la mine orange des crayons de couleur. Bien sûr nous avions d'autres mains. Des mains grasses et courtes, avec des fossettes. Dans l'enchevêtrement des feuilles mortes ou encore dans l'épuisant va et vient des crayons (tu me passes ton marron ? tiens, voilà le jaune !) nos mains se touchaient sans que nous y fassions attention. Il suffit d'un pas pour que l'harmonie recommence mais Camille ne peut franchir ce pas devant Annette dont les yeux sont presque fermés. Sait-elle vraiment tout à notre sujet ? Ou bien devine-t-elle simplement que nous sommes unis l'un à l'autre depuis toujours ? Quand ? quand cette première fois ?... Camille cherche avec passion. Elle se revoit à l'âge de huit ans, debout à l'arrière de la Delage de Gaston Gaud. (C'était hier !). Assieds-toi ! dit le Vieux. Mais elle ne s'assied pas. Elle regarde la nuque rasée de son oncle, elle renifle l'odeur de lavande de son eau de toilette et soudain au coin de la rue Carnot, toute tristesse l'abandonne. Contre la borne fontaine il y a un garçon en sarrau noir. Il tourne la manivelle et l'eau jaillit vivement. La voiture s'écarte du trottoir pour prendre le tournant, elle tressaute avec majesté sous le regard de l'enfant. Il lâche alors la manivelle de fonte, il lève la main en signe de joie, doigts écartés, paume offerte. Tu le connais ? demande le Vieux.. C'est Simon ! dit Camille d'une voix basse et joyeuse, mais le Vieux n'écoute pas.

Camille pousse un soupir. A-t-elle somnolé ? Elle lâche le bois de lit et touche Simon à l'épaule de façon légère, juste pour qu'il comprenne qu'elle quitte la chambre. Ensuite, avec lenteur, avec précaution, elle s'éloigne. Elle ferme la porte derrière elle sans un regard sur Annette. Comme elle se sent légère, soudain... Mais la porte refermée s'ouvre aussitôt et Simon apparaît dans la pénombre. Il cherche Camille à tâtons. Elle lui tend les bras. Le vestibule, la cage d'escalier ne sont éclairés que par les deux rectangles vitrés de la porte d'entrée qui forment sur le carrelage du rez-de-chaussée deux traînées de lumière. Ils entendent, venu de ces profondeurs obscures, le bruit régulier de l'horloge qui découpe le

silence en une sorte d'écho très doux de bois et de métal. Simon serre Camille contre lui avec force. Il l'embrasse.

Une plainte, une longue plainte modulée s'élève alors derrière la porte de la chambre. Ils tressaillent, ils s'éloignent l'un de l'autre.

- N'y vas pas, chuchote Camille. Mais Simon entrouvre la porte.

- Où est Camille ? demande plaintivement Annette.

- Elle est à la cuisine. Tu as besoin de quelque chose ?

- Viens...

Alors Simon entre dans la chambre et ferme la porte derrière lui.

XXI

Camille est maintenant couchée, elle lit paresseusement "Anna Karénine". Elle baille, elle tourne hâtivement une page, deux pages, le crissement du papier traduit sa nervosité. D'un geste brusque elle pose enfin le livre au sol, écartèle avec négligence, les pages imprimées contre la descente de lit. Elle éteint la lampe de chevet, clic !

Elle a trop chaud. D'un pied impatient elle envoie promener l'édredon de plumes. Bon, maintenant elle a froid. Elle soupire. Elle se tourne face au mur, coince son bras sous l'oreiller et se fige énergiquement dans l'attente du sommeil. Mais la patience lui fait défaut et la voilà qui revient d'un coup de reins comme elle était tout à l'heure, sur le dos, les bras le long du corps. Elle interpelle mentalement le sommeil, elle lui ordonne (avec hargne) d'accomplir son œuvre réparatrice. Mais le sommeil reste sourd. Camille le supplie, elle se tourne d'un côté, de l'autre, et la voilà en proie à une formidable excitation mentale. La chambre obscure semble piquetée de points multicolores qui dansent en tout sens. Ces points se transforment, ils deviennent insensiblement des visages. Ces faces simiesques, imprécises, sans cesse soumises à d'étranges métamorphoses, l'assaillent de toute part. Je suis crevée, constate-t-elle tristement. Combien d'escaliers, aujourd'hui ? Combien de petits plateaux ? Et tous ces personnages différents dont j'ai assumé les rôles !... Nièce dévouée (pour le Vieux)... Amie compatissante (pour Simon)... Infirmière (pour Annette)... Quelle journée ! songe Camille qui se prend soudain en pitié. J'ai fait la morale. J'ai pontifié sans arrêt. J'ai...

Elle pousse un soupir et rallume la lampe de chevet, clic. Elle attrape "Anna Karénine" dont sa main retrouve la place exacte sur la descente de lit sans qu'elle ait besoin de se redresser. "Au dire de la vachère, lit-elle paresseusement après avoir chaussé ses lunettes, les neuf vaches que contenait l'étable étaient pleines". Les caractères d'imprimerie d'abord flous et dansants retrouvent peu à peu leur impact noir sur le papier vieillot. "D'aucunes avaient le pis ratatiné : il n'y avait donc à espérer ni beurre ni lait pour les enfants". Camille continue de lire, et lentement la joie l'envahit. C'est une joie absolue, immatérielle, reposante. Comment ne pas se réjouir, en effet, pour tant d'embarras ménagers quand vous n'êtes pas tenue de les résoudre ? Elle lève les yeux et sans même s'apercevoir qu'elle a perdu le fil de sa lecture elle se met à rêver. Elle fixe par-dessus ses lunettes la tapisserie grise, ses colonnes régulières de bouquets ton sur ton. Elle croit y découvrir le profil d'Anna Karénine, ses cheveux sombres, son teint si blanc et (pourquoi pas ?) son merveilleux sac de voyage en cuir rouge. Elle caresse le gros volume échoué sur le drap comme s'il était vivant, comme s'il était capable de recevoir sa tendresse. On trouve

tant de merveilles dans “Anna Karénine” ! Tous les personnages ont une âme ! Mais ce sont les passages campagnards qu’elle relit le plus volontiers ces temps-ci. Pourquoi ? Peut-être parce qu’ils ressuscitent ses enchantements de petite fille. La Comtesse de Ségur. Les promenades en forêt avec Cadichon. La jatte de crème, les épaisses tartines de pain bis offertes à de jeunes seigneurs par d’opulentes et serviles fermières... Camille sourit à ces extases à demi oubliées et retourne à son livre. “Ni beurre ni lait pour les enfants...” Ces basses besognes ont la fragilité du papier, elles vont s’accomplir sans efforts, se dérouler sous les yeux de Camille avec un éventail de mots. Des mots précis, colorés, qui s’occuperont de tout tandis qu’elle restera là, bien au chaud sous les couvertures. Kitty et Lévine vont bientôt se retrouver et s’aimer, elle le sait. Elle attend ces émois charmants, elle les pressent déjà à travers matrone Filipovna, à travers l’affaire des cabines de bains. Mais ses yeux fatigués ne suivent plus très bien les lignes imprimées qui se sont mises à danser. Le grand Tolstoï la quitte ne laissant sur la page qu’une suite de petits signes noirs dépourvus de sens. La tête de Camille devient lourde, ses lunettes glissent au bout de son nez. Sa joue effleure maintenant la marge blanche du rêve. Dolly, que Camille abandonne, se battra toute seule contre les éléments. Son combat restera là (absurde, toujours recommencé, réduit au pur tracé typographique) et ceci tant que la joue de Camille pèsera sur cette page.

Ai-je dormi ? se demande-t-elle la bouche entrouverte, un filet de salive au coin de la lèvre. Elle essuie du bout du doigt une auréole humide sur le papier. Elle pose à nouveau “Anna Karénine” sur la descente de lit et clic ! elle éteint la lampe de chevet. Sous ses paupières closes apparaissent maintenant d’étranges fleurs bleuâtres. De somptueux marécages l’enlisent. Elle sombre.

Qu’est-ce que c’est ?

Elle s’est assise instinctivement, le cœur battant elle tend l’oreille. Il y a eu quelque chose. Une plainte. Annette ?

Non et non ! je n’allumerai pas ! D’ailleurs maintenant c’est le silence (un silence rond comme un œuf, sans la moindre fêlure). Ce silence, moi je le garde ! décide-t-elle et la voilà enfouie sous les draps, une oreille dans le polochon tiède, l’autre oreille colmatée par les couvertures.

- Aâh ! aâh !

Impossible de ne pas entendre ça.

- Aâh ! aâh !

Si elle continue, elle va réveiller le Vieux ! Tant pis ! Qu’ils se débrouillent tous les deux ! Moi, je dors. Je suis crevée, je...

Camille allume sa lampe, clic. Elle reprend son livre. “On acheta des poules, lit-elle le cœur battant, l’esprit révolté. Les vaches donnèrent tout à coup du lait; on répara les clôtures...” Peu à peu Camille se détend. Il y a vraiment de la magie dans les petits signes noirs. Elle les consomme avec délectation. Les clôtures se dressent et la voilà remplie de satisfaction. Mais au-delà de Tolstoï, à peu de distance de la table de nuit la porte de la chambre s’ouvre lentement. Annette apparaît, les cheveux emmêlés, la démarche incertaine. Elle se plante devant le lit. Espérait-elle y trouver Simon ? se demande Camille qui lui jette un regard inhospitalier et demande “qu’est-ce qu’il y a ?” d’une voix sèche, mais revient tout de suite aux petits signes noirs. Ils dansent la sarabande. Ils sont devenus fous.

- Je ne peux pas dormir.

- Faites comme moi, lisez.

“On répara les clôtures... les clôtures...”

- Je ne peux pas lire. J’ai une angoisse là (elle montre son diaphragme à travers sa chemise de Nylon blanc). Ça m’étouffe...

“Les clôtures...”

- Couchez-vous. Comptez des moutons... (C'est très simple de s'endormir, voyons, il suffit de compter des moutons !)

“Les vaches donnèrent tout à coup du lait...”. Quand elle en aura marre, elle retournera dans son lit. Camille tourne la page, lisse amoureusement la page suivante. Puis, d'un pouce ferme, elle remonte ses lunettes sur son nez.

- Vous ne m'aimez pas, dit alors Annette.

“Les vaches... les vaches...” où en suis-je ? Le visage de Camille reste impénétrable tandis qu'elle revient en arrière et fait crisser le vélin sous ses doigts. “... du lait... on répara les clôtures ; on mit des crochets aux armoires qui cessèrent de s'ouvrir intempestivement ; le charpentier fabriqua un rouleau à calender...”. Les pieds d'Annette dans leurs mules roses s'avancent sur la descente de lit. “... une machine à calender; la planche à repasser recouverte d'un morceau de drap de soldat...”. Annette s'agenouille. Sa chemise de Nylon a un frisson électrique. Ses cheveux frôlent maintenant la tempe de Camille, son souffle atteint sa joue. Que fait-elle ! Elle se met à lire Anna Karénine. C'est intolérable ! Elle me vole mes armoires. Elle me prend mon charpentier. Elle s'approprie ma planche à repasser recouverte d'un morceau de drap de soldat. De quel droit fait-elle cela ?

Camille ferme son livre et contemple Annette avec sévérité par-dessus la monture de ses lunettes (Annette à genoux devant elle). C'est mon âme qu'elle veut, maintenant, se dit-elle. Eh bien, elle ne l'aura pas. Je veux bien la soigner, la nourrir, la dorloter comme un bébé. Mais qu'elle ne demande rien de plus.

Camille ignore que l'indignation la rend séduisante. Ses yeux bruns sont comme deux fenêtres de vie au-dessus de la barre sombre des lunettes. Ses cheveux dénoués luisent sur son épaule en un aimable désordre, et cela accuse encore l'intensité du regard (une natte épaisse aux anneaux lâches d'où s'échappent des mèches folles). Ces petites mèches vivaces n'obéissent en rien à la volonté de Camille (sa monstrueuse volonté). Elles sont là comme le signe de sa chair, elles portent son odeur. Annette avance une main hésitante et touche les cheveux de Camille.

Ça n'arrive qu'à moi ! songe aussitôt Camille. Elle n'a pu empêcher un geste de recul.

- Vous me détestez, dit alors Annette en retirant sa main.

- Mais non !

- Si !

Maintenant Annette larmoise. Alors une lueur de clairvoyance traverse l'esprit de Camille. La salope ! elle voudrait qu'on l'aime sur commande ! elle utilise n'importe quel moyen pour arriver à ses fins.

- Pourquoi ne m'aimez-vous pas, même un petit peu ? continue Annette qui ne regarde plus Camille mais fixe la descente de lit avec un air de détresse.

- Mais je vous aime ! riposte Camille énervée (les mots ont jailli de sa bouche avec une telle rudesse que c'en est risible).

- Vous m'aimez par devoir. Vous êtes une femme de devoir !

- Quel devoir, mon Dieu ?

Annette lève la main. Elle semble désorientée, incapable soudain de poursuivre ses fameuses analyses psychologiques. Camille l'a soignée, semble affirmer son regard qui fixe toujours la descente de lit. Camille l'a bercée. Elle l'a sauvée. Mais elle n'a pas pour Annette cet élan maternel que tous ces gestes auraient pu laisser espérer. La bonté de Camille est une bonté sans amour. Y a-t-il pire escroquerie ?... D'ailleurs, personne n'aime Annette. Tout le monde la supporte gentiment. Il y a des moments où Annette accepte ça, où elle s'y complaît même, mais il y a des moments où elle ne l'accepte pas. L'amour des autres, cette entente subtile qui existe entre eux, elle n'y comprend rien. Elle voit ça comme un pays

ensoleillé, chaleureux, mais tout à fait inaccessible. Elle ne connaît pas le dialecte de ce pays. Est-ce sa faute ? Quand on ne connaît pas un dialecte, on baragouine.

- Si vous m'aimez tant soit peu, dit-elle enfin avec la conscience aiguë de baragouiner, laissez-moi dormir dans votre lit...

Dans votre chaleur, pense-t-elle, tout près de vos cheveux qui sont meilleurs que vous...

- Il n'en est pas question !

- Camille ! insiste-t-elle, plaintive, et sa main s'agrippe au drap. Camille, je vous en prie... toute seule, je ne sais pas ce que je suis capable de...

- Ce sont des histoires !

Mais la voix de Camille flanche. Il est trois heures moins le quart, maintenant. Ne vaut-il pas mieux céder pour avoir la paix ? Annette a ôté ses mules de velours rose, elle est à genoux, elle attend. Camille la contemple avec perplexité (elle ne voit que ses cheveux et son front penché). Une colère irraisonnée la saisit. Elle rejette les couvertures avec brutalité, plie ses jambes afin de laisser un passage à Annette. Une femme de devoir, moi ? aimerait-elle crier, mais elle se contente de soupirer bruyamment. Une femme de devoir ? Colle-toi dans ce coin, ma fille ! et tâche de roupiller ! Je te prends dans mon lit avec tes divagations vaseuses, tes pulsions équivoques, tout ton petit folklore mais pour l'amour du ciel, fiche-moi la paix !...(Aussitôt, Annette se glisse dans les draps d'un air soumis). J'ai obtenu qu'elle se taise, pense alors Camille avec jubilation. Mais si elle croit que je vais me taire, moi...

- Je vous préviens, ma chère. Je souffre d'arthrose cervicale. Je ne peux dormir que dans une position très précise : le nez vers la porte, une moitié d'oreiller sous ma tempe gauche et le corps en chien de fusil. De plus, je suis maladivement frileuse. Une couverture en moins et je fais un malheur. Si du bout de l'orteil vous dérangez quoi que ce soit de l'édifice que je suis en train de construire (elle tapote rageusement l'édredon), je vous fiche hors du plumard. Et ce ne sera pas mon oncle qui prendra la relève pour vous bercer !

Annette, le nez au mur, se tait. Triomphante ou blessée ? Camille ne le saura pas. Elle n'avait besoin que de chaleur humaine, voilà ce que proclame la masse de ses cheveux qui émerge du drap. Camille jette un regard inquiet à cette chevelure, son immobilité la rassure. Elle se sent tout à coup en pleine forme physique. Elle n'a plus du tout sommeil. Elle a un besoin terrible de se défouler, de faire le pitre. Il ne lui manque qu'un public (Annette est tout à fait absente). A petits gestes secs, Camille répartit les couvertures, secouant sournoisement sa commère qui ne bouge pas. Elle espère ainsi faire rire une masse de spectateurs invisibles dissimulé ici et là dans la chambre (ils n'existent pas, elle les invente pour les besoins de la cause). Elle borde le couvre-pied de son côté en tirant dessus de toutes ses forces. Elle déplace l'édredon. Elle pousse un tas de petits soupirs énervés. N'est-elle pas en plein vaudeville ? Occupe-toi d'Amélie ! Occupez-vous d'Annette ! (Son œil se plisse de rire). Qu'on ne me raconte plus jamais d'histoires de plumards ! Je tiens la meilleure ! Je vis l'histoire de plumard la plus abracadabrante du siècle !... Elle range ses lunettes avec bruit. Elle se gratte un peu aux aisselles comme font les clowns (elle attend presque que ce geste déclenche une houle de rires quelque part dans la chambre). Enfin, d'un vif élan du postérieur elle se tasse en chien de fusil, ébranlant le lit dont le bois se met à craquer. Elle pousse ensuite un grand soupir de bien-être et pour finir, clic, elle éteint la lampe de chevet.

- Vous ne lisez plus ? demande Annette.

- J'ai sommeil.

Maintenant Camille respire avec ostentation, modulant avec excès les inspirations et les expirations comme du temps de Nana. Mais en elle le fou rire est tapi comme une petite boule ronde et dure, prêt à exploser au moindre choc. Je t'ai prise dans mon lit, mais c'est

moi la plus forte ! (ces mots dansent la sarabande dans sa tête, elle se sent aussi stupide et vaine que le petit cancre toujours au fond de la classe, celui qui louche, qui se tortille, qui mâche des boulettes de papier pour qu'on le regarde). Je ne t'ai pas invitée. Tu es venue par caprice. Je te supporte ! Je... Bon, ma nuit est fichue !

Elle a dit : "vous ne m'aimez pas". C'est tout à fait vrai. Demain elle racontera à Simon une histoire compliquée de chaleur maternelle et ce sera encore vrai. Aime-t-elle amoureusement les femmes ? se demande Camille surexcitée comme si elle avait bu un café très fort. Je n'en sais fichtre rien. Je m'en contrefous. Je ne la veux plus jamais dans mon lit. Je ne la veux plus jamais dans ma maison. Je ne... Des images se succèdent qui se font de plus en plus floues. Annette en chemise de nuit. Annette en manteau. Annette avec des valises. Elles sombre petit à petit dans une opacité molle. Elle ne dort pas. Elle somnole. Mais ses mains, dans toute sorte de rêves confus, ne cessent de repousser l'image d'Annette.

La véritable Annette est lovée contre le mur. Elle ne bouge pas. Le matin les surprend ainsi lentement. Une lumière ténue dessine peu à peu les interstices des volets, donnant à la fenêtre un encadrement blafard. Une averse brève vient frapper paisiblement le bois des contrevents et Camille émerge enfin. Elle quitte aussitôt le lit avec mille précautions, elle enfle à tâtons son peignoir et la voilà dans l'escalier.

Parler à Simon... Entendre la voix de Simon... Elle n'a que cette idée en tête. Il dort, elle le sait, dans le bureau de Léo. Elle ne réveillera personne. Maintenant elle décroche le téléphone de Gaston Gaud. Tandis qu'elle trace le numéro d'un doigt tremblant le fou rire la reprend.

- Allô, Simon ?

- Camille ?

Comme cette voix anxieuse est bonne à entendre !

- Camille, qu'est-ce qu'il y a ? Cesse de rire comme ça !

La vaste bibliothèque est dans la pénombre, seule la lampe de bureau est allumée, mais jamais jusqu'ici Camille n'avait eu conscience que c'était un endroit aussi absurde, aussi rigolo.

- Arrête, Camille !... Ça ne va pas ?

- Si... ça va !...

Le rire s'étrangle. Il explose encore.

- Tu as passé la nuit debout ?

- Non, oh ! non ! hoquette Camille.

- Alors ?

- Elle a dormi dans mon lit... Elle avait besoin de chaleur humaine, tu comprends ?

- Tu n'as pas fermé l'œil, coupe Simon et la souffrance de sa voix casse enfin le rire de Camille.

- Je n'ai pas dormi, c'est vrai, reprend-elle d'un ton plus calme. Mais elle, oui. Elle dort encore.

Simon se tait.

- Nous ne pourrons plus la garder, chuchote alors Camille. Ni toi, ni moi, ni personne... Tu m'entends ?

- Oui, dit Simon.

XXII

A la Pradelle, Camille parle toute seule. “Je reviens toujours ici !” marmonne-t-elle aujourd’hui la sueur au front. “Je reviens toujours !” répète-t-elle avec obstination. En ce moment elle essaye de dégager une souche de l’énorme tas de bois situé à l’orée du chemin. “Je reviendrai tant que je le pourrai !” continue-t-elle en haussant la voix pour accompagner son effort. Han ! la souche cède enfin et Camille perd l’équilibre, elle se rattrape de justesse. Maintenant elle avance vers la maison tirant son fardeau rugueux qui racle le sol durci. La porte de la bûchère est grande ouverte, elle est là comme un trou noir sur la façade nue. Encore quelques mètres, courage ! la corvée de bois sera bientôt terminée.

“Ici, tout est permis !” chantonne-t-elle encore d’un air de défi “Tout !” insiste-t-elle avec satisfaction. Elle soliloque comme ça, la tête levée vers la cime des arbres, le corps déjeté par le poids de la souche. Les branches dénudées se découpent sur le ciel. Les arbres écoutent Camille, elle en a la certitude, et le vent fait écho à sa voix en agitant légèrement les ramures grises en un friselis sec. Avec ce bloc de bois énorme qu’elle charrie avec tant de peine Camille ressemble à une fourmi. Il tressaute derrière elle, il se coince aux pierres du chemin. Avant d’être consumé il consume les forces vives de la fourmi, il chauffe son sang, il fait sourdre une bonne sueur de sa peau.

Camille titube puis trébuche, victorieuse, à l’entrée du cellier. Brr ! quelle glacière ! Les murs et le sol ont engrangé le froid comme une masse compacte, hivernale (au prochain été ce sera là une provision délicieuse) D’un seul élan elle jette la souche sur le tas de bûches qui vibre sous le choc. “ Il y en a une bonne provision !” constate-t-elle à haute voix en évaluant le monticule épais qui se dresse au milieu des tonneaux éventrés et pourris, au milieu des squelettes de chaises cassées et des bouteilles vides feutrées de poussière.

Ça fait une heure environ qu’elle va et vient comme ça de l’orée du chemin à la bûchère pour fabriquer son tas de bois. Elle se sent animée d’une force inépuisable. N’attend-elle pas Simon, ici, ce soir ? C’est pour lui qu’elle prépare le feu. Dès qu’il descendra de l’autocar, tout est prévu. Léo le déposera en voiture de l’autre côté du lac et il fera à pieds, mains aux poches et le col de son pardessus neuf relevé, les derniers kilomètres. Camille imagine Simon en train de marcher dans l’air vif et le crépuscule. Mais la voilà repartie vers l’orée du chemin. Une branche, un oiseau lui font oublier Simon.

C’est hier que nous avons fait ça (l’esprit de Camille se détourne de quelque éclair de plumes, de la cassure d’une tige dressée vers le ciel, il surplombe un instant de tristes évidences et pique droit sur ce qu’il aimerait oublier). C’est hier que nous nous sommes débarrassés d’Annette. Personne ne nous y obligeait. Mais elle devenait tellement dérangeante !

Bon, encore une souche et ça suffira.

Nous l’avons mise dans un taxi. Simon, bien sûr, était dans le taxi avec elle, comment faire autrement ? Mais c’était juste pour le trajet et pour les formalités d’inscription dans la maison de repos. Le voilà déjà sur le chemin du retour. Un peu plus libre qu’avant.

Nous n’étions pas fiers de nous, hier après-midi. C’est Angélique qui a fermé la portière du taxi. Nous aurions voulu que ça aille vite, très vite. Annette avait perdu un gant.

“Nous avons fait notre possible !” a déclaré Léo en regardant s’éloigner la voiture. Est-ce bien sûr ? se demande Camille qui tire maintenant derrière elle la moitié d’un jeune arbre mort. Nous l’avons accueillie à regret. Nous l’avons écoutée sans la comprendre. Après quelques jours de corvée humanitaire nous l’avons meurtrie, nous l’avons poussée à se tuer. Nous lui avons ensuite sauvé la vie par courtoisie. Et maintenant nous l’expédions,

toujours très gentiment, dans un endroit où elle ne nous gênera pas, où elle ne cherchera plus à nous régenter.

Essoufflée, trempée de sueur, Camille entre dans la cuisine. Les paumes de ses mains sont écorchées, elle devrait oublier tous ces remords idiots, mais rien à faire, elle a mauvaise conscience. Sur la table grise le gros couffin qu'elle a déposé là en arrivant l'attend comme un aimable complice, il est bourré de provisions. Pourquoi sommes-nous ainsi, scrupuleux, raisonneurs ? se demande-t-elle en soufflant sur ses doigts. Question de génération, sans doute. Mais soudain une onde de chaleur parcourt son ventre (oh ! Simon...).

Alors, histoire de se sentir libre et efficace, elle vide le couffin. Elle dispose son contenu sur le potager de briques : la conserve, la saucisse dans son papier plastifié, le pain, le vin, les oignons, le lard. Elle jette ensuite le couffin sous la table, se ravise et le range soigneusement derrière la porte. Impossible de faire les choses une à une, de façon méthodique. Elle est trop énervée. Machinalement elle écarte la boîte de cassoulet dont le prix est visible. Elle met en évidence sur la brique noircie la belle cansalade blanche et grasse, striée de rouge, elle s'harmonise tellement bien avec le rose irisé des oignons !... et avec le reflet bleu du vin ! Une vraie nature morte ! (Elle recule un peu, penche la tête). Le pain blond, là, sur le torchon écru. En un clin d'œil tous ces achats de supermarché font une œuvre d'art. (Elle sourit).

Elle s'aperçoit qu'elle s'est mise à chanter. Alors, toute folle, toute gaie, elle s'en va le long des corridors glacés, portée par ce chant inattendu et par l'attente bienheureuse de Simon. Elle chante n'importe quoi. Des valse démodées qu'elle enchaîne à la six quatre deux un mot en entraînant un autre. Sa voix enrouée par le tabac détonne. Qu'importe ! Elle jette toute ces langueurs sirupeuses dans l'immensité du hall qui en décuple aussitôt les effets sonores. Ce qui lui fait plaisir c'est de retrouver les molles intonations apprises autrefois au timbre chevrotant de Marie-Louise. "Je t'ai rencontrée simplement" module-t-elle on exagérant le sentiment "mais tu n'as rien fait pour chercher à me plaire...". La voici devant la porte-fenêtre. Les lourds contrevents grincent, ils s'ouvrent enfin livrant à son regard ébloui une prairie crépusculaire enrobée de brume. "Je t'aime pourtant..." (il y a comme une surprise dans sa voix devant tant de stupéfiante beauté). Les fenêtres s'ouvrent ainsi une à une, la salle à manger, le salon sont maintenant pauvrement éclairés, on peut voir leurs lambris pourris où se découpe la trace claire des meubles absents. Le brouillard du soir pénètre dans la maison. Sournoisement étalé ici et là (la voix de Camille s'est éteinte) il confond tout : la campagne et ses arbres squelettiques gommés de gris, la tristesse des murs.

Camille remonte frileusement son poncho de laine jusqu'à son menton. Elle fait quelques pas sur la terrasse et s'immobilise sur le sol durci. Elle écarquille les yeux. Le lac a disparu. Le pré a rétréci, il se perd dans une immensité cotonneuse et blanchâtre où la limite de la haie a été engloutie. Au loin quelques halos diffus (ce sont les maisons d'en face). L'humidité, le silence ouaté sont effrayants. Toute l'irréalité de la vie s'est réfugiée ici. Elle tombe comme un manteau très froid sur le corps fatigué de Camille qui frissonne. Ces frissons se figent en sueurs glacées. Où est-elle ? au seuil de quelle insolite frontière ? au seuil d'un monde inconnu ?... Simon vient vers elle dans ce brouillard. Elle le sait. Mais une angoisse morbide s'est installée ici de façon silencieuse et poignante. La tendresse du paysage a complètement disparu.

Camille tourne le dos à ces mystères. Le feu, le repas, toutes ces choses qui attendent ! (elle redevient humaine, prosaïque). Elle s'en va à pas pressés le long des couloirs laissant au seuil de la haute porte fenêtre l'étrangeté blême, l'inquiétante question. Au passage elle vérifie la bonne marche des interrupteurs électriques, clic, clac, clic, clac. Presque toutes les ampoules sont grillées.

Les bûches flambent. La cuisine s'illumine. Le feu, en effet, met un peu partout des petites lueurs roses et orangées. Ces lueurs dansent sur les murs accompagnées comme au tambourin par de joyeux crépitements. La cuisine s'exalte, elle semble grandir. Camille, les yeux mi-clos, s'abandonne à ce chatolement délicieux. Elle voit entre ses cils rutiler des cuivres absents. Elle voit luire des porcelaines aux flancs de buffets fantômes. Ce sont des buffets encaustiqués par une morte dont le nom est Marie-Louise. Et peu à peu la table grise au pied cassé change de forme. Elle s'étire. Le bois mal peint se met à brunir. Il retrouve un poli ancien. C'est maintenant une planche de hêtre à la fois rugueuse et brillante (jamais on ne commit le sacrilège de la recouvrir d'une toile cirée). A droite, là, il y a un nœud dans le bois, on y accroche toujours la manche quand on s'accoude pour manger. A gauche ces tâches claires ce sont les entailles du hachoir (c'est l'endroit où Marie-Louise prépare sa persillade).

Le feu s'effondre brutalement. Son chant et sa couleur s'émiettent. Les murs redeviennent sales et nus, la table grise dont la peinture s'écaille retrouve sa laideur. Camille s'accroupit devant l'âtre et vite vite jette des brindilles. Ensuite elle se penche et souffle sur la braise. La dernière fois que j'ai fait un feu dans cette cuisine c'était avec Annette. Elle se souvient de cette journée de pique nique avec une précision extraordinaire. Mais il ne faut plus penser à Annette. Annette n'existe plus. Je l'ai rayée de ma vie. Je me suis débarrassée d'elle. C'est fini (pour plusieurs mois).

Camille souffle sur le feu exactement comme la dernière fois. Elle casse de menues branches et les jette une à une sur la flamme vacillante. Le cône de la flamme grandit, le bois se remet à brûler avec de beaux crépitements et cela lui procure une satisfaction exaltante. Il y a des gens qui s'ennuient. Il y a des gens qui s'embêtent devant un radiateur ! Qu'ils fassent un feu ! Moi, j'ai le visage en sueur, les fesses gelées et je m'amuse ! Son enthousiasme grandit encore. Les flammes se sont fortifiées, les deux grosses bûches se consomment avec allégresse. Nous nous comprenons tellement bien, le feu et moi, se dit-elle.

L'a-t-elle senti ? Sur son épaule il y a le poids d'une main. C'est la main de Simon.

XXIII

- Oh ! je ne t'ai pas entendu entrer, dit Camille sans se retourner, les yeux rivés sur le feu, et elle pose sa main brûlante sur cette main très froide.

- Tu te chauffes ? demande-t-il à mi-voix.

Il ne l'avait pas quittée, il était avec elle tout ce temps. Simplement maintenant il pose sa main sur son épaule et il lui demande si elle se chauffe. Le voici à genoux à ses côtés. Il entre dans le jeu du feu. Il saisit une des deux bûches à son extrémité et la déplace avec délicatesse pour qu'elle soit plus intimement en contact avec la braise. Ses mains avivées de reflets apparaissent douces, efficaces. Sur l'index Camille découvre une minuscule écorchure à peine sèche et cela l'attendrit. Lorsque la flamme a enfin obéi à l'intervention de Simon, lorsqu'elle mord enfin le bois au plus épais de sa substance, il se détourne du feu et regarde Camille dans les yeux.. Un sourire très doux, une ébauche de sourire plutôt, naît lentement sur leur deux visages comme si l'un était le miroir de l'autre. Ils s'embrassent.

Un baiser tendre, pour commencer. Lèvres contre lèvres, langues effleurées avec un grand tumulte de cœur. Ils ont toute une soirée, toute une nuit devant eux. La joue de Camille offre aux narines de Simon ses petits parfums bien aimés. Il enfouit son nez dans le

creux tiède du cou tandis que sa main a saisi le torse frêle sous le poncho de laine et le serre avec passion.

Maintenant ils sont assis devant la cheminée sur les vieux sacs de jute. Ils mangent, appuyés l'un contre l'autre, partageant leur tendresse avec le feu dont ils s'occupent toujours. Annette est très calme, déclare Simon la bouche pleine. Il mâche la saucisse grillée dont l'odeur poivrée imprègne leurs vêtements. Il coupe le pain en tranches épaisses avec son opinel. La maison de repos lui a plu, continue-t-il en s'essuyant la bouche avec un morceau de Sopalin. Un lien mystérieux semble le retenir attaché à Annette. Cherche-t-il à mieux l'oublier en parlant d'elle sans attendre ? Il y a un grand jardin, tu sais... (Le col relevé de son pardessus dessine une ombre ronde sur sa joue). Et puis c'est vraiment très confortable. Le médecin a tardé à venir. C'est un gamin ! Un enfant !... Il pourrait être mon fils (Simon rit). Il a été patient, très patient. (Simon boit un peu de vin, son visage se colore). Il ne l'a pas brusquée. Il pense qu'une analyse est nécessaire.

- Tu lui as parlé en tête à tête ?

- Oui, dit Simon et il se recule un peu de façon à pouvoir entourer Camille de son bras.

- Simon ! Est-ce que... est-ce que nous nous sommes débarrassés d'elle ?

- Ça te tracasse ?

Camille hoche la tête. (Simon va la rassurer, elle en est sûre).

- Rien n'est définitif, dit-il. C'était la seule chose à faire pour le moment...

Mais il a oublié Annette, il l'a tout à fait oubliée maintenant.

- Il faut arranger le feu pour la nuit, décide-t-il.

Ils se mettent à tout ranger dans la cuisine. Camille grelotte.

- Je n'aurai jamais le courage de me déshabiller ! gémit-elle. Simon rit. Les sons, les couleurs ont pris soudain une acuité particulière. Les pas sur le carrelage... les contrevents que l'on tire... la grosse clef qui grince dans la serrure... le tassement mat du feu... l'opacité mouvante des ombres sur le sol...

Leurs paroles changent aussi. Elles se font plus douces, plus brèves. Ta as fermé la porte ?... Le feu ne risque rien ?... Comment croire, à travers leur tendresse feutrée, qu'elles ne servent qu'à l'agencement des objets ?

Ils montent l'escalier en s'éclairant avec une lampe de poche. Ils avancent l'un derrière l'autre le long de la galerie de bois. Ils entrent dans la chambre glaciale. Le lit de cuivre est là.

La chaleur de leurs corps renaît lorsqu'ils sont nus enfin dans le duvet de plumes.

Je ne veux plus vivre avec Annette, chuchote Simon après l'amour. Ça ne signifie rien, ni pour elle ni pour moi. Je veux t'épouser, Camille... tu m'entends ?

Camille a entendu, bien sûr. Mais elle entend aussi le vent qui secoue maintenant les contrevents mi-clos. Un vent d'hiver froid et pur. Elle ne dissociera plus jamais les vifs grincements du fer et du bois, ce frémissement familial, non elle ne le dissociera plus du souhait de Simon.

L'odeur âcre du vieux duvet éveille Camille au matin. Cette odeur lui parle, elle annonce un jour neuf mais encore tout pétri des secrets de la nuit.

Elle s'éveille, le corps heureux. Elle voit les deux boules de cuivre du lit luire doucement (les volets accrochés à l'espagnolette tressautent de façon saccadée sous l'effet du vent). Simon n'est plus là. Elle ne s'en inquiète pas. Il s'est levé à l'aube sans doute, appelé par la forêt qu'il aime tant. Un soleil blafard crée des ombres dansantes sur le plancher nu. Elle est seule, mais elle est joyeuse comme une souveraine au règne comblé. Simon va revenir près d'elle, elle le sait. Elle le verra entrer dans la chambre. Il aura le visage rougi par la bourrasque et ses mains glacées seront pleines de petits présents ramassés dans les

bois. C'est lui qui a bordé le duvet au matelas pour que Camille ait chaud. Il a accompli ce geste maternel pendant qu'elle dormait...

Elle s'étire avec volupté. Elle bâille. Et puis elle ramasse vivement son corps en boule dans le duvet crasseux. Elle ferme les yeux. Elle ne veut pas savoir l'heure qu'il est.

Ma vie est ici, pense-t-elle avec force. Ici, dans cette chambre. Je ne veux pas en perdre une miette ! Dans ma tête, ce matin, des tas de gens sont morts (je les tue). Annette est morte. Le Vieux est mort. Les autres ?... Eh bien les autres sommeillent.

Il y a tout de même quelqu'un qui ne dort pas dans la chambre claire hantée par le vent d'autan. Une forme svelte, une silhouette aérienne. Nana.... Camille la distingue très bien sous ses paupières résolument baissées. Elle va et vient dans la pièce et chaque fois qu'elle franchit le rai de soleil hivernal ses cheveux sont comme une mousse d'or. Sa voix s'élève entre les murs nus, comment ne pas l'entendre ? C'est d'abord un chuchotement léger puis peu à peu c'est un rire clair. J'avais oublié ce rire, se dit Camille qui se sent coupable. Il monte en moi comme un chant. Il fuse, comme autrefois au bord de ce ruisseau où nous trempions nos pieds nus et où, follement excités, nous cherchions des têtards. Comment avoir perdu ce rire ?...

Camille voit maintenant les mains de Nana qui farfouillent dans l'eau, Nana a relevé sa jupe, elle l'a roulée dans les bords de sa culotte petit bateau et ça lui fait une croupe biscornue. Au bord de ce ruisseau il y a un pin immense, son ombre dessine sur le sol une corolle de fraîcheur. Non. Ce n'étaient pas des têtards que nous cherchions, c'étaient des libellules ! De belles libellules bleues qui venaient raser la surface glauque de leurs corps électriques. Un jour nous en avons capturé une. Têtes rapprochées, coupables ensemble, nous lui avons arraché les ailes avec une sombre délectation... Les pieds rougis de glaise nous escaladions la berge glissante avec l'espoir de dénicher dans les aiguilles de pins ces minuscules fruits à la coquille ligneuse que nous appelions "pignous". Ils étaient si rares, si difficiles à trouver ! C'est en Algérie que ce prestigieux "pignous" a perdu soudain ses attributs pradelliens (Sa rareté, sa coquille beige tachetée de noir, son appellation patoise) pour devenir un vulgaire pignon vendu au poids ! La première fois que je suis entrée dans une boutique arabe et que j'ai vu ces grands bocaux de verre pleins de petites graines oblongues il m'a fallu du temps pour établir le rapprochement !

Mais Nana trouve un pignous avant moi ! Elle le saisit aussitôt avec un éclat de rire. Elle le brise entre deux petits cailloux. Ensuite elle me présente la blanche graine décortiquée. Le minuscule fruit est là, au creux de sa paume rose verdie de mousse, prêt à être partagé.

La porte de la chambre s'ouvre sans un bruit et Simon s'approche du lit avec l'intention de se recoucher. Camille est étendue les yeux fermés. Elle savoure en rêve le goût délicat du pignous retrouvé. Dort-elle ?

Le plancher craque. Elle ouvre les yeux.

Simon, assis au bord du lit, la contemple. Il ouvre la main comme l'aurait fait Nana. Sur sa paume il y a une offrande : une plume de geai et puis un bourgeon neuf de vigne vierge.

DEUXIEME PARTIE

I

Le professeur Jean Lacapède vient de mourir. Camille a lu la nouvelle dans la "Dépêche du Midi". Il n'aura pas de belles obsèques. Qui se dérangera, en effet, la veille d'un quinze août ? Il est mort avant-hier à l'hôpital Purpan des suites d'une hémorragie cérébrale. Au ton de la notice nécrologique il est facile de deviner que ce sera un enterrement à la sauvette. Jean Lacapède a perdu une grande part de sa fameuse notoriété. Son originalité, son utopie aristocratique n'ont pas survécu à mai 68... Camille comprend tout cela bien qu'elle l'ait quitté "pour toujours" -et cette fois l'expression était juste- dès qu'elle a commencé à attendre un enfant de lui.

Elle n'a pas réfléchi à la signification de ce geste, elle n'a pas hésité, elle est venue assister à l'enterrement. En ce moment elle est assise sur un banc près d'un pilier de la basilique Saint Sernin et elle appuie sa joue de façon gracieuse et triste contre la pierre froide. A côté d'elle Jean s'impatiente car ils sont en avance (ou bien le convoi est en retard). Il s'agite, il tourne la tête en tous sens, plus ému qu'il ne veut bien le montrer. C'est en effet le premier contact de sa jeune vie avec l'homme qui fut son père (il ne connaîtra jamais son visage). "C'est con d'être venu !" se répète-t-il pour se donner de l'assurance mais il ne peut s'empêcher de jeter sans cesse de brefs regards inquiets sur le visage de sa mère. Elle semble habitée par une émotion tout à fait inhabituelle et cela le perturbe. Il cogne son genou contre un banc trop rapproché, il tend le cou, il fait craquer ses doigts. Tous ces petits gestes sont des gestes nécessaires, des gestes de bonne camaraderie. Tu ne vas pas te sentir veuve, tout de même, hein, maman ?

Mais l'orgue emplit soudain la nef d'une colonne sonore et Camille aussitôt a les yeux pleins de larmes. Il y a une heure qu'ils attendent assis sur ce banc et cette attente semblait ne jamais devoir finir. Elle se muait en méditation silencieuse, en un mélange diffus de présent et d'autrefois. A la longue c'était comme lorsque le sommeil vous envahit et que demeurent encore quelques bribes éparses de conscience. Durant cette attente les allées et venues d'un bedeau bossu les avait occupés un moment mais la répétition de ses gestes avait fini par le fondre dans l'ambiance sépulcrale du chœur. Il se déplaçait avec tant de précaution, amortissant le bruit de ses pas, le choc des objets de culte qu'il disposait sur l'autel avec une rondeur feutrée. Le lourd missel lui échappa des mains (cela les mit en joie). Il se referma en un claquement sec dont l'écho se répercuta de façon incongrue, espiègle, mais le bedeau mit le missel à la raison ; il l'ouvrit à la bonne page et lissa trois fois le signet de moire violette, observé passionnément par Jean. Ensuite il y avait eu quelques touristes. Ils les avaient suivis paresseusement du regard avec parfois une petite flamme de curiosité vite éteinte. Dans la fraîcheur béate la pénombre gommait les silhouettes tout en amplifiant la sonorité des pas. "J'ai dû me tromper d'heure !" avait marmonné Camille en étouffant à peine sa voix, peu de temps avant que l'orgue n'éclate et que les lourdes portes ne s'ouvrent enfin. "Je me suis trompée !" répétait-elle exaspérée, élevant le ton comme pour défier

Dieu. Elle haussait les épaules, se moquant d'elle-même.

Les touristes, des anglais, accrochaient son regard. Elle était loin de penser que les premières mesures de l'orgue la feraient bientôt pleurer. Le guide (un toulousain) débitait un commentaire appris par cœur. Les touristes-femmes, oppressées, suantes, s'éventaient avec le même prospectus : l'image de la Ville Rose apparaissait, disparaissait à des rythmes divers dans leurs mains blanches aux contours indéfinis. Les mâles avaient un autre geste; ils tapotaient presque tous (pour signifier une possession intime) l'appareil-flash qu'ils portaient en sautoir, un bijou noir de série, une orfèvrerie lugubre dont on leur avait interdit sans doute de déclencher l'éclat. "Je ne comprends pas pourquoi on l'enterre à l'église !" maugréait Camille sans quitter les touristes des yeux. Une part d'elle-même restait tendue, nouée, livrée à l'événement proche. "Il était si profondément athée !" a-t-elle ensuite répété à voix presque haute d'un air convaincu.

C'est une profession de foi. Elle se croit en mesure de la faire à la place du mort. Jean se désintéresse des touristes et concentre toute son attention sur sa mère. Pour proclamer l'athéisme de Jean Lacapède elle a cessé de chuchoter mais une étrange pudeur l'empêche toutefois de poser tout à fait sa voix. Sa parole est contenue, mesurée, elle trouve sa force dans la légèreté du ton (une ironie pétée d'amertume dont l'effet est saisissant).

En réalité Camille est formidablement excitée et Jean croit soudain contempler une étrangère, une femme jeune, un peu folle, très différente de cette mère amicale, un peu secrète peut-être, dont il est plutôt fier. Il découvre avec stupéfaction qu'il ne la connaît pas aussi intimement qu'il ne le croyait. Il ne comprend pas que c'est la jeunesse de Camille qui lui est livrée soudain avec tous ses mystères. Peut-être en a-t-il la prescience ? Elle rit. Elle a appuyé à nouveau sa joue contre le pilier de pierre froide et laisse mourir le rire en elle en menus soubresauts. Toute occupée de ses songes, elle se tait.

C'est alors que l'orgue tressaille en une explosion solennelle et que les portes de la basilique s'ouvrent livrant à l'obscurité paisible toute la chaleur et l'ensoleillement de ce quatorze août 1999. Les royales vibrations couvrent en partie l'écho sinistre des roues du chariot funèbre, le raclement de pieds de ceux qui l'accompagnent. Camille se sent immédiatement enveloppée par ce fracas impérieux qui n'est pas son mais séisme, ce tourbillon la projette en avant, elle se lève en s'appuyant de son mieux au pilier de pierre. Ses yeux se voilent d'une buée chaude et la voici presque aveugle.

Sur le sol pavé le chariot avance lentement. Jean Lacapède est là... Il est couché dans la boîte sombre aux poignées d'argent dont elle devine, le cœur battant, chaque détail macabre. Deux couronnes d'œillets rouges et roses lui servent de bouclier. Il ne parlera plus. Trois personnes l'accompagnent : une très vieille femme voilée de noir et deux hommes d'un âge incertain. Camille cache son visage, elle se détourne, elle a peur qu'on la reconnaisse. Après tant d'années, c'est vraiment stupide. Mais le masque gris, les rides profondes qui cernent un nez trop grand, la silhouette trapue d'un des deux hommes, il n'y a pas à s'y tromper, c'est Bernard Lapointe, le fidèle ami. Il y a vingt ans c'était un rugbyman au teint coloré. Il s'est fané comme n'importe quelle fleur. Son visage meurtri semble recouvert d'une fine cendre grise, mais c'est lui, c'est bien lui. D'un geste respectueux il soutient le coude de la femme âgée qui, Camille en est certaine, est la mère de Jean Lacapède.

- Tu les connais ? chuchote Jean à son oreille.

Elle ne répond pas. (Pourquoi, oh ! mais pourquoi est-elle venue ?). Jean regarde le cercueil qui roule lentement, qui tressaute, poussé par les hommes des pompes funèbres vêtus de gris foncé. Camille fixe le cercueil, elle aussi. Elle ne se préoccupe plus de ces larmes idiotes qui coulent encore sur ses joues. Elle médite maintenant sur l'incongruité de la mort. Il y a toute une magie enfermée là, dans cette boîte noire aux poignées d'argent.

Tout un feu d'artifice coloré... toute une brassée de rires et de sanglots... Ces réalités n'existent plus même si leur souvenir se mêle au cœur de son être au fracas de l'orgue de façon irrationnelle, faisant sourdre ses larmes.

Les touristes se sont fondus dans la pénombre, ils ont disparu. L'écrasante musique a couvert l'écho de leurs pas. Un curé au visage glabre a surgi de quelque sacristie. Il avance vers les fidèles, vêtu d'une robe blanche aux plis soignés, les épaules parées d'une étoile violette, chaque pas qui le rapproche du cercueil lui confère un peu plus d'humanité (c'est un homme corpulent et sanguin). Il s'arrête enfin face au public. Il se recueille. Tout est en place maintenant. L'émotion se dissipe. On attend avec une sourde impatience que se déroule un cérémonial fastidieux.

Le prêtre parle. Il s'adresse à la vieille femme, aux deux messieurs compassés, mais dans un grand élan sacerdotal son regard se pose aussi de temps à autre sur la femme d'âge mur et sur le garçon chevelu qui se tiennent un peu à l'écart près d'un pilier. Il parle du mort. Il dit : "Seigneur prends en pitié ton fils Jean qui vient de nous quitter". (Le fils du Seigneur doit dormir bien profondément dans la boîte noire, puisque nulle protestation contre cette filiation ne se fait entendre).

- Quelle comédie ! ricane Camille en haussant imperceptiblement les épaules (son visage s'est empourpré de façon inquiétante, une lueur possessive, tout à fait inhabituelle s'est allumée dans ses yeux).

Le cercueil a été disposé sur des tréteaux. Il est enfoui sous un drap violet qui retombe en plis secs aux quatre angles de la boîte. Les couronnes de fleurs roses et rouges ont été posées sur le sol, face à l'autel. La mise en scène est impeccable, le principal intéressé est parfaitement dissimulé. Mais la longueur de ce catafalque, tout de même !... Jean ne peut s'empêcher d'évaluer la taille impressionnante de ce personnage mythique, irréel, qui l'a engendré par inadvertance. "Il était vachement grand, le salaud !" constate-t-il avec un peu de curiosité, mais il n'y a pas de vraie méchanceté dans sa tête à traiter son père de salaud. Une légitime rancœur, peut-être. Mon père ?.. oh ! si peu de temps !... quelques secondes à peine !... Voilà comment il parle de Jean Lacapède, surtout avec Léo. Dommage, vraiment, que Léo n'ait pas voulu les accompagner. Impossible de le décider ! Il s'est contenté de dire à Jean : "ne laisse pas ta mère faire cette connerie toute seule... accompagne-la... c'est un peu ta place, non ?" Quand Léo donne un conseil Jean écoute toujours. C'est comme ça... Et puis avec ce permis de conduire tout neuf dans sa poche !... l'occasion était trop belle de prendre le volant, non ? (et Jean se répète inlassablement qu'il est ici non par piété filiale mais pour l'unique et merveilleux plaisir d'avoir en main, à l'allée puis au retour et chaque fois pendant soixante kilomètres, la deux chevaux de sa mère). Mais si Léo était là, tout de même...

A côté de lui Camille se tient rigidement debout et fixe la flamme dansante d'un cierge. Une flamme tremblante, embrouillée de larmes. Elle essuie ses yeux avec son mouchoir. Mais les larmes, qu'elle le veuille ou non, continuent de couler. Rien à faire. Elle les sent sourdre inlassablement à ses paupières, comme un ruisseau de montagne.

Ce petit ruisseau sauvage, timide, obstiné, qui coulait à travers la verdure et la caillasse, au-dessus du sanatorium de Font-Romeu... Oui... comme ce ruisseau là.

II

Je venais m'asseoir au bord de ce ruisseau chaque fois que j'avais un après-midi de congé. Et là, je dessinais pendant des heures. Je reproduisais inlassablement sur mon bloc, au fusain ou à la sanguine, absolument tout ce que je voyais : les arbres, les rochers, les touffes de fougères sauvages. Je n'avais pas d'argent pour acheter des tubes de peinture. Dans les ciels de mes dessins j'inscrivais en zébrures grossières des nuages hâtifs et tous les croquis que je faisais alors se ressemblaient. Ils étaient à l'image de mon désarroi. Auguste Blanc venait de mourir et je n'acceptais pas cette mort. Angélique me l'avait annoncée dans une de ses lettres décousues à l'orthographe capricieuse où les larmes et le rires se confondaient toujours. Qu'aurais-je fait sans ces lettres ? Mais la mort d'Auguste Blanc me révoltait comme une injure que la vie m'aurait soudain jetée à la face après m'avoir durement malmenée. C'était la goutte d'eau qui "faisait déborder le vase" (une formule de Marie-Louise, mais Marie-Louise m'avait abandonnée, elle était résolument restée dans le camp ennemi, le camp de Gaston Gaud). Cette mort était l'abcès de fixation de toutes mes misères.

J'avais quitté la Pradelle sur un coup de tête, brisant impulsivement les superbes fiançailles avec le fils Laval et le Vieux m'avait maudite. En cinq minutes j'avais démoli des mois et des mois de subtiles tractations visant à effacer enfin l'odieuse tâche de ma propre naissance. Je n'avais plus aucune protection sur cette terre et j'étais à peine majeure.

J'avais tout supporté : la solitude, la servitude, la pauvreté. Je commençais tout juste à émerger. Je finissais mes études de Croix-Rouge et je faisais un stage de trois mois dans ce sanatorium. Bientôt j'aurais mon diplôme et le pourrais gagner à peu près correctement ma vie. L'annonce de cette mort m'enlevait soudain tout mon courage. Je ne pensais qu'à une chose : dessiner, dessiner, dessiner... poursuivant au bord de ce ruisseau le souvenir du vieil homme qui m'avait appris le dessin académique et toutes les ruses de la peinture à l'huile.

La tendresse... quel piège inattendu. Peut-on guérir de ses effets ? Je ne pouvais oublier le regard d'Auguste Blanc, je le sentais toujours posé sur moi comme du temps où je mettais en pratique ses conseils les doigts noircis de fusain. Je revivais ces heures pleines de confiance où je bavardais inlassablement à la façon des adolescentes, pour le seul plaisir de parler. Tant de menus silence de sa part, tant de réserve, tant de fine ironie avaient tissé autour de moi un cocon de douceur. Tout cela était perdu.

Dans ce Centre Aéré, je gardais mes distances. Je vivais en marge. Je partageais la chambre de deux camarades et c'était dur de n'avoir pas un coin à soi. Comment s'appelaient ces filles ? Il y avait Alberte, oui c'est ça, Alberte... Mais l'autre ?... un prénom prétentieux qui ne me revient pas... (Les souvenirs de Camille jaillissent de façon désordonnée, c'est une floraison bizarre faite de visions lumineuses et d'obscurités floues d'ombres ; ils s'élancent, se bousculent à un rythme beaucoup plus rapide que le rituel de la messe). Lucila !... La grosse blonde qui pleurait pour un rien s'appelait Lucila. Nous étions bonnes copines. Nous étions indéfectiblement solidaires en face de l'autorité : infirmière-chef, médecins, malades... Nous comptons les jours en les barrant sur un calendrier commun punaisé sur le mur de notre chambre. Mais notre vraie vie était ailleurs et je ne leur montrais jamais mes dessins.

C'est dans cet état de somnambulisme pitoyable que j'ai fait la connaissance de Jean Lacapède. (Camille hoche la tête). Jean Lacapède, mon premier amour. En somme, je l'ai rencontré par accident, exactement comme je rencontre enfin sa mère aujourd'hui. Au début, il faut bien le reconnaître, rien ne laissait prévoir que je perdrais la tête à cause de lui ! Pour moi, comme pour Alberte ou pour Lucila, il n'était qu'un malade du sana. Un malade odieux, redoutable. Une "figure pittoresque" pardessus le marché... On le reconnaissait de loin à son immense cache-col écossais dont les pans s'agitaient au vent. Il marchait à pas rapides, les épaules un peu voûtées et nous nous moquions de ses grandes jambes de faucheur. Il serrait sur son cœur quelque énorme livre de philosophie et cela aurait dû nous inciter au respect. N'était-il pas un des plus jeunes, un des plus brillants assistants de la faculté des lettres de Toulouse ? Pour nous il n'était qu'une pleurésie, une pleurésie mal soignée.

Quand il nous surprenait dans le jardin du sana à l'heure de la pause il fallait toujours qu'il s'arrête et qu'il nous interpelle. Ses yeux nous jaugeaient sans tendresse, le rire, la moquerie y étincelaient pour un rien. Paresseusement assises au soleil nous faisons brunir nos jambes. Nous étions probablement charmantes avec nos blouses blanches relevées au-dessus du genou, nos encolures dégrafées et nos petites coiffes d'aides soignantes un peu de travers. Une cigarette au bout des doigts nous papotons sur la Chef, sur la bouffe, sur les malades, ou encore sur ce que nous aimerions faire une fois parties ailleurs...

- Eh bien, mesdemoiselles ! s'écriait alors Jean Lacapède.

(Camille entend distinctement la voix du mort).

Il se plantait devant nous. Près, beaucoup trop près de nos jambes et de nos gorges. Alors nous nous mettions à pouffer bêtement et nous répondions à ses boutades par des petites phrases sarcastiques à double sens que nous achevions en ricanements. Il nous observait avec un intérêt accru et nous donnait la réplique, esseulé, perplexe, jusqu'à ce que notre silence hostile lui fasse comprendre qu'il était de trop. Alors il hochait la tête et reprenait sa promenade hygiénique dans les jardins du sanatorium. Dans son dos, nous nous déchaînions. "Une terreur !" s'écriait Alberte. "Un Casanova !" "Un pauvre type !". C'était moi qui le traitais de pauvre type...

(Camille est à nouveau sensible à ce qui l'entoure, elle s'éveille de sa torpeur. C'est peut-être à cause de l'orgue qui accompagne en ce moment de façon solennelle les gestes de l'offertoire. L'homme au cache-nez rouge et vert est là, dans cette boîte violette. On dit qu'il a cessé de vivre et qu'il s'est transformé en cadavre. Combien de fois Jean Lacapède s'est-il transformé dans l'esprit de Camille depuis qu'elle l'a rencontré pour la première fois à Font-Romeu sous l'apparence d'un malade et d'un coureur de jupons ?).

Oui, c'était un accident. Nous nous comportions lui et moi comme des gens qui se heurtent par hasard. Nous ne nous aimions pas du tout. Il prenait avec moi ou bien avec Lucila le ton d'un grand seigneur. Il nous traitait comme des domestiques. Ceci à l'intérieur du sana. Au dehors, nous n'étions que nymphettes.

Il était insupportable. Lorsqu'on avait subi dans la petite chambre blanche les sarcasmes de cet esprit maniaque, les impudences de ce corps angoissé par la maladie, les exigences stupides de ce pédagogue, on rêvait de le tuer. Pauvre Jean Lacapède... Je me souviens... Il voulait toujours vérifier le thermomètre lui-même. Il prétendait qu'aucune de nous ne savait lire la température correctement. Trente sept six, mademoiselle, et non pas trente sept sept ! Qu'est-ce qu'on vous a appris à l'école ? Pour voir le niveau du mercure de façon exacte vous devez tenir le thermomètre comme ceci, à plat... Bien entendu, il ne savait rien faire de ses grandes mains aux doigts jaunis par le tabac mais il m'expliquait comment tenir une seringue. Et ne tremblez pas ainsi, petite sottise ! Il savait tout. Il avait tout appris dans les livres et il était documenté absolument sur TOUT. Et moi... chaque

fois que je plantais une aiguille dans son auguste fesse, ça ne ratait pas, je tremblais. Il pouvait m'expliquer tout ce qu'il voulait, ça ne servait à rien. (Camille sourit).

Mais lorsqu'on n'était plus dans l'enfer de la petite chambre c'était alors une autre musique ! Si on le rencontrait par exemple un après-midi de congé au détour de quelque sentier il vous coinçait aussitôt contre une haie et vous assaillait de questions. Impossible de lui échapper... Il vous parlait tout près du visage. Il vous sollicitait avec son maudit esprit toujours en éveil. Il vous poussait à dire des choses que l'on aurait justement voulu ne dire à personne, de ces pauvres choses personnelles que l'on traîne avec soi et qui ne regardent pas les autres. Un soir, après une de ces rencontres Alberte avait pleuré. Une fois la crise passée, elle m'avait simplement dit : "Dans le fond, il n'est pas méchant... il est même bon..."

Quand ce fichu stage a été terminé j'ai quitté le sanatorium, abandonnant de bon cœur l'homme au cache col rouge et vert. Il torturerait encore mes semblables car sa convalescence était loin d'être finie, mais cela ne me concernait plus. Je ne devais selon toute probabilité jamais le revoir... Je lui laissais un vague souvenir parmi d'autres : celui d'une fille assez sauvage, d'une orpheline sans le sou car c'était là la seule confiance qu'il avait pu obtenir de moi. "Pas de petit ami ?... pas de parents ?... rien ? demandait-il, incrédule, et je me contentais de hocher la tête négativement en serrant les lèvres. Il avait vu mon album de dessin. Il me l'avait arraché des mains au crépuscule alors que je revenais d'une longue séance au bord de mon fameux ruisseau. Il l'avait feuilleté lentement sous mon regard apeuré, examinant chaque arbre déchiqueté, chaque zébrure de ciel sans omettre les plus audacieuses, ces terribles balafres grises dont j'avais honte soudain. Il m'avait rendu mes croquis en me disant d'une voix coupante : "vous tremblez moins, ma chère, lorsque vous tenez un crayon que lorsque vous tenez une seringue !" et il m'avait tourné le dos avec brusquerie. Mon cœur battait très fort. La joie m'avait envahie...

Mais dans ce petit train de montagne qui court rejoindre la vallée ce n'était pas à Jean Lacapède que le pensais, debout sur la plate-forme fouettée de vent. Oh ! non... J'avais déjà oublié ses tracasseries. Je réfléchissais. Je devenais toute neuve. J'étais enfin libérée de ce morne travail. Je comprenais que je n'aimais pas le métier que j'avais choisi par nécessité, à cause des "études courtes". J'avais travaillé dur, placée au pair dans une famille indiquée par Chantal pour payer ces études et je découvrais soudain que je ne serais JAMAIS une bonne infirmière. Est-ce que je pourrais supporter, pour manger tous les jours, de ne pas vivre ? C'était là une question terrible. Jean Lacapède m'avait aidée à me la poser. Il était donc déjà entré dans ma vie sans que je m'en rende compte.

(C'est pourquoi je pleure, pense Camille. L'office se poursuit sous son regard absent et elle s'essuie machinalement les yeux une fois encore.)

III

Elle se sent presque malade. C'est le moment justement où l'assistance se déplace pour aller bénir le cercueil. Camille ne réfléchit pas, elle s'élance, poussant Jean devant elle. Elle s'aperçoit que Jean a la même démarche que son père. Il avance la tête penchée vers le sol, les épaules un peu voûtées et il a lui aussi de grandes jambes de faucheur. Il s'arrête devant le catafalque et saisit d'une main malhabile le goupillon que lui tend Bernard Lapointe. Il l'agite vaguement en direction du cercueil, tout à fait incapable d'esquisser le signe de la croix. C'est risible... A quoi pense-t-il ? Il ne pense pas à son père. Il contemple

ce bizarre objet de métal constellé de trous qui a échoué entre ses doigts. Son esprit toujours prêt à rire de tout est en éveil. Quel type d'ouvrier, dites-moi, à votre avis, forge donc ces engins sacrés ? aimerait-il demander d'une voix positive à cette pieuse assemblée. Certainement pas un adepte de la quatrième internationale !... Il bénira ainsi son père athée, sans lui accorder une pensée, et lorsqu'il sera revenu sa place il aura encore le sourire. Camille jette à son tour quelques gouttes d'eau bénite sur le drap violet. Elle fait ce geste de son mieux. Elle voudrait en ce moment effacer la rancœur qui existe entre elle et cet homme mort. Elle s'est appliquée à tracer dans l'espace une sorte de croix symbolique mais que va-t-elle faire maintenant de cet objet pesant et humide ?... Elle entend tout près d'elle un souffle oppressé, quelqu'un serre soudain son avant-bras et une main gantée de fil d'Ecosse s'empare de l'aspersoir. Camille recule, laisse la place. Elle voit Chantal accomplir le même geste qu'elle mais avec plus d'assurance. Une Chantal superbement habillée, les cheveux entortillés d'une mousseline verte, le regard dissimulé par des lunettes noires exactement comme une star.

Les voici revenues près de Jean. "Je savais bien que tu viendrais à la cérémonie !" déclare Chantal sans se soucier d'être entendue au premier rang. "J'ai pu avoir mon stagiaire !" répète-t-elle ensuite deux ou trois fois avec satisfaction. Et Camille se sent alors délicieusement en paix.

L'office se termine. L'orgue éclate à nouveau meublant la haute nef de belles vibrations formelles. Camille ferme les yeux avec l'espoir de voir une dernière fois Jean Lacapède vivant. Ses yeux étincelants, avec ou sans lunettes, son regard si dense, et aussi cette mèche blonde et grise qui barrait son front. Il avait les cheveux pleins d'épis, une toison capricieuse, vagabonde où l'on pouvait amoureusement déceler une fine odeur de foin. Un visage plissé de rides (les rides de son rire éternel). Et ses mains...

On ôte maintenant la draperie violette. L'immense cercueil dénudé est déposé avec effort sur le chariot. Camille a ouvert les yeux pour chasser l'obsession de ce visage et de ces mains mais elle ne peut pas se débarrasser de son rêve. Elle voit se dresser la haute silhouette et rutiler le fameux cache-nez écossais. Elle entend le rire.

Celui que nous appelions "Maître" au phalanstère de la rue des Potiers dort dans cette grande boîte. Bernard Lapointe et moi sommes les seuls à nous souvenir encore de lui. Où sont les autres ? Sigfried ? Letellier ? Germaine ? Brugeon ? Malavielle ? le chinois dont j'ai perdu le nom ? Où sont-ils donc ? Qu'importe ! Le Maître dort. Il a posé ses lunettes. On lui a enlevé son cache-nez. On l'a enfermé dans une première boîte de métal soudé et puis dans une deuxième boîte verrouillée. Son cerveau dont il était si fier a commencé de pourrir.

- Tu n'iras pas au cimetière ! décrète Chantal à haute voix.

Elle s'adresse à Camille comme si Camille était malade mais elle regarde le cercueil et tout compte fait c'est à lui qu'elle parle. Elle le prend à témoin des inconséquences de Camille.

Mais le cercueil est sourd. Il s'ébranle lentement sur le chariot dont les roues grincet. La vieille femme voilée de noir le suit à petits pas soutenue respectueusement par Bernard Lapointe. Chantal s'est d'instinct placée devant Jean pour lui servir de rempart. Elle tient à dissimuler ce jeune bâtard chevelu qui baille maintenant et donne des signes évidents de lassitude. "Vous n'irez pas au cimetière !" répète-t-elle autoritaire. "Vous auriez l'air de..."

Camille hoche la tête d'un air conciliant. Nous ferons ce que tu voudras, ma vieille. Il faut me pardonner. Ce matin je ne suis pas tout à fait comme d'habitude. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai eu un caprice. Un accès de sentimentalité. Mais ça va passer, rassure-toi. Elle marche docilement derrière Chantal. Chantal l'a prise en charge et c'est bien.

La vieille madame Lacapède dont elles observent la silhouette endeuillée quitte

maintenant le parvis et s'installe entre ses deux compagnons dans une DS grise. Bernard Lapointe est au volant.

- Qui était donc cette personne brune qui n'arrêtait pas de pleurer ? demande-t-elle (elle a relevé son voile de deuil et suit d'un regard hardi le fourgon funéraire qui roule devant eux).

- Une ancienne maîtresse de votre fils, peut-être, dit l'homme assis à sa droite.

- Ah ! dit la vieille dame avec sécheresse, puis elle ajoute d'un ton plus animé, dépêchez-vous, mon petit Bernard, nous allons le perdre. (Elle parle du fourgon, bien entendu).

- Ne vous inquiétez pas, ils ont l'habitude. Ce ne sont pas des chauffards.

Comment peut-il dire des choses aussi absurdes ? pense madame Lacapède et son visage se durcit.

- J'espère que cette personne nous épargnera ses larmes au cimetière ! poursuit-elle fermement.

Les deux hommes gardent un silence prudent.

- Vous avez vu ? dit-elle encore après un temps de réflexion. Malgré les vacances, il y avait tout de même un étudiant ! (sa voix se brise en un petit sanglot sec). Un grand garçon avec une chevelure noire... Le connaissez-vous, Bernard ?

- Non, répond Bernard Lapointe. Non, je ne le connais pas.

Il regarde dans le rétroviseur. Il constate avec soulagement que la deux chevaux bleue où il a vu Fleurville et son fils s'engouffrer ne les suit pas.

IV

Chantal, Jean et Camille sont assis à la terrasse d'un restaurant.

- Il faut manger, dit Chantal en saisissant avec autorité le menu (c'est elle qui invite). Ça ne sert à rien de ruminer le passé. Tu aurais dû le laisser crever comme il t'a laissée vivre !

Elle s'interrompt avec brusquerie pour faire son choix.

- Pour moi ce sera un filet mignon, reprend-elle sur un autre ton. Nous avons bien mérité ce petit extra. Une veine que j'aie ce nouveau stagiaire !

Elle change encore de sujet, dévore Jean de tous ses yeux et s'écrie :

- Je crois que tu as encore grandi !

Ne lui appartient-il pas un petit peu ? Elle lui a tricoté tant de pulls. Sous ce regard possessif Jean redevient un petit garçon. Il se souvient aussitôt de certains câlins devant la télé, sa joue posée contre la poitrine de ce succédané de mère. Il suçait, dans ces circonstances, quelque monstrueux caramel et c'était fichtrement confortable.

- Je prendrai du cassoulet, dit-il après un coup d'œil au menu qu'elle lui a tendu avec sollicitude.

- Par cette chaleur, tu es fou ! grogne Camille.

- Laisse-le manger ce qui lui fait envie.

Ils sont bien, là, tous les trois. Mais Camille n'a pas faim. Elle chipote une assiette anglaise (le jambon a le goût de carton, les cornichons sont trop acides). Le spectacle de l'assiette de Jean lui soulève le cœur, cette saucisse grasse et luisante qui baigne dans ces haricots roses... Pouah !... Quant au filet mignon de Chantal, il saigne comme une plaie ! Bon, la première bouteille de rosé de Provence est finie et voilà Chantal qui en commande

une deuxième !

- J'ai trop bu, dit Camille en repoussant son assiette. Vous m'avez fait trop boire. Je suis complètement saoule.

- Impeccable ! dit Jean la bouche pleine de haricots juteux. Exactement comme dans les enterrements de campagne ! Avec un peu de chance nous nous mettrons à vomir et ce sera tout à fait folklo.

Camille est prise du fou rire, c'est nerveux, ça va passer. Elle essaye de se contrôler, rien à faire. Ses épaules tressautent, ses yeux se mouillent à nouveau, mais elle se sent merveilleusement en paix. La mère et le fils échangent un bref regard de tendresse. C'est une petite vengeance contre le mort (il les obsède).

Ils boivent leur café. Maintenant Chantal regarde sa montre, elle se recoiffe.

- Il y a du petit stagiaire dans l'air, annonce Jean.

Chantal lui fait une horrible grimace.

- Un petit jeunot, je suppose ! continue-t-il avec bienveillance. Tu devrais l'épouser, Chantal... Selon les lois du rapport Kinsey...

- Oui mon chéri, c'est un jeunot comme tu dis ! réplique Chantal (Jean peut lui dire n'importe quoi). Mais hélas son cœur est pris. Je n'aurai pas ma chance. Tous les soirs a six heures une ravissante blonde...

- Ah ! ah ! ah ! hoquette Jean l'œil vague.

Puis soudain faussement anxieux il s'écrie :

- Mais dis-moi ! Ce matin, en ton absence, ils ont dû s'en donner à cœur joie le jeunot et la petite blonde ! Tu n'aurais pas dû laisser le magasin si longtemps !... Le stupre !... la fornication !... Je vois ça d'ici !... des traces suspectes un peu partout... sur tes Teilhard de Chardin, peut-être !...

Il rigole, il se tape sur les cuisses. Toute la tension nerveuse de la matinée s'échappe de lui, il cherche encore quoi dire mais ne trouve rien de suffisamment monstrueux pour faire crier Chantal. D'ailleurs elle ne l'écoute plus. Elle enfile avec application ses gants de fil d'Ecosse, ses doigts sont moites de sueur.

- Camille, dit-elle enfin ! tu imagines un peu ? Si tu avais tenu, à l'âge de Jean, de tels propos devant ton oncle ? ou bien devant Auguste Blanc ?

- J'en aurais été bien incapable ! A cet âge là je ne savais rien des réalités de l'amour.

- Rien du tout ? demande Jean qui reprend son sérieux.

- Rien de concret.

- C'est pas croyable !

Et il répète "c'est pas croyable !" l'œil rêveur en s'adressant peut-être au chien de l'auberge couché là à ses pieds, un setter fauve, pantelant de chaleur. Camille et Chantal s'embrassent. Elles se promettent mille choses futiles qui semblent soudain avoir une importance capitale. Elle se contredisent, elles s'écoutent à peine. C'est toujours comme ça quand on se quitte, pense Jean en tendant la joue à Chantal sans se lever, il caresse le setter à la naissance des oreilles avec une tendre application. Maintenant il va être seul avec sa mère. Elle s'est éloignée de quelques pas, elle est là entre deux parasols rouges, elle fait encore des signes d'amitié à Chantal. Je vais lui demander, se dit Jean dont la main s'est mise à trembler sur le pelage roux et soyeux. Je ne sais rien de mon père. Il faut qu'elle parle. C'est aujourd'hui ou jamais. L'euphorie est tombée. Le petit délire de la joie funèbre l'a complètement abandonné. Mais comment faire parler Camille ?

Elle est revenue près de lui et répète pour la troisième fois en soupirant "J'ai trop bu !". Après un silence embarrassé ils se retrouvent dans la voiture. Jean est au volant, bien entendu. Il vérifie d'un geste machinal l'abattant de la fenêtre (un truc vicieux qui se rabat sur votre coude au premier cahot). Il s'assure que le frein à main est correctement desserré

(il y en a qui se font coller au permis rien que pour ça). Ensuite il règle l'ouverture des aérateurs. La deux chevaux démarre enfin de façon impeccable, sans un soubresaut.

La route est là, familière, moite de soleil.

- J'aimerais que tu me racontes, dit Jean.

- Raconter quoi ?

- Mon père.

- Je t'ai tout dit.

- Tu m'as toujours énoncé des faits. Tu ne m'as jamais rien raconté.

- Qu'est-ce que tu veux savoir ? demande-t-elle après un petit silence. Je n'ai jamais fait de mystères, que je sache ! (elle rit pour se donner de l'assurance).

- Si ! grogne Jean un peu agressif. Pour moi tout est mystère. Je l'ai compris ce matin. Tant qu'il était en vie Jean Lacapède était un ennemi. Vous le détestiez tous. Toi... oui, toi !... Et puis Léo... Angélique... Quant à Chantal, il vaut mieux ne pas en parler !... J'ai passé mon enfance dans cette parenté là. Je ne me plains pas. Si un gosse a été aimé c'est bien moi. Jean Lacapède je n'en ai rien à foutre. Mon vrai père c'est Léo. Léo s'entend mieux avec moi qu'avec Bruno, je ne sais pas si tu as remarqué ça...(la voix de Jean s'est mise à trembler, il hausse les épaules). Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Mais quand même...

- Ça te tracasse tant que ça ?

- N..non... Mais j'aimerais comprendre. Pendant longtemps j'ai vécu avec une série d'images bien plantées dans ma tête et ça me suffisait. Tu avais vécu deux ans avec un mec, mon père, et puis tu avais quitté ce mec, enceinte, pour des tas de raisons : parce que ce mec n'acceptait aucune contrainte, parce qu'il était contre le mariage, contre la paternité. Ça avait un petit aspect romanesque, un petit coté évolué... et moi je ne cherchais pas plus loin. Aujourd'hui, je me pose des questions. C'est mon droit, non ? Ce mec, tu l'aimais ?

- Bien sûr.

- Mais lui ? il ne t'aimait pas ?

- Il n'aimait personne... au sens traditionnel du terme.

- C'est bien ce que je pensais ! dit Jean qui hoche la tête comme pour saluer au passage une évidence. Mais il y a quelque chose qui ne va pas là dedans. Comment as-tu pu, toi, aimer un type qui ne t'aimait pas !... Tu ne t'accrochais pas, tout de même ?

C'était donc ça ! pense Camille tandis que la voix de Jean se brise sur l'odieuse question. Qu'est-ce qu'il va chercher, le pauvre enfant ? Et comment lui expliquer ?

- Non, je ne m'accrochais pas, comme tu dis. Mais tu as raison de me poser cette question. C'est plus compliqué que tu ne le crois. Tu comprends, il... (Jean déteste aussitôt la façon dont la voix de Camille s'infléchit de façon pudique quand elle prononce ce "il")... Il avait un pouvoir très particulier... C'était quelqu'un de... Enfin, il ne laissait personne indifférent... Je l'ai d'abord détesté. Ça c'était la première réaction, la réaction normale. Ton père était un homme qui dérangeait, qui... Ensuite, eh bien je l'ai positivement adoré... Mais pour finir, je l'ai à nouveau détesté, dit Camille sombrement. Maintenant il est mort, conclut-elle comme si cette mort mettait fin à quelque joute implacable.

- J'aurais dû me faire connaître de lui, dit Jean. Si tu avais su m'aider à comprendre...

- Oh ! je t'en prie ! pas de reproches !

Camille sort son mouchoir, elle essuie ses yeux. Ensuite, eh bien elle regarde le paysage. Elle concentre toute son attention sur cette plaine du Lauraguais aux tendres couleurs, bleu, vert, ocre, avec le rose des toits gommé par la brume de chaleur. Mais les larmes continuent de sourdre sous ses paupières cuisantes. Elle se mouche avec force.

- Fais un effort d'imagination, dit-elle la voix tremblante. J'avais vingt six ans et j'étais ab..so..lu..ment seule au monde. Léo et Angélique...

Jean n'écoute plus. Il entend des prénoms : Simon, Chantal, et maintenant la voilà qui parle de Nana. Il hausse les épaules. Il ralentit progressivement comme on le lui a appris à l'auto-école et dès que c'est possible il gare la deux chevaux dans un des créneaux de la rampe touristique.

- Qu'est-ce qu'il y a ! demande Camille dégrisée.

- Rien.

Ils se taisent. Jean fixe le volant d'un air morose.

- C'est toujours la même chose, dit-il enfin.

- La même chose quoi ?

- Chaque fois que tu décides de parler de mon père, au bout de dix secondes c'est réglé, tu dérailles. Tu me parles des autres, de tous les autres. Mais pas de lui. Tu vois bien ? A l'instant, tu me parlais de Nana.

- C'est vrai, dit Camille étonnée. Toute ma vie j'ai fait ça. Toute ma vie, pour avoir du courage, quand ça n'allait pas eh bien je plantais dans ma tête ceux que j'aimais et qui m'aimaient. Un jour Nana... un jour Angélique... (Elle contemple la brume bleuâtre, cette moiteur transparente qui donne à la plaine des effets d'aquarelle). C'est fou ce que ça m'a aidée, ajoute-t-elle avec un soupir.

- Mais lui aussi tu l'aimais...

- Il m'a fait mal, répond Camille tout bas.

Jean l'observe le cœur battant. La connaît-il ? Elle a un visage étroit et pur. Elle n'est pas jolie. Elle n'est même pas belle. Tout en elle est charme... L'intensité du regard, la courbe du nez, la douceur charnue des lèvres. A chacun de ces endroits précis la vie foisonne et cela le bouleverse. Ce n'est pas un visage, se dit-il, c'est un univers. Et moi, je l'aime trop...

- Tu sais, dans le fond, c'est une histoire très simple, reprend-elle au bout d'un instant sans réfléchir que quelques moments plus tôt elle affirmait le contraire. Une histoire banale. Il ne faut pas que tu te tortures la cervelle à cause de ça. Ton père était un original et puis voilà... Il vivait comme personne ne vit. Il rêvait, j'imagine, de relations utopiques avec ses semblables... de relations fondées uniquement sur la rigueur du raisonnement dialectique... Ce sont de bien grands mots, mais je n'en trouve pas d'autres. Il avait ordonné sa vie hors des structures habituelles et la façon dont il vivait était une chose à laquelle il tenait énormément. A l'époque où je l'ai connu ces choses là choquaient bien des gens... Il avait loué un appartement, rue des Potiers, non loin du Grand Rond. Il appelait ça le phalanstère. Il y hébergeait des tas de gens. Tout se passait au gré des rencontres. Mais comment t'expliquer ça ?... Il aurait voulu, je pense, que ce soit un lieu privilégié, un endroit universel. En réalité, c'était un petit monde clos où régnait son esprit.

- C'est là que tu as vécu avec lui ?

- Oui. Il m'avait ramassée dans un bistrot un jour où j'étais en détresse, sans un sou, sans logement, sans travail. J'étais assise devant une citronnade, c'est tout ce que je pouvais me payer, et j'étais complètement paumée. Il m'a reconnue tout de suite. Il n'oubliait jamais un visage. Il s'est rappelé qui j'étais. Il est venu à moi... C'était à la terrasse de la Frégate, place Wilson, tu connais ?

- Ouais.

- Lacapède a fait comme si on s'était vus la veille. Je l'avais soigné au sana de Font Romeu, il y avait des mois de ça.

- Je sais. Il t'apprenait à lire le thermomètre.

- Tu vois, dit Camille, tu en sais plus que tu ne crois.

- Et alors à la Frégate, qu'est-ce qu'il a fait ? Il t'a levée comme une poule ?

- Arrête ! (Camille hausse les épaules). Il m'a dit : "ça ne va pas, tremble-seringue ?".

Tremble-seringue, c'était le petit nom d'amitié qu'il me donnait au sana. Je ne sais pas comment il s'y est pris. Je me suis mise à débiller mes malheurs. Il m'a écoutée et puis il m'a proposé de venir habiter chez lui.

- Le salaud ! dit Jean d'un ton sarcastique mais il éprouve un élan de sympathie pour Jean Lacapède.

- Il m'a expliqué comment fonctionnait son fameux phalanstère et moi j'ai cru ce qu'il me disait.

- Alors tu y es allée ?

- Oui.

- C'était comment ? qu'est-ce que tu y faisais ?

- Pas grand chose. J'essayais surtout de me rendre utile.

- Tu faisais la bonne ? demande Jean soupçonneux.

- N...non. Bien sûr ça m'arrivait de faire la vaisselle ou autre chose. Mais ça n'avait aucune importance. Tu vois, ce qui comptait pour moi c'est que j'avais enfin trouvé un endroit où j'étais acceptée. Je menais une vie qui me semblait vraie... Tout était différent, soudain.

- Et naturellement vous avez fini par vous retrouver au lit ensemble ?

- Oui. Mais pas tout de suite. Il s'est écoulé presque une année avant que cette chose arrive.

- Bon, dit Jean. Et quand tu as commencé à m'attendre ?

- Il m'a proposé de m'aider pour l'avortement.

- Tu n'as pas voulu te faire avorter ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Pourquoi ? je ne le sais pas...(elle hausse les épaules et jette sur son fils un regard de tendresse intense). Il me disait : "C'est tout ce que je peux faire pour toi. Si tu veux cet enfant, c'est ton affaire."

- Tu avais espéré autre chose ? demande Jean presque tout bas.

- Oui.

Elle se mouche nerveusement. Elle se redresse sur le siège de toile et croise les mains sur son mouchoir. A quoi ressemble donc cet interrogatoire ? Jean peut-il comprendre ce qui s'est réellement passé il y a vingt ans dans son cœur, dans sa tête ? Elle lui a fait un exposé à sa mesure, une sorte de digest des événements. La réalité était tellement différente ! Comment la dire ? Il faudrait la revivre heure par heure, en essayant de ne rien omettre. Mais peut-on se fier à des souvenirs ?

- Le passé est le passé, reprend-elle d'une voix qu'elle essaye de rendre enjouée. Ce qui compte, dans tout ça, c'est que j'ai appris à connaître la vérité sur moi-même. Jean Lacapède était un type fait pour ça... Quand on l'approchait on devenait vrai. Je ne sais pas comment il s'y prenait mais on renonçait à tous les pièges, à tous les chemins de traverse, il n'y avait plus d'échappatoires possibles. Son enseignement dépassait sa personne, sa pauvre petite personne...

Jean hoche la tête d'un air grave. Maintenant il comprend tout. Il en a la certitude et cette certitude il ne veut plus jamais la perdre. Elle s'est installée dans son esprit de façon globale mais un peu confuse tout compte fait. C'est une compréhension sentimentale très différente du système raisonneur dont il fait ses délices, en général, pour épiloguer sur tout.

Il met le contact, règle soigneusement le rétroviseur, accomplit de façon impeccable la manœuvre en marche arrière et ils reprennent la route.

Une route qui se teinte imperceptiblement de la douceur du crépuscule.

V

Non, il n'avait pas changé depuis le sana, rêve Camille bercée par les oscillations de la deux chevaux. Il avait le teint plus coloré, la carnation plus saine, c'est tout. Il vous parlait toujours à deux doigts du visage, scrutant vos yeux avec une ardeur maniaque. Sa voix éclatait. Elle brisait le secret des confidences chuchotées. J'avais froid. Quelque chose dans sa sollicitude me donnait chaud. Cette chaleur-là c'était encore un accident, mais un accident grave, cette fois-ci. Je ne devais pas m'en remettre.

Il disait que le phalanstère était un défi. Un cri jeté dans le désert. Cette idée de cri le secouait tout entier d'un rire heureux. Je n'avais qu'à prendre mes frusques et me rendre là-bas. Je pousserais la porte. Elle n'était jamais fermée à clef. Et puis je fouillerais et sans doute il y aurait une piaule vide pour moi.

- Pour deux ou trois jours, ma foi...

- Pour le temps que tu voudras. Mais pas pour la vie ! avait-il ajouté avec un rire bref.

- Pour la vie, ça ne risque pas.

- Bon, ça va... ne te fâche pas. Tu verras, il y a toujours du monde là-dedans. Et puis, sois tranquille, je ne te violerai pas. Je te le garantis sur l'honneur.

Il s'était mis à me tutoyer et ça ne me dérangeait pas. Ses yeux brillaient comme si son honneur était une valeur sûre, un trésor. Bon. D'accord. Il ne me violera pas. J'ai ramassé ma valise, mon carton à dessin, et j'ai quitté le café. Je l'ai vu du coin de l'œil traverser la salle enfumée et bruyante, regagner une table où l'attendaient un homme et une femme. Malgré le brouhaha, tout de suite je l'ai entendu pérorer. J'aurais voulu avoir la certitude qu'il ne parlait pas de moi.

Après une marche épuisante le long des boulevards (je changeais ma valise de main tous les cent mètres, et mon carton à dessin n'arrêtait pas de glisser sous mon bras) je suis arrivée rue des Potiers. Quand j'ai poussé la porte du phalanstère comme il m'avait dit de le faire, c'est l'odeur qui m'a saisie. Une odeur de moisi, de cire fondue et de poussière. J'ai vu une entrée obscure. J'ai déposé mes colis sans oser allumer l'électricité. L'entrée se poursuivait en une sorte d'étroit couloir jalonné de portes grises, tout cela pauvrement éclairé par une imposte vitrée. La première porte était entrouverte. "Tu n'as qu'à fouiller !" avait-il dit. Je l'ai poussée doucement. J'ai vu une drôle de chambre bleue de fumée de tabac, un lit-cage en fer et sur ce lit-cage un chinois torse nu qui dormait. La porte ayant grincé malgré mes précautions le chinois a ouvert les yeux. Il a agité la main et il a dit "Hello !". Sa voix semblait sortir de son nez... J'avais roulé ma bosse. Je croyais être revenue de tout. J'avais travaillé chez les autres, dormi dans des galetas sans lumière, mais ce "hello !" c'était plus que je ne pouvais en supporter. J'ai bafouillé "Oh ! pardon !" et j'ai refermé précipitamment la porte.

(Camille rit. Jean la regarde. A quoi pense-t-elle ?).

Je suis revenue dans l'entrée. A tâtons j'ai trouvé l'interrupteur. Mon carton à dessin était appuyé contre un porte-parapluies en fonte rococo qui débordait de revues et de paperasses. J'ai cherché la cuisine. Je l'ai trouvée tout de suite. En effet, la porte était entrebâillée et le goutte à goutte d'un robinet faisait floc ! floc ! comme un appel. Dans

l'évier il y avait des assiettes sales, des verres poissés de mauve et une casserole où étaient figés quelques restes gras. J'ai fait la vaisselle. C'était, dans mon esprit, une façon comme une autre de payer mon loyer chez Jean Lacapède. Marie-Louise m'avait faite ainsi. C'est donc comme ça qu'a commencé ma vie de débauche. La grande vie. En grattant le grès verdâtre d'un évier, en frottant un carrelage triste avec une serpillière douteuse.

(Tu faisais la bonne ? a demandé Jean tout à l'heure.)

Quand tout a été en ordre, je me suis assise. J'avais faim mais pour rien au monde je n'aurais ouvert le buffet marron et laid qui se trouvait devant moi. Sur la table, il y avait un trognon de saucisson et un bout de pain dur. Je les ai mangés en les mastiquant longtemps et puis je me suis installée pour attendre. Attendre quoi, au juste ? Je ne le savais pas. J'ai trouvé une gauloise tordue au fond de mon sac. Je l'ai fumée tristement, assise sur ma chaise, les yeux dans le vague. Je laissais le temps passer. Le temps m'était devenu étranger. Le monde était une boule close et moi, Camille, j'étais assise en dehors de cette boule. Le chinois (je sus plus tard qu'il était japonais) a traversé la cuisine sur la pointe des pieds pour ne pas salir le carrelage encore humide. Il est allé aux toilettes. Il y a eu un bruit de chasse d'eau et puis il a retraversé la cuisine sur la pointe de ses pieds nus, avec une précision de danseur, sans s'occuper de moi. Le chinois était dans la boule. Moi je n'y étais pas.

J'avais vécu il y a mille ans au bord d'un lac. J'avais foulé en ces temps lointains l'herbe d'une vaste prairie. J'avais partagé les rires et les jeux d'autres elfes-enfants qui comme moi trouvaient leur vie dans cette eau et dans cette végétation. Et puis il y avait eu des cataclysmes. Des tas de cataclysmes. Cet Eden n'existait plus. J'étais prête à le jurer.

Cet état d'âme sombre, apocalyptique, a duré je ne sais combien d'heures. J'en ai été brutalement tirée par le bruit de la porte d'entrée rabattue à la volée. La voix de Jean Lacapède a fracassé mes nostalgies à coup de mots de Cambronne tandis que j'entendais s'écrouler en un bruit de papier froissé les revues brochées. Le Maître avait trébuché dans le porte-parapluies. Il m'est apparu presque aussitôt dans l'encadrement de la porte de la cuisine, le col dégrafé, la cravate desserrée. Il ne m'a pas vue tout de suite à cause de la pénombre mais je crois qu'il me cherchait. Il passait et repassait une main nerveuse dans ses cheveux hérissés.

- Alors, tremble-seringue ? s'est-il écrié joyeusement quand il m'a découverte tassée sur ma chaise.

Je me suis redressée de mon mieux, je l'ai regardé dans les yeux et, rassemblant toute ma dignité, j'ai déclaré :

- Je m'appelle Camille

Camille ! Ce prénom l'a subjugué. Il s'est lancé aussitôt dans un discours érudit sur les Camille au féminin de la littérature. Mais son choix a été presque immédiat. Il a opté pour la Comtesse de Ségur. C'était une œuvre qu'il semblait parfaitement connaître. Y avait-il quelque chose qu'il ignorât dans le domaine de l'écrit ? Il s'excitait. Camille et Madeleine de Fleurville. Sophie de Réan qui devenait par la suite Sophie Fichini et recevait alors de mémorables et sadiques fessées. Tout en parlant il ouvrait le buffet, en sortait une niche ronde, un camembert coulant, il se taillait une tartine. Il expliquait aux murs, aux casseroles, au couteau qu'il avait en main le psychisme érotique de la Comtesse. Était-il fou ? Les souvenirs de la petite chambre du sana me disaient qu'il ne l'était pas.

Ces théories sur les " Petites Filles Modèles" ! Je devais les entendre bien souvent dans les mois qui suivraient... ne plus y prêter attention... Mais ce soir-là, devant ce géant prolix qui me demandait avec un rire sardonique comment se portait ma bien-aimée Madeleine, je me suis mise à pleurer.

- Tu pleures ?

Il s'est approché, il s'est penché sur moi.

- C'est à cause de Madeleine que tu pleures ?

Je ne pouvais plus m'arrêter de sangloter. J'étais défigurée par le désespoir et par la tension nerveuse. D'un doigt impérieux et dur il a relevé mon menton pour mieux me regarder. J'essayais d'échapper à sa curiosité, je tournais la tête à gauche, à droite, comme un enfant qui ne veut pas avouer. Alors il m'a enfin laissée. Il a haussé les épaules.

- Ne parlons plus de Madeleine, a-t-il dit d'une voix conciliante.

- Elle est morte.

- Madeleine ?

- Oui...

- Quand ?

- Il y a dix ans...

Il a fini sa tartine en silence et nous n'avons plus jamais reparlé de Nana. C'est à cause de ce silence que j'ai su que je resterais. L'appartement était disposé en longueur : le couloir, les chambres, la salle de séjour avec deux fenêtres sur la cour. Tout au fond se trouvait un ancien cabinet de toilette meublé d'un divan cabossé, d'une table avec un dessus de marbre fendu et d'un fauteuil crapaud qui n'avait que trois pieds. J'ai choisi cette pièce obscure, éclairée par une imposte, parce qu'elle était pauvre. Personne ne me la prendrait ! Les quatre chambres à coucher étaient assez belles, lambrissées, avec de hautes fenêtres aux persiennes déglinguées et noircies. Lacapède occupait la plus spacieuse et les trois autres servaient de dortoir.

Je n'étais pas préparée à ce mode de vie qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais connu jusque là. Je comprenais mal le langage de ces filles et de ces garçons. La promiscuité, les longues beuveries nocturnes m'intimidaient. Je me réfugiais donc dans ma petite pièce triste, j'étais libre même pour rester seule.

On ne se moquait pas de moi. On m'ignorait. On me parlait sentiment et puis on m'oubliait. Était-ce un mot d'ordre du Maître ? Aucun garçon ne chercha jamais à forcer la porte de ma chambre ou à m'entraîner dans la sienne. On vivait pourtant joyeusement au phalanstère. C'est dans la cuisine et dans les chambres qu'explosait la gaieté. Autour de la nourriture et autour des lits. Plaisanteries, mésententes, contestations, cabotinage tout cela fusait comme un feu d'artifice. Les visages familiers se fondaient à de nouveaux visages et moi dans tout ça je ne m'y retrouvais pas très bien. Je m'étais introduite là-dedans comme une petite souris et je me terrais dans mon trou. J'écoutais vibrer les voix à travers les cloisons. Il y avait des rires, des discours, des flots de musique déversés par quelque radio portable. Parfois aussi tout retombait dans un silence monacal. C'est le silence que j'aimais le plus.

Lacapède allait, venait, il semait un désordre fou. Dès qu'il était sorti, vite vite je rangeais ses affaires, je faisais son lit, je vidais ses cendriers avec l'espoir naïf que ces gestes répétés lui plairaient.

(Tu faisais la bonne ?)

Il avait toujours en tête une affaire pressante, une manie nouvelle, il était continuellement sous pression. Je ne lui connaissais aucune femme attirée. Il semblait en changer constamment. Faisait-il l'amour quand il s'enfermait dans sa chambre avec l'une ou l'autre de ces étudiantes venues tout droit de la Fac et qu'on ne revoyait généralement jamais par la suite ? Une étrange innocence m'empêchait de me poser ce genre de question.. Je me désintéressais des débordements amoureux du phalanstère. Je croyais naïvement qu'ils n'étaient que purs délires verbaux. On parlait tant et tant d'amour que je n'écoutais plus. Cet amour là dont l'écho joyeux et les rires transperçaient parfois les cloisons n'avait aucun sens pour moi. Tout cela était dialecte d'hurluberlu. Marie-Louise m'avait fabriquée tellement différente !

La plupart du temps Lacapède oubliait mon existence et lorsqu'il me rencontrait dans un couloir il me témoignait alors une joie bourrue et me prodiguait quelques conseils. "Fais n'importe quoi, disait-il mais pour l'amour du ciel renonce aux piqûres !". Il y avait presque deux ans que je ne faisais plus de piqûres, il le savait très bien, mais en me répétant cela il affirmait je crois sa possession à mon égard. Quand il me présentait à ses amis, j'étais Camille de Fleurville et il prétendait que j'avais passé mon enfance dans un authentique château. Cette identité nouvelle me plaisait assez. Je devenais autre. Je me fondais dans l'inconnu. C'était reposant. Peu à peu j'ai cessé d'écrire à Angélique.

Le phalanstère était un endroit où je me plaisais. Je découvrais la paresse. Tout était possible mais tout restait dans le domaine des mots. Je vivais à l'ombre de Jean Lacapède et je ne comprenais pas que c'était cela que j'aimais. J'étais devenue une sorte de vestale, un petit dieu lare, et jour après jour, dans l'incohérence, je fabriquais de la continuité, de la douceur, du confort avec l'ardeur têtue d'une petite femelle.

Quand le Maître me trouvait dans la cuisine en train de récurer l'évier il disait que j'étais sa "petite horde" et Letellier, Germaine et Malavielle s'esclaffaient. Moi, je souriais sans comprendre. Je continuais mon petit boulot avec placidité. J'avais fini par inventer une explication : voilà, j'étais sa petite nomade ! Je me souviens maintenant que quand il me traitait de "petite horde" il ne cessait d'épiloguer sur mon esprit d'enfance et sur mon incroyable immaturité...

Comme c'est curieux ! j'avais tout à fait oublié cette affaire de "petite horde", cela me revient juste aujourd'hui. Il faudra que je cherche, que je me renseigne...

Lacapède me voulut-il, dès les premiers jours ? Je ne sais pas. Il me traitait en bonne camarade et s'occupait surtout de ma liberté. Il la cultivait fanatiquement. Il est tout à fait possible que ce soit cette liberté qui l'ait préoccupé avant tout. Mon désœuvrement, ma claustration l'ennuyaient, mais il haussait les épaules et ne disait rien.

Parfois il me donnait du travail. Des articles à taper à la machine, par exemple. Avec deux doigts tu t'en sortiras très bien. Et pourquoi n'apprends-tu pas le piano ?... Je tapais des heures entières sur une vieille Remington rouillée, déchiffrant de mon mieux l'écriture cunéiforme du Maître, essayant de décrypter les abréviations en grec ou en hébreu dont il parsemait ses brouillons. Je ne plaignais pas ma peine. Je passais parfois des nuits ainsi, assise sur un Littré posé sur la chaise pour être à bonne hauteur du clavier, ou encore à quatre pattes sur le tapis, feuilletant ce même Littré pour être sûre de ne pas me tromper ! Un jour, je me suis enhardie :

- Je pourrais peut-être apprendre la dactylo... au lieu de.. euh !... du piano ?
- Il n'a jamais été question pour toi d'apprendre le piano ! avait-il marmonné.

Quand il me parlait sur ce ton d'affliction j'étais sûre d'être débile mentale, et ma gratitude grandissait.

- Je voudrais bien te voir peindre de temps en temps, ou dessiner, par exemple, ajoutait-il. Mais ça n'a pas l'air de te tourmenter.

Il n'insistait jamais là-dessus.

- Pour apprendre à taper à la machine, c'est très simple ! (et sa voix alors s'amplifiait, prenait des résonances doctorales). Tu prends une feuille de papier canson. Tu recopies le clavier en grosses lettres en entourant chaque lettre d'un cercle pour figurer la touche. Ensuite tu affiches ce papier au mur et puis tu fais des gammes ! Sans regarder tes doigts, surtout ! Trois heures par jour et trente fois le même mot ! Pas besoin d'aller chez Pigier. C'est leur méthode. Les doigts sur les touches et les yeux au mur !

Il pianotait sur le marbre fendu de la table, le regard braqué sur la tapisserie déchirée. Moi, je le contemplais...

J'ai appris à taper à la machine en suivant scrupuleusement ces directives. Je suis

devenue une assez bonne dactylo. Pour plaire à Jean Lacapède.

Son premier geste de tendresse ?... Il est venu par surprise un soir où je tapais à la machine au cours de cette fameuse période de dactylographie intensive. Lacapède est entré dans ma chambre. Il est resté un moment derrière moi à me regarder faire. Aussitôt je me suis troublée.. Mes ongles ont commencé à accrocher les touches et je me suis arrêtée de travailler. Nous sommes restés ainsi, immobiles, un temps assez long. Soudain il a posé sa main sur ma nuque et j'ai tressailli. Il a laissé sa main sur ce petit endroit fragile et vulnérable. Je sentais battre mon cœur, mon cœur me faisait mal. Tout devenait possible. Tout pouvait arriver. J'affrontais enfin le viol dont j'avais toujours eu la prescience... Recroquevillée sur ma chaise, la tête penchée en avant, je me taisais. Derrière moi cet homme étrange, qui était un homme d'honneur, attendait.

- As-tu lu Platon? m'a-t-il demandé enfin d'une voix basse, merveilleusement confidentielle.

Toujours penchée en avant, et au paroxysme de l'émotion, que pouvais-je faire sinon secouer la tête pour dire que je n'avais jamais lu Platon ? Ses doigts caressaient avec de plus en plus de légèreté et d'insouciance la naissance d'une vertèbre.

- Eh bien il faut lire Platon, mon petit...

Il est parti comme il était venu et bientôt son rire fusait à l'autre bout de l'appartement. Je me suis mise à lire Platon, bien entendu. Oui, même cela je l'ai fait. Je peinais sur le "Banquet". J'ahanais sur la "République"... Tout cela, en cachette. Je ne comprenais à peu près rien à ce que je lisais. Les longues phrases m'échappaient et je me retrouvais, rêvant aux mains de Jean Lacapède avec une sorte d'effroi voluptueux dont j'essayais de me défaire en revenant à Platon. Mais Platon me repoussait et je recommençais à rêver...

Il ne sembla pas se souvenir de Platon ni du geste très doux qui avait accompagné ce conseil. Il continuait à régner sur sa cour.

- Vous êtes libres ! nous répétait-il souvent quand nous étions tous autour de lui dans la cuisine pour le petit déjeuner.

Je faisais le café. Je rinçais les bols. Il y avait Sigfried, Letellier, Germaine, enfin ceux d'alors. Le japonais avait disparu. Je baissais la radio, Lacapède avait horreur de la radio mais Sigfried, un peu sourd et très mélomane, la mettait toujours à plein volume.

- Vous êtes libres ! Entrez... sortez... Incrustez-vous... foutez le camp...

Il déjeunait toujours debout, son bol à la main. Il trempait des mouillettes de pain beurré dans son café sans souci de faire des tâches sur son cache col écossais. Il parlait la bouche pleine, pérorait entre deux gorgées, et puis il s'essuyait la bouche du revers de la main. Enfin, il posait son bol et nous regardait alors l'air menaçant :

- Mais n'oubliez pas une chose ! Si un jour madame Lacapède... c'est ma mère... vient ici... Alors, hop ! tous ceux qui sont dans la maison, même toi, Fleurville, le nez dans un livre ! Compris ? Vous êtes des étudiants ! des é..tu..diants !

- Etudiants de mes fesses ! grognait Germaine (elle travaillait chez un photographe, ses doigts étaient rongés par l'acide).

Moi, je tremblais. L'idée que la terrible vieille pouvait surgir à l'improviste me terrorisait. Les derniers temps, toutefois, ne l'ayant jamais vue, je doutais de son existence.

(Camille frissonne, et pour oublier la dame en noir elle allume nerveusement une cigarette).

Bernard Lapointe était le seul, parmi nous, qui semblait vivre de façon raisonnable. "Un copain d'enfance !" disait Lacapède avec un geste d'excuse en le désignant. Ils avaient été à l'école ensemble. "Un technocrate !" ajoutait-il comme si ce mot pouvait résumer leurs dissemblances. Bernard Lapointe était le Simon, l'Angélique de Jean Lacapède. Il

existait entre eux un curieux attachement, fait d'habitudes très anciennes. Je crois qu'ils s'aimaient. Bernard Lapointe remplissait les feuilles d'impôts, il débouchait l'évier, assurait le ravitaillement les jours de grandes fêtes, quand un gueuleton se préparait.

Ces jours-là Jean Lacapède entraînait en gastrosophie. Il nous jetait ce mot à la figure avec exaltation. Il ne laissait le fourneau à personne. Il fallait, oh ! il fallait le voir faire la cuisine !

- Où est la moutarde, nom de D... ?... et dévissez-moi un peu le moulin à poivre !

J'essayais de l'aider.

- Dégage ! hurlait-il. Va peindre !

Dans ces moments de surexcitation il oubliait ma liberté et il me donnait avec hargne la marche à suivre pour ma propre libération. Il m'ordonnait ce qui, à ses yeux, était mon bien. Hélas !... Je ne pouvais ni dessiner ni peindre et c'est ce qu'il aurait voulu passionnément que je fasse.

Mes cartons restaient entassés dans un coin de la petite chambre. Je tapais à la machine. Je lisais Platon. Je faisais le ménage, la vaisselle, la lessive, je me donnais à toute occupation étrangère à l'obsession qui m'habitait. Cette obsession ce n'était plus le dessin, ce n'était plus la peinture. C'était la solitude. La solitude d'une fille saine, d'une fille ignorante pour qui le désir n'est autre chose qu'une attente incertaine, un état délicieux plein de résonances et d'échos furtifs écoutés en secret. La comtesse de Ségur n'avait rien écrit sur le désir-tourment des jeunes vierges. Platon non plus. Personne, à ma connaissance, ne s'était encore penché sur ces réalités. Il fallait improviser, sans bien comprendre ce qui était en train d'arriver...

- Tu ne dessines jamais ! dit-il encore un soir. Tu dessinais, au sana. Pourquoi ne dessines-tu plus ?

- Je ne sais pas.

Nous étions seuls dans la cuisine. C'était une fin d'après-midi un peu triste. Il se prétendait fatigué. Je lui préparais du thé.

- Tu ne sais pas... tu ne sais pas... Ma parole, je crois que tu es en train de devenir tout à fait idiot.

Il s'est mis à tousser. Il n'avait pas très bonne mine.

- J'ai mal à la gorge, a-t-il grogné au bout d'un moment.

Aussitôt quelque chose s'est durci en moi. Je voyais soudain renaître le malade infernal du sana.

- Tremble-seringue !...

Nous y voilà.

- Tremble-seringue, tu ne voudrais pas me badigeonner ?

- Certainement pas.

Une lueur intense s'est mise à briller derrière le verre de ses lunettes. Était-il malade ? Ne l'était-il pas ?

- Je suis patraque, je t'assure, a-t-il dit d'une voix plaintive.

- Il ne manque pas d'infirmières diplômées pour...

- Mais tu es infirmière !

- Oh ! si peu.

J'ai posé le bol de thé sur la table avec mauvaise humeur. Il faisait sombre. Je me suis dirigée vers l'interrupteur. J'avais l'intention de regarder cette gorge, malgré tout.

- N'allume pas, a dit Lacapède.

Mon bras levé est retombé aussitôt.

- Viens.

Je me suis approchée.

- Plus près ! a-t-il chuchoté.

C'était un appel pressant. Jamais encore il ne m'avait parlé ainsi. Il s'est redressé sur sa chaise, il m'a saisie doucement et je me suis retrouvée assise sur ses genoux.

- Il y a quelque chose qui ne va pas bien entre nous, mon petit, a-t-il murmuré.

J'ai mis mes bras autour de son cou. Je n'avais pas fait de geste semblable depuis des années, depuis mes fiançailles idiotes avec le fils Laval. J'avais un besoin effrayant de gestes de cette sorte. Ensuite, j'ai appuyé ma joue contre la sienne et j'ai attendu. J'étais bien.

- Le moment est venu, a-t-il dit à voix basse.

Je n'ai pas répondu. Mon corps blotti, oppressé de langueur, consentait. Alors, il m'a entraînée dans la grande chambre obscure où je n'entraais d'habitude que pour balayer, retaper le lit, jeter les mégots.

(Camille ferme les yeux)

Il n'y avait pas d'autre issue pour moi que d'entrer enfin dans ce lit. Cela faisait des jours et des jours que j'attendais cela sans le savoir. Les persiennes baissées tamisaient le crépuscule, mais je n'avais conscience ni du jour ni de la nuit. En moi, tout se dénouait soudain, tout s'achevait. Le passé n'était plus qu'une plage d'oubli.

Un plaisir aigu, inconnu, avivait lentement ma chair, habitait soudain mon corps tout entier. Je devenais torche. Je devenais flamme. Mais ce beau plaisir ne se dissociait pas de l'émotion folle qui de semaine en semaine m'avait emmenée là, dans ces draps. Je ne pensais à rien. Je ne me disais pas, par exemple, je deviens une femme. Non... Je me moquais de l'amour. C'était l'homme que je voulais, cet homme-là et pas un autre... Voilà comment j'étais. (Comment te dire ces choses, Jean ?).

Ensuite il y a eu une paix aussi neuve que le feu. Une paix où se mêlait une vague tristesse. Est-ce que le plaisir et la souffrance n'avaient pas en moi la même essence ? Est-ce que j'avais crié ? Les yeux grand ouverts, j'ai chuchoté naïvement "je t'aime". C'était idiot, je savais que c'était idiot de dire ça. Contre mon flanc nu, il dormait.

VI

- Enfin tu as quand même été heureuse quelques temps, hasarde Jean pour meubler le long silence qui s'est installé entre lui et sa mère.

Camille hausse les épaules et ne répond pas.

Est-on heureux quand le lit est bon mais quand le lit s'efface dès qu'on l'a quitté ? Nous ne le refermions jamais, ce lit. Il restait là, les draps ouverts, les oreillers creusés, chaque pli avec son odeur. Mais j'avais compris tout de suite que la magie qui nous jetait dans ce lit et nous y retenait le temps d'un plaisir, cette magie n'existait que dans la limite du grand rectangle clair. Quand mon pied nu se posait sur la carquette effilochée, je franchissais une frontière. Un visa m'était nécessaire. Tout recommençait comme avant, mais tout était plus difficile, il n'y avait plus l'attente incertaine d'un miracle.

Bien sûr, j'étais maintenant la concubine de Jean Lacapède. Cela me donnait quelques droits. Je m'affirmais de mon mieux, mais à travers des gestes dérisoires et naïfs. L'appartement était presque propre, il sentait un peu l'encaustique. J'avais repeint la cuisine, je tapissais les placards. J'avais accroché les casseroles par ordre de grandeur sur les murs rafraîchis, et j'avais mis le sel dans un pot hermétique, à l'abri des cendres du Maître. Le Maître, comme la cuisine, avait une allure moins dépenaillée. Je veillais à la fraîcheur de ses

chemises, à la tenue de ses cravates, avec l'espoir tremblant que ces petites choses soient remarquées jusque dans les amphis. J'apposais sur Jean Lacapède le sceau d'un attachement sentimental extravagant et il me laissait faire.

Mais j'étais prévenue : notre amour était un jeu. Il ne cessait de le répéter et moi j'essayais d'oublier cela aussitôt. Nos corps se divertissaient. Nos esprits s'amusaient. L'incorrigible bavard ne cessait pas d'analyser l'amour, de le répertorier. Et si parfois il se taisait c'était parce qu'il fallait se taire et il m'expliquait ensuite pourquoi il s'était tu. Dans ces moments-là il me semblait bien plus jeune que moi, pour pouvoir rire de choses aussi graves !

Et pourtant, de la tendresse il en avait à revendre. N'étais-je pas "sa" pucelle ? Il prétendait n'en avoir pas eu d'autre. Quand nous parlions de cet état qu'il m'avait fait quitter c'est alors que nous étions le plus heureux. Il y a tant de gaieté à apprendre la vie ! s'écriait-il. Fleurville, tu ne m'oublieras jamais ! Cette hypothèse d'un oubli me faisait toujours de la peine. Mais je ne disais rien. Il y avait toujours en moi un petit goût amer, comme si la lampe qui éclairait notre lit était un flash et que nous ne cessions de vivre des instants fugitifs. Mais il y avait ses mains, sa magnifique présence et je finissais par rire de tout cela avec lui.

(Tu avais espéré autre chose ? a demandé Jean. Pourquoi ne pas espérer autre chose quand on a le cœur simple, l'âme simple, l'esprit simple ?)

- Elle est simple d'esprit, disait Lacapède en me dévisageant derrière ses lunettes lorsqu'il parlait de moi à Malavielle ou à Germaine. Elle encaustique mes vieux meubles de famille, poursuivait-il avec emphase.

Dans le fond ma sottise lui plaisait. Je comprenais tout, absolument tout, mais j'avais choisi de me taire pour que ça dure. Et ça durait.

Bernard Lapointe se passionnait pour notre idylle. Il n'était pas difficile de deviner qu'il prenait mon parti. Il ne vivait pas au phalanstère, ce n'était pas dans ses idées, mais il adorait y venir à l'improviste pour de courtes visites où il dénigrait nos mœurs avec un rire satisfait. Il menait ailleurs une vie laborieuse qui suait l'ennui. Rue des Potiers il vivait un peu de folie par procuration sous le prétexte très moral de nous apporter sa compétence pour les choses pratiques. Il nous aimait. Il veillait sur nous. Au début, les brefs regards qu'il nous jetait quand il nous surprenait m'ont fait comprendre qu'il comptait les jours. Ensuite, il s'est enhardi. Il s'est permis des allusions. "Cette fois-ci, il est pincé, ma parole !" Ou encore "ça fait une paye, non ?". Il riait, mais ses regards étaient perplexes. Enfin, un jour de grande audace il a frappé son ami à l'épaule et il lui a prédit qu'il allait bientôt se réconcilier avec sa mère. Je l'aurais volontiers embrassé pour ces courtes phrases. Non parce qu'il avait eu le courage de les prononcer, mais parce que Jean Lacapède ne lui répondait pas.

Je m'étais remise au dessin. On m'avait chuchoté au creux du grand lit blanc qu'il fallait que je dessine, alors je dessinais. Lacapède avait déniché un vieux professeur, un russe blanc asthmatique. Les leçons m'ennuyaient. Je ne faisais rien de bon.

- Il a beaucoup plus de talent que ton Auguste Blanc, grognait Lacapède excédé en contemplant mes croquis pleins de mollesse. Foutre ! Secoue-toi !

Sa main, devenue dure, saisissait mon bras. Le maître d'école qui dormait en lui s'éveillait pour un rien. Je me laissais malmener comme n'importe quel cancre aux doigts tâchés. Alors il finissait par rire et sa main se faisait douce sur mon flanc. Je redevenais vivante. Je le touchais, à mon tour. J'arrangeais sa cravate, époussetais son col, ôtais ses lunettes de son nez. Tu es tellement mieux sans lunettes ! Je jouais à être madame Jean Lacapède, jeune mariée, et ce jeu, vite contagieux, nous entraînait au miroir. Nous nous admirions. Etions-nous assortis ? J'ai l'air d'être ton père ! constatait-il avec un peu de

contrariété. Pouvais-tu être père à sept ans ? A sept ans, je ne crois pas... et c'était un regret qu'il étouffait à coup de vantardises, jurant qu'à douze ans, par Hercule, il était pubère ! Tu en es bien sûr ? Le lit était là, il nous attendait.

Cette année là, aux vacances de Pâques, nous sommes partis tous en bande. Lacapède louait à l'année une petite bergerie dans l'Ariège. Il avait pour habitude de traîner sa tribu dans ce lieu désert pour un peu de camping sauvage. L'accès était difficile. Il fallait faire deux heures de marche les provisions sur le dos. Cette fois-là il avait plu sans arrêt et nous avions passé de longues journées autour de l'âtre de pierre, grelottant dans des vêtements qui ne séchaient jamais tout à fait. Quand il y avait une éclaircie nous nous précipitions vite de hors pour nous réchauffer en marchant. Tout le monde s'occupait de l'herbier du Maître, de sa collection de tisanes. Sigfried, armé de puissantes jumelles allemandes, guettait les oiseaux. Il portait en cette occasion un short de cuir trop long, lacé sur les cotés dont je me souviens avec une précision ahurissante. J'espérais toujours qu'il chanterait une tyrolienne et se transformerait ainsi tout à fait en image d'Epinal. Mais Sigfried était irrécupérable sur le plan de l'humour... Etudiant en théologie (étudiant à vie, car il avait plus de trente ans), il était lourd, pesant, ennuyeux. Sa seule originalité consistait à réfuter avec passion les théories de Darwin, en essayant de façon dogmatique et confuse de faire coïncider tout cela avec la preuve de l'existence de Dieu. Il avait un appétit formidable. Lacapède le considérait comme un meuble, le nourrissait par habitude, mais parfois s'émouvait car Sigfried avait été trépané, il lui manquait un bout de cervelle.

A la bergerie comme au phalanstère, Lacapède, qui se croyait avec ingénuité dépourvu d'habitudes, recréait autour de lui le même univers. Un monde clos, artificiel, où la civilisation du vingtième siècle était absente. Dans cette petite étable au toit d'ardoise tout rétrécissait encore. Ici il n'y avait que les disciples inconditionnels, les purs. Seuls Sigfried et moi étions là par amour. Sigfried était amoureux des oiseaux, moi j'étais amoureuse du Maître. Lacapède régnait sur nous tous. Hirsute, pas rasé, emmitouflé dans une canadienne crasseuse, le cou enveloppé de son fameux cache-col, il philosophait du matin au soir. Lorsqu'un orage fracassant bousculait soudain le ciel il nous expliquait scientifiquement les dangers de la foudre. Il avait peur de l'orage, comme nous. Seul son esprit, toujours en éveil, lui permettait de dominer cette peur grâce à l'analyse...

La nuit, nous dormions dans la paille sans nous déshabiller. Nous avions de la paille partout, dans nos cheveux, dans nos vêtements, dans nos sous-vêtements et jusque dans nos dents. Mais je me souviens comme j'étais bien, serrée contre lui dans la chaleur et l'odeur de l'étable. Avec sa main sur moi, sous ma chemise de laine... Je me laissais bercer par sa voix... Dans mon sommeil entrecoupé cette voix me parvenait à travers sa canadienne et lorsqu'il s'animait en parlant j'étais soulevée par son lyrisme. Je retombais ensuite au rythme de ses silences, toujours accrochée à son flanc, tandis qu'une autre voix, non loin de là dans la paille sèche philosophait à son tour. Oui, j'étais bien. Les mots jetés au-dessus de ma petite personne étaient des mots que je ne comprenais pas. Je redevais enfant et retrouvais peut-être le bercement d'une nourrice...

Après cette trêve bucolique la vie avait repris au phalanstère avec ses habitudes et ses traditions.

- Tu devrais te marier, me dit un jour Lacapède.

Il était étendu sur le lit et buvait du cognac dans un verre de cuisine en duralex. Moi, j'étais accroupie, j'époussetais sa bibliothèque. Mon cœur a battu sec et fort. J'ai fermé les yeux, espérant que mes mains ne tremblaient pas, et puis j'ai répondu :

- Tu ne devrais pas boire à cette heure-ci.

- Je ne suis pas un ivrogne, a-t-il protesté aussitôt, un peu vexé. Je suis un homme sans habitudes. Chacun sait que l'ivrognerie...

Il a continué sur ce thème. Il semblait désorienté, sa péroraison manquait un peu de naturel. (Une fille plus déterminée, moins amoureuse, aurait pu sans doute le mener par le bout du nez, découvre Camille étonnée). Mais l'affaire du mariage revint sur le tapis et cela dura un certain temps. Lacapède s'écriait à tout bout de champ qu'il allait me trouver un mari. J'étais une bourgeoise, une femme-ventre, il fallait me dénicher un de ces types qui adorent marcher sur des parquets cirés en glissant sur des patins de feutre. Je le laissais dire. Peu à peu il cessa de me torturer avec ça.

C'est à ce moment-là, je crois, que j'ai commencé à faire le Rêve. Le Rêve qui maintenant encore trouble mes nuits, malgré Simon. Un Rêve qui se présente sous mille et une formes mais qui est toujours identique. Par exemple, je vois Angélique avancer vers moi dans une rue aux couleurs imprécises. Je cours à sa rencontre. Je lui tends les bras. Mais Angélique NE ME VOIT PAS. Elle continue sa route, le visage absorbé. Ou encore, c'est Simon qui m'apparaît. Il est accroupi au bord du lac, il surveille sa canne à pêche. Simon!... Je m'approche de lui. Je touche son épaule. Simon NE SENT PAS que je le touche. Il plie sa canne à pêche. Il s'en va. Léo... Chantal... Marie-Louise, même... ont cette indifférence dans le Rêve. Je m'éveille chaque fois dans un état de souffrance terrible. Mais j'ai beau chercher dans ma mémoire je ne crois pas que Jean Lacapède ait jamais fait son apparition dans le Rêve.

Et puis un jour Simon s'est marié. Il me l'a annoncé dans une courte lettre. Je me souviens de chaque mot. "Je n'écris pas bien souvent, disait la petite écriture nette qui évoque toujours pour moi des souvenirs d'école, d'encre violette, de papier quadrillé. Mais cette fois-ci je suis tenu de le faire. J'aurais dû te raconter ces choses plus tôt mais tu le sais je n'ai pas l'âme descriptive. Je vais me marier. Elle s'appelle Annette. Je crois qu'elle te plaira. Je ne sais pas si elle est belle, je t'envoie une photo d'elle et tu en décideras. Je n'avais pas pensé au mariage. La chose me surprend plutôt. Mais nous avons mis un héritier en route et c'est lui maintenant qui nous dit ce que nous devons faire..." Il fallait connaître Simon comme je le connais pour deviner à travers ces lignes concises combien il était bouleversé. Je dévorais Annette des yeux sur le petit carton glacé, un photomaton. Je lui trouvais une certaine beauté. Désormais Simon ne m'appartiendrait plus. Il avait trouvé lui aussi un grand lit blanc. Ces choses-là effacent l'enfance. Je me sentais un peu triste. Je cachais la lettre et la photo, puis, incapable de répondre autrement à Simon, j'allais à la poste pour rédiger un télégramme.

(Camille tourne la tête vers son fils et contemple ce jeune profil, ces belles mains un peu osseuses aux ongles ras qui tiennent le volant ; elle admire sa façon de conduire, il ne fait aucune faute, aucune erreur ; elle se réjouit du plaisir tout neuf qu'il ne cherche pas à cacher tant il est en confiance avec elle ; il met son clignotant, il regarde dans le rétroviseur, il entreprend de doubler un camion ; voilà, c'est chose faite ; il se rabat avec prudence ; maintenant il accélère, il a raison, la côte est dure pour la petite voiture ; il pousse un petit soupir satisfait il...)

- Ça fait combien, maintenant ?

- Cinq jours.

Lacapède hausse les épaules. Il va à la fenêtre, il regarde la rue. Il ne porte pas ses lunettes donc il ne voit rien de ce qui se passe dans la rue.

- Si je suis enceinte...

- Tu n'es pas enceinte.

Il pivote sur lui-même, s'approche du lit, se penche vers moi.

- Ça te plairait, hein, petite gourde ?

Je remonte le drap pour cacher mon visage.

Le lendemain j'ai la preuve que je ne suis pas enceinte, mais maintenant, chaque

mois, j'ai peur. Lacapède ne parle plus de la maudite alerte. Les hommes civilisés ont des enfants quand ils le souhaitent, m'a-t-il expliqué au moment où tout s'est arrangé. S'ils ne souhaitent pas d'enfants, eh bien ils n'en ont pas ! Quatre vingt dix neuf pour cent de l'humanité ignore cela. Fleurville, écoute-moi bien : se reproduire est une imposture. Une imposture entretenue par toutes les religions, et...

Non ! non ! c'est juré ! Je n'aurai jamais d'enfant !

Quelques jours plus tard j'ai rencontré Chantal, par hasard, rue Alsace. Nous nous sommes heurtées en passantes pressées au milieu de la foule, en plein trottoir.

- Camille !

- Chantal !

Elle a grossi, mais elle est mieux habillée qu'autrefois et puis elle semble plus sûre d'elle. La joie et l'émotion nous font bafouiller, nous nous jetons des petites bribes de nos vies à la figure avec gaieté : tata, la librairie, mes cours de dessin. Nous nous précipitons dans un café.

- Angélique m'a dit, pour Lacapède et toi, commence Chantal, mais elle ne continue pas, elle attend gentiment que je lui explique ma vie sentimentale. Je hoche la tête en souriant (le sourire dit tout).

- Tu vas l'épouser ?

- Non.

- Tu es heureuse ?

- Oui.

- Et si tu as un gosse ?

- Je n'aurai pas de gosse.

- Ah ! bon, dit Chantal d'un air sceptique et elle jette un coup d'œil à sa montre. A propos de gosse, tu sais la nouvelle pour Simon ?

- Le petit est déjà né ?

- Non, au contraire ! Grossesse extra-utérine ! Un truc terrible. Il a fallu opérer Annette d'urgence. Ils n'auront jamais d'enfants.

- Bah ! ils adopteront un bébé et puis voilà.

- Certainement pas

- Pourquoi ? Je ne vois pas Simon sans enfants.

Chantal ricane.

- Tu connais sa femme ?

- Non.

- Une catastrophe ! Simon s'est fait entôler.

- Comme tu y vas !

- Je sais ce que je dis. Je ne l'ai vue qu'une fois, mais...

- Tu es marrante ! Tu parles du mariage comme si c'était une affaire bonne ou mauvaise. On se fait entôler, comme tu dis, quand on achète une voiture d'occasion, un aspirateur, est-ce que je sais ? Mais pour le mariage !

- C'est la même chose, dit Chantal catégorique. Si on veut que ça dure toute la vie il faut y regarder à deux fois.

Je l'observe avec attention et soudain c'est comme si je ne la connaissais pas. Pourtant elle est toujours la même (c'est moi qui ai changé).

- Alors ce phalanstère ? dit-elle ensuite avec gentillesse. C'est comment ? Raconte.

- Tu es au courant ?

- Tu parles ! C'est un truc archi-connu ! Le professeur Lacapède n'est pas seulement ton petit ami, c'est une personnalité célèbre à Toulouse.

Elle me jette aussitôt un regard angoissé, c'est à cause de ce "ton petit ami" qui lui a

échappé bien malgré elle. Elle essaye de se rattraper :

- Une personnalité... un phénomène, quoi...

J'éclate de rire. A la façon dont Chantal me dévisage alors, je devine qu'il y a du bonheur en moi. Oui, du bonheur.

VII

(Décidément ce retour d'enterrement n'en finit pas ! Voilà Jean qui s'arrête encore, et devant la métairie des Ramazégues, cette fois-ci. Il a un copain à voir. Tu permets, maman ? J'en ai pour deux secondes ! Camille suit des yeux la silhouette dansante de son fils, le jean de velours gris est un peu court, il laisse deviner des chaussettes rouges tire-bouchonnées. Elle sourit. Comment résister, en effet, au plaisir aigu qui consiste à se montrer en conducteur, clefs au bout des doigts ? Elle est certaine qu'il dira avec négligence : "je passais... j'ai conduit ma mère à Toulouse pour une course urgente...". Elle s'agite un peu sur son siège, essaye de prendre une pause confortable. Où en était-elle, au juste ? Elle se sent mélancolique, vaguement abrutie. Tous ces souvenirs qui reviennent. Ils ont sur elle l'effet d'une drogue. Oui, c'est ça. Elle est en plein voyage. En pleine défonce sentimentale !)

Le visage de Jean Lacapède endormi, c'est un visage aveugle. Je ne peux pas me rassasier de ce spectacle. Quand le Maître dort, il ôte son masque comme il a ôté ses lunettes. Sa jeunesse apparaît. Elle le transforme. Elle fait de lui une sorte de frère ingénu malgré la nudité de nos deux corps enlacés dans la chaleur du lit. Le premier vêtement dont il va se parer au réveil ce sera bien entendu la parole. Mais il se tait encore. Ses paupières sont paisibles. Sa bouche charnue semble rire. Son menton rêche, bleui, m'attendrit. Il s'incurve en son milieu d'un petit creux doux. Non, ce n'est pas une fossette. J'ai décidé que c'était l'empreinte du pouce qui a modelé son visage et que ce visage en un temps reculé, le temps de tous les possibles, était cire molle, argile lentement pétrie. Mes doigts s'amuse. Ils esquissent avec légèreté la tendre sculpture.

Il ouvre les yeux. Aussitôt son front se plisse, les rides naissent une à une, aux ailes de son nez, entre les sourcils. Le volcan de son esprit se remet en activité, tous ces petits séismes annoncent que l'éruption est proche. Maintenant il passe sa main dans ses cheveux. Nos regards se rencontrent.

- Tu m'adores ? demande-t-il comme s'il s'agissait pour moi d'une prière quotidienne.

- On n'adore que Dieu.

- Je suis Dieu.

- Oui.

Il rit. Il se sent parfaitement à l'aise dans la peau de Dieu.

- Je ne m'ennuie jamais avec toi, chuchote-t-il dans mes cheveux défaits.

Ça s'appelle le bonheur, non ?

- Et toi, Fleurville, continue-t-il d'une voix pressante, tu t'ennuies avec moi ?

C'est très important, semble-t-il, de s'ennuyer ou de ne pas s'ennuyer. Je n'ai pas envie de dire que je ne sais pas du tout ce qu'est l'ennui, que je me moque de l'ennui et que l'ennui, tout compte fait, c'est peut-être un état bienheureux, végétatif, fait de trouble et d'espoir. Mais ce serait de la psychologie ! Et la psychologie est une fausse science dont nous avons fait mille fois le procès. Je me tais donc. Je reste là, bien au chaud. J'aime ses mains sur moi. Il sait ce qui est bien, ce qui est mal. Moi, je ne le sais pas... Mais il

n'abandonne jamais un thème qui lui plaît.

- Si tu t'ennuies avec moi... si je te donne envie de roupiller... si...

Ses mains ne cessent de me toucher, de me caresser comme pour conjurer cette horrible supposition.

- Si l'habitude de moi t'empêche de penser à moi... alors, Fleurville, du courage !...

Fous le camp !

- Ça arrive, qu'on s'ennuie ensemble ?

- Oui, ça arrive.

Je pousse un immense soupir, et parce que je ne me sens pas du tout en danger je m'écrie :

- Mais comment s'en aperçoit-on ?

- Il n'y a pas de règles générales. Tout est pesant, soudain...

- Et alors ?

- Alors, c'est le glas.

De sa voix acide, une voix de fausset qu'il aime prendre pour choquer les gens, une voix célèbre dans les amphes, il module "tân.. tân.. tân...tân..." Je me tortille dans les draps en rigolant.

- Fleurville..

- Ouais.

- Fleurville...

Je lui tourne le dos. Ses doigts emmêlent mes cheveux, les démêlent.

- Arrête un peu de m'appeler Fleurville. J'ai l'impression d'être un garçon.

- J'aime bien les garçons.

D'un coup de reins je me tourne vers lui, je me dresse sur un coude, je le dévisage. Est-ce que je connais cet homme ? Il rit. Il est aux anges. La bourgeoisie est une institution ex..tra..or..di..naire ! Elle a des préjugés tellement tenaces qu'elle les lègue de générations en générations, même à ses bâtards ! Tu es mon petit bâtard bourgeois préféré ! Tu es.. tu es...

Et ce matin-là, c'est sûr, je suis au masculin.

(Mais que fait Jean ? Qu'est-ce qu'il fabrique encore avec le fils Ramazégués ?)

La porte de la chambre est entrouverte. Je suis dans le salon, je classe mes dessins. Un ronron de voix vient jusqu'à moi. Bernard Lapointe parle avec Lacapède. Au ton de ses paroles on dirait qu'il lui fait la morale. Je tends l'oreille.

- Tu ne trouves pas que ça a assez duré ?

- Duré quoi ?

- Elle et toi !

Lacapède marmonne quelque chose.

- Oui, bien sûr, dit Bernard Lapointe conciliant. Mais est-ce que tu te rends compte, tout de même ? Elle était vierge, innocente, et tu...

- La virginité... la virginité... C'est un état temporaire chez l'homme comme chez la femme. Et de toute façon il n'y a pas eu viol, que je sache !

- Viol moral, je crois.

- Qu'est-ce que la morale, mon ami ?

- Oh ! assez ! Je me demande pourquoi je fourre encore les pieds chez toi ! Et si tu lui fais un enfant, hein ? As-tu seulement pensé à ça du haut de tes sacrés principes ? Ecoute-moi un peu... Si tu ne peux pas te passer d'elle, eh bien épouse la.

- Parle moins fort.

Je n'entends plus très bien. C'est maintenant une sorte de chuchotement précipité, des mots dont je ne saisis pas le sens. Les deux copains ne sont pas du tout d'accord.

- Je voudrais qu'elle fasse de la peinture, déclare enfin Jean Lacapède à voix haute.

Voilà ce que je souhaite pour elle.

- Est-elle douée, seulement ?

- On ne peut pas savoir.

Et puis un bruit de chaise, un bruit de pas :

- Fleurville, tu es là ?

- Oui.

- Tu entends ce que nous disons ?

- Non, pas tout.

- Qu'est-ce que tu en penses ? Viens.

- Pas maintenant. Je suis occupée.

- Tu vois, dit Lacapède, elle s'en fout.

Un peu plus tard je suis à la cuisine. Je fais la vaisselle. Mes mains barbotent dans l'eau grasse. J'entends Bernard Lapointe aller et venir dans l'appartement. Il est en proie aux affres de sa conscience. Il veut mon bien, c'est sûr. Mais pourquoi m'agace-t-il tant ? Le voilà.. Il a fini par se décider. Il va me faire un sermon.

Après un silence embarrassé, il se lance :

- Il est encore temps, Fleurville. Fichez le camp.

C'est à mon dos qu'il s'adresse, ça lui donne du courage de ne pas voir mes yeux. J'entends qu'il essuie les assiettes.

- Je vous trouverai du travail.

- Je n'ai pas envie de travailler.

Je lui jette un regard pardessus mon épaule. Il me sourit tout en s'activant gauchement.

- Je sais bien que vous n'avez pas envie de travailler. Mais je pourrais peut-être vous trouver quelque chose d'intéressant. Votre expérience du travail n'a peut-être pas été très...

Il s'embrouille avec maladresse. Mes yeux se détournent, ne s'occupent plus que de mes mains dans la mousse de la bassine.

- Il faut réagir ! Vous n'êtes pas faite pour cette vie.

Je me tais.

- Ça ne va pas durer éternellement, continue-t-il d'une voix pressante. Je le connais. Je sais de quoi je parle.

Il empile rageusement les assiettes propres sur la table. Il soupire avec force. Il est bon. Il est insupportable.

Tout à coup ça explose dans ma tête. Le mari que Jean Lacapède me souhaite, l'homme aux patins de feutre, ce pourrait être lui ! Je me mets à rire comme une folle.

- Je disais ça pour votre bien, dit alors Bernard Lapointe et il dépose la boule humide du torchon à côté des assiettes.

Je l'ai blessé. Il s'en va.

(Camille regarde avec impatience la façade close de la métairie, les contrevents sont joints à l'espagnolette pour protéger la salle des rigueurs du soleil ; au-dessus de la porte la vigne grimpante met une charmante touche verte ; même le chien est à l'intérieur, tant il fait chaud ce soir ; elle soupire et donne trois coups de doigts sur le Klaxon pour appeler Jean).

Et puis, peu de temps après, le cauchemar...

Ce n'est peut-être pas "ça". La dernière fois j'ai attendu six jours et puis c'est venu. Dans le livre de médecine ils disent DIX jours. Non et non et non ! Ce n'est pas "ça" ! Cette fois-ci encore je serai sauvée.

C'est nerveux. C'est la contrariété. Lacapède m'a laissée. Il est parti pour la bergerie, il a emmené Germaine, Letellier et Brugeon, sa dernière trouvaille. Brugeon, un rouquin à lunettes fanatique de calcul intégral. Sigfried et moi sommes seuls au phalanstère. Il ne nous

a rien dit, alors nous sommes restés comme deux gosses en pénitence. Voulait-il que je lui demande si je pouvais l'accompagner ? Mes règles n'arrivent pas. C'est nerveux. J'ai peur que Jean Lacapède commence à s'ennuyer avec moi, qu'il entende le glas.

Je suis souvent restée seule au phalanstère, mais cette fois-ci tout va mal. J'ai peur. Ne pas penser. Mais si cette chose est en moi, elle y est. Même si je ne le sais pas, même si je refuse d'y penser, elle est là, dans mon ventre. Tu le voudrais, hein, petite gourde ? Non ! oh ! non Un peu de courage ! Voilà ce qu'il me faut : du courage. Et puis, penser à autre chose, aller au cinéma par exemple. Qu'est-ce qu'on donne à l'Anoma ? "Le rouge et le noir" avec Danielle Darrieux et Gérard Philippe. Bon, en route. Chaque minute où je ne pense pas à "ça" est une minute de gagnée. Me voilà dans le cinéma. Je suis assise dans un fauteuil de peluche écarlate, je suis environnée d'obscurité. Il faut se concentrer sur les objets, toucher ce bois vernis, par exemple, toucher cette peluche rêche, et puis aussi se fondre dans l'odeur des gens. Se dissoudre.

Mais Danielle Darrieux ne me fait pas cadeau de l'oubli. Je sens mon ventre. Il est assailli de crampes douloureuses qui rayonnent jusque dans mes cuisses. La main de madame de Raynal et la main de Julien Sorel s'unissent dans une monstrueuse incohérence, et peut-être que maintenant "c'est" venu. Vite. Rentrer à la maison pour savoir. Et si ce n'est pas venu ? Attendre la fin du film. Rester jusqu'à la dernière image. Ne pas être esclave de son ventre. Je vais devenir folle. Il ne faut pas. Gérard Philippe. Danielle Darrieux. Ne pas penser. Oh ! mais c'est qu'elles sont vraiment fortes ces crampes, maintenant. Je crois sentir sourdre enfin le flot tant attendu. Un bonheur écrasant me submerge. Vais-je tacher la peluche rouge ? S'en foutre. Rester là jusqu'à la dernière image. Il y aura peut-être aussi une tâche sur ma jupe. Tant mieux.

La rue est pleine de soleil. La place Esquirol rutilante de voitures ! Un long miroir étroit à l'angle d'une vitrine m'annonce que ma jupe n'est pas souillée, mais ça ne veut rien dire. Je marche maintenant le long de la rue de Metz. C'est une belle rue rose et grise où se succèdent des boutiques cossues. L'espoir est en moi. Je m'oblige à marcher d'une allure régulière, ni trop vite ni trop lentement. Ce n'était rien ! J'en rirai demain. Ce n'était qu'une fausse alerte ! Mais il faudra faire très attention à l'avenir. J'irai chez un gynécologue. Je me ferai placer un diaphragme. C'est ce que Germaine a fait. Elle est tellement tranquille, Germaine. Elle n'a jamais la frousse. Enfin, enfin, la place Dupuy. Encore quelques mètres et je vais avoir la certitude que... On ne peut pas vérifier "ça" dans la rue, tout de même ! Voilà que je ris. Si personne ne me regardait je vérifierais ma culotte, oui je le ferais !

Pourvu que ce soit "ça" !...

Je ne tourne plus du tout rond. Je m'aperçois que le terrible "ça" ne désigne plus la même chose. Le "ça" que j'attends n'est plus le "ça" dont j'avais tellement peur. Je deviens folle. Il était temps que tout rentre dans l'ordre.

Je monte l'escalier obscur. J'ouvre la porte. Sigfried n'est pas là.

Ce n'est pas "ça"...

(Camille allume une cigarette ; elle ne souhaite plus voir sortir Jean de la métairie Ramazégues tant son esprit est enfiévré de souvenirs).

Il faut se faire une raison. Je pense avec ma tête "il faut se faire une raison mais tout en moi trahit ma tête raisonneuse et je me mets à divaguer. Mais peu à peu l'horrible occupation mentale, la sombre arithmétique des jours accumulés m'abandonne.

QUATORZE JOURS.

Quatorze jours, mais je n'ai pas envie de vomir. Quinze jours mais je n'ai pas les seins douloureux. Je n'ai aucun des symptômes qui sont décrits dans le livre de médecine. L'autre soir, Sigfried a eu envie d'une omelette. il y a eu l'odeur des œufs. Je n'ai pas pu nettoyer la poêle. C'est tout.

Je pleure.

Les hommes civilisés ont des enfants quand ils le souhaitent, ils ne se reproduisent pas comme des animaux.

Je pleure.

Angélique, les deux mains sur son ventre "mon père me tuera !".

Je pleure.

"Je ne pensais pas au mariage mais nous avons mis un héritier en route et c'est lui maintenant qui nous dit ce que nous devons faire...". Une grossesse extra-utérine ! Quel gâchis, sur une femme mariée !

Je sanglote.

Léo et Angélique. Simon et Annette. Camille et Jean ? Madame Jean Lacapède ?

Oh ! assez...

(Camille écrase nerveusement sa cigarette dans le petit cendrier de tôle).

- Fleurville ?

- Voilà, voilà.

- Tu es toujours là ? Bon.

Petits baisers doux.

- Les autres arrivent dans cinq minutes. Nous sommes dix, je crois. Attends, Letellier, Germaine, Brugeon, Malavielle, moi...

Il compte sur ses doigts.

- Tu me fais couler un bain. Oh ! et puis tu penses à la bouffe. Va chercher de la choucroute. On a très, très faim. Moi, je suis crevé. Je tousse.

Je n'ai plus une minute à moi. Le bain. Le linge sale. Les godasses fichues. "Tu verras le cordonnier de la rue du Taur, l'espagnol, c'est le seul qui... Du fric ? Je n'en ai pas. Je ne suis même pas foutu de trouver mon portefeuille dans ce putain de bordel. Mes cartes ? où sont mes cartes ? Ne reste pas plantée là. Il te fera crédit. Tiens ? salut Sigfried ! Tu aurais dû venir, mon cher. Nous avons vu un isard, comme je te vois, et aussi un aigle à quelques mètres de nous." Sigfried tend l'oreille avec un petit sourire crispé. "Alors, Fleurville, cette choucroute ?"

Je dégringole l'escalier avec un porte-monnaie vide dans la main. C'est le bonheur.

Lavé, rasé, frictionné à la pommade d'eucalyptus, Lacapède sirote un vin chaud. Des effluves de pommade viennent se mêler à l'odeur acide de la choucroute qui trône au centre de la table. "Fleurville, déclare-t-il d'une voix satisfaite, tu m'as apporté ça dans la vie : le vin chaud. Personne ne le fait aussi bien que toi. Qu'est-ce que tu as fabriqué en mon absence ? Une cure de cinéma ? C'est parfait. Tu me raconteras ça au lit. Germaine, ma fille, tu as le nez qui pèle. Non, mais regardez la !" Il pointe un index vers le nez de Germaine, mais de son autre main il caresse mon flanc. Est-ce que je rêve ? Le père de retour au bercail flatte tendrement l'enfant qui pousse dans le ventre de la mère.

- Tu n'es pas en forme, dit-il soudain .

- Tu sais, l'air de la ville...

- Il fallait venir avec nous.

- Ça ne me disait rien.

- Ah ! bon. Passez-moi la moutarde. Quelle ventrée, les amis ! Ce soir, je ne boufferai jamais assez !

Comme cette choucroute est grasse ! Il mastique vivement d'énormes bouchées, autour de ses lèvres il y a maintenant une auréole luisante. J'ai envie de vomir. Il s'occupe de moi. Il remplit mon assiette de choux, de patates et de saucisses rose vif. Il s'agite. Il empeste l'eucalyptus. Je n'y tiens plus. Je me lève, je fais semblant de chercher quelque chose. L'évier verdâtre n'est pas loin, avec son trou noir qui me fixe comme un œil

narquois.

Je me retrouve aux cabinets. Je vomis dans la lunette rouillée qui sent le grésil, je tire la chasse. Mes mains tremblent.

- Comme elle est pâle ! crie Germaine qui a déjà trop bu.

- Mais non, c'est nous qui sommes rouges, s'esclaffe Brugeon tout en se curant les dents avec une allumette.

- Passez-moi le livarot, enchaîne Malavielle. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais m'arrêter de bouffer.

- On devrait essayer de bouffer jusqu'à en crever, propose Lacapède excité. Une fois au moins, pour voir...

Il continue d'engloutir de la choucroute. Il est assis un peu en biais, à petite distance de la table, jambes écartées, et il me fait signe de venir m'asseoir sur une de ses cuisses. Pendant qu'il mange sa main gauche s'occupe de moi. Il rit. Sa main glisse sous ma jupe. Je la repousse.

- Allons, allons ! marmonne-t-il, et sans se soucier des autres il remet sa main là où il estime qu'elle doit être.

Il me dévisage ensuite avec une inquiétude gaie. "Dis-moi quelque chose à l'oreille" chuchote-t-il. "Dis-moi un secret...". Une joie violente m'envahit. "Je te dirai un secret quand tu auras ôté ta main". "Pourquoi veux-tu que j'ôte ma main ?". "Parce qu'il y a des gens.". "Ce ne sont pas des gens" dit-il à voix haute en désignant de sa fourchette les visages congestionnés. "Si, ce sont des gens !". "Ah ! bon " concède Lacapède comme s'il découvrait une évidence et avec un sourire malin il enlève sa main. Je me penche alors vers son oreille, c'est une oreille tiède, pulpeuse, toute gonflée de sang bien chaud, et j'entoure cette oreille de mes deux mains. "Je ne voudrais pas être avec les gens !" devine-t-il dans mon petit chuchotement. Il éclate de rire, il me serre joyeusement contre lui.

- Bon ! crie-t-il à l'assistance. Bon ! au lit, les amis !

- Mais on n'a pas sommeil ! proteste Germaine.

- Qui te parle de dormir, mon enfant ? Avec le secours d'un homme doué tu peux t'égayer encore un peu. Sigfried est là. Hein, Sigfried ?

Mais Sigfried est penché sur sa troisième assiette de choucroute. Sa surdité le protège.

(La façade de la métairie Ramazégues rosit lentement sous l'effet du soleil couchant ; Jean est toujours à l'intérieur en train de discuter avec son copain ; ils doivent parler politique, se dit Camille avec résignation).

Je me souviens très bien de Tata. Je la revois, blottie dans son fauteuil Voltaire, les pieds sur un petit tabouret. Elle ne parle qu'avec le chat. Elle ne s'intéresse ni à moi ni à Chantal. L'appartement est vieillot, très propre, il n'y a pas de fleurs. mais sur le guéridon toutefois un bouquet artificiel dans un vase en étain. La conversation est difficile, à cause de tata. Nous chipotons nos raviolis. On entend le tic tac de la pendule Empire posée sur la cheminée. C'est une maison où le temps s'écoule comme un chapelet.

Je suis venue pour oublier. Chantal et Tata remplacent le cinéma. J'ai vingt et un jours de retard et personne ne le sait.

- Tu n'as pas de projets ? demande Chantal.

- Non.

- Ça ne t'embête pas de vivre comme ça, au jour le jour ?

- Non.

Tata ramasse les miettes de notre pain de ses mains tremblantes et elle s'en va toute courbée vers le balcon de la cuisine.-

- C'est pour les oiseaux, explique Chantal. Ils viennent tous les jours. Il y a un gros moineau qui...

Après un silence, elle ajoute :

- Ça l'occupe.

Le temps est mort. A trois heures je décide de m'en aller. Personne ne m'attend, mais ça Chantal ne le sait pas. En me disant au revoir elle a un geste inhabituel de tendresse. Elle tripote mes cheveux, elle les arrange un peu. Ensuite, elle m'embrasse. Est-ce que je vais encore pleurer ?

C'est peut-être cette visite qui m'a donné le courage de consulter enfin un médecin. Oh ! que j'étais intimidée et troublée pour ce premier examen gynécologique ! Couchée sur le dos, jambes écartées... j'entendais mon cœur battre comme une grosse horloge.

- C'est une grossesse de six semaines, dit le docteur Mauret et il ôte son doigtier. Tout va bien, continue-t-il en se détournant pendant que je remets ma culotte et mes bas. Ne buvez pas d'alcool, évitez le sel et les condiments. Essayez de ne pas fumer...

Maintenant je suis assise en face de lui et il s'apprête à rédiger son ordonnance.

- Vous êtes assurée sociale ?

- Non.

- Ah ! bon. Le père ?

- Je ne suis pas mariée.

Je ne porte pas d'alliance, tout en moi sue la détresse, mais j'essaie de parler d'une voix assurée.

- Le père est-il marié de son côté ? demande alors le médecin d'une voix neutre.

- Non.

- Eh bien les choses vont peut-être s'arranger pour vous, dit-il avec un sourire encourageant. Est-il au courant de ce retard de règles ?

- Non, Je voulais être sûre.

- Bien. Je vous fais un certificat de grossesse.

Des filles comme moi, bien entendu, il en voit dix par jour. Il ne me regarde plus. Il écrit. Mais moi. Est-ce que je joue bien mon rôle ? Est-ce que j'ai l'air assez naturel, assez décontracté ?... Je sors mon argent en faisant nerveusement craquer les billets.

Lui, c'est un bon vieux. J'ai trouvé son nom dans l'annuaire. Il a un peu de ventre, il porte des lunettes à monture de fer, ses cheveux hirsutes, poivre et sel, me font penser à Beethoven. Avant d'ouvrir la porte de son cabinet il met soudain la main sur mon épaule. "Bon courage !" dit-il à mi-voix et nos regards se rencontrent. Il a les yeux très bleus.

Me voilà dans la rue. Je marche à petits pas. Je reviens lentement, machinalement vers la rue des Potiers. Il y a quelques instants j'étais chez un certain docteur Mauret. Il a exploré mon ventre. Il a constaté qu'il y avait un enfant.

Pourquoi ne pas s'arrêter en chemin et s'asseoir au Grand Rond sur un banc vert, par exemple ? C'est le mois de juin, il fait un temps exquis. Je m'assieds. Je regarde les fleurs. A la Pradelle, en ce moment, il y a des coucous, des jonquilles, et dans le petit bois c'est plein de myosotis. Les sentiers foisonnent d'herbe et ça sent tellement bon ! Les branches neuves vous donnent au passage des gifles légères qui fouettent le sang. Ici, je vois des pelouses vertes, des pelouses tondues, arrosées avec soin. Elles ont une odeur précaire, une vague odeur de jardin qui se marie aux âcres parfums de la ville. Des massifs de pétunias et de pensées sont géométriquement disposés autour du gazon. Ils ne sont guère plus émouvants qu'un galon brodé de mercerie.

Je n'ai pas envie de vivre.

Je ne veux pas donner la vie à quelqu'un.

Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas.

Allons, Camille, du courage ! Le docteur Mauret t'a souhaité du courage, ne l'oublie pas. Mais que va-t-il m'arriver ?

Il faut bouger pour mieux réfléchir à l'effrayante question. Je me lève, je marche le long d'une allée, toujours la même. Je passe, je repasse devant la statue imposante de Clémence Isaure sans lui jeter un seul regard. Oh ! et puis après tout, je le sais ce qui va arriver. Cet enfant, nous allons nous en débarrasser. D'autres l'ont fait avant nous. Je serre mon sac contre ma poitrine. Ne pas penser au sang. Surtout ne pas penser au sang. Ne pas penser à tout ça. Ce ne sera qu'un mauvais moment à passer. Après, on oublie. Tout redevient comme avant. On continue.

On continue quoi ? me chuchotait mon esprit en détresse.

Ce n'est que le lendemain après-midi, au moment de la sieste, que j'ai eu enfin le courage de passer aux aveux. Nous gisions demi nus sur le lit, nous venions de faire l'amour.

- Voilà. Il faut que je te dise. Je suis enceinte.

La main qui caresse mon épaule s'immobilise aussitôt.

- Comme la dernière fois, bien entendu ?

- Non. Pas comme la dernière fois. J'ai vu un médecin.

- Quel médecin ?

- Le docteur Mauret.

- Connais pas.

- Moi non plus.

- Qui te l'a indiqué ?

- L'annuaire.

Mais quelle importance, ce médecin ou un autre ?

- Il s'est trompé, dit Lacapède.

- Non. C'est une grossesse de six semaines. Il m'a fait un certificat. Si tu veux je te le montre.

Ma main balaie le drap et part à la recherche de mon sac qui est toujours à la même place, sous le lit, comme le sac d'une personne en visite.

- Ce n'est pas possible, dit encore Lacapède

Il cherche ses lunettes sur la table de chevet et pour finir, après avoir fourragé nerveusement ses cheveux, il lit le fameux certificat. Il hoche la tête, toujours incrédule.

- Il faut consulter ailleurs. Le docteur Lepère, par exemple. C'est le meilleur gynécologue de Toulouse et...

- Non !

Il me regarde.

- Ah ! bon.

Il se lève, il s'habille lentement.

- Tu t'en vas ?

Je ne peux pas empêcher ma voix de trembler.

- J'ai délibéré à cinq heures.

Il quitte la chambre d'un air préoccupé. Une minute plus tard il est là de nouveau, il a oublié ses clefs.

- Jean ? qu'est-ce qu'on va faire ?

Il ne répond pas. Il cherche ses clefs, il s'énerve.

- Elles sont là, sur la commode !

Il prend ses clefs, il les fourre dans sa poche. Il pose un baiser sans chaleur sur ma joue et il s'en va.

J'entends battre la porte d'entrée. Alors, je m'enroule paresseusement dans les draps et je sombre dans le sommeil. Je suis délivrée.

Les jours qui ont suivi, nous n'avons plus parlé de "ça". Nous avons fait comme si

“ça” n’existait pas ! Soulagée par l’aveu, idiote, j’avais presque oublié mon péché. Et puis...

- Voilà ! dit-il un après-midi en faisant irruption dans la chambre un papier à la main. J’ai l’adresse.

Quelle adresse ? De quoi s’agit-il ?

- Garde ça, mon petit, chuchote-t-il en me fourrant le papier dans la main. Il y a de quoi me faire fichier en prison.

- Mais qu’est-ce que c’est ?

- L’avorteur... Tu téléphones à ce numéro. Tu dis que c’est le docteur Lepère qui t’en voie. Précise bien ça, c’est important. Prends rendez-vous pour cette semaine. Il ne faut plus attendre. Plus tu attends, plus ce sera dangereux.

- Tu... tu viendras avec moi ?

Il est un peu pâle, il n’a pas très bonne mine.

- C’est toi... ou bien c’est moi qu’il faut débarrasser ?

- C’est moi, oui, bien sûr.

Nous éclatons de rire ensemble, un rire sec comme une volée de bois mort. Je pense au glas.

- Et si... si nous gardions le bébé ?

Il ne fallait pas parler de bébé. Il ne fallait pas prononcer ce mot puéril plein de senteurs de lait et de poudre de talc. Il fronce les sourcils. Mais est-ce bien ce mot qui le chiffonne ? ou plutôt la façon dont je conjugue le verbe garder ?

- Fleurville, coupe-t-il d’un ton sentencieux, je n’aime pas ce pluriel. Non, pas du tout ! Ecoute-moi bien, mon petit. Je t’ai fait un enfant. Tu es enceinte (il insiste sur le “je” et sur le “tu”). Je te facilite l’avortement...

- Et “nous” sommes quittes ?

Le rire sec me reprend, c’est un rire neuf, inconnu, où des sanglots dénués de larmes couvent comme un pain de dynamite. Troublé, Jean Lacapède s’assied au bord du lit (je suis toujours au lit ces temps-ci). Il caresse mes cheveux.

- Ne nous disputons pas, chuchote-t-il.

Il joue avec mes cheveux. Il dénoue mes nattes emmêlées, ses doigts se perdent dans ce fouillis brun et chaud. J’aimerais fermer les yeux et laisser la douceur de cette caresse faire son œuvre en moi, mais c’est impossible. Mes yeux ne quittent pas les siens. A quoi pense-t-il ? A quelle raison, très précise, obéit-il ? Il ne le dit pas. Je pressens que ce n’est pas facile pour lui non plus. Entre nous il existe, depuis toujours, un fossé obscur. Je refusais de prendre ce fossé en considération.

Aujourd’hui c’est un gouffre noir.

- Ne nous disputons pas, répète-t-il. J’essaye de sourire.

- En ce moment, mon petit, mon tout petit, tu deviens grande, ajoute-t-il et sa voix a soudain des inflexions maternelles. Tu deviens toi. Tout ça n’a que trop duré... Me comprends-tu ?

- Pas très bien.

Il soupire.

- Si je ne te connaissais pas comme je te connais...

- Eh bien ?

- Je pourrais imaginer bien des choses...

Il n’en dira pas plus. Il se lève, il va et vient dans la chambre.

- Quand vas-tu téléphoner ? demande-t-il enfin. Ce soir ?

Je fais “oui” de la tête.

- Ne perds pas de temps, Camille.

C’est la première fois qu’il m’appelle Camille. Je suis sûre qu’il n’y met aucune

intention spéciale, mais c'est terriblement triste. Ce soir, à l'heure de la tendresse, les choses s'arrangeront peut-être. Moi qui aime tant le questionner sur tout je lui demanderai de m'expliquer l'inexplicable. Par exemple ceci : peut-on être vraiment "nous" en étant "je", en étant "tu" ? Il rira. Il fera un cours de syntaxe. Il dira peut-être des choses effrayantes. Mais qu'importe ? Il m'aime. Je le sais. Son cœur est vaste, chaleureux. C'est un cœur insolite mais je dois absolument lui garder ma confiance. Tout mon après-midi se passe ainsi à réfléchir. Le nez dans l'oreiller je bats le rappel de mes souvenirs. L'un me rassure. L'autre me broie d'une angoisse épouvantable. Et si je ?... Mais pourtant l'autre jour... et quand il m'a...

- Tu as téléphoné ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Je suis crevée. Il faut aller à la poste, dans une cabine. Je ne peux tout de même pas raconter mes problèmes devant tout le monde, au bistrot.

- Tu as raison. Mais demain.

Je promets. Mais le lendemain je ne téléphone pas. J'ai quinze jours de sécurité devant moi. Je téléphonerai la semaine prochaine. Oui, c'est ça, la semaine prochaine. En attendant, eh bien, je vais le faire un peu souffrir. Je vais lui fichier la trousse. Le pousser peut-être à me prendre en charge. Est-ce cela, "devenir grande" ? Il faut qu'il s'occupe de ces choses avec moi ou bien qu'il accepte l'enfant.

Deux journées se passent sans qu'il soit question du téléphone. Je le vois très peu. Depuis qu'il me sait enceinte il ne fait que de très courtes apparitions au phalanstère. Il entre, il sort, il me jette un regard furtif au passage tout en brandissant avec ostentation un livre, une revue. Il ne se couche que lorsque je suis endormie.

Mais le troisième matin, soudain, en se rasant :

- Tu t'es occupée de ton affaire ?

- N..non .

Lacapède brandit alors son blaireau plein de mousse.

- Nom de D... ! hurle-t-il de sa voix de fausset. Qu'est-ce que tu attends ? Je t'ai expliqué cent fois...

Je m'assieds dans le lit. Je remonte mes jambes sous les draps. J'appuie mon menton sur mes genoux et je regarde droit devant moi. Mon silence le rend fou. Il me saisit à l'épaule, il me secoue. Ah ! s'il pouvait me battre ! s'il pouvait tuer lui-même ce maudit bébé !

- Regarde-moi !

Je tourne la tête de l'autre côté. Alors, de ses doigts durs il agrippe mon menton et m'oblige au face à face.

- Ouvre les yeux ! (il halète, il y a encore de la mousse de savon sur sa joue). Qu'est-ce que tu cherches, hein ? qu'est-ce que tu veux au juste ? (et je comprends tout à coup ce que ça veut dire une voix blanche).

Je le repousse de mes deux mains. Je me lève. Je ramasse mes vêtements. Il se calme un peu. Il retourne au lavabo pour finir de se raser tout en m'observant du coin de l'œil. Je m'habille. Lentement j'enfile ma culotte, j'accroche mon soutien-gorge, je passe mon chemisier. J'agrafe ma jupe. Un des crochets est décousu. Je me dis que dans quelques semaines je ne pourrai plus agraffer ma jupe. Il faudra agrandir le tour de taille.

- Ce n'est rien, tu sais, dit Jean Lacapède le nez contre le miroir, je connais des tas de filles qui...

Je boutonne mon chemisier. Je lisse les manches, je rabats les poignets, je les ajuste. Je viens de comprendre que je ne téléphonerai pas. Je suis comme ça, personne ne me

changera. Avant de savoir ce que je veux faire il faut que je me voie vivre.

Il essuie son visage avec une serviette nid d'abeilles un peu déchirée. Il tapote ses joues avec cette serviette et il se regarde à nouveau de très près dans le miroir. Il est tellement myope !

- Je crois que je ne téléphonerai pas !

J'ai dit ce "je crois" par honnêteté. En effet, je ne suis pas tout à fait sûre de ce que va faire Camille.

- Tu le regretteras.

Oh ! ça va... Quand on a la main qui tremble on ne fait pas de piqûres. Et savez-vous seulement lire un thermomètre ? Trente huit deux, mademoiselle, et non pas trente huit trois.

- Je m'en fous.

Maintenant je ramasse mes cheveux à pleines mains. Je les roule en torsade sur ma nuque, je pique les épingles dedans, n'importe comment.

- Tu vas garder ce gosse ?

- Oui.

- Tu as bien réfléchi ?

- Non.

Il lève les bras au ciel.

- Elle est folle ! (il y a un auditoire invisible entre nous) Après un silence, il reprend d'une voix plus calme :

- Tu penses que tu vas m'attacher à toi. Tu as trouvé ça toute seule, hein ? Eh bien, mon petit, c'est une erreur. Si tu crois que...

- Oh ! assez !

- Et pourquoi me tairais-je ? réplique-t-il sur le mode aigu. Je m'y suis laissé assez prendre à tes fichues simagrées ! Tu t'étais installée ici pour la vie. Ne le nie pas !

Je pleure.

- La fée du logis ! (il rit de ce rire sec, affreux, qui a remplacé l'autre façon que nous avions de rire). Elle pouvait dessiner. Elle pouvait peindre, faire de la décoration, fabriquer des foulards, est-ce que je sais, moi ? Mais non !

Je suis assise au bord du lit et je sanglote.

- Tu le reconnais, au moins ?

- Non

Je me lève, je me tiens bien droite en face de lui et mes cheveux se dénouent.

- Ça, c'est ta vérité ! (je lui jette ces mots à la figure et c'est mon tour, maintenant, d'avoir une "voix blanche"). Ce n'est pas la mienne. Il y a autant de vérités que de gens, je suis en train de découvrir ça. Ce n'est pas une raison pour m'insulter. Je m'en vais. Tu n'entendras plus jamais parler de moi. Je le jure.

Je me dirige vers la porte en retenant mon chignon d'une main.

- Camille !

- Oui ?

- Je ne peux pas te laisser partir comme ça.

- Pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ?

Il approche. Je recule.

- Je hais le mariage, Camille.

Il me parle en plein visage. Ses yeux m'apparaissent durs, froids, je me refuse à y lire autre chose que de la méchanceté.

- Je hais toute compromission... toute aliénation... continue-t-il avec entêtement. Peux-tu le comprendre ?

- Peut-être.

- Mais cet enfant, poursuit-il après une hésitation en baissant la voix, cet enfant, je peux le reconnaître.

Il dit ça comme à regret, c'est un cadeau qu'il me fait.

- Non merci.

- Réfléchis !

- Et moi ? tu ne me connais pas ?

Il essaye de poser sa main sur mon épaule mais j'évite cette main d'une torsion de buste.

- Mais si, Fleurville, mais si... je te connais.

Il m'attire contre lui. Ce n'est pas un geste d'amour, c'est une sorte d'accolade un peu solennelle.

- Je dois sortir, déclare-t-il. Je rentrerai tard. Pendant ce temps, réfléchis calmement à tout ça. C'est dit ?

Il s'en va.

Mais quand il est rentré au phalanstère ce soir-là, je ne saurai jamais ce qu'il avait dans le cœur. Fleurville, la fée du logis, était partie pour toujours comme elle l'avait annoncé.

VIII

- Alors ça y est ? vous l'avez enterré ? demande Angélique.

Elle a installé des transats à l'angle de la maison. Il fait délicieusement bon dans le petit jardin. Un vent léger vient de se lever. Angélique verse de l'orangeade dans des verres, bouscule Léo au passage comme s'il était un meuble, ne cesse de s'agiter pour leur confort à tous. Comme c'est bon de les retrouver là, demi nus, avachis dans leurs fauteuils. C'est aussi bon que d'enfiler de vieux vêtements.

- Vous avez mangé, au moins ? demande encore Angélique.

Elle reprend son tricot et pousse un petit cri de satisfaction quand Jean déclare que pour bouffer, ça ils ont bouffé parce que Chantal était là ! Elle jette sur Camille de brefs regards de sollicitude. Camille est silencieuse mais elle semble paisible. En fait si Camille ne parle pas, si elle se contente de sourire dans le vague, c'est parce qu'il lui faut un peu de temps tout simplement, pour se réajuster au présent. Et puis elle se sent tellement le point de mire de son entourage. Ils mettent tant d'ostentation à ne pas la dévisager, à ne lui poser aucune question maladroite ! Une sorte d'ambiance futile, rigolarde est en train de naître. Bruno, savamment sermonné sans doute, se tait.

Ne faites aucun effort pour me plaire ! les supplie-t-elle intérieurement. Contentez-vous d'exister ! Léo reçoit le message en télépathie.

- Alors, la veuve ? dit-il avec un sourire idiot.

Oh ! mais comment fait-il pour avoir l'air aussi niais ? pense Camille divertie.

- Ça doit être une grande consolation pour toi qu'il soit mort célibataire, continue Léo avec ce même rire idiot, un rire intérieur qui le secoue à peine.

- Une immense consolation ! répond-elle en imitant son rire (et elle lui donne un petit coup de pied sur le tibia).

L'oraison funèbre de Jean Lacapède est terminée. Léo ne dira pas un mot de plus. Un petit sarcasme et maintenant le mort est tout à fait mort.

- Je ne sais pas pourquoi je suis allée à cette messe d'enterrement, dit Camille perplexe. (Elle ôte ses chaussures, elle étire ses pieds congestionnés, déformés par l'arthrose). Et surtout, je ne sais pas pourquoi j'y ai amené le petit.

Ils l'écoutent. Elle lève les sourcils en examinant ses pieds meurtris. Toutes les souffrances de sa vie semblent concentrées dans ces deux pieds nus. Une bosse violacée déforme douloureusement la face interne, les orteils sont déjetés.

Le "petit" se verse un verre d'orangeade, il le boit d'un trait en se frictionnant l'estomac.

- C'était pour voir ma grand-mère, non ? suggère-t-il et il rote bruyamment.

- Oh ! celle-là ! gémit Camille, mais elle se tait aussitôt et reprend sa méditation.

- Eh bien comment est-elle, ta grand-mère ? demande Léo avec curiosité. Dis-nous un peu quel genre...

- Castratrice ! dit Jean solennellement.

Camille éclate de rire. Elle allume une cigarette, tire nerveusement quelques bouffées et revient à ses pauvres pieds qu'elle masse maintenant avec douceur.

- Bernard Lapointe était là, dit-elle au bout d'un moment. Je crois qu'il ne m'a pas reconnue.

- Le grand mec brun ? celui qui avait l'air d'un notaire ? demande vivement Jean.

- Non. Le petit gros avec les cheveux gris.

Jean aimerait passionnément savoir qui est ce type dont sa mère vient de prononcer le nom. Une question monte à ses lèvres mais se transforme en soupir.

- Il y avait beaucoup de monde ? demande Angélique en tricotant avec vigueur, l'enterrement de Jean Lacapède ne l'intéresse pas du tout, elle a toujours détesté cet homme.

Camille lâche son pied et lève trois doigts.

- Et nous trois ça faisait six !

- La famille, un point c'est tout ! glousse Jean.

- En somme les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité ! conclut Bruno en regardant sa mère du coin de l'œil pour être bien sûr de ne pas dépasser la mesure (mais Angélique rit avec les autres).

- C'est quoi, les obsèques ? demande alors Daniel occupé à réparer la lanière de sa sandale. Il n'entend pas les explications que lui donne obligeamment son père parce que les autres parlent tous à la fois, ils se sont mis à rigoler et Camille, très excitée, crie plus fort que tout le monde.

- Le curé ! oh ! le curé, mes amis...

Jean a quitté son transat. Il se tient bien droit au milieu du cercle de fauteuils, tous les regards sont sur lui. Il se concentre. Il aplatit ses cheveux de son mieux. Il baisse les yeux. Son visage s'est transformé, il baigne dans l'onction.

- Seigneur ! s'écrie-t-il d'une voix sépulcrale (comment fait-il ?). Seigneur prends pitié de ton fils qui vient de nous quitter.

Les rires fusent, ils couvrent la parodie impie.

Ils continuent à plaisanter sur le mort.

IX

La Pradelle, ce vingt deux août

“ Mon cher Simon,

J’ai reçu ta lettre ce matin. Je l’ai déjà lue dix fois. Comment fais-tu pour venir toujours à la rencontre de mes sentiments les plus nébuleux ? Je t’aime.

Je viens de m’installer dans le pré pour peindre, c’est une grande envie qui m’habite. Mais je t’écris d’abord parce que le désir d’être avec toi est encore plus fort que le désir de peindre.

Comme tu me connais bien ! Oui. La mort de Jean Lacapède m’a tourneboulée. Je ne sais plus où j’en suis. C’est idiot mais le cercueil, l’apparat funèbre, toutes ces choses exaspèrent les nerfs. J’ai eu un caprice malsain. J’ai voulu dire “un dernier adieu” au père de mon fils. J’aurais dû rester chez moi.

Et Jean ? me dis-tu. Je ne sais pas ce qu’il a ressenti. Sur le moment il aurait aimé que je lui raconte son père. Je n’ai pas été capable de trouver trois mots, j’ai été en dessous de tout. Je me sens coupable. Il faudra que nous parlions toi et moi de tout ça. Pour le moment c’est plutôt confus dans ma cervelle. Mais tu as raison (follement raison) quand tu dis qu’un enfant n’est qu’un enfant et que le regard qu’il pose sur ses propres origines est toujours partial, affamé de mirages, etc... En fait, comment lui parler ? Comment raconter mon premier amour sans tricher comme si Jean était un copain ? C’est impossible. Jean n’est pas mon copain. Il est mon fils. Il tient toujours à moi par quelque fibre charnelle invisible et ça complique tout. Je l’aime plus que moi-même, je ne peux pas lui dire (malgré toutes les grandes idées qu’il affiche à tout bout de champ) que j’étais prête à le supprimer dans mon ventre et que... Oh ! mais à quoi bon ? Le passé est le passé ! Mais j’envie les mères qui n’ont pas de secrets.

Simon, Simon, nous ne nous voyons pas assez souvent toi et moi. Le temps passe et nous le gaspillons loin l’un de l’autre. Bien sûr nous avons la certitude de nous appartenir ! Nous portons ça en nous comme une hostie ! Mais est-ce que ça te suffit ? Moi ça ne me suffit plus ! Je veux vivre avec toi ! Dormir avec toi ! M’éveiller avec toi !

Quand j’aurai enfin tué le Vieux nous vivrons autrement. C’est juré.

Mais ces temps-ci je vois tout en noir. Je rabâche dans ma tête. Je me dis que nous avons gaspillé le meilleur temps de notre vie à apprendre à vivre. A quoi cela va-t-il nous servir d’être rodés, d’être enfin au point ? Ce qui nous attend, les rhumatismes, les cheveux blancs, n’est pas très exaltant. Et ne me parle pas de l’épanouissement de mon âme, s’il te plaît. Je n’en ai rien à foutre.

Oui, bien sûr, nous ferons encore des voyages. Nous retournerons à Florence, ou bien, pour changer, nous irons enfin en Hollande. Tu m’emmèneras en Grèce et chaque fois nous serons heureux à n’en plus finir. Mais un beau matin, crac ! nous nous apercevrons que nous n’avons plus assez de forces pour faire l’amour, par exemple... et nous regretterons d’avoir été séparés si souvent. Il nous restera la tendresse. Les petites choses de l’existence deviendront très grandes. Mais les grandes choses n’existeront plus !

Voilà où j’en suis, Simon. Ce n’est pas brillant et je te donne tout ça en vrac, fais-en ce que tu veux. L’âge mûr est un âge très ingrat. Tout le monde compte sur nous, et comme nous sommes pétris de sens moral nous nous laissons faire. C’est nous qui menons en douceur les vieillards au cimetière. C’est nous qui veillons sur la jeunesse. Nous avons encore l’énergie physique et nous avons acquis la sagesse. Que demande le peuple ? Nous sommes les fortifications, les remparts de la sacro-sainte vie quotidienne. Vivement que je

tue le Vieux.

Tu le vois, je fais comme Angélique. J'ai un ras le bol. Au fait, elle va mieux, la chère Angélique. Elle s'est remise à la couture, elle se fait des robes et elle ne se déteste plus autant !

Aujourd'hui le temps est doux. Il y a comme une odeur d'automne dans le pré. Jean et Jenny sont avec moi. Je vais peindre, c'est très important de peindre, tu le sais.

Je t'embrasse tendrement.

Camille “

Camille lèche l'enveloppe et fourre la lettre dans son cabas. Elle a vidé son cœur, elle se sent mieux. Maintenant elle ne veut plus penser aux affres de l'existence. Que Simon s'en charge à sa place ! qu'il réfléchisse à ces horreurs ! décide-t-elle en saisissant sa boîte de peinture.

Dans son dos, à l'ombre de la terrasse, Jean et Jenny sont là, couchés sur une couverture algérienne élimée. Ils se tiennent les mains et se contemplent, visage contre visage, dans une douce torpeur. Ils ont éparpillé des livres autour d'eux mais ils ne lisent pas. Ils ont aussi emporté un mini cassette avec de la musique indienne (la dernière passion de Jean), ils n'ont pas encore appuyé sur le bouton et le petit appareil est muet. Ils sont bien. Les cils de Jenny ont des reflets châtain, ils sont posés comme une frange de soie sur la luminescence du regard. L'œil très sombre, d'une immobilité parfaite, révèle un intense, un impétueux désir et c'est si beau qu'il vaut mieux ne pas bouger.

Au milieu du pré Camille cligne des yeux pour s'imprégner du paysage. Enfin, enfin elle va peindre. L'envie de peindre est en elle depuis des jours et des jours mais elle a attendu autant qu'elle a pu. L'attente fait aussi partie du plaisir de peindre. Maintenant le moment est venu.

Je m'assiérai dans l'herbe, se disait Camille hier, avant-hier et avant-avant-hier. Je regarderai autour de moi et soudain un morceau de nature se mettra à parler. C'est toujours ainsi que ça commence.

Elle pensait à ça en tissant. Elle pensait à ça en faisant la cuisine, en repassant les chemises du Vieux. Elle imaginait cet arbre un peu isolé, là au fond du pré. Il se découpe superbement sur l'eau du lac. Mais cet arbre voudra-t-il de moi ? se demandait-elle avec appréhension. Je ne dois rien décider à l'avance.

Je peindrai avec quatre couleurs seulement, rêvait-elle encore. Ce sera difficile de les choisir, je n'y arriverai pas tout de suite. Il faudra attendre. Quoi, au juste ? que je devienne moi-même herbe, eau, feuille, ciel. Et Camille soupirait en poussant le lourd fer vapeur sur les manches de popeline écrue de la chemise de Gaston Gaud. Elle soupirait encore en épluchant les haricots verts, en essayant les fourchettes. Après, eh bien après, ma main fera le reste. Ma volonté n'existera plus. Il n'y aura plus aucun intermédiaire. La brosse plate du pinceau nuancera les couleurs que j'aurai entendues (car on entend les couleurs quand on est en état de grâce). Elle les étalera sur la toile en une pâte onctueuse, délicate. Je ne tremblerai pas ! se promettait-elle en rêvant à ces couleurs imaginaires. Je n'aurai pas peur de faire une croûte, une horreur.

Camille rit au souvenir de ces préliminaires gourmands. Les pinceaux se dressent dans sa main à la façon d'un bouquet sec. Elle cligne des yeux, elle fait exactement ce qu'elle avait rêvé de faire. Elle est en état de grâce. L'art est mystère, décide-t-elle. Le langage mystique lui convient tout à fait. Mais bientôt son esprit cesse de se livrer à l'analyse. Il atteint une sorte de nirvâna et elle est là, assise dans l'herbe, trois pinceaux dans les doigts. Elle boit le paysage. Elle se laisse imprégner par la paix de la grande étendue verte qui se confond là-bas au bleu limpide de l'eau. L'état de grâce est à son paroxysme.

Il devient fièvre. Un peu de vert se mêle au bleu cobalt qui s'était posé par enchantement sur la palette, et voilà une ombre exquise sur la petite toile. Il n'y a pas d'ombre dans le bouquet d'arbres qui s'est exalté en silence à la lisière du pré, mais Camille voit cette ombre nécessaire à son arbre peint. Elle l'inscrit donc avec délicatesse. Nous ne sommes pas des cubistes ! jubile-t-elle. Nous ne trichons pas ! (Quand elle peint, la solitude disparaît, elle pense au pluriel). Non, oh ! non ! nous ne trichons pas ! Nous nous entremêlons simplement à ce que nous voyons.

Dans son dos, à quelque distance, la terrasse et ses ombres n'existent plus. La couverture algérienne effilochée a été rabattue d'une main fiévreuse sur les deux jeunes corps éperdus de plaisir.

Le pinceau de Camille s'active en menues touches précises. Il est animé d'une hâte joyeuse. Il essaye ceci et puis il essaye cela. Camille ne rature rien. Elle transforme les plans colorés, les estompe, les recrée et ce sont d'incessantes métamorphoses. L'ébauche initiale demeure au cœur de cet étrange chaos. Elle est là comme un prisme dont chaque facette peut être exploitée. Il faut donner à l'arbre peint tout le bonheur que suggère l'arbre silencieux qui frémit à peine sous la poussée du vent. Mon Dieu quelle horreur ! Mon Dieu que c'est laid !

Camille s'est laissée tomber en arrière, le pinceau toujours au bout des doigts. Etendue maintenant dans l'herbe drue elle gît face au ciel. Mais son désespoir ne dure pas, la voilà qui se redresse aussi vite qu'elle s'était couchée (Tout cela est jeu secret ; elle connaît chaque étape de ce jeu). Elle ajoute avec détermination un trait blanc, lumineux, sur l'eau peinte du lac et ce trait est si juste, si nécessaire qu'elle en soupire de plaisir. Ensuite, lentement, patiemment, elle poursuit sa besogne.

- Ça chauffe dur, dit Jean.

Il est assis à côté de Jenny sur la couverture algérienne et il contemple avec attendrissement le dos courbé de sa mère là-bas au milieu du pré.

- On va voir ?

- Pas encore, dit Jean. Il vaut mieux la laisser tranquille

Il rit. Jenny estime que c'est un rire de propriétaire. Elle est jalouse, mais elle ne dit rien. Elle se blottit contre le torse nu de Jean. Il y a leurs deux odeurs et ils sont si bien. (Est-elle assez belle pour qu'il ne s'occupe que d'elle ? Elle le lui demande. Ils recommencent à se caresser).

Voilà. Il ne faut plus y toucher. Camille essuie ses pinceaux. Elle s'étend à côté de son œuvre, à côté de la boîte de peinture en désordre, mais cette fois-ci elle le fait tranquillement, posément. Elle se sent bien. mais il ne faut pas qu'elle regarde encore ce qu'elle vient de faire. Pour le moment il est nécessaire de créer une distance. Elle se livre toute entière au fond sonore, fermant les yeux pour mieux entendre les cigales, les aboiements de chiens et puis au loin les cris de quelques baigneurs tout pleins de résonance d'eau. Le soleil est sur elle, il l'étreint de la tête aux pieds. C'est une caresse chaude tout à fait en harmonie avec l'odeur aigrette de l'herbe. Est-ce peindre qui est si bon ? ou bien rêver ? Quand on peint on flotte au-dessus de soi-même. On s'extirpe d'une carapace rigide, on devient beau, on devient bon. Les rapports avec la vie n'ont plus rien de conventionnel. L'état de grâce ? peut-être. Ou pire encore, se dit-elle en ouvrant les yeux. L'extase...

Ce mot la met en joie. Il la fouette, il la stimule. Elle se dresse sur son séant et saisit à deux mains la petite peinture. Si quelque promeneur égaré dans le pré la surprenait soudain il la tiendrait pour folle, il ne comprendrait rien à cette conversation intérieure. Mais Camille est très sensée, beaucoup plus sensée que la moyenne des gens. En ce moment elle a un sursaut de courage ; elle réintègre tout simplement la planète après avoir tris un peu de

recul dans l'éther.

La petite toile rectangulaire barbouillée de couleurs lui envoie une gifle. J'ai fait ça, moi ? Mais c'est beau ! L'arbre inventé a perdu toute parenté avec celui qui frémit au bord de l'eau (le soleil a changé de place et l'arbre vivant a pris un contour plus précis ; avec son feuillage bleu, il a maintenant une allure romantique). L'arbre peint est coiffé de soleil. Il parle de chaleur et l'eau peinte à ses pieds est tellement calme ! On la ressent au creux des mains, oui c'est exactement ça, au creux des mains, comme une fraîcheur nécessaire. Elle a une odeur d'été, une odeur de troncs pourrissants et d'herbes flottantes.

Camille pousse un soupir satisfait et dépose avec respect son œuvre dans la luzerne. Elle s'étend à ses côtés pour la troisième fois. Elle rêve. D'un œil paresseux elle surveille sa boîte de couleurs. Une mouche tient de se poser sur la palette, ses pattes sont engluées dans un petit monticule vert vif. Est-ce que la mouche va se tirer de là ? est-ce qu'elle va faire un mélange neuf, des mouchetures géniales ? Camille aimerait que Simon soit couché dans l'herbe près d'elle et qu'il suive aussi des yeux l'aventure de la mouche. Mais la mouche n'a pas de génie, elle s'affole, elle croise ses pattes à peine plus épaisses que des poils, elle les secoue et finit par s'arracher à ce marais qui pue la térébenthine. D'un friselis, elle s'éloigne de la palette pour y revenir aussitôt, l'idiote. Maintenant elle est devenue prudente, elle suit le labyrinthe des petits sentiers là où le bois est à nu. Elle s'approche du monticule vert mais elle ne s'y enlise plus. Elle s'envole, elle revient. Rien à espérer de cette mouche ! et voyons encore une fois ce fichu petit tableau ! (Camille tâte l'herbe en aveugle, elle saisit la toile avec précaution puis l'élève au niveau de son regard). L'eau lui apparaît aussitôt avec son promontoire ombreux et à nouveau c'est la gifle. Bon. Elle est contente. Elle va se reposer, tout oublier pendant que son œuvre sèche.

- Elle dort, dit la voix de Jean

Ils sont là. Elle ne les a pas entendus venir. Ils se tiennent par la taille, ils sont tellement près de la tête de Camille qu'elle voit les cuisses nues de Jenny sous sa robe. Elle voit leurs jambes, elle voit leurs hanches. Mais pour voir leurs visages il faudrait qu'elle se redresse Elle a la flemme.

Maintenant Jean tient la petite peinture à bout de bras et la regarde.

- Attention, ce n'est pas sec ! jette Camille dont le cœur bat.

Il se tait. Camille préférerait un cri d'horreur. Est-ce que c'est un paysage académique ? est-ce que la facture est trop sage ? est-ce que les leçons d'Auguste Blanc sont là avec leurs détestables empreintes ? Ça veut dire quoi, ce silence ? Qu'il parle, bon Dieu !... Mais s'il se lance dans un discours poli avec appréciation de la perspective et tous les couplets habituels ce sera pire. C'est qu'il s'y connaît, l'animal !

Jean continue de se taire. "Ce n'est donc pas un chef d'œuvre" pense tristement Camille. Mais il s'accroupit lentement dans une belle souplesse de jarrets et elle découvre avec stupéfaction qu'il regarde le tableau à l'envers, l'eau est à la place du ciel, le ciel est à la place de l'eau et il ne s'en aperçoit pas.

- Tu vires à l'abstrait, dit-il enfin un peu sentencieux. Ouais... C'est bien la première fois que tu fais une peinture de ce genre, hermétique mais vivante. J'aime, conclut-il en hochant la tête.

- Moi aussi, dit Jenny en écho.

(Elle s'en fiche, imagine Camille. Elle ne pense qu'à lui faire plaisir)

- Gros malin ! bougonne-t-elle. Tu le tiens sens dessus-dessous ! On n'a pas idée ! Tourne-le ! Ça, c'est le lac. Ça, c'est le ciel. Et ça, c'est cet arbre là-bas qui te crève les yeux !

- Ah ! oui ! s'écrie Jenny d'une voix plus vivante. Je le préfère à l'endroit. Je trouve que ça parle.

- Tu n'y connais rien, grogne Jean. Ce tableau est beaucoup mieux à l'envers.

Etat de grâce, mystère, extase, comme vous êtes loin.

- C'est possible, mais moi je le préfère à l'endroit. Je ne suis pas compliquée, insiste Jenny. J'aime quand ça me parle.

Elle n'en sort pas, pour elle il faut que ça parle. Et ce n'est pas si bête que ça, après tout, se dit Camille complètement dégrisée. Elle est assise maintenant, le dos rond, l'air accablé, aux pieds de ces deux êtres aux jambes nues et fraîches dont la joute verbale est une joute d'amour.

- Rendez-moi ce machin, coupe-t-elle sombrement. Je vais le brûler.

C'est pure coquetterie de sa part. Aussitôt ils crient "Non ! oh ! non !". Alors elle secoue la tête avec obstination tout en se sentant malhonnête. (J'ai des réserves d'enfance plein mes poches, pense-t-elle tout en continuant son petit cinéma. Je pourrais leur en remontrer comme ça jusqu'à demain...). Mais ils sont assis tout près d'elle maintenant et le jeu devient tout à fait délicieux. "Tu ne vas pas brûler cette charmante petite chose !" dit Jean. "Si, je le ferai !". "Tu dis toujours ça et puis tu ne le fais jamais !"...

Encore un peu de temps et le petit chef d'œuvre de l'extase va prendre sa vraie dimension. Il va devenir une œuvre agréable, une échappée reposante.

Quoi encore ? Une douceur pour les yeux. Comme c'est bon. Comme la vie est bonne.

- Je le brûlerai !

- Donne-le nous, plutôt.

- Si tu veux.

- Nous l'accrocherons au mur, dit Jean. Les jours pairs nous le mettrons à l'endroit et les jours impairs nous le mettrons à l'envers. D'accord ?

X

"Il faut faire une pince à la taille" marmonne Angélique la bouche pleine d'épingles et elle se contorsionne pour se voir de dos dans le miroir de la salle de bains. L'ébauche d'une robe rayée de gris et de bleu flotte sur ses épaules. "C'est court ! c'est beaucoup trop court !"

Elle soliloque lèvres serrées. Elle ne peut ni rire ni gémir à cause des épingles. Elle soupire avec précaution. C'est toujours la même chose. Il manque "ça" de tissu. (Dans l'esprit d'Angélique "ça", c'est la valeur de quatre doigts de la main, le pouce rentré vers la paume). Oui, mais avec un faux ourlet ?

Depuis des années le fond de son armoire est plein de coupons (des occasions, des soldes). Un puits de rêves multicolores où ses mains viennent fouiller quand le mal à vivre la reprend. Dans ces cas là Angélique est prise d'un grand élan salvateur, d'une sorte de fièvre créatrice. Elle n'a rien trouvé de mieux jusqu'ici pour faire taire la petite bête sournoise qui lui ronge le cœur. Magazine en main elle conjugue une image prise au hasard dans le catalogue (mais est-ce bien le hasard qui la pousse à se vouloir soudain affranchie, délurée, comme cette image ?) à ces tissus achetés eux aussi au hasard (mais est-ce réellement le hasard qui lui a fait aimer ce gris rayé de bleu ? ce velours frappé beige ? ce jersey camaïeu trop élégant qui lui étaient proposés pour presque rien ?). Quatre épingles et les lourds ciseaux argentés, c'est tout ce qu'il faut à Angélique pour que la femme émancipée du catalogue et le tissu rayé se rencontrent en harmonie sur ses propres épaules. Elle connaît son buste. Elle connaît ses hanches par cœur.

En ce moment il y a deux Angéliques devant le miroir de la salle de bains. L'une parle, l'autre écoute. L'une possède l'intelligence, le génie créateur, l'autre n'a que ses doigts et son bon sens (mais il ne faut pas faire fi du bon sens !). Les deux Angéliques frissonnent de la même allégresse : obtenir une robe pour vingt huit francs quatre vingt dix.

“Est-ce que ça ne fait pas un peu jeune ?” suggère l'une des deux (laquelle ? on ne sait pas très bien...). “Quel intérêt de s'habiller en grand-mère, riposte l'autre, quel intérêt, vraiment ?”. Aussitôt une petite pensée s'envole et se met à flotter dans la salle de bains; c'est pour Nanou et pour Bobichon. “Quand reviendrez-vous, mes tièdes petits amours ?”. Mais cela ne dure pas. Les petits enfants ne sont pas les enfants. Ce sont des jouets. On vous les prête et puis on vous les reprend. “Et que va penser Léo ?” reprend la deuxième Angélique soucieuse en s'examinant de face, de trois-quarts, de profil. “Léo s'en moque. Quand il me regarde c'est parce que je suis nue... et encore... même nue il lui arrive de ne pas me regarder. Oui, mais il te touche. Il te palpe. Il te pétrit... et la nuit il ne s'endort que s'il te tient contre lui. Ça c'est l'habitude. La terrible habitude. Oh ! mais zut ! le corsage est vraiment court ! il faut en donner de la taille...”

Les lèvres d'Angélique remuent un peu sous l'effet de ce discours intérieur. Elle a appris à vivre étonnamment seule. Et pourtant ils sont encore quatre à la maison. Oui, mais voilà, chacun va de son côté et qui demeure fidèle au poste pour maintenir la vie de la maison, qui ?... Les journées sont de plus en plus longues, de plus en plus vides, et même quand ils sont tous là ce n'est plus comme avant. Bruno ? Il dort et il mange chez sa mère, mais il existe ailleurs. La maison n'est pour lui qu'une espèce de poubelle où il vide ses rancœurs et son linge sale. Quand il aime vivre, hop ! il s'en va. Daniel est encore petit, c'est vrai. Il lui faut de temps en temps un bisou, des complicités. Mais Angélique n'est plus dupe, elle se méfie maintenant de ces partages empoisonnés. “Vous profitez bien de votre dernier ?” lui demande la mercière avec un sourire de maquerelle. Angélique hausse les épaules, elle s'arrange pour ne pas répondre à la mercière. “Quand ils seront tous partis, s'écrie la femme du dentiste, vous verrez ! vous serez comme deux amoureux !” et le cœur d'Angélique bat tout de travers en entendant ces assertions prophétiques. Elle a un rire joyeux pour tromper la femme du dentiste, mais. Qui pourrait deviner combien il est difficile de vivre à deux avec Léo ? Il a son monde secret et moi, Angélique, transparente, je.

Elle ôte la robe inventée qui ressemble ou ressemblera si peu à la photographie fringante du journal posé par terre entre le lavabo et le bidet. Elle fait glisser avec précaution le tissu rayé pour ne pas démolir le lâche bâti au fil rose, pour ne pas faire sauter les épingles. Avec un faux ourlet, ça ira. Et puis, je peux me permettre n'importe quoi. De dos je suis encore terrible.

Avant d'enfiler son pantalon et son pull elle s'admire un brin. Oui, elle n'est vraiment pas mal dans ces dessous bleu marine, tee-shirt et slip. C'est marrant ! maintenant on porte des sous-vêtements d'homme ! se dit-elle en rentrant le ventre, en redressant les épaules, en se redessinant de son mieux (elle pétrit méchamment le haut de ses cuisses dont la ligne s'affaisse un peu). Quand je pense à ces horribles combinaisons de valisère rose que ma mère m'obligeait à porter ! ce que ça faisait campagne, alors ! Et quand je ne mettais pas de combinaison, aïe ! aïe ! aïe !... qu'est-ce que j'entendais !

“Tu es une malpropre ! Ti auras de l'eczéma ! etc...”

Songeuse, Angélique saisit son pantalon, plonge une jambe, l'autre jambe et d'un coup de reins remonte le blue-jeans autour de son bassin. Elle est capable de penser à sa mère des heures entières. Sa mère est morte il y a douze ans, juste avant la naissance de Daniel. Oui, mais voilà. Elle n'est pas morte vraiment. Elle habite Angélique et elle s'éveille n'importe quand. Elle sème alors la tempête. Une tempête étrange, faite de rancœurs et

d'amour si étroitement mêlés qu'Angélique ne s'y retrouve jamais. Ça lui donne chaque fois envie de pleurer, de supplier sa mère de sortir d'elle, de redevenir vivante (face à face avec Angélique et non comme ça, dans le dedans à la façon d'une maladie).

Elle boutonne son pull en soupirant. Comment se débrouillait ma mère quand elle avait mon âge ? Je n'ai pas l'impression qu'elle était pourrie d'angoisse comme moi. Je ne me souviens que de ses bouffées de chaleur, toujours pendant le repas du soir. Ouvrez la fenêtre ! On se précipitait en rigolant. Papa l'aimait-il ? Oui, répond aussitôt Angélique et elle jette au miroir un regard plein de confiance. Ils étaient marrants, tous les deux. Deux fourmis. Ma mère n'arrêtait ras. Elle nettoyait, elle frottait, elle récurait du matin au soir et lui, toujours assis sous la grosse lampe, la loupe d'horloger vissée à l'œil, courbé sur l'établi, il n'arrêtait pas non plus. Ils se levaient tôt. Ils se couchaient tard. Quand faisaient-ils l'amour ? se demande Angélique mais elle ne peut arriver à penser à ses parents comme ça. Maman devait être frigide, décide-t-elle pour résoudre cette question embarrassante. Mais aussitôt le souvenir de la sagesse de sa mère la surprend, ébranle ses certitudes. Elle parlait volontiers de l'amour, il faut le reconnaître, oui mais à sa façon, avec une sorte d'impartialité désopilante. Pour elle l'amour était une fantaisie joyeuse réservée aux gens désœuvrés. C'était bon pour la femme du boucher, par exemple. Oh ! là ! là ! (Angélique rit). C'est qu'elle était drôle, ma mère ! Elle trouvait toujours le mot juste. Elle avait la langue aussi agile que les doigts. Papa ne disait rien mais il n'en perdait pas une miette, je le revois tout secoué de rire. Ensemble ils étaient bien. Enfin il me semble qu'ils étaient bien et nous les gosses avec eux nous étions bien. A la maison c'était plutôt chouette... Moi, bien sûr, je ne pensais qu'à ficher le camp. Mais c'était le trop plein de la vie. J'étais comme une pouliche énervée. Combien de fois ça m'a pris de filer la nuit par la porte du jardin ? Léo m'attendait sous les platanes, dans le noir. Je le retrouvais toujours au même endroit au plus noir du noir des allées promenades. Nous commençons par parler, par nous raconter absolument tout et puis après il me serrait entre l'arbre et lui, fort, si fort... Je revenais à la maison la bouche en feu, les cheveux hérissés, les lèvres gonflées, toute chavirée de baisers, toute folle, encore plus énervée ! Il n'y avait que la peur de ma mère pour me calmer un peu... Une fois elle m'a trouvée, il était trois heures de la nuit, elle avait eu soif, elle était en train de boire à la cuisine. D'où sors-tu ?... J'étais au jardin. Ah ? tu étais au jardin ?... et avant que je l'ai vue venir la gifle me brûlait la joue.

Si j'avais giflé Brigitte une ou deux fois comme ça. Nous n'en serions peut-être pas où nous en sommes. (Angélique a soudain les larmes aux yeux tout en ramassant le tissu tombé à terre). Brigitte est une fille saine. C'est vrai. Elle se passe ses envies et puis voilà. Elle prend la pilule. Alors à quoi bon faire des histoires ? Toutes les filles en sont là, aujourd'hui. C'est différent. Rien ne dit qu'elles soient plus heureuses que nous dans les années cinquante avec nos frousses et tous les grands mots ! déshonneur, etc... Si seulement Léo acceptait l'évidence ! Mais il ne supporte pas que sa fille couche avec des types. Il ne dit plus rien, maintenant. Mais pour le premier il a failli devenir fou. Elle avait quinze ans et demi. Jean-Luc, ce petit con. Ce fils à papa, disait Léo et il voulait les marier ! (Angélique a un petit rire amer). Pour une fois j'ai servi à quelque chose. Tu veux les marier ? tu es fou. Ne fais pas ça... ne lui donne pas cette idée... Le mariage, il faut y penser tout seul, il ne faut pas que les autres s'en mêlent. Tu crois ?... Il tombait des nues. Pauvre Léo... Ah ! les hommes, quelquefois ils sont idiots, ce n'est pas leur faute. C'est l'esprit de commandement, la responsabilité, la prise en charge de la famille qui les rend comme ça. Et peut-être aussi le bricolage ! Ils pensent trop à l'efficacité immédiate. En face d'un problème il leur faut tout de suite une solution. Mais il a fini par comprendre. Il a tiré un trait sur tout ça. Il ne veut plus savoir avec qui couche sa fille.

Mais moi, je le sais. En ce moment c'est avec un certain Stéphane. Quand Brigitte

écrit une lettre elle ne fait pas de confidences. Mais il y a toujours un prénom de garçon avec qui elle voyage, avec qui elle voit des films. Je me demande quel genre, cette fois-ci... mais elle me l'amènera comme elle m'a amené tous les autres.

Angélique lisse du plat de la main le corsage soyeux dont les couleurs la ravissent. Tiens ! un défaut dans le tissu, juste eu plein milieu, la barbe ! C'est toujours la même chose avec ces coupons. L'un dans l'autre on est refait. Elle gratte du bout de l'ongle le fil bleu qui fait un nœud et déforme la raie bleue sur la raie grise. Je vais tâcher de prendre ça dans la pince de poitrine, décide-t-elle. Bon, alors, maintenant. Qu'est-ce que je fais ?

Les deux Angéliques se concertent. Celle qui a l'esprit créateur estime que son boulot est terminé, elle voudrait maintenant coincer la bulle, rêvasser, papillonner des mains sur tout et sur rien. Tuer le temps. Se venger du temps insipide en le faisant mourir à petit feu. Mais l'autre Angélique est épouvantée. Le temps est une valeur-or, sa mère le lui a enseigné. Elles finissent toutefois par se mettre d'accord : je pique toutes les coutures, toutes les pinces, j'écrase au fer vapeur. Après ça je bâtis le corsage sur la jupe et ce sera tout pour aujourd'hui.

Décidément, je n'arrive plus à enfiler l'aiguille de la machine à coudre. Il me faudrait des lunettes. Ça y est. Non, ça n'y est pas. Il faut mouiller le fil, l'égaliser avec les ciseaux. Où sont mes petits ciseaux ?... La boîte à épingles glisse, entraînée par le tissu déplacé, Angélique la rattrape de justesse au bord de la tablette, ouf ! Je me ferai faire d'énormes lunettes, genre Nana Mouskouri. On en fait de très belles, maintenant. Bon, ça y est L'aiguille est enfilée. Angélique appuie sur la pédale tout en rêvant à ses futures lunettes mais la machine est comme morte. J'ai encore oublié de brancher la prise ! Pauvre imbécile, si tu allumais la petite lampe qui est là sous ton nez, tu l'enfilerais du premier coup ton aiguille ! est-ce que tu as un genre à porter des lunettes d'écaille ? un genre intellectuel ? Tu y vois très bien, ma charmante, ma chérie, ma toute belle, et de quoi aurais-tu l'air avec des hublots sur le nez ?

La machine vrombit en douceur, le moteur fait un bruit régulier, apaisant. Clac, la pince est finie, on coupe le fil sur la petite lame et puis on recommence une autre pince. C'est amusant, ça va vite. Dommage que Camille soit si maigre ! pense soudain Angélique et c'est une rupture merveilleuse, une poursuite de promenade mais en changeant de sentier. Autrefois elle était mince, mais maintenant alors. Tiens, je vais faire une robe à Camille. En ce moment j'ai la main. Je réussis tout. Faire une robe pour, faire un pull pour, Angélique ne connaît rien de mieux pour prouver l'immensité de ses attachements. On dépasse une frontière, on fait une espèce de saut dans la vie des autres, c'est un truc épatant. C'est beaucoup plus joyeux que de tourner en rond sur soi-même, que de se regarder dans un miroir avec l'idée idiote de faire du jeune avec du vieux. D'ailleurs ce sera un service à lui rendre. Camille n'est pas assez coquette. Toujours ce poncho crasseux, toujours ces cols roulés et ces pantalons de velours ! Bien sûr, elle a de la branche, elle peut se permettre n'importe quoi. Mais elle n'est pas assez féminine. Je la vois avec une robe-tunique, toute droite, à pli de corps, avec de grandes manches kimono et des surpiquûres. Elle sera du tonnerre !

Non vraiment Camille n'est pas assez féminine. On pourrait même dire qu'elle est virile. Cette aisance qu'elle a avec les hommes ! Ils ne la convoitent pas. Ils l'écoutent. Léo, par exemple. C'est la seule femme qui ne le trouble pas sexuellement. Il adore être avec elle, il est en confiance et c'est bien. Ni paternaliste, ni perturbé... Oh ! je voudrais tant, je voudrais tant être comme Camille ! Mais la pluie, la mer, c'est toujours de l'eau et ça ne se ressemble pas.

Bercée par le ronron du moteur électrique Angélique se dépersonnalise lentement. Camille l'habite toute entière. Elle tourne et retourne Camille dans sa tête comme pour

extraire le suc, l'essence de cette admirable personnalité. Elle s'attendrit avec des mots courage, dignité. Ça, c'est "tout" Camille. Ce "tout" est un mot doux, un mot infini.

Et puis, on peut dire n'importe quoi à Camille. Elle vous comprend aussitôt. Les idioties ? elle les traduit en vérités. Voilà comment elle est. Elle... Zut ! ma canette est finie. La barbe ! (Les longs doigts bruns délient un peu de fil bleu, le tendent sur la petite canette qui, dès la pression du pied sur la pédale, se met à tourner de plus en plus vite, à grossir, à devenir toute bleue). Comme c'est bon de penser à Camille, se répète Angélique les yeux fixés sur la canette.

Bon. Je donne un coup de fer.

Elle installe la planche à repasser. Elle branche le fer électrique. En attendant que le fer soit chaud elle tripote rêveusement les morceaux de tissu gris et bleu. Ils sont découpés comme un étrange puzzle, ils sont déjà effilochés. Elle les tourne et les retourne avec perplexité. Pour finir elle les pose sur son sein et se regarde à nouveau dans la glace.

Mais elle pense toujours à Camille. Cette histoire avec Simon, il faudrait tout de même que ça aboutisse. Depuis le temps que... Sept ans ? huit ans ? dix ans peut-être. Ça a commencé entre eux quand elle était à Auch, juste après l'Algérie. Elle finissait son temps d'armée. Elle avait repris le petit et sa vie était enfin plus normale. Simon venait la voir souvent. Il l'aidait. Moi, j'ai deviné tout de suite. Rien qu'à l'allure de Camille. Elle avait changé. Elle avait un air plus heureux. Au début elle ne m'a rien dit. Elle ne faisait pas de cachotteries, non. Simplement elle nous laissait comprendre petit à petit ce qui était en train de lui arriver (Angélique écrase les pinces avec le fer, la vapeur chuchote par intermittence et cela ressemble à une confidence). Simon devrait épouser Camille. Il n'a qu'à se débarrasser d'Annette. Il a une bonne situation. Avec une pension alimentaire, et il a les moyens, la question serait réglée. Vingt ans qu'il endure cette pécote sans une plainte !... Mais Simon est un faible.

Un faible ? Angélique hésite. Elle ne se prononce pas. La voici maintenant toute occupée de Simon. Elle cherche une explication parfaite de l'homme Simon et ne la trouve pas. Simon est un amour, décide-t-elle, et elle débranche le fer. Quant à Annette...

Mais au rez-de-chaussée est-ce que ce n'est pas le téléphone ?

A cette heure-ci c'est tout à fait inhabituel. Angélique dévale l'escalier à toute allure, de noirs pressentiments tressaillent au plus profond de son ventre. Bruno ? Daniel ?... Elle tend l'oreille. Est-ce que la sirène des pompiers ne vibre pas aussi en contrepoint ?

- Allô ! jette-t-elle dans le combiné d'un ton alarmé sans prendre conscience que la sirène des pompiers ne mugit que dans son imagination.

- Angélique ?

C'est Camille. Elle a vraiment une drôle de voix.

- Angélique, tu peux venir ?

- Oui, bien sûr. Ça ne va pas ? tu es malade ?

- Non.

Camille hésite, on dirait qu'elle a du mal à parler.

- C'est le Vieux, dit-elle enfin.

- Ah ! c'est le Vieux ! J'aime mieux ça Il est patraque ?

- Non, dit Camille d'une voix éteinte. Il est mort. Je crois qu'il est mort... Viens, je t'en prie.

XI

Angélique n'a jamais vu mourir personne, elle a une peur irraisonnée de la mort. Ses parents se sont éteints à l'hôpital entre les mains des infirmières et ses larmes étaient si abondantes qu'elle ne se souvient plus de ces choses. Cet après-midi elle n'a même pas eu le temps de sortir en entier de ses rêves. La voilà qui traverse la ville en courant. Dans son affolement elle a accumulé les incohérences. D'abord, elle a enfilé une robe, n'importe laquelle. Puis en boutonnant le deuxième bouton du corsage elle s'est dit qu'il fallait laisser un mot à Léo. Vite un crayon, un panier... et ces stylos feutres toujours desséchés ! une vraie saloperie.

La mort est une chose sacrée, se répète-t-elle. Même la mort de n'importe qui. Si on ne la domine pas en prenant une attitude compassée c'est elle qui vous domine et vous courez les rues vêtue en décrochez-moi ça, victime de gestes ébauchés et de réflexes absurdes, sans même avoir fini de boutonner votre corsage. Pis encore ! les pieds chaussés d'immondes pantoufles !

C'est après avoir traversé le boulevard qu'Angélique s'est aperçue qu'elle avait gardé ses pantoufles, des pantoufles qu'il eût fallu jeter cent fois mais que ses pieds aiment (l'empaigne des talons est écrasé de sueurs et de crasse). Faut-il retourner à la maison ? La voix de Camille, son souffle précipité résonnent encore à ses oreilles comme un appel. Pour donner le change, pour que les gens ne fassent pas attention, Angélique ralentit son allure, elle se met à saluer les passants. Ici elle connaît tout le monde et tout le monde la connaît. Toutefois quand elle passe devant la mercerie elle tourne résolument la tête de l'autre côté. Le vieux crampon est aux aguets derrière sa vitre. Comment dire bonjour à la mère Lasserre et taire l'ahurissante nouvelle ? Aujourd'hui les notables ont fait leur temps, c'est sûr. Mais la mercière est de l'âge du Vieux, c'est une personne d'autrefois. Angélique passe donc devant la mercerie d'un air faussement rêveur, le cœur en tumulte.

J'ai horreur de la mort, se dit-elle, parce que la mort est une fatalité. Elle va, elle vient, on ne sait jamais sur qui elle va tomber. Tant que la mort n'entre pas dans ma propre circonférence merci mon Dieu. D'ailleurs la vie est horrible à cause de la mort. Mais tant que ce ne sont pas les enfants qui meurent je crois que je peux supporter la vie. Je suis presque arrivée. Encore la rue de l'Etoile et le marché des veaux...

La maison Gaud a son air de tous les jours. La voiture de Camille est garée contre le trottoir, un peu de travers comme d'habitude. Angélique se sent rassurée. Après tout il s'agit peut-être d'une syncope ou de quelque chose de ce genre. La porte d'entrée est entrebâillée. Dans le vestibule obscur les grands tableaux ternis sont tous là dans leurs cadres dorés ; l'horloge ancienne accroche un instant la lumière de la rue sur son cadran rond et blanc et c'est bon d'entendre résonner avec régularité le lourd balancier de cuivre.

- C'est moi, dit Angélique

La porte d'entrée échappe à ses doigts tremblants, elle se referme avec un bruit sinistre. Camille est dans le bureau. Elle téléphone.

Angélique figée sur le seuil du bureau écoute cette voix calme, économe de ses effets, avec une admiration éperdue.

- Le toubib va venir, dit Camille en posant le combiné sur son socle. Mais il n'y a plus rien à faire à mon avis.

- Tu es sûre ?

- Il est déjà froid. Viens le voir.

- Où est-il ?

- Dans sa chambre. C'est là que je l'ai trouvé en rentrant de mon cours de dessin. Il y

a dix minutes, un quart d'heure peut-être.

Camille sourit de façon furtive. " Tu es venue vite !" dit-elle en posant sa main sur l'épaule d'Angélique. En quelques mots elle explique ce qui s'est passé. La maison était ouverte. Tu sais comme il est maniaque, comme il barricade tout d'habitude ! C'était vraiment bizarre. Et puis il y avait un silence tellement impressionnant. Je l'ai appelé. Je l'ai cherché un peu partout, ici, au jardin. Et pour finir je suis montée...

- On pourrait Peut-être lui faire une piqûre ? suggère Angélique.

Camille hausse les épaules. Elle a une grande habitude de la mort. On oublie toujours qu'elle a fait la guerre (elle n'en parle presque jamais). Elle prend le bras d'Angélique et l'entraîne vers l'escalier. Angélique monte les marches à contrecœur derrière Camille. Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce vieux débris ? se répète-t-elle pour se donner du courage. Elles arrivent sur le palier. La porte de la chambre de Gaston Gaud est ouverte. Angélique frissonne à cause d'un rai de soleil oblique qui s'échappe de cette chambre et vient éclairer le parquet, mais aussi à cause du silence qui accompagne cette lumière. Elle avance cependant sur les talons de Camille. Gaston Gaud n'a rien d'effrayant, il faut en convenir. Il est couché proprement sur son lit, on dirait qu'il dort. Avant de mourir il s'est enveloppé dans sa robe de chambre grise dont le col frileusement relevé couvre ses oreilles.

- Il est froid, dit pensivement Camille en tâtant la main du cadavre. Touche, tu verras.

Mais Angélique est restée sur le pas de la porte, prête à s'en aller.

- Je ne pense pas qu'il ait souffert, continue Camille et elle scrute le vieillard mort d'un regard étrangement maternel.

Ma parole, elle a du chagrin ! découvre Angélique stupéfaite. Mais le médecin arrive et elle se réfugie dans un recoin du palier, derrière la porte close. Quel rôle joue-t-elle dans tout ça ? Tout ce qu'elle sait c'est qu'elle est indispensable même si elle n'est capable d'aucun geste utile.

- Il va falloir s'occuper d'un tas de choses, dit Camille d'un air las quand le médecin est parti (elle tourne et retourne entre ses doigts le certificat de décès comme si elle ne savait que faire de ce bout de papier).

- On va t'aider ! dit précipitamment Angélique. Ne te tracasse pas. Léo ne va pas tarder à sortir du lycée et...

Mais Camille est soudain toute blanche.

- Tu as eu un sacré choc. Ça va passer ! Moi aussi j'ai eu un choc ! Tu as vu un peu dans quelle tenue je suis ?

Angélique lève la jambe : mollet délicat, cheville étroite et... pantoufle ! Camille sourit.

- Tu sais ce qu'il nous faut à toutes les deux ? continue Angélique encouragée par ce sourire. Il nous faut un bon coup de riquiqui ! Tu as du whisky ?

- Je ne sais pas

- Je vais fouiller. Viens donc...

C'est elle maintenant qui entraîne Camille en la tenant par le bras. Elle lui fait descendre l'escalier, elle la pousse en direction de la cuisine. Bientôt sur la toile cirée il y a deux verres en duralex et une bouteille de Johnnie Walker presque vide. Le fond de la bouteille est partagé scrupuleusement puis allongé à l'eau du robinet. Ton bac à glaçons, ma chère, bourdonne Angélique, je ne sais pas m'en servir ! La glace craque enfin, et les petits cubes transparents tintent dans les verres.

- A la tienne ! dit Angélique et elle boit religieusement.

Camille la regarde boire et la trouve tout à coup splendide, rayonnante, avec ses cheveux en bataille, sa robe déboutonnée et ses savates. Alors elle boit elle aussi et se sent mieux.

- Tu voulais tellement le tuer ! gémit Angélique enhardie par ce regard (le whisky

exalte en elle une sorte d'humour macabre qui la ravigote). Et il te contrarie une fois encore ! il ne te laisse même pas le temps d'assouvir tes rancœurs !

Elle lèche son verre et fronce le nez de dépit.

- Je l'ai toujours eu dans ma vie, constate Camille au bord des larmes sans quitter des yeux les grimaces d'Angélique qui l'empêchent de se mettre à sangloter. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que...

- Et qu'est-ce que tu vas devenir, maintenant ? enchaîne Angélique d'un ton prosaïque (c'est une question préoccupante, la seule vraie question qu'on doit se poser, estime-t-elle, Mais est-ce bien le moment ?).

- Je ne sais pas, dit Camille en reniflant, en essuyant furtivement une larme.

Elle lampe une dernière goutte de whisky et conclut avec une sombre ironie :

- Je vais peut-être hériter.

Elles éclatent de rire.

Dopée au Johnnie Walker, Angélique ce révèle soudain terriblement efficace. Elle a tout à fait oublié ses pantoufles. Elle prend les choses en main et la maison, lentement, s'anime d'une sorte de houle funèbre et silencieuse accordée aux événements. Pourquoi fait-on si peu de bruit autour d'un mort puisqu'il ne nous entend pas ? se demande-t-elle, le combine du téléphone collé à l'oreille. Deux voisines surgissent pour s'occuper de la toilette du défunt. Camille voulait faire cette toilette mais Angélique a poussé les hauts cris. Les demoiselles Baraquet font toujours ces choses là et tu n'es vraiment pas d'ici si tu ne le sais pas ! Tu ne voudrais pas priver ces saintes âmes de leur raison de vivre ? En un clin d'œil les demoiselles Baraquet ont donc investi les lieux et c'est Angélique qui orchestre maintenant leurs allées et venues, chorégraphie muette ponctuée de chuchotements. Camille donne les draps, le linge dont elles ont besoin, mais elle ne retourne plus dans la chambre du Vieux.

- Que fait donc Léo ? répète Angélique à tout bout de champ.

Elle a téléphoné au lycée, il n'y était plus. Elle a téléphoné chez elle, personne ne répond. Le téléphone gris posé sur le bureau de Gaston Gaud attire de façon irrésistible ; chaque fois qu'elle compose un numéro elle a le sentiment d'effacer les difficultés ou tout au moins de les combattre en une sorte de corps à corps. Elle y revient sans cesse, l'appareil est chargé d'une vie secrète, il garde en permanence la moiteur tiède de ses mains.

Camille s'inquiète à cause de Jean. "Laisse notre Jeannot tranquille ! décrète Angélique, fiche lui la paix avec ça !"

- Et le curé ?

Le curé pose un problème. A-t-on besoin de lui quand on a déjà sauté le pas ? Angélique est perplexe. Elle s'élanche dans le sillage d'une des demoiselles Baraquet et la tire par la manche. "Pour le prêtre ?" demande-t-elle d'une voix feutrée. Les demoiselles Baraquet sont décidément indispensables. Oui, il faut le prêtre ! affirment-elles avec une moue énergique et leur regard sévère jauge ces femmes transfuges qui n'ont pas tenu ce qu'elles promettaient, en galoches, sur les bancs du catéchisme.

- Je m'en occupe ! déclare aussitôt Angélique et Camille la regarde une fois encore avec amour.

Chaque fois que Camille la regarde ainsi Angélique prend un peu plus d'assurance, elle se sent capable de tout assumer même les corvées les plus morbides. Vraiment, faire un saut au presbytère n'est rien, comparé aux possibilités qui habitent maintenant Angélique.

- Je file, annonce-t-elle. Je vais tâcher aussi de mettre la main sur Léo. Je te l'envoie. Il s'occupera des pompes funèbres, ajoute-t-elle avec un petit frisson empreint de lâcheté.

Et la voilà partie sur ses pantoufles crasseuses. Dans la rue, soudain, c'est la vie. C'est extraordinaire, la vie. Les autos qui n'arrêtent pas, dans un sens, dans l'autre. Les

mobylettes qui pétaradent à temps et à contre temps comme des folles. Elles vont toute allure, épousent dangereusement les tournants. N'est-ce pas une chose merveilleuse ? Et les gens à pieds ! Ils marchent, absorbés dans une rêverie inaudible qui dans leur tête a une résonance d'orchestre. Cette musique intérieure les contrarie. Parfois ils rencontrent d'autres gens à pieds. Ils se hêlent. Ils se parlent et puis ils se quittent avec un geste de la main pour retrouver chacun leur partition interrompue. C'est fou le nombre de choses en mouvement dans une petite ville de rien du tout comme celle-ci que certains quittent soudain, comme ça, sans un bruit, endormis dans une robe de chambre grise. Voilà ce que se dit Angélique tout en marchant d'un bon pas, et qu'est-ce que nous allons manger ce soir ? La vie l'a définitivement reprise. Elle se sent un peu éméchée à cause du whisky dont elle n'a pas grande habitude. "Savez-vous la nouvelle, madame Lasserre ?" s'écrie-t-elle en s'arrêtant devant la mercerie "Monsieur Gaud vient de mourir". Elle est secouée d'un frisson de plaisir. Enfant, elle aimait déjà transmettre les nouvelles à sensation, faire éclater le tous les jours. "Jésus !" crie la mercière, mais Angélique se sauve en prétextant qu'elle doit prévenir son mari.

Elle n'entre pas à l'intérieur du presbytère. Elle jette la nouvelle sur le seuil, comme une bombe. La bonne fera la commission. Elle se tracasse à cause de Léo. Est-ce qu'il a pris la voiture, cet après-midi ? Il ne dit jamais où il va, c'est insupportable. L'angoisse s'installe en elle comme une immense chaleur.

Angélique transpire. Léo n peut-être eu un accident. Je vais entendre la sirène d'une minute à l'autre et cette fois-ci ce sera pour moi. Si Léo était en ville, depuis le temps que je vadrouille de tous côtés je l'aurais déjà rencontré. Dans ces rues à l'équerre, sur cette place carrée, c'est impossible de se manquer. Ah ! si je savais seulement s'il a pris la voiture ! si...

Elle tourne le coin d'une rue et se heurte à Léo. Il est là, sur le trottoir, les mains dans les poches et il bavarde avec deux filles du lycée. Deux filles cousues dans des pantalons serrés. Deux filles aux paupières bleues, aux paupières vertes, aux yeux redessinés au pinceau. Deux filles qui gloussent comme des poules (maintenant, avec la pilule, elles sont toutes folles). Lui, il est tranquille. Il ne sait rien. Il n'est pas encore allé à la maison où l'attendait un mot sur la console. Il est à mille lieues de...

- Tiens ! dit Léo.

Cette femme échevelée, en pantoufles, avec une robe à moitié boutonnée, on lui voit les seins, c'est ma femme.

- Salut ! dit encore Léo avec une amabilité de commande.

Il voudrait boutonner ce corsage, il se contente de détourner les yeux. "Je vous laisse" dit-il aux deux minettes avec un sourire paternel et il prend le bras de sa souillon bien aimée. "Ferme ton corsage" chuchote-t-il, "tu as fini de te promener toute nue ?". Angélique se boutonne aussitôt. A-t-il honte de moi ? Mais Léo sourit. Il est détendu. "Elles sont marrantes, ces filles, dit-il en haussant les épaules, elles voudraient ne pas travailler mais réussir le bac. Impossible de leur faire comprendre que..."

- Le Vieux est mort, coupe Angélique (et le frisson exquis l'habite à nouveau). Le Vieux vient de mourir.

Léo s'arrête pétrifié. "Tu en viens ?" demande-t-il et Angélique hoche la tête. Il reprend sa marche mais à une cadence plus lente, plus hésitante, assailli par tant de questions diverses. "Que va devenir Camille ?" dit-il enfin d'un air préoccupé et Angélique, bien entendu, ne sait que répondre. Cette mort n'éveille aucun sentiment de compassion pour le défunt, découvre-t-elle étonnée. On ne pense qu'à l'argent. C'est une catastrophe financière pour Camille qui a tant de mal à joindre les deux bouts avec sa pension minuscule et le petit qui va entrer en fac à l'automne. Personne ne se demande ce que va devenir le Vieux ! se dit-elle avec une certaine satisfaction, comme si ce désintéret la

vengeait d'avoir eu à affronter son cadavre. Si nous avions aimé le Vieux nous nous interrogerions maintenant sur la Vie Eternelle et sur toutes ces choses, mais...

- Tu as bu, dit Léo qui la regarde avec sévérité.

Il me regarde toujours avec sévérité, constate-t-elle. Boutonne ta robe, on voit tes seins. Tu sens l'alcool. C'est tout ce qu'il trouve à dire.

- Oui, j'ai bu. Et après ?

Peut-être faudrait-il toujours boire ? songe-t-elle avec tristesse mais le whisky l'aide à rire et elle se pend au bras de Léo. Elle retrouve d'instinct le rythme des pas bien accordés, ces foulées communes où les jambes se disent je t'aime tout en marchant. Leur maison n'est plus bien loin, ils décident de s'y rendre. Léo téléphonera à Camille et ensuite il s'occupera de tout.

Ils entrent dans la maison. Leurs' corps se séparent dès qu'ils en ont ouvert la porte. Ils vont machinalement chacun de leur côté, là où les entraînent leurs habitudes. Léo tapote la pendule de l'entrée (elle retarde de dix minutes chaque jour et c'est devenu un réflexe de la tripoter en entrant). Angélique noue son tablier, celui qui a les fleurs violettes. Elle entre dans la cuisine. Il y a un papier bien en évidence sur la table. "Je suis chez le dantiste" a griffonné Daniel (Daniel qui n'a pas eu d'accident, qui n'a été renversé par aucune voiture et qui, par miracle, n'a pas oublié son rendez-vous). Ce billet est artistiquement signé. Daniel a passé des jours et des jours à mettre au point ce paraphe gonflé de volutes tremblés et il l'utilise maintenant en toute circonstance comme s'il voulait amortir le temps passé à cette création. Une bouffée de joie envahit Angélique tandis qu'elle contemple ces deux lignes d'écriture qui témoignent de la vie personnelle de son enfant. Elle s'attendrit. Elle rêve. Elle voit Daniel ayant cette idée d'écrire à sa mère, et puis l'exécutant avec sérieux. Elle l'imagine dans chacun de ses gestes, imitant son père peut-être.

Toutes les portes du rez-de-chaussée sont ouvertes. La voix de Léo qui téléphone à Camille parvient jusqu'à la cuisine. Elle est là comme un fond sonore et Angélique découvre soudain qu'elle ne prête jamais assez d'attention à cette voix. Elle se le reproche. Si Léo venait à lui manquer, se souviendrait-elle du timbre de sa voix ? Comme la vie quotidienne est bête ! se dit-elle. Nous sommes fous de vivre quotidiennement ! Nous oublions de nous regarder, de nous écouter. Maintenant elle prépare une béchamel et ses gestes sont parfaitement dissociés de ses pensées. Elle mélange le beurre et la farine avec une cuiller en bois ; le beurre en fondant prend une teinte triste. Elle jette le lait dans la casserole ; le lait grésille. De ses longs doigts habiles elle tourne et retourne ce mélange avec la cuiller en bois et le mélange devient lentement onctueux, plein de promesses savoureuses. La voix de Léo est toujours là en sourdine et Angélique se sent bien. Elle a juste à l'endroit du cœur comme une cicatrice qui serait en train de guérir. Nous resterons tous ensemble ! se promet-elle. Nous resterons bien au chaud, comme ça. Elle a oublié le vieillard froid enveloppé dans sa robe de chambre grise. La vie est si bonne.

- J'ai tout arrangé avec Camille, dit Léo.

Il pose sa main sur l'épaule d'Angélique. C'est une main amie. Chaque doigt a une âme.

- Tu as vu l'orthographe de ton fils ? dit-elle en désignant du menton le billet posé sur la table.

Léo prend le papier et le lit en souriant.

XII

Un 31 août à sept heures du soir en gare d'Austerlitz, avoir un ticket de quai ou ne pas en avoir, c'est vraiment sans importance. La foule des voyageurs du train de Toulouse est semblable à la mer, son lent piétinement évoque le ressac. Simon est là, derrière le guichet du contrôle. Il se dresse sur la pointe des pieds. Ici, l'épaisse vague meurt, elle est avalée par le flot immobile des gens venus pour l'accueillir. C'est la cohue. Simon s'énerve. Il voudrait tellement savoir quel visage Camille va lui offrir. Est-ce que ce sera le visage de la voix qu'il a entendue hier soir (une voix morne, une voix résignée) ?

Il tend le cou, il tourne la tête de tous côtés, il sélectionne des silhouettes. Camille finira bien par surgir comme un fanal dans cet océan de visages. Pour le moment il voit des gens, des gens, des gens.

"Que de coïts !" dirait Camille. Il est sûr qu'elle dirait cela de la voix acide qu'elle prend toujours pour faire un peu d'esprit. Elle dirait cela si elle était à côté de lui dans cette foule, en spectatrice. Mais la foule les sépare, hostile, exaspérante.

Cette idée que Camille et lui pourraient rire ensemble le réconcilie un peu avec les gens. Les visages, les cris, les odeurs et cet entêtant martèlement de semelles finissent par le distraire. Ses épaules, ses mains tentent de se frayer vaille que vaille un passage, ses yeux, ses oreilles se laissent charmer ici et là. Car Simon est ainsi. La vie l'émerveille sans cesse. Il est incapable de refermer sur lui les barrières de la solitude. Où est Nathalie ? hurle une femme essoufflée et voilà Simon qui cherche aussitôt des yeux une Nathalie qu'il ne connaît pas. Cette gourde ! gémit la voix plaintive. Elle s'est encore perdue ! Je lui avais dit pourtant... Aucun visage ne se pose sur ce timbre hystérique qui frôle l'oreille de Simon et s'éloigne en invoquant inlassablement Nathalie. C'est une cascade confuse maintenant où seul le mot Nathalie, repris en écho par d'autres voix lointaines et angoissées est perceptible. Simon devine qu'il s'est trouvé un court instant au cœur d'une cellule homogène, il apprend qu'il en est sorti quand l'épaisseur de la foule efface ce mot. Mais alors une autre cellule s'avance. Tu as bien le sac marron ? crie quelqu'un. Gérard ! Gérard ! Ils sont là ! J'étais sûre qu'ils viendraient, à cause de mémée ! Simon écarquille les yeux, bien malgré lui, tout ce qu'il voit de la fameuse mémée c'est la calotte d'un chapeau de piqué blanc où fleurissent des violettes artificielles. Ne poussez pas ! Simon protège aussitôt de son bras le corps frêle dissimulé sous le chapeau attendrissant et il reçoit en plein tibia l'angle dur d'une valise. Nathalie ! crie encore l'écho lointain, au-delà des frontières du réel. Un mouvement se crée qui pousse peut-être Simon dans la direction de Camille. Gérard !... Gérard !... Présent ! répondent trois cannes à pêche agitées au-dessus des têtes. Mais Simon aperçoit Nathalie. Il est sûr que c'est elle qui avance vers lui. Elle a quatorze ans. Elle porte un bermuda effrangé et ploie sous un sac à dos en Nylon bleu vif. Il reçoit en cadeau l'éclat gris d'un regard ivre de rêves, tout en myopie dans le cercle des lunettes d'acier. Les cheveux, baguettes rectilignes, tombent de chaque côté d'un visage d'une rondeur exquise. "Ils sont là bas ! ils te cherchent !" voudrait lui dire Simon, mais la foule qui continue de couler des portières du train engloutit Nathalie. Simon progresse au cœur de cette foule. Une poussée inattendue le projette contre la barrière du contrôle. Il lève la main, prêt à faire signe. Soudain voilà Camille.

Elle a maigri. Elle a une mine épouvantable. Il agite vivement la main. On le bouscule. La barrière l'empêche de s'élancer vers Camille. Maintenant il ne voit plus que son front et ses cheveux. Les valises et les sacs s'entrechoquent de tous côtés. Tous ces colis ! c'est fou ! les gens sont comme ces fourmis qui portent des brindilles et des miettes plus grosses qu'elles. Bon, le flot de ceux qui attendent rencontre enfin pleinement Le flot

de ceux qui jaillissent du train, il y a des embrassades et ça fait un sacré embouteillage. On entend parler à nouveau du fameux Gérard et les cannes à pêches s'agitent facétieusement. Nathalie, perdue à jamais, poursuit son trajet de somnambule. Camille surgit, tête, épaules, et le chignon un peu défait. Ses lèvres sont sèches. Elle sourit tout en regardant Simon qu'elle vient de découvrir mais c'est un sourire furtif, elle reste absorbée par sa pénible marche. Ses mains sont accaparées par le poids de ses sacs et ses yeux quittent Simon pour se concentrer sur les obstacles.

Simon la dévisage avec passion. Elle lui offre une image si précieuse, l'image d'une Camille étrangère livrée toute entière aux embûches d'un parcours. Elle marche les yeux baissés et Simon peut avoir d'elle une idée plus vraie, plus objective. L'idée de ce qu'elle est quand elle n'est pas avec lui. Mais en même temps il aimerait tant la protéger ! (ses mains se crispent sur la barrière avec une violence inutile).

Elle franchit le goulet du contrôle et toujours portée par le ressac elle est soudain télescopée sur Simon. Ils ne s'embrassent pas, c'est impossible. Il s'empare de ses colis, ils échangent un bref sourire et la voilà maintenant qui marche devant lui, fendant la foule. Elle jette quelques mots pardessus son épaule d'une voix volontairement calme et basse. "Les gens sont fous !" répète-t-elle, et c'est comme si elle avait quitté Simon hier, comme si tous ces kilomètres ne les avaient jamais séparés. "Ils ont failli tuer une femme enceinte à coups de valise dans le ventre. J'ai horriblement soif !" continue-t-elle.

Ils s'installent au buffet de la gare. Assise, avachie plutôt, elle boit goulûment une bière et la mousse reste sur ses lèvres sèches sans qu'elle pense à l'essuyer. Paupières baissées elle contemple ses chaussures blanches que le train a ternies, elle contemple les mégots innombrables dont le sol est jonché. Son visage est empreint de tristesse. "Voilà, se dit-elle, je suis avec Simon. Depuis la messe d'enterrement du Vieux, hier matin, je ne pense qu'à ce moment, et ce n'est que ça..." Elle lève les yeux sur Simon avec l'intention de lui expliquer qu'elle est incapable de tendresse (tu peux dire ce que tu voudras, la vie n'est qu'une mocheté...). Mais Simon la regarde et il y a le sourire.

- Je ne sais pas comment je deviens ! soupire Camille lorsque le sourire est éteint, lorsqu'il est complètement estompé en elle comme en Simon.

- Comment deviens-tu ?

- Je ne peux plus supporter les gens.

Simon pose sa main sur la main de Camille.

- Tu les aimais, pourtant.

- Plus maintenant !

Elle termine sa bière les yeux au loin, perdue dans quelque amertume secrète. Simon comprend que ce ne sera pas facile. Maintenant ils sont dans un taxi, épaule contre épaule.

- Comment peux-tu vivre à Paris ? interroge Camille qui observe avec agressivité la foule grouillant sur les trottoirs.

- Je vis mal. Encore quinze ans et je serai enfin à la retraite !

- Ouh ! quinze ans ! gouaille-t-elle. Tu te débrouilles moins bien que moi ! Depuis le temps que j'y suis, moi, à la retraite !

Elle a des soucis d'argent, se dit Simon et il l'embrasse sur la tempe.

C'est la première fois que Camille pénètre dans l'appartement de Simon et d'Annette. Dès la porte franchie, c'est terrible, Annette absente lui saute aux yeux. "Mais, se dit Camille bien vite pour se rassurer, on voit immédiatement qu'Annette est en voyage. Une cure de sommeil, c'est un voyage, non ?". Dans l'enfilade des pièces vides le désordre de Simon a gommé petit à petit tous les effets décoratifs.

Bien entendu il y a un salon et une salle à manger. Camille croyait que ce genre de choses n'existaient plus, mais Annette a résisté à la mode du living. Le salon est d'un

conformisme pitoyable. On y trouve des fauteuils club en gros tweed disposés en cercle autour d'une table basse en verre fumé montée sur pieds métalliques, pour le café, le thé ou l'apéritif. Une banquette de Skaï noir occupe tout un panneau. Elle est jonchée de coussins faits à la maison. Camille fronçe les sourcils. Elle erre de pièce en pièce, curieuse, mais aussi tendue, repliée sur elle-même. La salle à manger est en chêne clair. Un petit vaisselier qui semble sortir d'un magazine offre un bouquet d'immortelles dans un vase de cuivre rose. Pouah !

C'est donc ici que vit Simon ? se répète-t-elle en dénigrant tout, absolument tout ce qui s'offre à son regard. Mais quelle importance, après tout, l'endroit où vit Simon ? C'est un être de nulle part (elle l'entend aller, venir, s'affairer dans la cuisine). Son pouvoir destructif est extraordinaire, constate-t-elle avec un plaisir pervers. Sur la table de la salle à manger, par exemple. Il a froissé le petit foulard provençal placé sous la coupe de cristal moderne et il a poussé cette coupe n'importe comment pour installer sa machine à écrire. Les chaises ne sont pas agencées de façon symétrique comme le décor l'exigerait. Elles sont disséminées. L'une sert de cintre à un vieux veston fripé. L'autre est couverte d'une pile de "Monde". Des dossiers, des revues, des paperasses s'étalent un peu partout, même sur le tapis. Mon Dieu, quel foutoir ! et ces chaises à la queue leu leu ! "Est-ce que tu joues au petit train ?" demande-t-elle en riant. Elle se sent mieux. Elle entre maintenant dans la salle de bains. Ici les serviettes coordonnées sont désaccordées en toute innocence. Simon ignore, oh ! mais alors là complètement, les efforts des stylistes des magasins de blanc ! A côté du lavabo Simon a pendu un infâme torchon de cuisine troué. Ce torchon est une insulte à la céramique bleu ciel, au miroir ovale, à la lunette arrondie du water-closet. Camille se lave les mains. Elle respire à fond. Oui, c'est bien ça. Le parfum poivré, le parfum si cher dont use Annette imprègne encore la pièce.

- Comment va Annette ? demande-t-elle en haussant la voix pour être entendue.

- Ça ne va pas fort, répond-il de la cuisine, penché sur le réfrigérateur grand ouvert. Il faudra qu'on en parle, toi et moi.

Il quitte la cuisine. Il s'avance dans le corridor. Le cœur de Camille s'est mis à battre très fort. Elle se contemple anxieusement dans le miroir ovale. Son visage est-il suffisamment impassible ? Oh ! et puis zut ! Les pas de Simon se rapprochent.

- Tu veux manger ici ? demande-t-il. Tu ne préfères pas sortir ?

- Je n'ai pas faim

- Il y a un melon au frigidaire, un peu de salade et du...

Sa voix s'éteint. Le silence naît entre eux avec une soudaineté incroyable et Camille se retrouve dans les bras de Simon. Il la tient serrée contre lui, plus rien n'existe.

Elle n'était encore jamais venue chez Simon et Annette, il n'y a pas dix minutes qu'elle est là, dans cet appartement, et elle est nue sur leur lit. Simon est nu lui aussi. Le dessus de lit a été irrémédiablement froissé avant qu'elle ait eu le temps de se moquer de sa couleur. Il est tire-bouchonné dans la sueur et la fièvre et la courtepoinde de Nylon rose vif apparaît. Mais c'est un moment d'une telle douceur. Est-ce un miracle ? Se demande Camille alanguie, toute tiède. Faut-il exorciser à tout prix cette chose exquise ? Etre submergé par le bonheur ? Par le désespoir ?

- Ce tableau est hideux ! chuchote-t-elle en désignant du menton un cadre doré accroché près de la fenêtre. Sa voix manque de conviction mais son regard vigilant enregistre tout : la facture pâteuse, la couleur criarde des arbres. Une vraie croûte !

- C'est un oncle de ma femme, murmure Simon à son oreille.

Ce raccourci d'expression ravit Camille qui éclate de rire. Elle ne quitte pas des yeux cet horrible paysage normand cherchant quoi dire encore. Pendant ce temps Simon caresse ses cheveux, il l'observe d'un regard ardent. Il se surprend une fois de plus à évaluer une

harmonie qu'il juge exceptionnelle : l'ossature de ce petit front hâlé, au-dessus des sourcils. Il y a aussi, bien sûr, la douceur généreuse des narines.

- Tu ne devrais pas avoir ça dans ta chambre ! décide Camille. C'est la première chose que tu vois en ouvrant les yeux.

- Mais je ne le vois pas ! réplique Simon avec simplicité.

Maintenant c'est la bouche de Camille qu'il regarde. Quand elle rit on voit une de ses canines et cette canine est un peu de travers.

- Et puis, continue Camille en abandonnant la ferme normande pour se concentrer sur Simon, et puis tu devrais laisser pousser tes cheveux ! Une nuque rasée à la tondeuse, comme ça, c'est un peu...

- Et puis quoi encore ? demande Simon.

C'est ainsi que Camille vide ses querelles envers la vie, il le sait. Il fait donc ses délices de tous ces petits procès. Il attend le suivant. Quand elle sera à bout d'arguments elle retrouvera son insouciance. Qu'elle soit là, contre lui, nue, critiquant ses cheveux, dénigrant la mauvaise peinture qu'il contemple à son réveil, tout cela rend Simon fou de bonheur. Aussi, il se rapproche d'elle. Il se rapproche encore. Le temps passé loin l'un de l'autre ne peut être effacé, gommé d'un seul élan.

- Alors... alors... chuchote Camille.

Sa voix est oppressée, chavirée de plaisir. Le dessus de lit de chintz avec ses gros bouquets bleus et verts se métamorphose en douce prairie.

Heureux et si jeunes soudain, ils décident de faire un pique-nique sur le balcon du salon. C'est le plus spacieux et le plus confortable. Et les voilà qui ouvrent en grand la fenêtre, qui disposent la nourriture et la vaisselle sur la table roulante. Le melon découpé en belles tranches roses a un parfum délicieux.

Camille porte un peignoir de coton tout froissé. Simon voulait lui prêter le peignoir fleuri d'Annette pendu à la salle de bains mais Camille lui a jeté un regard terrible. "Quelle importance ?" a-t-il dit en haussant les épaules. Mais devant le silence hostile de Camille il n'a pas insisté. Il a deviné d'étranges, d'obscures lois dont la subtilité lui échappe. A la réflexion, pourquoi un vêtement ne serait-il qu'un vêtement ? Pourquoi n'aurait-il pas d'autres pouvoirs ? Simon est ainsi, il n'a pas d'imagination mais il a un sixième sens, une divination très douce. Il ne cherche jamais d'explications définitives du genre : "je lui prends son mari mais je ne lui prends pas son peignoir !". Tout en observant Camille en train d'extirper de son sac un chiffon rose tout fripé il s'est dit timidement que la raison n'avait rien à voir dans tout ça. Le vêtement d'Annette avec ses larges manches bordées de dentelle n'est même pas un emblème. C'est le vêtement d'une absente. Une fois le lien rose bien serré autour de sa taille étroite Camille regarde Simon avec un air de triomphe secret et tout est bien ainsi. Il pensera de temps en temps au peignoir fleuri et au peignoir rose, et peu à peu sans doute il découvrira un autre univers.

Camille a mangé un peu de melon. Simon insiste et maintenant elle mâche un peu de jambon de Parme. Elle rit. Ce mélange lui rappelle Florence. Melone con prosciutto. Est-ce que je prononce bien ? Ses joues rosissent. Sa voix se fait plus moelleuse. D'ailleurs elle a soif. Ce petit Cahors n'est pas cochon du tout, répète-t-elle chaque fois qu'elle tend son verre pour que Simon le remplisse. Et puis le vin n'est pas un remède homéopathique, il faut l'absorber en grande quantité, ajoute-t-elle en buvant encore parce que ce soir elle a une soif terrible. Elle est réconciliée avec la vie. Maintenant elle peut parler de ses soucis. Entre les hauts murs gris des immeubles le crépuscule citadin est irréel comme un film en blanc et noir. Les parois de ciment ont gardé en réserve une grande part de la chaleur solaire et il n'y a pas un souffle d'air. Une rumeur alanguie de vie nocturne, composée de rare circulation automobile, de pas, de paroles confuses, anime le sol loin, très loin, au-

dessous d'eux. Ils sont seuls au monde, ou presque, sur ce dérisoire morceau de ciment entre ciel et bitume. A travers les grilles de cette prison aérienne ils contemplent paresseusement d'autres prisons, de beaux rectangles jaunes et lumineux où vivent des gens, vitres ouvertes sur la nuit.

- Je suis au chômage, dit Camille.

Simon hoche la tête.

- Je ne sais plus quoi faire, continue-t-elle. La situation est dramatique. Elle rit. Il lui prend la main.

- C'est ma faute ! s'écrie-t-elle ensuite avec véhémence (elle aime toujours se critiquer). J'ai lâché l'armée beaucoup trop tôt. J'ai manqué de prévoyance. Mais j'en avais tellement assez ! Quand le Vieux m'a demandé de prendre la succession de Marie-Louise, tu crois que j'ai réfléchi ? Non. J'avais fait mes quinze ans réglementaires, je n'ai pensé qu'à ma liberté. La Pradelle. Peindre, tisser, vivre peinarde avec mon fils. Dans le fond, ce n'était pas une mauvaise solution à condition que mon cher oncle soit éternel.

- Tu parlais tellement de le tuer, dit Simon avec douceur.

- J'en rêvais. Tu sais qu'il m'arrivait d'y croire vraiment quand il reprenait son ton de didacteur ? Ça m'a porté la poisse de répéter comme ça à tort et à travers que j'allais lui faire son affaire. Mais ça me soulageait tellement !

Elle rit.

- Tu vois, maintenant qu'il est mort je m'aperçois que je l'aimais. C'est quand même lui qui m'a élevée et il faudrait être fou pour demander à un vieux garçon conformiste et pusillanime autre chose que ce qu'il m'a donné. Tout compte fait il était meilleur que son frère...

Elle soupire. Après un bref silence elle continue à penser tout haut et Simon l'écoute. Elle parle de Bertrand Gaud, sa voix est entrecoupée de soupirs rancuneux. Ni lui ni sa femme ne sont venus à l'enterrement. Ils refusent toujours de voir Camille, ils ne lui ont pas pardonné d'être en vie alors que Nana... Ce sont de grands vieillards maintenant. On dit qu'ils vivent complètement cloîtrés dans leur villa de Nice où ils ont reconstitué la chambre de Nana avec ses meubles, ses jouets, ses robes. Une vraie psychose ! et ça dure depuis quarante ans ! Simon est insensible à ce récit, il ne ressent aucune curiosité pour ces gens, seul l'effet de leurs divagations sur la sensibilité de Camille le bouleverse. Il n'écoute pas vraiment. Il entend une voix pathétique, légèrement essoufflée, qui dit et redit de façon contenue une ancienne souffrance et c'est comme l'andante d'une symphonie passionnée qui lui serait familière. Il se sent infiniment proche de Camille et ne se soucie pas de son discours.

Mais Camille a fini de parler.

- Finissons en avec l'argent, dit Simon avec douceur. Ça se solde comment pour toi, cette mort ?

- Un désastre ! La maison de la rue de l'Eglise était vendue en viager. Je ne savais pas que nous mangions cette maison un petit peu chaque jour. Je dois la quitter le plus tôt possible.

- Bigre ! et la Pradelle ?

- Eh bien je vais manger la Pradelle, maintenant. Je n'ai pas le choix. Je me retrouve en indivision avec les parents de Nana. Ils demandent la vente depuis trente ans. Que veux-tu que je fasse ? Je suis acculée.

La voix musicienne se brise un peu, très peu, mais reprend bien vite son élan. Quand Camille était enfant, elle n'était pas comme les autres, Simon le sait bien. Vous, après l'école, vous rentriez chez vous et vous aviez tous une mère, un père, des frères, des sœurs, des rires, des claques et la bonne soupe chaude sur la table. Moi, j'avais la Pradelle. C'était

comme ça et puis voilà. Je vous quittais, je grimpais la colline en automobile et je retrouvais tout, le vent dans les arbres, le ciel dans le lac, des terres, des forêts qui me semblaient sans limite. J'avais besoin de ce piédestal pour me sentir de la même taille que les autres. C'est idiot, je le sais... Camille agite les mains fébrilement. Tous ces grandes sentiments évanouis ont laissé en elle une empreinte qu'elle ne peut effacer. Pourquoi remuer ces bizarres fiertés ? pourquoi agiter ces oripeaux de misère ? Mais ses yeux brillent. C'est à cause de Simon qui comprend si bien le plaisir qu'elle ressent à expliquer son âme. Elle se sent capable de parler jusqu'à la fin de la nuit.

- Maintenant c'est une ruine, dit-il. Et tu n'as plus dix ans.

Il s'agite. Il rit pour se faire pardonner. Il aimerait tant conserver à Camille son fameux piédestal. Il y a tant de choses qu'il voudrait faire pour elle et qui sont impossibles.

- Nous sommes mal installés dans ces fauteuils, tu ne trouves pas ? Je vais sortir les coussins et on va s'étendre.

Elle ne dit rien. Elle le laisse faire et se tient paresseusement appuyée à la balustrade. Ses rêves enfantins flottent encore confusément dans sa tête mais Simon les a exorcisés et elle se sent bien. Il tire les gros sièges ronds sans aucun ménagement. Il pénètre dans l'obscurité du salon et rafle à tâtons tous les coussins d'Annette. Les coussins en soie peinte, les coussins crochetés, les coussins tricotés, les coussins en patchwork qu'elle a confectionnés dans l'ennui. Il les malmène, les tasse à coups de poing sur le sol en ciment, les roule, les aplatit, les triture avec une grande angoisse dans le cœur. Tout n'a pas été dit, ce soir. Il ne sait pas encore si tout pourra être dit. Aura-t-il le courage ?

Ils s'étendent l'un à côté de l'autre. Ils regardent le ciel. Tu te souviens ? chuchote Camille. Tu disais que nous allions tomber dans les étoiles. Cette réminiscence l'attendrit toujours. Mais à Paris, continue-t-elle en retrouvant soudain un peu d'agressivité, les étoiles sont à la portion congrue ! Ils contemplent l'étroite bande piquetée de minuscules point brillants où viennent se découper les toits voisins en profils noirs. C'est un ciel de théâtre, dit encore Camille, tous les éclairages de la ville nous ont précédés, n'y allons pas ! Une subtile brume rose gomme en effet la pureté de cette nuit d'août et l'incessante circulation automobile dans les grandes artères voisines accentue encore ce sentiment de pollution. Simon a saisi la main de Camille et l'a posée sur son cœur. Il se tait. Soudain Camille a peur. Le silence de Simon n'est pas un silence habituel. Plus le temps passe et plus ce silence fait penser à un caillou, un caillou énorme que l'on aurait sur la poitrine.

- Je me suis occupé de nous, dit-il enfin.

- De toi et moi ?

- Oui.

Arrivera-t-il à parler ?

- J'avais pensé...

Il s'arrête aussitôt, il ne dit pas ce à quoi il a pensé. Camille allume une cigarette. Elle fume nerveusement. Quand sa cigarette est terminée elle met à nouveau sa main dans la main de Simon.

- J'aurais voulu t'épouser, dit Simon, avec difficulté et le cœur de Camille saute dans sa poitrine. Je suis allé voir un avocat...

Non, elle ne l'aidera pas. Elle devine ce qui va suivre rien qu'à sa voix. Des larmes idiotes montent à ses yeux. Simon a fait ça pour moi. Lui qui déteste tout ce qui est formel, tout ce qui est légal, tout ce qui est paperassier. Lui dont la timidité est sans bornes. Elle tourne son visage vers lui et décide de l'aider un peu.

- C'est une demande en mariage ? chuchote-t-elle avec un petit rire.

- Oui

Mais il ajoute d'une voix triste :

- Une demande en mariage au conditionnel passé.
 - C'est bien plus beau au conditionnel passé, réplique Camille d'une voix tremblante sans comprendre le sens de ce terrible conditionnel.

- La situation n'est pas fameuse, dit encore Simon.

- Je ne veux rien prendre à Annette !

- Tu ne peux rien lui prendre.

- Tant mieux .

Ils évitent de se regarder.

- La loi protège Annette mieux que tu ne saurais le faire, poursuit Simon avec un soupir. Je me trouve dans le seul cas où le divorce est quasi impossible, même avec la nouvelle loi.

- Pourquoi ?

- C'est très simple. C'est tellement simple que je ne comprends pas comment je n'y ai pas pensé tout seul. Lorsque j'ai fait connaître mes intentions à Annette, c'est son médecin qui a répondu à sa place. Il m'a déclaré que ma femme ayant subi tous les examens cliniques et tous les tests requis était médicalement reconnue malade mentale.

- Folle ?

- Si tu veux.

- Mais Annette n'est pas folle !

- Bien sûr que non.

Camille a le sentiment soudain d'étouffer. Elle porte ses deux mains à son cœur (il bat de façon désordonnée, par moments il s'arrête presque et c'est épouvantable). Elle savait qu'ils parleraient de ce mariage. Depuis cette fameuse nuit de décembre à la Pradelle où Simon avait chuchoté : "je veux t'épouser" (elle se souvient du bruit des volets agités par le vent qui s'associait à la voix de Simon) ce mariage était là, entre eux, comme une porte entrouverte. Avant cette nuit à la Pradelle elle n'avait jamais pensé à ces choses. Mais ensuite elle n'avait plus cessé d'en caresser le projet. Inconsciemment, peut-être, ou bien en inventant mille obstacles pour garder la face. Aujourd'hui encore dans le compartiment bondé, elle ne songeait qu'à ce mariage. Les gens allaient venant, lui écrasaient les pieds en s'excusant à peine et elle, assise bien droite sur la banquette, le regard vague, elle était plongée dans ses songes. Elle réfléchissait. Elle imaginait, par exemple, ce qu'elle dirait à Simon. "Je ne veux rien prendre à Annette" (son front se plissait, sa bouche avait une moue résolue). Comme c'est étrange ! elle vient de prononcer ces mots et tout est tellement différent. Dans le train Simon n'était pas triste, il n'était pas résigné. Au contraire, il expliquait que cet argument ne valait rien et que Camille avait des notions démodées sur l'arrangement des couples ! Elle était naïve, elle manquait d'expérience, etc... C'étaient des paroles délicieuses.

"Et peut-être allons-nous vraiment nous marier ?" se disait-elle lentement bercée par l'incessant travail des roues qui l'entraînait vers Paris. Elle découvrait avec stupéfaction qu'elle désirait passionnément épouser Simon. Elle cherchait à se défendre de ce penchant sentimental, elle regardait le paysage à travers la vitre, elle observait la grosse fille blonde assise en face d'elle, frisée au petit fer et qui sentait la sueur. Mais rien à faire, elle revenait toujours à ce mariage. Maintenant c'était fini, elle n'y penserait plus jamais.

Ils se taisent. Dans ce silence naît peu à peu une deuxième vérité pire que la première.

- Annette connaît la loi, dit soudain Camille.

- C'est possible.

- Elle en joue.

- C'est possible également.

- Qu'espère-t-elle au juste ?

- Gagner du temps. Six ans, le délai imposé par la loi.
- Six ans ! gémit Camille. Il doit bien y avoir un moyen de se défendre ! Des expertises, des... est-ce que je sais, moi ?

- Certainement.

Camille soupire.

- Ce n'est pas notre genre, achève-t-elle tristement.

Simon ne répond pas. Elle s'est dressée avec impatience, appuyée sur un coude elle contemple machinalement ce qui se passe au quatrième étage de l'autre côté de la rue. Elle voit une lampe rose posée sur une étagère sombre et l'éclat gris bleuté d'une télévision.

- Oublie cette histoire de mariage ! chuchote-t-elle. Oublie-la. Le mariage est idiot. Plus personne ne se marie, aujourd'hui. Qu'est-ce que nous irions faire dans un truc pareil ? Est-ce que nous avons besoin de ça, toi et moi ?

- Ne pleure pas, dit Simon.

- Je ne pleure pas !

Dans l'appartement d'en face il y a maintenant une silhouette de femme qui ne cesse d'aller et venir. La femme s'approche de la fenêtre ouverte pour respirer l'air de la nuit. Camille écrase une larme au bord de sa paupière d'un geste furtif. La femme est entièrement nue. On peut l'entendre rire.

EPILOGUE

Stéphane fait lentement le tour de la longue table où s'étale une pagaïe de victuailles, de bouteilles, de bras tendus, tout cela soutenu par l'orchestration incessante des voix. Le plus dur, c'est de les prendre tous, se dit-il l'œil collé à son Leïca.

Un dé clic de rien du tout et ça y est. Cette masse houleuse, chamarrée de rires et de petits cris est prise au piège. On la retrouvera (silencieuse, sans couleurs) sur un rectangle de bristol pas plus grand que la main. Stéphane rêve un peu. Chaque fois que la photo surgira d'une boîte à souvenirs des doigts chercheurs se promèneront sur elle. La gélatine aura fixé sur sa surface lisse en ombres grises, en ombres noires piquetées de blanc ce grand moment de vie brute tout en gestes inachevés. Peu à peu le gris jaunira Le noir prendra des reflets verts. Mais l'image parlera longtemps, Stéphane l'espère. Dira-t-elle la vérité ? Quelqu'un dira "ici, c'est Camille" mais un autre prétendra que c'est Angélique "et là, je te jure que c'est Chantal".

Stéphane prend une deuxième photo. Elle sera meilleure, il en est sûr. Brigitte a dit qu'elle les voulait tous et que s'il en manquait un seul, elle... Bon, la voilà qui rigole. Elle est toute décoiffée. Ma vieille tu l'auras voulu. Ça, c'est pour ma collection particulière. Oh ! mais ces gosses ! Nanou et Bobichon n'arrêtent pas de courir autour de la table. Du calme les enfants ! Asseyez-vous pour l'amour du ciel. Rosette avec son ventre de six mois en premier plan ? Non, tout de même. Michel, s'il te plaît, rapproche-toi de ta femme... là, voilà.... Ah ! mais Simon ? On ne voit que ses fesses. Il est à quatre pattes dans un coin, il souffle sur les braises. C'est toujours lui qui fait "pleurer" la saucisse (l'odeur succulente de la grillade pointe déjà en douces effluves). Simon ! Simon !

- Je ne veux que des photos prises à l'improviste ! crie Brigitte. Je ne veux pas...

Stéphane n'entend pas ce qu'elle ne veut pas. Nanou vient de rater son dernier virage et pour un camion six tonnes c'est l'accident superspectaculaire. Il s'affale dans les jambes de Stéphane et Stéphane lève son appareil juste à temps pour le protéger du choc. Nanou est à plat ventre. Sa bouche humide de postillons continue toutefois d'escalader musicalement les vitesses du formidable engin qui l'habite comme un démon. Ensuite, l'œil soudain atone, il éructe un grincement de freins plus vrai que nature.

- Les Vierges ont beaucoup de sensibilité ! hurle Chantal au bout de la table. Ce sont des natures exceptionnelles...

Stéphane traque sur elle son œil magique.

- Moi, je suis Taureau ! continue-t-elle d'une voix perçante. Léo lui fait les cornes. Clac ! riposte Stéphane.

- Et moi, je suis le Petit Jésus ! hoquette Jean. Avec une mère Vierge, vous comprenez !...

Bruno lui envoie dans les côtes un coup de coude enthousiaste. Taureau ! Tu as entendu ? Chantal est taureau !

"Il fait un temps magnifique !" répète Angélique à tout bout de champ. C'est comme le refrain d'une chanson gaie, ça revient sans cesse.

Aujourd'hui c'est le dernier dimanche de septembre et l'été va finir. Ils ont dressé cette longue table blanche sur la terrasse de la Pradelle en alignant toutes les tables de

camping qu'ils possèdent. Ils fêtent l'anniversaire de Camille. Ce midi automnal, tout juste émergé des brumes matinales, est doux et chaud. L'air est plein de senteurs délicates venues des bois tout proches, feuilles mortes, premiers champignons.

On ne peut arrêter un moment pareil, songe Camille avec un peu de regret tandis qu'elle remplit les verres de plastique transparent avec du Saint Chinian rouge et fruité. Quelqu'un lui a pris son assiette pour y mettre encore et encore de la saucisse grillée, de la salade de riz, des piments et l'assiette en carton va de mains en mains toute gondolée par le poids de la nourriture. On ne peut pas arrêter un moment pareil et pourtant il le faudrait ! (comme tous les moments de la vie celui-ci coule, il échappe entre les doigts). Je voudrais attraper cet aujourd'hui ! se répète-t-elle incessamment et c'est comme le refrain d'une chanson mélancolique. Le poser là, sur la table, comme un enfant, invente-t-elle. Lui dire : "sois sage, ne bouge plus !". Mais l'enfant assis ne reste pas, il retourne à son jeu et aujourd'hui a déjà vieilli. Le soleil bascule inexorablement dans le ciel. Il semble que nos ombres soient déjà plus grandes que tout à l'heure. Cette table est éphémère. Elle sera pliée avant la nuit. Les tréteaux qui portent notre joie s'en iront sur la galerie de la voiture de Léo. Il y aura le crépuscule. Nous ramasserons les épiluchures, les papiers gras... Simon jettera un peu d'eau sur le feu...

- Le mariage est une ineptie ! crie Brigitte d'une voix passionnée.

On n'entend qu'elle. Angélique lui jette un regard inquiet. Aurait-elle déjà trop bu ? Brigitte est magnifique, toute rose, échevelée, le corsage entrouvert sur ses seins nus. Elle lève la main pour attirer l'attention. Tout en elle est malice, bonheur, insolence. C'est une petite ogresse, constate sa mère avec une étrange satisfaction. Près d'elle Rosette, bien entendu, fait la tête. Elle s'est rapprochée de Michel, son mari. Rosette croit au mariage et à tout ça. Brigitte parle, parle et personne ne l'écoute, maintenant, sauf Chantal qui a mis sa main en cornet. Nanou et Bobichon se poursuivent en poussant des cris stridents. Michel, Léo et Rosette parlent avec passion de quelqu'un. De qui ? impossible de savoir. Jean embrasse Jenny sur le bout du nez. Elle glousse, sa voix se fait aiguë soudain pour protester. Jean et Bruno lui piquent sa saucisse, lui piquent ses olives, lui boivent son vin. Non, mais...

Simon s'assied en silence à côté de Camille. Son visage congestionné est constellé de fines gouttes de sueur. Le tapage est à son apogée. Il est tellement énorme maintenant qu'on peut le montrer avec la main, comme une évidence, et se taire. C'est ce que fait Simon en se serrant contre Camille.

Angélique a cueilli au passage Nanou et Bobichon (ouf ! on va peut-être s'entendre un peu !). Elle les hisse sur ses cuisses, appuie d'autorité les petites têtes trempées de sueur contre son épaule et sourit. Mamie ! mamie ! jacassent-ils encore en se trémoussant. Ils fourrent leurs doigts dans ses yeux, dans sa bouche, ils lui tirent les cheveux. Ils entourent son cou de leurs bras et se poussent l'un l'autre pour avoir la meilleure place. Angélique les laisse faire d'un air paisible, toutes ces tracasseries lui redonnent sa vraie place dans la vie. Elle mange, elle donne la becquée, elle parle. Comment fait-elle ? dit quelqu'un. C'est une affaire d'habitude. J'ai toujours eu des enfants sur les genoux. Oh ! Angélique, par pitié ! Bob a déjà mangé beaucoup trop de saucisse ! dit Rosette d'une voix geignarde. Il aura des boutons. Mais Angélique hausse les épaules et n'en fait qu'à sa tête. Je te priverais de bonne saucisse, mon trésor ? chuchote-t-elle dans l'oreille soyeuse de son petit-fils (elle insiste de façon gourmande sur le mot trésor). Angélique ! grogne Léo. Tu as entendu ce que te dit Rosette ?

Tiens ? de quoi se mêle-t-il celui-là ? murmure Angélique pour Bobichon, pour Bobichon tout seul, et elle lui offre du bout de sa fourchette une portion rose et grasse. Tu as vu notre grand sultan ? Il est descendu de son tapis volant. Elle regarde Léo d'un air de

défi (et j'ai peut-être le nez rouge, se dit-elle, je suis peut-être échevelée, horrible, mais ça m'est égal). Sur le chapitre des gosses personne n'a de leçon à me donner. J'en ai élevé quatre à ma façon, plus ce grand escogriffe brun, là-bas, qui lutine la petite Sardou. Ils sont parfaitement réussis. Les enfants, c'est beau, c'est doux, c'est comestible. Tiens, mon amour (elle dépose encore un morceau de saucisse dans la petite bouche ronde tendue, offerte, et elle écrase ses lèvres sur la joue pulpeuse). On entend chanter ce magnifique baiser. On l'entend jusqu'au bout de la table malgré le brouhaha. Bob rit aux éclats. Il mastique sa saucisse. Il a pour son grand-père le même regard qu'Angélique, à peine plus innocent. Daniel, que l'on avait un peu oublié, a trouvé une occupation. Il fallait bien. Il n'a personne de douze ans à qui parler. Il a perdu son prestige d'oncle auquel il tient beaucoup dès que les petits se sont installés sur les genoux d'Angélique. Alors voilà, scientifiquement, il organise un bombardement à coup de bouchons et tout le monde est visé. Il a une technique extra. Il coince le bouchon sous son pouce et le propulse d'une brève détente avec une précision de tir imbattable. Au début c'est rigolo. On lui répond du tac au tac. Mais peu à peu ce tir sporadique devient empoisonnant. On parle tranquillement et il faut d'un geste sec choper le projectile en plein vol. Ou bien encore on parle et il faut baisser la tête pour éviter ce sacré machin.

Chantal reçoit un bouchon dans l'œil. Elle essaye bien de rire, mais. Allons, Daniel ! gronde-t-on autour de lui. Mais Daniel est habité par l'esprit du mal. Le nez au ras de la table, un petit monticule de bouchons mauves derrière son assiette, il.

- Stéphane ! Stéphane ! scande la voix éméchée de Brigitte (elle lève son verre vide, qu'attend-il donc pour le remplir ?)

Mais Stéphane a disparu. Brigitte s'indigne ! Stéphane se doit d'être un bon échanton s'il veut conserver son estime. Il manque à tous ses devoirs. Quand une femme assoiffée tend son verre... Elle l'appelle encore, entre deux raisonnements. Jean se lève. Il lui verse une bonne rasade. Alors, les yeux embués d'affliction (mais un rire fou sur les lèvres) elle se met à gémir.

- J'ai perdu mon Nana... mon Nana... mon Nana.

Elle vide son verre, heureuse de tous ces regards posés sur elle. Mais Camille a détourné les yeux. Elle voit Nana venir vers elle dans la prairie. Elle avance à pas lents. Elle porte une robe de coutil blanc, sa première robe de demoiselle, sa dernière robe, une robe avec des pinces de poitrine. Ses cheveux brillent comme une mousse d'or. Le soleil a déserté le ciel, il s'est réfugié là au milieu de la prairie, il vient vers eux, délicatement posé sur la tête de Nana. Est-ce que les pieds de Nana touchent l'herbe ? se demande Camille émerveillée.

Le rire voilé de Nana fuse. Il se mêle au rire de Brigitte, au rire d'Angélique, au rire suraigu de Chantal. C'est l'élément privilégié d'une partition splendidement orchestrée, avec des échos purs, cristallins, et puis des échos plus graves. Mais orchestrée par qui ? s'inquiète Camille. Par moi ?

Alors elle secoue la tête, elle s'ébroue, elle essaye d'effacer la vision ensoleillée qui peu à peu se gomme, se dilue lentement dans l'herbe, devient solitude verte.

Nana est réellement venue et Camille est seule à le savoir. Elle a levé la main pour leur dire bonjour et puis (Camille a désespérément souhaité cela) Nana est partie. Elle est retournée là où personne ne peut plus la rencontrer. Ailleurs.

Le cœur de Camille saute dans sa poitrine, il est tout détraqué. Ce n'était qu'une hallucination, se répète-t-elle, mais l'angoisse est là, obscure, douloureuse. Comment faire pour lui échapper ? Autour d'elle les rires n'ont pas cessé un instant. Ils s'entrecroisent, mêlés de propos vifs. Camille s'applique à les entendre. Elle s'immerge lentement, résolument dans cet océan. Il le faut. Peu à peu elle est enveloppée par les voix vivantes et

Nana retrouve son sommeil.

Ils n'ont rien remarqué. Seule, Angélique a pensé à Nana. Mais elle ne l'a pas vue, bien sûr. Elle ne sait pas que Nana vient de faire cette chose effrayante et si douce. Elle a simplement lu sur le visage de Camille une sorte de tristesse furtive et la voilà qui s'active un peu comme une mouche, un peu comme une guêpe pour donner le change. Ensuite, quand elle comprend que Camille est à nouveau avec eux elle la tire, elle la hisse de son mieux hors cet endroit mystérieux où elle semblait échapper à leur bénéfique influence. "L'encolure fait une grimace !" dit-elle, l'air soucieux en tripotant la robe de Camille ici et là, sous le bras, sur la couture de l'épaule. " Je trouve que ça baille !" continue-t-elle en tirillant le tissu. C'est elle qui a fait cette robe, elle l'a achevée cette nuit. "Mais non, réplique Camille tout à fait présente maintenant, moi je trouve qu'elle tombe très bien."

Mais voilà enfin Stéphane. Il sort du petit bois, l'air rêveur. Ce ne sont que sarcasmes et reproches. Il s'en moque. Il avance vers eux d'un pas balancé et charmant. Vraiment, c'est un garçon d'une beauté saisissante. Cela saute aux yeux de tous les convives et quelqu'un crie au bout de la table "voilà l'ange de Boticelli !". A-t-il entendu ? Il s'assied à côté de Brigitte sans paraître troublé. Il déteste rester à table des heures entières. Il est allé faire un petit tour mais il n'a pas trouvé un seul champignon. Pourquoi me regardent-ils tous comme ça ? se demande-t-il à peine troublé par la brève accalmie de paroles. Il distribue à la ronde un aimable et timide sourire. Il est bien loin d'imaginer qu'il porte dans son dos une splendide paire d'ailes aux plumes multicolores. Mais un petit bruit de branche froissée, là-haut, à la cime d'un pin, le sauve de cette attention soutenue.

- Un écureuil ! dit Simon à mi-voix.

Ils lèvent tous la tête. L'éclat roux d'une queue en touffe apparaît, disparaît entre les branches dans un friselis sec à peine perceptible. Emmerveillés et muets ils oublient aussitôt l'ange de Boticelli pour souhaiter que la petite bête s'apprivoise et se montre. Chut ! chut !... Mais l'écureuil disparaît et le silence meurt immédiatement.

Angélique découpe un énorme gâteau au chocolat que Chantal a confectionné pour la circonstance. Ce n'est rien à faire ! je vous donnerai la recette. Huit œufs, trois cents grammes de chocolat à cuire, une demi-livre de beurre et une pincée de café en poudre, c'est tout ! Chantal surveille le partage du gâteau comme si c'était de l'or. En face d'elle Angélique, debout, pointe son couteau dans la direction de chacun comme une arme offensive. Combien sommes-nous ? Un, deux, trois, quatre... Paimpon ! paimpon ! hurle Nanou qui court autour de la table transformé soudain en camion de pompiers. Daniel a enfin retrouvé ses effectifs au complet. Il a délaissé le tir de D.C.A. faute de munitions (quelqu'un a fait la razzia des bouchons). Maintenant il utilise un emballage de camembert comme talkie walkie et donne à ses neveux une série d'ordres brefs au sujet d'un incendie près du barbecue. Waôu ! tch... ! postillonne Bobby affairé en bousculant le banc. Trois, quatre, cinq...continue Angélique qui s'embrouille. Je n'y arriverai jamais ! Daniel interrompt tout net un hullement de sirène. Les sciences exactes, c'est son rayon. Attends un peu, maman. Tout le monde veut faire le compte. Personne n'est d'accord.

- Pour l'amour du ciel, les enfants ! gémit Chantal frôlée par le convoi rugissant des pompiers qui continue son office.

Nanou et Bobichon s'arrêtent enfin. Le couteau d'Angélique s'enfonce moelleusement dans l'épaisse masse de chocolat et cela les fascine. Un silence sucré s'installe, juste le temps de basculer des morceaux dans des assiettes, juste le temps de se sucer les doigts. Mais il y a des protestations (je n'ai pas eu de fruits confits !), des gémissements (c'est trop ! jamais je n'avalerai tout ça !) et la parole se déchaîne à nouveau. Après la brève accalmie c'est le deuxième souffle de l'ouragan. Ils parlent tous en même temps pour le seul plaisir de parler. Ils sont animés d'une joie vivace, un peu incohérente

qui les entraîne, les paroles naissent à propos de tout et de rien (associations d'idées, images furtives, regards échangés). Elles éclatent comme des bulles de savon. Pourquoi Chantal, mordant dans le chocolat coulant, s'acharne-t-elle ainsi sur Simon tout à coup ? Elle lui explique que le moteur de sa Renault tousse quand elle accélère, mais en troisième seulement ! Et Bruno ? pourquoi tient-il soudain à signaler à Stéphane qui est assis à l'autre bout de la table le meilleur champignon de la région ? Le rouzillou ! Le quoi ? crie Stéphane le main en cornet. Le rouzillou ! Le rou..zi..llou ! Et Léo qui s'intéresse pourtant aux crachotements de l'accélérateur de Chantal se tourne vers Stéphane et prononce d'une voix tonnante : le lactaire délicieux. Mais Stéphane ne comprend rien de ce qu'on lui dit. Brigitte se trémousse à côté de lui. Elle lui casse les oreilles. Une femme seule ! soliloque-t-elle et le vin maintenant donne à son regard un strabisme charmant. Voyez un garagiste quand vous êtes une femme seule et vous m'en donnerez des nouvelles ! Chantal oublie son moteur. Sur le chapitre des femmes seules elle a son mot à dire. C'est un champignon rose, mon vieux... avec des marbrures vertes... le dessous plissé... Une affaire de carburateur, peut-être ? Essayez de tirer quelque chose de sensé d'un garagiste quand vous êtes une femme ! une femme au volant ! répète Brigitte à satiété. Avec une persillade, continue Brune d'une voix fervente. Moi, dit Jenny, je préfère les cèpes.

Simon tient la main de Camille dans la sienne. Il contemple la bague un peu trop grande qu'il lui a offerte ce matin en secret. C'est une opale laiteuse cerclée d'or. Il souhaite éperdument que cette bague n'attire l'attention de personne. Mais en même temps il se dit : on ne peut pas tout le temps vivre avec des secrets.

Stéphane s'est levé. Il fait le tour de la table et remplit les verres avec un zèle de sacristain. Le vin a la couleur de l'or. C'est un vieux Sauternes qu'ils ont apporté Brigitte et lui. Vous m'en donnerez des nouvelles ! dit Brigitte le verre tendu, mais elle prête l'oreille à ce qui se dit au bout de la table. Bruno parle sexe. Qu'est-ce qu'il va encore nous sortir ? Elle en rit à l'avance. Le sexe, le sexe, grommelle Chantal en surveillant le Sauternes que l'on verse avec précaution dans son verre. Merci, mon petit. Chantal goûte le liquide d'or, elle lui accorde quelques secondes recueillies et puis elle tape nerveusement sur la table avec sa fourchette pour qu'on l'écoute. Elle a tant de choses à dire sur la mode du sexe ! Elle ne les dira pas. Brigitte s'époumone. Elle essaye de raconter une histoire salée, mais elle s'étrangle de rire juste au bon moment. Angélique se tord. Je n'ai pas compris ! pense Chantal avec dépit mais elle rigole parce que le rire est contagieux. Elle frappe toujours la table avec sa fourchette mais elle ne se souvient plus très bien pourquoi elle réclame du silence. L'histoire de Brigitte les a tous mis d'humeur grivoise. Ce ne sont plus que suppositions, suggestions, polissonades d'un bout de la table à l'autre. Ah ! oui, se dit Chantal, c'était un jugement moral sur la mode du sexe ! Il ne faut jamais renoncer à dire ce qu'on a sur le cœur. Elle se tourne vers Stéphane avec l'espoir d'être écoutée, il est tellement bien élevé. Ce qui est désolant à mon avis, commence-t-elle. Stéphane hoche poliment la tête mais il a un frémissement d'impatience sur les lèvres et bientôt il crie "c'est comme celle du cuisinier chinois". Il raconte, c'est bourré de sous-entendus La grivoiserie s'étale, colorée, glapissante, elle provoque un océan de fou-rires. Angélique est à son affaire. Les choses du lit la mettent en verve. Son œil se plisse, elle trouve toujours le mot percutant qui. Et celle du ? hurle Jean. Oh ! je t'en supplie ! dit Camille, pas celle-là... Mais Jean hausse les épaules. Son histoire est dégoûtante. Et celle du ? propose Bruno Et celle du ? enchaîne Daniel. L'histoire de Daniel n'est pas très claire et les rires s'éteignent lentement.

C'est le moment que choisissent les camions de pompier pour reprendre leur circuit autour de la table avec sirènes et tout le tremblement. Pour l'amour de Dieu, les enfants, fichez le camp ou sinon gare à vos fesses !

- Vous n'avez pas honte ? s'indigne Jean.

Invoquer l'amour de Dieu pour faire la police sur les gosses, non mais... C'est vrai. Il a tout à fait raison. Léo et Simon se regardent en riant. Léo s'étire, prend un air gourmand et dit que la religion n'est plus ce qu'elle était. La preuve, ce pape éclair ! ce pape trouvé mort, le matin dans son lit, juste après son investiture !

- C'est l'heure de l'existence de Dieu, soupire Angélique d'un air résigné. Moi je m'occupe du café.

Simon et Léo font les cent pas sur la terrasse. Ils ont abandonné le pape et consacrent leur faculté pensante (ce qui leur reste de lucidité) au mystère divin. Ils froncent les sourcils, brandissent leur gobelet de café et ils se disputent presque. Simon cite les pères de l'Eglise. Léo n'écoute pas, il fourbit sa panoplie de libre-penseur. Un vrai dialogue de sourds. Les femmes se sont instinctivement regroupées. Elles entourent Camille. Elles admirent sa robe neuve. C'est une sorte de tunique rouge sombre qui descend jusqu'au bas des mollets, à peine cintrée, charmante. La couleur te va à ravir ! Oui, mais l'encolure ? se désole Angélique. Ce n'est rien décrète Chantal. Il faut retoucher ici. Deux petites pinces et le tour est joué ! Brigitte n'est pas d'accord. A son avis le défaut vient d'un excès d'ampleur dans le dos. Là, maman. Tu vois ? Chantal tripote l'encolure mais en même temps elle tend l'oreille aux paroles de Simon. "Moi, je ne pourrais pas vivre sans Dieu !" jette-t-elle pardessus son épaule quand les deux hommes passent à portée de sa voix et sans transition elle enchaîne : "deux petites pinces invisibles, là, Angélique... tu vois ?"

Les jeunes ont disparu. Stéphane et Brigitte, étroitement enlacés, se sont enfoncés dans les bois. Michel et Rosette ont entraîné les enfants vers le lac avec des promesses de baignade. Bruno et Jean ont chipé les sabots de Jenny, histoire de la faire un peu crier, et ils se sont enfuis au fond du pré. Jenny, elfe dansante aux pieds nus, les a poursuivis bien entendu.

Ils ne sont plus que cinq sur cette terrasse. Angélique, Léo, Chantal, Simon et Camille. Un peu las, désœuvrés. Mais il est trop tôt encore pour commencer à tout ranger. Camille s'est assise sur les marches branlantes qui descendent vers le pré, obéissant à une vieille habitude (c'est un endroit merveilleux pour penser). Comme elle avait froid elle s'est enveloppée dans un châle de laine grise qui tramait sur le banc. Elle ouvre grand ses yeux pour tout voir : le lac, le pré, les arbres, les buissons et puis au loin le doux vallonnement des collines. Elle contemple le paysage comme on contemple un visage aimé. Elle guette les ombres, les reflets, ce sont des signes subtils qui ne doivent pas échapper au regard. Dans son dos Léo et Simon ont épuisé Dieu. Elle les entend s'asseoir quelques marches au-dessus d'elle. Chantal et Angélique en font autant. Le paysage se métamorphose lentement sous l'effet changeant de la lumière. Ils se taisent. Ils rêvent tous. C'est tellement beau ! Là-bas, le soleil rejoint inexorablement les tendres collines mauves. L'horizon est lumière. Ici, la nature est en train de s'éteindre. L'herbe est presque grise. Près du lac les buissons noircissent avec une lenteur sereine, ils se découpent avec netteté sur la moire de l'eau. La fraîcheur, le crépuscule ne semblent pas être commandés par les lois célestes. Ils émanent de la terre. C'est le grand appel de la nuit.

Maintenant ça y est. Le soleil fait la culbute. Il empourpre l'horizon. Captivés par cette chute solennelle ils n'entendent que ce qu'ils veulent entendre, quelques voix au loin, quelques aboiements de chien, et le vif chemin du vent à la cime des sapins. C'est pourquoi le bruit de moteur, le bruit de frein, le bruit de portière qui brise à peine le silence sur le côté de la maison ne les trouble pas. Ils ont envie de chanter, ils ne chantent pas. Ils ont envie de danser peut-être comme ces fous minuscules qui viennent d'apparaître au fond du pré en se disputant toujours les petits sabots. Mais ils sont assis et ne bougent pas.

Dans leur dos, sans qu'ils le sachent, un homme et une femme s'avancent sur la

terrasse. Un homme et une femme impersonnels, citadins et replets. Ces gens marchent sur les papiers gras, ils contournent le feu agonisant, ils jettent un regard furtif sur la longue table en désordre. Ils enjambent quelques sièges renversés. Ils s'arrêtent pile au bord des marches.

La femme désigne le pré du doigt. Elle désigne ensuite le lac, les bois. C'est un site exceptionnel, constate-t-elle en hochant la tête (et elle pense un chiffre). Ensuite, avec un bel ensemble, l'homme et la femme tournent le dos au paysage. Ils examinent la maison. Les murs gris ont achevé leur provision de silence, la vigne vierge incendiée de soleil et d'automne flamboie. Les portes-fenêtres noires grand ouvertes livrent passage à l'ancestrale nuit. Ils ne se laissent pas impressionner par ces secrets. Ils ont déjà planté en rêve sur le sol de la terrasse d'insolites objets : des parasols multicolores, des guéridons laqués. Ils entendent peut-être de la musique (une drôle de musique dont le rythme est celui d'une caisse enregistreuse). Et puis, éveillés enfin, soudain pratiques, ils font volte face et retrouvent le lac. A leurs pieds cinq têtes sereines, livrées à d'autres songes, les ignorent toujours. Alors l'homme tousse et cinq visages lunaires lui apparaissent.

- Nous venons de la part de maître Buscat, dit la femme. Nous voudrions parler à madame Gaud.

Camille s'appuie à l'épaule d'Angélique pour se lever.

FIN